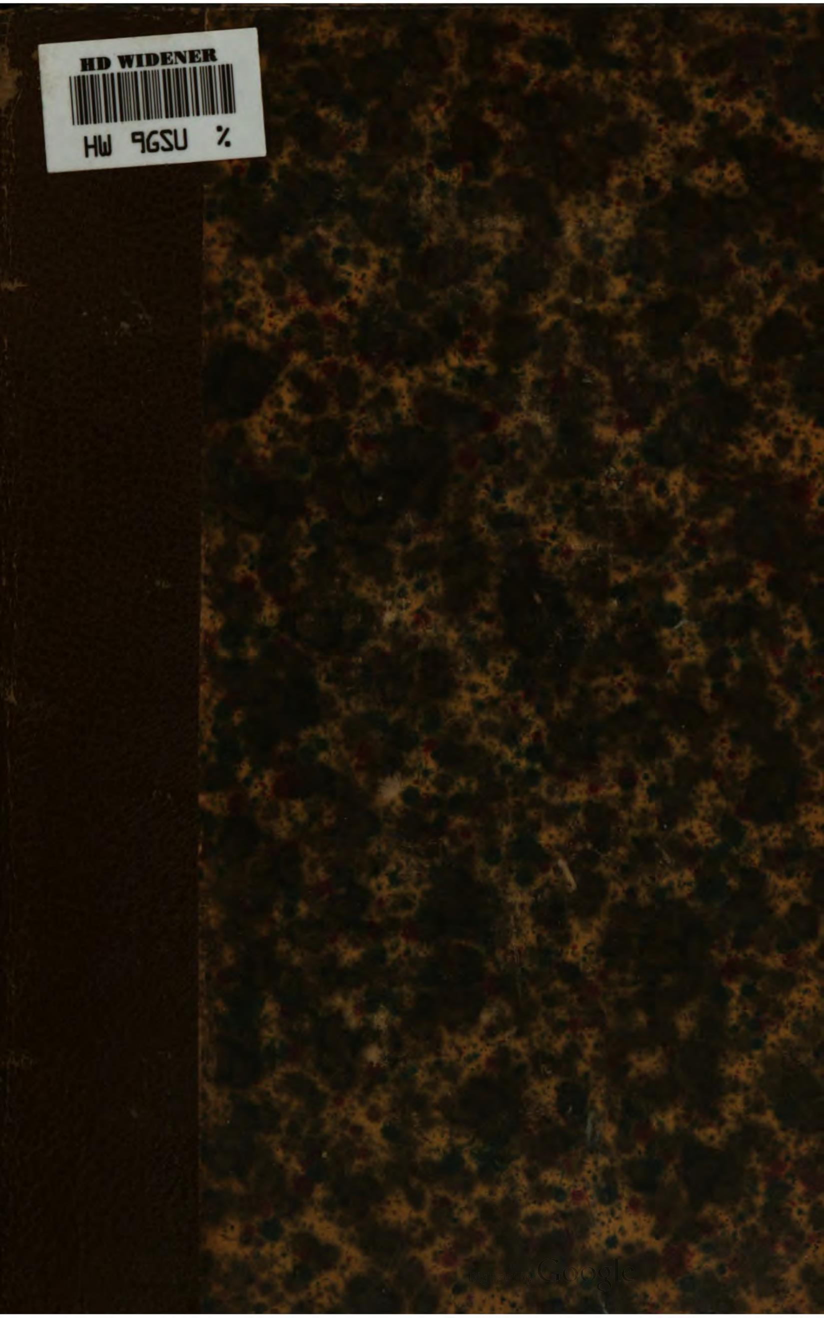

HD WIDENER
HW 9GSU %


SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



LES GRANDS FAITS

DE

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

IV

VERSAILLES

CERF ET FILS, IMPRIMEURS

59, RUE DUPLESSIS

LES GRANDS FAITS

DE

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

RECUEIL DE DOCUMENTS

DESTINÉS A SERVIR DE COMPLÉMENT AUX ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES

PUBLIÉS ET ANNOTÉS

PAR

L. DUSSIEUX

Professeur honoraire à l'École militaire de Saint-Cyr,
Chevalier de la Légion d'honneur, Officier de l'Instruction publique.

TOME QUATRIÈME

Dix-septième siècle.

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

90, RUE BONAPARTE, 90

1883

XVIIe SIÈCLE

TROISIÈME PARTIE

L'EUROPE

LES GRANDS FAITS

DE

L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

VOYAGE DE LAPONIE.

REGNARD.

Les voyages ont leurs travaux comme leurs plaisirs; mais les fatigues qui se trouvent dans cet exercice, loin de nous rebuter, accroissent ordinairement l'envie de voyager. Cette passion, irritée par les peines, nous engage insensiblement à aller plus loin que nous ne voudrions; et l'on sort souvent de chez soi pour n'aller qu'en Hollande, qu'on se trouve, je ne sais comment, jusqu'au bout du monde. La même chose m'est arrivée, monsieur. J'appris à Amsterdam que la cour de Danemark était à Oldenbourg, qui n'en est qu'à trois journées : j'eusse témoigné beaucoup de mépris pour cette cour, et bien peu de curiosité, si je n'eusse été la voir.

Je partis donc pour Oldenbourg; mais le hasard, qui me voulait conduire plus loin, en avait fait partir le roi deux jours avant que j'y arrivasse. On me dit que je le



trouverais encore à Altona, qui est à une portée de mousquet de Hambourg. Je crus être obligé d'honneur à poursuivre mon dessein, et à faire encore deux ou trois jours de marche pour voir ce que je souhaitais. De plus, Hambourg est une ville anséatique, fameuse pour le commerce qu'elle entretient avec toute la terre, et recommandable par ses fortifications et son gouvernement. J'y devais rencontrer la cour de Danemark; je n'y vis cependant qu'une partie de ce que je voulais voir; je n'y trouvai que la reine mère et le prince Georges, son fils, qui allaient aux eaux de Pyrmont. Je vis Hambourg, dont je fus fort content; mais, après avoir tant fait de chemin pour voir le roi, je crus devoir l'aller chercher dans la ville capitale, où je devais infailliblement le trouver. J'entrepris le voyage de Copenhague. M. l'ambassadeur me présenta au roi; j'eus l'honneur de lui baiser la main et de l'entretenir quelque temps. Le séjour que je fis à Copenhague me fut infiniment agréable, et j'y trouvai les dames si spirituelles et si bien faites, que j'aurais eu bien de la peine à les quitter, si l'on ne m'eût assuré que j'en trouverais en Suède d'aussi aimables. L'extrême envie que j'avais de voir aussi le roi de Suède[1] m'engagea à partir pour Stockholm. Nous eûmes l'honneur de saluer le roi et de l'entretenir pendant une heure entière. Ayant connu que nous voyagions pour notre curiosité, il nous dit que la Laponie méritait d'être vue par les curieux, tant par sa situation que pour les habitants, qui y vivent d'une manière tout à fait inconnue au reste des Européens; et commanda même au comte Stein-Bielke, grand trésorier, de nous donner toutes les recommandations nécessaires, si nous voulions faire ce voyage. Le moyen, monsieur, de résister au conseil d'un roi, et d'un grand roi comme celui de Suède! Ne peut-on pas avec son aveu entreprendre toutes choses ? et peut-on

[1] Charles XI.

être malheureux dans une entreprise qu'il a lui-même conseillée, et dont il a souhaité le succès ? Les avis des rois sont des commandements : cela fut cause qu'après avoir mis ordre à toutes choses, nous mîmes à la voile pour *Torno* le mercredi 23 juillet 1681, sur le midi, après avoir salué M. Stein-Bielke, grand trésorier, qui, suivant l'ordre qu'il avait reçu du roi son maître, nous donna des recommandations pour les gouverneurs des provinces par où nous devions passer.

Nous fûmes portés d'un sud-ouest jusqu'à Vacsol, où l'on visite les vaisseaux. Nous admirâmes, en y allant, la bizarre situation de Stockholm. Il est presque incroyable qu'on ait choisi un lieu comme celui où l'on voit cette ville, pour en faire la capitale d'un royaume aussi grand que celui de Suède. On dit que les fondateurs de cette ville, cherchant un lieu pour la faire, jetèrent un bâton dans la mer, dans le dessein de la bâtir au lieu où il s'arrêterait : ce bâton s'arrêta où l'on voit présentement cette ville, qui n'a rien d'affreux que sa situation ; car les bâtiments en sont fort superbes, et les habitants fort civils.

Nous vîmes la petite île d'Aland, à quarante milles de Stockholm : cette île est très fertile, et sert de retraite aux élans, qui y passent de Livonie et de Carélie, lorsque l'hiver leur a fait un passage sur les glaces. Cet animal est de la hauteur d'un cheval, et d'un poil tirant sur le blanc ; il porte un bois comme un daim, et a le pied de même fort long ; mais il le surpasse en légèreté et en force, dont il se sert contre les loups, avec lesquels il se bat souvent. La peau de cet animal appartient au roi ; et les paysans sont obligés, sous peine de la vie, de la porter au gouverneur.

En quittant cette île, nous perdîmes la terre de vue, et ne la revîmes que le vendredi matin, à la hauteur d'Hernen ou Hernesand, éloignée de Stockholm de cent milles, qui valent trois cents lieues de France ; et le vent demeurant toujours extrêmement violent, nous ne

fûmes pas longtemps à découvrir les îles d'Ulfen, Schagen et Goben ; en sorte que le samedi matin nous trouvâmes que nous avions laissé l'Angermanie, et que nous étions à la hauteur d'*Urna*, première ville de Laponie, qui prend son nom du fleuve qui l'arrose. Cette ville donne son nom à toute la province qu'on appelle *Urna Lapmark*. Elle se trouve au trente-huitième degré de longitude et au soixante-cinquième onze minutes de latitude, éloignée de Stockholm de cent cinquante milles, faisant environ quatre cent cinquante lieues françaises.

Nous découvrimes le samedi les îles de *Quercken;* et le vent, continuant toujours sud-sud-ouest, nous fit voir sur le midi la petite île de *Ratan*, et sur les quatre heures du même jour, nous nous trouvâmes à la hauteur du cap de *Burockluben*.

Quand nous eûmes passé ce petit cap, nous perdîmes la terre de vue ; et le dimanche matin, le vent s'étant tenu au sud toute la nuit, nous nous trouvâmes à la hauteur de *Malhurn*, petite île à huit milles de *Torno*. Il en sortit des pêcheurs dans une petite barque aussi mince que j'en aie vu de ma vie, dont les planches étaient cousues ensemble, à la mode des Russes. Ils nous apportèrent du *strumelin*, et nous leur donnâmes du biscuit et de l'eau-de-vie, avec quoi ils s'en retournèrent fort contents.

Le vent demeurant toujours extrêmement favorable, nous arrivâmes à une lieue de *Torno*, où nous mouillâmes l'ancre.

Il est assez difficile de croire qu'on ait pu faire un aussi long chemin que celui que nous fîmes en quatre jours de temps. On compte de Stockholm à *Torno* deux cents milles de Suède par mer, qui valent six cents lieues de France; et nous fîmes tout ce chemin avec un vent de sud et sud-sud-ouest si favorable et si violent, qu'étant partis le mercredi de Stockholm, nous arrivâmes à la même heure le dimanche suivant, sans

avoir été obligés de changer les voiles pendant tout le voyage.

Torno est situé à l'extrémité du golfe Bothnique, au quarante-deuxième degré vingt-sept minutes de longitude, et au soixante-septième de latitude. C'est la dernière ville du monde du côté du Nord; le reste jusqu'au cap n'étant habité que par des Lapons, gens sauvages qui n'ont aucune demeure fixe.

C'est en ce lieu où se tiennent les foires de ces nations septentrionales pendant l'hiver, lorsque la mer est assez glacée pour y venir en traîneau. C'est pendant ce temps qu'on y voit de toutes sortes de nations du Nord, de Russes, de Moscovites, de Finlandais et de Lapons de tous les trois royaumes, qui y viennent ensemble sur des neiges et sur des glaces, dont la commodité est si grande, qu'on peut facilement, par le moyen des traîneaux, aller en un jour de Finlande en Laponie, et traverser sur les glaces le golfe Bothnique, quoiqu'il ait dans les moindres endroits trente ou quarante mille de Suède. Le trafic de cette ville est en poissons, qu'ils envoient fort loin, et la rivière de *Torno* est si fertile en saumons et en brochets, qu'elle peut en fournir à tous les habitants de la mer Baltique. Ils salent les uns pour les transporter, et fument les autres dans des *basses-touches* qui sont faites comme des bains. Quoique cette ville ne soit proprement qu'un amas de cabanes de bois, elle ne laisse pas de payer tous les ans deux milles *dalles* de cuivre, qui font environ mille livres de notre monnaie.

Nous logeâmes chez le patron de la barque qui nous avait amenés de Stockholm. Nous ne trouvâmes pas sa femme chez lui ; elle était allée à une foire qui se faisait à dix ou douze lieues de là, pour troquer du sel et de la farine contre des peaux de rennes, de petits gris et autres : car tout le commerce de ce pays se fait ordinairement en troc; et les Russes et les Lapons ne font guère de marchés autrement.

Nous allâmes le jour suivant, lundi, pour voir *Joannes Tornæus*, homme docte, qui a tourné en lapon tous les psaumes de David, et qui a écrit leur histoire. C'était un prêtre de la campagne : il était mort depuis trois jours, et nous le trouvâmes étendu dans son cercueil avec des habits conformes à sa profession, et qu'on lui avait fait faire exprès : il était fort regretté dans le pays, et avait voyagé dans une bonne partie de l'Europe.

Sa femme était d'un autre côté, couchée sur son lit, qui témoignait, par ses soupirs et par ses pleurs, le regret qu'elle avait de perdre un tel mari. Quantité d'autres femmes ses amies environnaient le lit, et répondaient par leurs gémissements à la douleur de la veuve.

Mais ce qui consolait un peu dans une si grande affliction et une tristesse si générale, c'était quantité de grands pots d'argent faits à l'antique, pleins, les uns de vins de France, d'autres de vins d'Espagne, et d'autres d'eau-de-vie, qu'on avait soin de ne pas laisser longtemps vides. Nous tâtâmes de tout; et la veuve interrompait souvent ses soupirs pour nous presser de boire ; elle nous fit même apporter du tabac, dont nous ne voulûmes pas prendre. On nous conduisit ensuite au temple dont le défunt était pasteur, où nous ne vîmes rien de remarquable; et, prenant congé de la veuve, il fallut encore boire à la mémoire du défunt, et faire, monsieur, ce qui s'appelle *libare manibus*.

Nous allâmes ensuite chez une personne qui était en notre compagnie : la mère nous reçut avec toute l'affection possible; et ces gens, qui n'avaient jamais vu de Français, ne savaient comment nous témoigner la joie qu'ils avaient de nous voir en leur pays.

Le mardi, on nous apporta quantité de fourrures à acheter, de grandes couvertures fourrées de peaux de lièvre blanc, qu'on voulait donner pour un écu. On nous montra aussi des habits de Lapons, faits de peaux

de jeunes rennes, avec tout l'équipage, les bottes, les gants, les souliers, la ceinture et le bonnet. Nous allâmes le même jour à la chasse autour de la maison : nous trouvâmes quantité de bécasses sauvages, et autres animaux inconnus en nos pays, et nous nous étonnâmes que les habitants que nous rencontrions dans le chemin ne nous fuyaient pas moins que le gibier.

Le mercredi, nous reçûmes visite des bourgmestres de la ville et du bailli, qui nous firent offre de service en tout ce qui serait en leur pouvoir. Ils nous vinrent prendre après le dîner dans leurs barques, et nous menèrent chez le prêtre de la ville, gendre du défunt *Tornæus*.

Ce fut là où nous vîmes pour la première fois un traîneau lapon, dont nous admirâmes la structure. Cette machine, qu'ils appellent *pulea*, est faite comme un petit canot, élevée sur le devant, pour fendre la neige avec plus de facilité. La proue n'est faite que d'une seule planche, et le corps est composé de plusieurs morceaux de bois qui sont cousus ensemble avec de gros fil de renne, sans qu'il y entre un seul clou, et qui se réunissent sur le devant à un morceau de bois assez fort, qui règne tout du long par dessous, et qui, excédant le reste de l'ouvrage, fait le même effet que la quille d'un vaisseau. C'est sur ce morceau de bois que le traineau glisse ; et comme il n'est large que de quatre bons doigts, cette machine roule continuellement de côté et d'autre : on se met dedans jusqu'à la moitié du corps, comme dans un cercueil ; et l'on vous y lie, en sorte que vous êtes entièrement immobile, et l'on vous laisse seulement l'usage des mains, afin que d'une vous puissiez conduire le renne, et de l'autre vous soutenir lorsque vous êtes en danger de tomber. Il faut tenir son corps dans l'équilibre; ce qui fait qu'à moins d'être accoutumé à cette manière de courir, on est souvent en danger de la vie, et principalement

lorsque le traîneau descend des rochers les plus escarpés, sur lesquels vous courez d'une si horrible vitesse, qu'il est impossible de se figurer la promptitude de ce mouvement, à moins de l'avoir expérimenté. Nous soupâmes ce même soir en public avec le bourgmestre; tous les habitants y coururent en foule pour nous voir manger. Nous arrêtâmes ce même soir notre départ pour le lendemain, et prîmes un truchement.

Le jeudi, dernier juillet, nous partîmes de *Torno* dans un petit bateau finlandais, fait exprès pour aller dans ce pays : sa longueur peut être de douze pieds, et sa largeur de trois. Il ne se peut rien voir de si bien travaillé ni de si léger ; en sorte que deux ou trois hommes peuvent porter facilement ce bâtiment lorsqu'ils sont obligés de passer les cataractes du fleuve, qui sont si impétueuses, qu'elles roulent des pierres d'une grosseur extraordinaire. Nous fûmes obligés d'aller à pied presque tout le reste de la journée, à cause des torrents qui tombaient des montagnes, et d'un vent impétueux qui faisait entrer l'eau dans le bateau avec une telle abondance, que, si l'on n'eût été extrêmement prompt à la vider, il eût été bientôt rempli. Nous allâmes le long de la rivière toujours chassant; nous tuâmes quelques pièces de gibier, et nous admirâmes la quantité de canards, d'oies, de courlis, et de plusieurs autres oiseaux que nous rencontrions à chaque pas. Nous ne fîmes pas ce jour-là tout le chemin que nous avions déterminé de faire, à cause d'une pluie violente qui nous surprit et nous obligea de passer la nuit dans une maison de paysan, à une lieue et demie de *Torno*.

Nous marchâmes tout le vendredi sans nous reposer, et nous fûmes depuis quatre heures du matin jusqu'à la nuit à faire trois milles ; si l'on peut appeler la nuit un temps où l'on voit toujours le soleil, sans que l'on puisse faire aucune distinction du jour au lendemain.

Nous fîmes plus de la moitié du chemin à pied, à

cause des torrents effroyables qu'il fallut surmonter. Nous fûmes même obligés de porter notre bateau pendant quelque espace de chemin, et nous eûmes le plaisir de voir en même temps descendre deux petites barques au milieu de ces cataractes. L'oiseau le plus vite et le plus léger ne peut aller de cette impétuosité ; et la vue ne peut suivre la course de ces bâtiments, qui se dérobent aux yeux, et s'enfoncent tantôt dans les vagues, où ils semblent ensevelis, et tantôt se relèvent d'une hauteur surprenante. Pendant cette course rapide, le pilote est debout, et emploie toute son industrie à éviter des pierres d'une grosseur extraordinaire, et à passer au milieu des rochers, qui ne laissent justement que la largeur du bateau, et qui briseraient ces petites chaloupes en mille pièces, si elles y touchaient le moins du monde.

Nous tuâmes ce jour-là dans les bois deux faisandeaux, trois canards et deux cercelles, sans nous éloigner de notre chemin, pendant lequel nous fûmes extrêmement incommodés des moucherons, qui sont la peste de ce pays, et qui nous firent désespérer. Les Lapons n'ont point d'autre remède contre ces maudits animaux que d'emplir de fumée le lieu où ils demeurent ; et nous remarquâmes sur le chemin que, pour garantir leur bétail de ces bêtes importunes, ils allument un grand feu dans les endroits où paissent leurs vaches (que nous trouvâmes toutes blanches), à la fumée duquel elles se mettent, et chassent ainsi les moucherons, qui n'y sauraient durer.

Nous fîmes la même chose, et nous nous enfumâmes lorsque nous fûmes arrivés chez un Allemand qui est depuis trente ans dans le pays, et qui reçoit le tribut des Lapons pour le roi de Suède. Il nous dit que ce peuple était obligé de se trouver en un certain lieu qu'on lui assigne l'année précédente pour apporter ce qu'il doit, et qu'on prenait ordinairement le temps de l'hiver, à cause de la commodité qu'il donne aux Lapons

de venir sur les glaces par le moyen de leurs rennes. Le tribut qu'ils payent est peu de chose; et c'est une politique du roi de Suède, qui, pour tenir toujours ces peuples tributaires à sa couronne, ne les charge que d'un médiocre impôt, de peur que les Lapons, qui n'ont point de demeure fixe, et à qui toute l'étendue de la Laponie sert de maison, n'aillent sur les terres d'un autre, pour éviter les vexations du prince de qui ils seraient trop surchargés. Il y a pourtant de ces peuples qui payent plusieurs tributs à différents États ; et quelquefois un Lapon sera tributaire du roi de Suède, de celui de Danemark, et du grand-duc de Moscovie. Ils payeront au premier parce qu'ils demeurent sur ses États ; à l'autre, parce qu'il leur permet de pêcher du côté de la Norvège, qui lui appartient; et au troisième, à cause qu'ils peuvent aller chasser sur ses terres.

Il ne nous arriva rien d'extraordinaire pendant tout le chemin que nous fîmes le samedi ; mais sitôt que nous fûmes arrivés chez un paysan, nous nous étonnâmes de trouver tout le monde dans le bain. Ces lieux, qu'ils appellent *basses-touches* ou bains, sont faits de bois, comme toutes leurs maisons. On voit au milieu de ce bain un gros amas de pierres, sans qu'ils aient observé aucun ordre en le faisant, que d'y laisser un trou au milieu, dans lequel ils allument du feu. Ces pierres, étant une fois échauffées, communiquent la chaleur à tout le lieu ; mais ce chaud s'augmente extrêmement lorsque l'on vient à jeter de l'eau dessus les cailloux, qui, renvoyant une fumée étouffante, font que l'air qu'on respire dans ces bains est tout de feu..... J'eus de la peine ensuite à concevoir comment ces gens, sortant nus de ces bains tout de feu, allaient se jeter dans une rivière extrêmement froide qui était à quelques pas de la maison; et je conçus qu'il fallait que ces gens fussent d'un fort tempérament, pour pouvoir résister aux effets que ce prompt changement du chaud au froid pouvait causer.

Vous n'auriez jamais cru, monsieur, que les Bothniens, gens extrêmement sauvages, eussent imité les Romains dans leur luxe et dans leurs plaisirs; mais vous vous étonnerez encore davantage quand je vous aurai dit que ces mêmes gens, qui ont des bains chez eux comme les empereurs, n'ont pas de pain à manger. Ils vivent d'un peu de lait et se nourrissent de la plus tendre écorce qui se trouve au sommet des pins. Ils la prennent lorsque l'arbre jette sa sève; et, après l'avoir exposée quelque temps au soleil, ils la mettent dans de grands paniers sous terre, sur laquelle ils allument du feu, qui lui donne une couleur et un goût assez agréable. Voilà, monsieur, quelle est pendant toute l'année la nourriture de ces gens, qui cherchent avec soin les délices du bain et qui peuvent se passer de pain.

Nous fûmes assez heureux à la chasse le dimanche: nous rapportâmes quantité de gibier, mais nous ne vîmes rien qui mérite d'être écrit, qu'une paire de ces longues planches de bois de sapin avec lesquelles les Lapons courent d'une si extraordinaire vitesse, qu'il n'est point d'animal, si prompt qu'il puisse être, qu'ils n'attrapent facilement, lorsque la neige est assez dure pour les soutenir.

Ces planches, extrêmement épaisses, sont de la longueur de deux aunes, et larges d'un demi-pied; elles sont relevées en pointe sur le devant, et percées au milieu dans l'épaisseur, qui est assez considérable en cet endroit pour pouvoir y passer un cuir qui tient les pieds fermes et immobiles. Le Lapon qui est dessus tient un long bâton à la main, où, d'un côté, est attaché un rond de bois, afin qu'il n'entre pas dans la neige, et de l'autre un fer pointu. Il se sert de ce bâton pour se donner le premier mouvement, pour se soutenir en courant, pour se conduire dans sa course, et pour s'arrêter quand il veut; c'est aussi avec cette arme qu'il perce les bêtes qu'il poursuit lorsqu'il en est assez près.

Il est assez difficile de se figurer la vitesse de ces gens, qui peuvent avec ces instruments surpasser la course des bêtes les plus vites ; mais il est impossible de concevoir comment ils peuvent se soutenir en descendant les fonds les plus précipités, et comment ils peuvent monter les montagnes les plus escarpées. C'est pourtant, monsieur, ce qu'ils font avec une adresse qui surpasse l'imagination, et qui est si naturelle aux gens de ce pays, que les femmes ne sont pas moins adroites que les hommes à se servir de ces planches. Elles vont visiter leurs parents, et entreprennent de cette manière les voyages les plus difficiles et les plus longs.

Le lundi ne fut remarquable que par la quantité de gibier que nous vîmes et que nous tuâmes ; nous avions ce jour-là plus de vingt pièces dans notre dépense : il est vrai que nous achetâmes cinq ou six canards de quelques paysans qui venaient de les prendre. Ces gens n'ont point d'autres armes pour aller à la chasse que l'arc ou l'arbalète. Ils se servent de l'arc contre les plus grandes bêtes, comme les ours, les loups et les rennes sauvages ; et lorsqu'ils veulent prendre des animaux moins considérables, ils emploient l'arbalète, qui ne diffère des nôtres que par sa grandeur. Les habitants de ce pays sont si adroits à se servir des armes, qu'ils sont sûrs de frapper le but d'aussi loin qu'ils le peuvent voir. L'oiseau le plus petit ne leur échappe pas ; et il s'en trouve même quelques-uns qui donneront dans la tête d'une aiguille. Les flèches dont ils se servent sont différentes : les unes sont armées de fer ou d'os de poisson, et les autres sont rondes, de la figure d'une boule coupée par la moitié. Ils se servent des premières pour l'arc, lorsqu'ils vont aux grandes chasses ; et des autres pour l'arbalète, quand ils rencontrent des animaux qu'ils peuvent tuer sans leur faire une plaie si dangereuse. Ils emploient ces mêmes flèches rondes contre les petits-gris, les martres et les hermines, afin

de conserver les peaux entières ; et parce qu'il est difficile qu'il n'y reste la marque que le coup a laissée, les plus habiles ne manquent jamais de les toucher où ils veulent, et les frappent ordinairement à la tête, qui est l'endroit de la peau le moins estimé.

Nous arrivâmes le mardi à Kones, et nous y restâmes le mercredi pour nous reposer, et voir travailler aux forges de fer et de cuivre qui sont en ce lieu. Nous admirâmes les manières de fondre ces métaux, et de préparer le cuivre avant qu'on en puisse faire des pelotes, qui sont la monnaie du pays lorsqu'elle est marquée du coin du prince. Ce qui nous étonna le plus, ce fut de voir un de ces forgerons approcher de la fournaise, et prendre avec sa main du cuivre que la violence du feu avait fondu comme de l'eau, et le tenir ainsi quelque temps. Rien n'est plus affreux que ces demeures ; les torrents qui tombent des montagnes, les rochers et les bois qui les environnent, la noirceur et l'air sauvage des forgerons, tout contribue à former l'horreur de ce lieu. Ces solitudes affreuses ne laissent pas d'avoir leur agrément, et de plaire quelquefois autant que les lieux les plus magnifiques ; et ce fut au milieu de ces rochers que je laissai couler ces vers d'une veine qui avait été longtemps stérile :

Tranquilles et sombres forêts,
Où le soleil ne luit jamais
Qu'au travers de mille feuillages,
Que vous avez pour moi d'attraits !
Et qu'il est doux sous vos ombrages
De pouvoir respirer en paix !

Que j'aime à voir vos chênes verts,
Presque aussi vieux que l'univers,
Qui, malgré la nature émue
Et ses plus cruels aquilons,
Sont aussi sûrs près de la nue
Que les épis dans les sillons !

Et vous, impétueux torrents,
Qui, sur les rochers murmurants
Roulez vos eaux avec contrainte,
Que le bruit que vous excitez
Cause de respect et de crainte
A tous ceux que vous arrêtez !

Quelquefois vos rapides eaux,
Venant arroser les roseaux,
Forment des étangs pacifiques
Où les plongeons et les canards,
Et tous les oiseaux aquatiques
Viennent fondre de toutes parts.

D'un côté l'on voit les poissons
Qui, sans craindre les hameçons,
Quittent leurs demeures profondes,
Et pour prendre un plaisir nouveau,
Las de folâtrer dans les ondes,
S'élancent et sautent sur l'eau.

Tous ces édifices détruits,
Et ces respectables débris
Qu'on voit sur cette roche obscure,
Sont plus beaux que les bâtiments
Où l'or, l'azur et la peinture
Forment les moindres ornements.

Le temps y laisse quelques trous
Pour la demeure des hiboux ;
Et les bêtes d'un cri funeste,
Les oiseaux sacrés à la nuit,
Dans l'horreur de cette retraite
Trouvent toujours un sûr réduit.

Nous partîmes le jeudi de ces forges, pour aller à d'autres qui en sont éloignées de dix-huit milles de Suède, qui valent environ cinquante lieues de France. Nous nous servîmes toujours de la même voie, n'y en ayant point d'autre dans le pays, et continuâmes notre

chemin au nord sur la rivière. Nous apprîmes qu'elle changeait de nom, et que les habitants l'appelaient *Wilnama Suanda*. Nous passâmes toute la nuit sur l'eau, et nous arrivâmes le lendemain, vendredi, dans une pauvre cabane de paysan, dans laquelle nous ne trouvâmes personne. Toute la famille, qui consistait en cinq ou six personnes, était dehors; une partie était dans les bois, et l'autre était allée à la pêche du brochet. Ce poisson, qu'ils sèchent, leur sert de nourriture toute l'année : ils ne le prennent point avec des rets, comme on fait les autres; mais, en allumant du feu sur la proue de leur petite barque, ils attirent le poisson à la lueur de cette flamme, et le harponnent avec un long bâton armé de fer, de la manière qu'on nous représente un trident. Ils en prennent en quantité, et d'une grosseur extraordinaire; et la nature, comme une bonne mère, leur refusant la fertilité de la terre, leur accorde l'abondance des eaux.

Plus l'on avance dans le pays, et plus la misère est extrême. On ne connaît plus l'usage du blé : les os de poisson, broyés avec l'écorce des arbres, leur servent de pain ; et, malgré cette méchante nourriture, ces pauvres gens vivent dans une santé parfaite. Ne connaissant point de médecins, il ne faut pas s'étonner s'ils ignorent aussi les maladies, et s'ils vont jusqu'à une vieillesse si avancée, qu'ils passent ordinairement cent ans, et quelques-uns cent cinquante.

Nous ne fîmes le samedi que fort peu de chemin, étant restés tout le jour dans une petite maison, qui est la dernière qui se rencontre dans le pays. Nous eûmes différents plaisirs pendant le temps que nous séjournâmes dans cette cabane. Le premier fut de nous occuper tous à différents exercices aussitôt que nous fûmes arrivés. L'un coupait un arbre sec dans le bois prochain, et le traînait avec peine au lieu destiné; l'autre, après avoir tiré le feu d'un caillou, soufflait de tous ses poumons pour l'allumer; quelques-uns étaient

occupés à accommoder un agneau qu'ils venaient de tuer ; et d'autres plus prévoyants, laissant ces petits soins pour en prendre de plus importants, allaient chercher sur un étang voisin, tout couvert de poisson, quelque chose pour le lendemain. Ce plaisir fut suivi d'un autre ; car sitôt qu'on se fut levé de table, on fut d'avis, à cause des nécessités pressantes, d'ordonner une chasse générale. Tout le monde se prépara pour cela ; et, ayant pris deux petites barques avec deux paysans avec nous, nous nous abandonnâmes sur la rivière à notre bonne fortune. Nous fîmes la chasse la plus plaisante du monde et la plus particulière. Il est inouï qu'on se soit jamais servi en France de bâtons pour chasser ; mais il n'en est pas de même dans ce pays : le gibier y est si abondant, qu'on se sert de fouet et même de bâton pour le tuer. Les oiseaux que nous prîmes davantage, ce fut des plongeons ; et nous admirions l'adresse de nos gens à les attraper. Ils les suivaient partout où ils les voyaient ; et lorsqu'ils les apercevaient nageant entre deux eaux, ils lançaient leur bâton, et leur écrasaient la tête dans le fond de l'eau avec tant d'adresse, qu'il est difficile de se figurer la promptitude avec laquelle ils font cette action. Pour nous, qui n'étions point faits à ces sortes de chasses, et de qui les yeux n'étaient pas assez fins pour percer jusque dans le fond de la rivière, nous frappions au hasard dans les endroits où nous voyions qu'ils frappaient, et sans autres armes que des bâtons : nous fîmes tant, qu'en moins de deux heures nous nous vîmes plus de vingt ou vingt-cinq pièces de gibier. Nous retournâmes à notre petite habitation, fort contents d'avoir vu cette chasse, et encore plus de rapporter avec nous de quoi vivre pendant quelque temps. Une bonne fortune, comme une mauvaise, vient rarement seule ; et quelques paysans ayant appris la nouvelle de notre arrivée, qui s'était répandue bien loin dans le pays, en partie par curiosité de nous voir, et en partie pour

avoir de notre argent, nous apportèrent un mouton, que nous achetâmes cinq ou six sous, et qui accrut nos provisions de telle sorte, que nous nous crûmes assez munis pour entreprendre trois jours de marche, pendant lesquels nous ne devions trouver aucune maison. Nous partîmes donc le dimanche au matin, c'est-à-dire à dix heures ; car le soin que nous avions de nous reposer faisait que nous ne nous mettions guère en chemin devant ce temps.

Nous nous étonnâmes que, quoique nous fussions si avant dans le Nord, nous ne laissions pas de rencontrer quantité d'hirondelles ; et ayant demandé aux gens du pays qui nous conduisaient ce qu'elles devenaient l'hiver, et si elles passaient dans les pays chauds, ils nous assurèrent qu'elles se mettaient en pelotons, et s'enfonçaient dans la bourbe qui est au fond des lacs; qu'elles attendaient là que le soleil, reprenant sa vigueur, allât dans le fond de ces marais leur rendre la vie que le froid leur avait ôtée. La même chose m'avait été dite à Copenhague par M. l'ambassadeur, et à Stockholm par quelques personnes ; mais j'avais toujours eu beaucoup de peine à croire que ces animaux pussent vivre plus de six mois ensevelis dans la terre, sans aucune nourriture. C'est pourtant la vérité; et cela m'a été confirmé par tant de gens, que je ne saurais plus en douter. Nous logeâmes ce jour-là à *Coctuanda*, où commence la Laponie ; et le lendemain lundi, après avoir fait quatre milles, nous vînmes camper sur le bord de la rivière, où il fallut coucher *sub dio*, et où nous fîmes des feux épouvantables pour nous garantir de l'importunité des moucherons. Nous nous fîmes un grand retranchement rond de quantité de gros arbres secs, et de plus petits pour les allumer : nous nous mîmes au milieu, et fîmes le plus beau feu que j'aie vu de ma vie. On aurait pu assurément charger un de ces grands bateaux qui viennent à Paris du bois que nous consumâmes, et il s'en

fallut peu que nous ne mîmes le feu à toute la forêt. Nous demeurâmes au milieu de ces feux toute la nuit, et nous nous mîmes en chemin le lendemain matin, mardi, pour aller aux mines de cuivre, qui n'étaient plus éloignées que de deux lieues. Nous prîmes notre chemin à l'ouest, sur une petite rivière nommée *Longasiochi*, qui formait de temps en temps des paysages, les plus agréables que j'aie jamais vus; et après avoir été souvent obligés de porter notre bateau, faute d'eau, nous arrivâmes à *Swapavara* ou *Suppawahara*, où sont les mines de cuivre. Ce lieu est éloigné d'une lieue de la rivière, et il fallut faire tout ce chemin à pied.

Nous fûmes extrêmement réjouis, à notre arrivée, d'apprendre qu'il y avait un Français dans ce lieu. Vous voyez, monsieur, qu'il n'y a point d'endroit, si reculé qu'il puisse être, où les Français ne se fassent jour. Il y avait près de trente ans qu'il travaillait aux mines; il est vrai qu'il avait plus la mine d'un sauvage que d'un homme : il ne laissa pas de nous servir beaucoup, quoiqu'il eût presque oublié sa langue; et il nous assura que depuis qu'il était en ce lieu, bien loin d'y avoir vu des Français, il n'y était venu aucun étranger plus voisin qu'un Italien, qui passa, il y a environ quatorze ans, et dont on n'a plus entendu parler depuis. Nous fîmes tout doucement que cet homme reprit un peu sa langue naturelle, et nous apprîmes de lui bien des choses que nous eussions eu de la peine à savoir d'un autre que d'un Français.

Ces mines de *Swapavara* sont à trente milles de *Torno* et quinze milles de *Konges* (il faut toujours prendre trois lieues de France pour un mille de Suède). Elles furent ouvertes, il y a environ vingt-sept ans, par un Lapon nommé... à qui l'on a fait une petite rente de quatre écus et de deux tonneaux de farine; il est aussi exempt de toute contribution. Ces mines ont été autrefois mieux entretenues qu'elles ne sont : il y avait toujours cent hommes qui y travaillaient; mais présente-

ment à peine en voit-on dix ou douze. Le cuivre qui s'y trouve est pourtant le meilleur qui soit en toute la Suède ; mais le pays est si désert et si épouvantable, qu'il y a peu de personnes qui y puissent rester. Il n'y a que les Lapons qui demeurent pendant l'hiver autour de ces mines ; et l'été ils sont obligés d'abandonner le pays, à cause du chaud et des moucherons, que les Suédois appellent *alcaneras*, qui sont pires mille fois que toutes les plaies d'Égypte. Ils se retirent dans les montagnes proche la mer occidentale, pour avoir la commodité de pêcher, et pour trouver plus facilement de la nourriture à leurs rennes, qui ne vivent que d'une petite mousse blanche et tendre, qui se trouve l'été sur les monts Sellices, qui séparent la Norvège de la Laponie, dans les pays les plus septentrionaux.

Nous allâmes le lendemain mercredi voir les mines, qui étaient éloignées d'une bonne demi-lieue de notre cabane. Nous admirâmes les travaux et les abîmes ouverts, qui pénétraient jusqu'au centre de la terre, pour aller chercher, près des enfers, de la matière au luxe et à la vanité. La plupart de ces trous étaient pleins de glaçons ; et il y en avait qui étaient revêtus, depuis le bas jusqu'en haut, d'un mur de glace si épais, que les pierres les plus grosses que nous prenions plaisir à jeter contre, loin d'y faire quelque brèche, ne laissaient pas même la marque où elles avaient touché ; et lorsqu'elles tombaient dans le fond, on les voyait rebondir et rouler sans faire la moindre ouverture à la glace. Nous étions pourtant alors dans les plus fortes chaleurs de la canicule ; mais ce qu'on appelle ici un été violent peut passer en France pour un très rude hiver.

Toute la roche ne fournit pas partout le métal ; il faut chercher les veines, et lorsqu'on en a trouvé quelqu'une, on la suit avec autant de soin qu'on a eu de peine à la découvrir. On se sert pour cela, ou du feu pour amollir le rocher, ou de la poudre pour le faire

sauter. Cette dernière manière est beaucoup plus pénible; mais elle fait incomparablement plus d'effet. Nous prîmes des pierres de toutes les couleurs, de jaunes, de bleues, de vertes, de violettes : et ces dernières nous parurent les plus pleines de métal et les meilleures.

Nous fîmes l'épreuve de quantité de pierres d'aimant que nous trouvâmes sur la roche; mais elles avaient perdu presque toute leur force par le feu qu'on avait fait au-dessus ou au-dessous : ce qui fit que nous ne voulûmes point nous en charger, et que nous différâmes d'en prendre à la mine de fer à notre retour. Après avoir considéré toutes les machines et les pompes qui servent à élever l'eau, nous contemplâmes à loisir toutes les montagnes couvertes de neige qui nous environnaient. C'est sur ces roches que les Lapons habitent l'hiver; ils les possèdent en propre depuis la division de la Laponie, qui fut faite du temps de Gustave-Adolphe, père de la reine Christine. Ces terres et ces montagnes leur appartiennent, sans que d'autres puissent s'y établir ; et, pour marque de leur propriété, ils ont leurs noms écrits sur quelques pierres ou sur quelques endroits de la montagne qu'ils ont eue en propriété, ou qu'ils ont habitée : tels sont les rochers de *Lupavara, Kerquerol*, *Kilavara*, *Lung*, *Dondere*, ou *roche du Tonnerre,* qui ont donné le nom aux familles des Lapons qui y habitent, et qu'on ne connaît dans le pays que par les surnoms qu'ils ont pris de ces roches. Ces montagnes ont quelquefois sept ou huit lieues d'étendue; et quoiqu'ils demeurent toujours sur la même roche, ils ne laissent pas de changer fort souvent de place lorsque la nécessité le demande, et que les rennes ont consommé toute la mousse qui était autour de leur habitation. Quoique certains Lapons aient pendant l'hiver certaines terres fixes, il y en a beaucoup davantage qui courent toujours, et desquels on ne saurait trouver l'habitation ; ils sont tantôt dans les bois

et tantôt proche des lacs, selon qu'ils ont besoin de pêcher ou de chasser; et on ne les voit que lorsqu'ils viennent l'hiver aux foires, pour troquer leurs peaux contre autre chose dont ils ont besoin, et pour apporter le tribut qu'ils payent au roi de Suède, dont ils pourraient facilement s'exempter, s'ils ne voulaient pas se trouver à ces foires. Mais la nécessité qu'ils ont de fer, d'acier, de corde, de couteaux et autres, les oblige à venir en ces endroits, où ils trouvent ce dont ils ont besoin. Le tribut qu'ils payent est d'ailleurs fort peu de chose. Les plus riches d'entre eux, quand ils auraient mille ou douze cents rennes, comme il s'en rencontre quelques-uns, ne payent ordinairement que deux ou trois écus tout au plus.

Après que nous nous fûmes amplement informés de toutes ces choses, nous reprîmes le chemin de notre cabane, et nous vîmes en passant les forges où l'on donne la première fonte au cuivre. C'est là qu'on sépare ce qu'il y a de plus grossier; lorsqu'il a été assez longtemps dans le creuset pour pousser dehors toutes ses impuretés, avant que de trouver le cuivre qui est au fond, on lève plusieurs feuilles qu'ils appellent *rosettes*, dans lesquelles il n'y a que la moitié de cuivre, et qu'on remet ensuite au fourneau pour en ôter tout ce qu'il y a de terrestre : c'est la première façon qu'on lui donne là ; mais il faut à *Konges* qu'il passe encore trois fois au feu pour le purifier tout à fait, et le rendre en état de prendre sous le marteau la forme qu'on lui veut donner.

Le jeudi, le prêtre des Lapons arriva avec quatre de sa nation, pour se trouver le lendemain à un des jours de prières établies par toute la Suède, pour remercier Dieu des victoires que les Suédois ont remportées ces jours-là.

Ce furent les premiers Lapons que nous vîmes, et dont la vue nous réjouit tout à fait. Ils venaient troquer du poisson pour du tabac. Nous les considérâmes

depuis la tête jusqu'aux pieds. Ces hommes sont faits tout autrement que les autres. La hauteur des plus grands n'excède pas trois coudées ; et je ne vois pas de figure plus propre à faire rire. Ils ont la tête grosse, le visage large et plat, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche large, et une barbe épaisse qui leur pend sur l'estomac. Tous leurs membres sont proportionnés à la petitesse du corps ; les jambes sont déliées, les bras longs ; et toute cette petite machine semble remuer par ressorts. Leur habit d'hiver est d'une peau de renne faite comme un sac, descendant sur les genoux, et retroussée sur les hanches d'une ceinture de cuir ornée de petites plaques d'argent ; les souliers, les bottes et les gants sont de même : ce qui a donné lieu à plusieurs historiens de dire qu'il y avait des hommes vers le nord, velus comme des bêtes, et qui ne se servaient point d'autres habits que de ceux que la nature leur avait donnés. Ils ont toujours une bourse, qui leur pend sur l'estomac, dans laquelle ils mettent une cuiller. Ils changent cet habillement l'été, et en prennent un plus léger, qui est ordinairement de la peau des oiseaux qu'ils égorgent, pour se garantir des moucherons. Ils ne laissent pas d'avoir par-dessus un sac de grosse toile, ou d'un drap gris blanc, qu'ils mettent sur leur chair ; car l'usage du linge leur est tout à fait inconnu.

Ils couvrent leur tête d'un bonnet qui est ordinairement fait de la peau d'un oiseau gros comme un canard, qu'ils appellent *loom*, qui veut dire en leur langue *boiteux*, à cause que cet oiseau ne saurait marcher : ils le tournent d'une manière que la tête de l'oiseau excède un peu le front, et que les ailes leur tombent sur les oreilles.

Nous les interrogeâmes sur plusieurs choses dont nous voulions nous informer, et nous leur demandâmes particulièrement l'endroit où nous pouvions trouver de leurs camarades. Ces gens nous instruisirent sur tout,

et nous dirent que les Lapons commençaient à descendre des montagnes qui sont vers la mer Glaciale, d'où le chaud et les mouches les avaient chassés, et se répandaient vers le lac *Tornotracs*, d'où le fleuve *Torno* prend sa source, pour y pêcher quelque temps jusqu'à ce qu'ils pussent, vers la Saint-Barthélemy, se rapprocher tout à fait des montagnes de *Swaparavara*, *Kilavara*, et les autres où le froid commençait à se faire sentir, pour y passer le reste de l'hiver. Ils nous assurèrent que nous ne manquerions pas d'en trouver là des plus riches, et que pendant sept ou huit jours que nous serions à y aller, les Lapons emploieraient ce temps pour y venir. Ils ajoutèrent que, pour eux, ils étaient demeurés pendant tout l'été aux environs de la mine et des lacs qui sont autour, ayant trouvé assez de nourriture pour quinze ou vingt rennes qu'ils avaient chacun, et étant trop pauvres pour entreprendre un voyage de quinze jours, pour lequel il fallait prendre des provisions qu'ils n'étaient pas en pouvoir de faire, à cause qu'ils ne pouvaient vivre éloignés des étangs qui leur fournissaient chaque jour de quoi vivre.

Le vendredi 15 août, il fit un grand froid, et il neigea sur les montagnes voisines. Nous eûmes une longue conversation avec le prêtre, lorsqu'il eut fini les deux sermons qu'il fit ce jour-là, l'un en finlandais et l'autre en lapon. Il parlait, heureusement pour nous, assez bon latin, et nous l'interrogeâmes sur toutes les choses qu'il pouvait le mieux connaître, comme sur le baptême, le mariage et les enterrements. Il nous dit, au sujet du premier, que tous les Lapons étaient chrétiens et baptisés ; mais que la plupart ne l'étaient que pour la forme seulement, et qu'ils retenaient tant de choses de leurs anciennes superstitions, qu'on pouvait dire qu'ils n'avaient que le nom de chrétiens, et que leur cœur était encore païen.

Les Lapons portent leurs enfants au prêtre pour baptiser quelque temps après qu'ils sont nés : si c'est en

hiver, ils les portent avec eux dans leurs traîneaux ; et si c'est en été, ils les mettent sur des rennes, dans leurs berceaux pleins de mousse, qui sont faits d'écorces de bouleau, et d'une manière toute particulière. Ils font ordinairement présent au prêtre d'une paire de gants, bordés en de certains endroits de la plume de *loom*, qui est violette, marquetée de blanc, et d'une très belle couleur. Sitôt que l'enfant est baptisé, le père lui fait ordinairement présent d'une renne femelle, et tout ce qui provient de cette renne, qu'ils appellent *pannikcis*, soit en lait, fromages et autres denrées, appartient en propre à la fille : et c'est ce qui fait sa richesse lorsqu'elle se marie. Il y en a qui font encore présent à leurs enfants d'une renne lorsqu'ils aperçoivent sa première dent ; et toutes les rennes qui viennent de celle-là sont marquées d'une marque particulière, afin qu'elles puissent être distinguées des autres. Ils changent le nom de baptême aux enfants lorsqu'ils ne sont pas heureux.....

Il nous dit, touchant le mariage, que les Lapons mariaient leurs filles assez tard, quoiqu'elles ne manquassent pas de partis, lorsqu'elles étaient connues dans le pays pour avoir quantité de rennes provenues de celles que leur père leur a données à leur naissance et à leur première dent : car c'est là tout ce qu'elles emportent avec elles ; et le gendre, bien loin de recevoir quelque chose de son beau-père, est obligé d'acheter la fille par des présents.

Lorsque l'amant a jeté les yeux sur quelque fille qu'il veut avoir en mariage, il faut qu'il fasse état d'apporter quantité d'eau-de-vie, lorsqu'il vient faire la demande avec son père ou son plus proche parent. On ne conclut jamais de mariage qu'après avoir vidé plusieurs bouteilles d'eau-de-vie et fumé quantité de tabac. Plus un homme est amoureux, plus il apporte de brandevin ; et il ne peut par d'autres marques témoigner plus fortement sa passion. Ils donnent un nom particulier à

cette eau-de-vie que l'amant apporte aux accords, et ils l'appellent la bonne arrivée du vin, ou *soubbouvin*, *le vin des amoureux*. C'est une coutume chez les Lapons d'accorder leurs filles longtemps avant que de les marier : ils font cela afin que l'amoureux fasse durer ses présents ; et s'il veut venir à bout de son entreprise, il faut qu'il ne cesse point d'arroser son amour de ce breuvage si chéri. Enfin, lorsqu'il a fait les choses honnêtement pendant un an ou deux, quelquefois on conclut le mariage.....

Ils lavent leurs enfants dans un chaudron, tous les jours trois fois, jusqu'à ce qu'ils aient un an ; et après, trois fois par semaine. Ils ont peu d'enfants, et il ne s'en trouve presque jamais six dans une famille. Lorsqu'ils viennent au monde, ils les lavent dans de la neige jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus respirer, et pour lors ils les jettent dans un bain d'eau chaude ; je crois qu'ils font cela pour les endurcir au froid. Sitôt que la mère est délivrée, elle boit un grand coup d'huile de baleine, et croit que cela lui est d'un secours considérable. Il est aisé de connaître dans le berceau de quel sexe est l'enfant. Si c'est un garçon, ils suspendent au-dessus de sa tête, un arc, des flèches, ou une lance, pour leur apprendre, même dans le berceau, ce qu'ils doivent faire le reste de leur vie, et leur faire connaître qu'ils doivent se rendre adroits dans leur exercice. Sur le berceau des filles on voit des ailes de *lagopos*, qu'ils appellent *rippa*, avec les pieds et le bec, pour leur insinuer dès l'enfance la propreté et l'agilité.

Les maladies, comme j'ai déjà remarqué, sont presque toutes inconnues aux Lapons ; et s'il leur en arrive quelqu'une, la nature est assez forte pour les guérir d'elle-même, et sans l'aide de médecins ils recouvrent bientôt la santé. Ils usent pourtant de quelques remèdes, comme de la *racine de mousse*, qu'ils nomment *jeest*, ou ce qu'on appelle *angélique pierreuse*. La résine

qui coule des sapins leur fait des emplâtres, et le fromage de renne est leur onguent divin ; ils s'en servent diversement. Ils ont du fiel de loup qu'ils délayent dans du brandevin avec de la poudre à canon Lorsque le froid leur a gelé quelque partie du corps, ils étendent le fromage coupé par tranches sur la partie malade, et ils en reçoivent du soulagement. La seconde manière d'employer le fromage, pour les maux extérieurs ou intérieurs, est de faire entrer un fer rouge dans le fromage, qui distille par cette ardeur une espèce d'huile, de laquelle ils se frottent à l'endroit où ils souffrent ; et le remède est toujours suivi d'un succès et d'un effet merveilleux. Il conforte la poitrine, emporte la toux, et est bon pour toutes les contusions ; mais la manière la plus ordinaire pour les plaies plus dangereuses, c'est le feu. Ils s'appliquent un charbon tout rouge sur la blessure, et le laissent le plus longtemps qu'ils peuvent, afin qu'il puisse consumer tout ce qu'il y a d'impur dans le mal. Cette coutume est celle des Turcs ; ils ne trouvent point de remède plus souverain.

Ceux qui sont assez heureux en France, et en d'autres lieux, pour arriver à une extrême vieillesse, sont obligés de souffrir quantité d'incommodités qu'elle traîne avec elle ; mais les Lapons en sont entièrement exempts, et ils ne ressentent pour toute infirmité dans cet état qu'un peu de diminution de leur vigueur ordinaire. On ne saurait même distinguer les vieillards d'avec les jeunes, et on voit rarement de tête blanche en ce pays : ils retiennent toujours leur même poil, qui est ordinairement roux. Mais ce qui est remarquable, c'est qu'on rencontre peu de vieillards qui ne soient aveugles. Leurs vues, déjà affaiblies par le défaut de la nature, ne peuvent plus supporter ni l'éclat de la neige, dont la terre est presque toujours couverte, ni la fumée continuelle causée par le feu qui est toujours allumé au milieu de leur cabane, et qui les aveugle sur la fin de leurs jours.

Lorsqu'ils sont malades, ils ont coutume de jouer du tambour dont je parlerai ci-après, pour connaître si la maladie doit les conduire à la mort; et lorsqu'ils croient être persuadés du succès fâcheux, et que le malade commence à tirer à sa fin, ils se mettent autour de son lit; et, pour faciliter à son âme le passage à l'autre monde ils font avaler à l'agonisant ce qu'ils peuvent d'eau-de-vie, en boivent autant qu'ils en ont, pour se consoler de la perte qu'ils font de leur ami, et pour s'exciter à pleurer. Il n'est pas plus tôt mort qu'ils abandonnent la maison, et la détruisent même, de crainte que ce qui reste de l'âme du défunt, que les Anciens appelaient mânes, ne leur fasse du mal. Leur cercueil est fait d'un arbre creusé, ou bien de leur traîneau, dans lequel ils mettent ce que le défunt avait de plus cher, comme son arc, ses flèches, sa lance, afin que si un jour il rentre en vie, il puisse exercer sa même profession. Il y en a même, de ceux qui ne sont que cavalièrement chrétiens, qui confondent le christianisme avec leurs anciennes superstitions, et qui, entendant dire à leurs pasteurs que nous devons un jour ressusciter, mettent dans le cercueil du défunt une hache, un caillou, et un fer pour faire du feu (les Lapons ne voyagent point sans cet équipage), afin que lorsque le défunt ressuscitera, il puisse abattre les arbres, aplanir les rochers, et brûler tous les obstacles qui pourraient se rencontrer sur le chemin du ciel. Vous voyez, monsieur, que, malgré leurs erreurs, ces gens y tendent de tout leur pouvoir : ils y veulent arriver de gré ou de force, et l'on peut dire, *his per ferrum et ignes ad cœlos grassari constitutum*, et qu'ils prétendent par le fer et par le feu emporter le royaume des cieux.

Ils n'enterrent pas toujours les défunts dans les cimetières, mais bien souvent dans les forêts ou dans les cavernes. On arrose le lieu d'eau-de-vie ; tous les assistants en boivent, et trois jours après l'enterrement on

tue le renne qui a conduit le mort au lieu de sa sépulture, et on en fait un festin à tous ceux qui ont été présents. On ne jette point les os, mais on les garde avec soin pour les enterrer au côté du défunt. C'est dans ce repas qu'on boit le *paligavin*, c'est-à-dire *l'eau-de-vie bienheureuse*, parce qu'on la boit en l'honneur d'une personne qu'ils croient bienheureuse.

Les successions se font à peu près comme en Suède : la veuve prend la moitié ; et si le défunt a laissé un garçon et une fille, le garçon prend les deux tiers du bien, et laisse l'autre à sa sœur.

Nous étions au plus fort de cette conversation, quand on nous vint avertir qu'on apercevait sur le haut de la montagne des Lapons qui venaient avec des rennes. Nous allâmes au-devant d'eux, pour avoir le plaisir de contempler leur équipage et leur marche ; mais nous ne rencontrâmes que trois ou quatre personnes, qui apportaient sur des rennes des poissons secs pour vendre à *Swapavara*. Il y a longtemps, monsieur, que je vous parle de *rennes*, sans vous avoir fait la description de cet animal, dont on nous a tant parlé autrefois. Il est juste que je satisfasse présentement votre curiosité, comme je contentai pour lors la mienne.

Rheen est un mot suédois dont on a appelé cet animal, soit à cause de sa propreté, soit à cause de sa légèreté : car *rhen* signifie *net*, et *renna* veut dire *courir* en cette langue. Les Romains n'avaient aucune connaissance de cet animal, et les Latins récents l'appellent *rangifer*. Je ne puis vous en dire d'autre raison, sinon que je crois que les Suédois ont pu avoir autrefois appelé cette bête *rangi*, auquel mot on aurait ajouté *fera*, comme qui dirait *bête nommée rangi ;* comme je ne voudrais pas dire que le bois de ces animaux, qui s'étend en forme de grands rameaux, ait donné lieu de les appeler ainsi, puisqu'on aurait aussitôt dit *ramifer* que *rangifer :* quoi qu'il en soit, il est constant, monsieur, que, bien que cette bête soit presque semblable

à un cerf, elle ne laisse pas d'en différer en quelque chose. Le renne est plus grand que le cerf; la tête est assez semblable, mais le bois est tout différent; il est élevé fort haut, et se courbe vers le milieu, faisant une forme de cercle sur la tête; il est velu depuis le bas jusqu'en haut, de la couleur de la peau, et est plein de sang partout; en sorte qu'en le pressant fort avec la main, on s'aperçoit, par l'action de l'animal, qu'il sent de la douleur dans cette partie. Mais ce qu'il a de particulier, et qu'on ne voit en aucun autre animal, c'est la quantité de bois dont la nature l'a pourvu pour se défendre contre les bêtes sauvages. Les cerfs n'ont que deux bois, d'où sortent quantité de dagues; mais les rennes en ont un autre sur le milieu du front, qui fait le même effet que celui qu'on peint sur la tête des licornes, et deux autres qui, s'étendant sur ses yeux, tombent sur sa bouche. Toutes ces branches néanmoins sortent de la même racine, mais elles prennent des routes et des figures différentes; ce qui leur embarrasse tellement la tête, qu'ils ont de la peine à paître, et qu'ils aiment mieux arracher les boutons des arbres qu'ils peuvent prendre avec moins de difficulté.

La couleur de leur poil est plus noire que celle du cerf, particulièrement quand ils sont jeunes; et pour lors ils sont presque noirs comme les rennes sauvages, qui sont toujours plus forts, plus grands et plus noirs que les domestiques.

Quoiqu'ils n'aient pas les jambes si menues que le cerf, ils ne laissent pas de le surpasser en légèreté. Leur pied est extrêmement fendu et presque rond; mais ce qui est de remarquable dans cet animal, c'est que tous ses os, et particulièrement les articles des pieds, craquent comme si l'on remuait des noix, et font un cliquetis si fort, qu'on entend cet animal presque d'aussi loin qu'on le voit. L'on remarque aussi dans les rennes que, quoiqu'ils aient le pied fendu, ils ne

ruminent point, et qu'ils n'ont point de fiel, mais une petite marque noire dans le foie, sans aucune amertume.

Au reste, quoique cette bête soit d'une nature sauvage, les Lapons ont si bien trouvé le moyen de les apprivoiser et de les rendre domestiques, qu'il n'y a personne dans le pays qui n'en ait des troupeaux comme de moutons. On ne laisse pas d'en trouver dans les bois grande quantité de sauvages, et c'est à ceux-là que les Lapons font une chasse cruelle, tant pour avoir leur peau, qui est beaucoup plus estimée que celle des rennes domestiques, que pour la chair qui est beaucoup plus délicate.

La Laponie ne nourrit point d'autres animaux domestiques que les rennes ; mais on trouve dans ces bêtes seules autant de commodités qu'on en rencontre dans toutes celles que nous nourrissons. Ils ne jettent rien de cet animal ; ils emploient le poil, la peau, la chair, les os, la moelle, le sang et les nerfs, et ils mettent tout en usage.

La peau leur sert pour se garantir des injures de l'air ; en hiver ils s'en servent avec le poil, et en été ils ont des peaux dont ils l'ont fait tomber. La chair de cet animal est pleine de suc, grasse, et extrêmement nourrissante ; et les Lapons ne mangent point d'autre viande que celle de renne. Les os leur sont d'une utilité merveilleuse pour faire des arbalètes et des arcs, pour armer leurs flèches, pour faire des cuillers, et pour orner tous les ouvrages qu'ils veulent faire. La langue et la moelle des os est ce qu'ils ont de plus délicat parmi eux. Ils boivent souvent le sang ; mais ils le conservent plus ordinairement dans la vessie de cet animal, qu'ils exposent au froid, et le laissent condenser et prendre un corps en cet état ; et lorsqu'ils veulent faire du potage, ils en coupent ce qu'ils ont de besoin, et le font bouillir avec du poisson. Ils n'ont point d'autres fils que ceux qu'ils tirent des nerfs, qu'ils

filent sur la joue de ces animaux. Ils se servent des plus fins pour faire leurs habits, et ils emploient les plus gros pour coudre ensemble les planches de leurs barques. Ces animaux ne fournissent pas seulement aux Lapons de quoi se vêtir et de quoi manger, ils leur donnent aussi de quoi boire. Le lait de renne est le seul breuvage qu'ils aient ; et parce qu'il est extrêmement gras et tout à fait épais, ils sont obligés d'y mêler presque la moitié d'eau. Ils ne tirent de ce lait que demi-setier par jour des meilleurs rennes, qui ne donnent même du lait que lorsqu'elles ont un petit. Ils en font des fromages très nourrissants ; et les pauvres gens, qui n'ont pas le moyen de tuer leurs rennes pour manger, ne se servent point d'autre nourriture. Ces fromages sont gras et d'une odeur assez forte, mais ils sont fades, comme étant faits et mangés sans sel.

La plus grande commodité qu'on retire des rennes, c'est pour faire voyage et pour porter les fardeaux. Nous avions tant de fois entendu parler avec étonnement de la manière dont les Lapons se servent de ces animaux pour marcher, que nous voulûmes dans le moment satisfaire notre curiosité, et voir ce que c'est qu'un renne attelé à un traineau. Nous fîmes dans le moment venir une de ces machines que les Lapons appellent *pulaha*, et que nous nommons traineau, dont j'ai fait la description ci-devant. Nous y fîmes attacher le renne sur le devant, de la distance que sont ordinairement les chevaux, à ce morceau de bois dont j'ai parlé, qu'ils appellent *jocolaps*. Il n'a pour collier qu'un morceau de peau où le poil est resté, d'où descend vers le poitrail un trait qui lui passe sous le ventre entre les jambes, et va s'attacher à un trou qui est sur le devant du traineau. Le Lapon n'a pour guide qu'une seule corde attachée à la racine du bois de l'animal, qu'il jette diversement sur le dos de la bête, tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, et lui fait connaître le chemin en la tirant du côté qu'elle doit tourner.

Nous allâmes ce jour-là, pour la première fois, dans ces traîneaux avec un plaisir incroyable ; et c'est dans cette voiture que l'on fait en peu de temps un chemin considérable. On avance avec plus ou moins de diligence, suivant que le renne est plus ou moins vite et vigoureux. Les Lapons en nourrissent exprès de bâtards, qui sont produits d'un mâle sauvage et d'une femelle domestique, comme je vous ai déjà dit ; et ceux-là sont beaucoup plus vites que les autres et plus propres pour le voyage. Zieglerus dit qu'un renne peut en un jour changer trois fois d'horizon, c'est-à-dire joindre trois fois le signe qu'on aura découvert le plus éloigné. Cet espace de chemin, quoique très considérable et fort bien exprimé, ne donne pas bien à connaître la diligence que peut faire un renne. Les Lapons la désignent mieux, en disant qu'on peut faire vingt milles de Suède, ou cinquante lieues, en ne comptant que deux lieues et demie de France pour un mille de Suède. Les milles de Suède sont de 6600 toises, et les lieues de France de 2600 toises ; cependant ordinairement le mille de Suède passe pour trois lieues de France. Cette supputation satisfait plus que l'autre. Mais comme on étend le jour autant qu'on veut, et que les Lapons ne distinguent point si c'est le jour naturel de vingt-quatre heures, ou la journée que fait un voyageur, il est plus à propos, pour donner à comprendre ce qu'un renne peut faire par heure, au moins autant que je l'ai remarqué par la supputation qui précède, et par ma propre expérience, de dire qu'un bon renne entier, comme sont ceux qui se rencontrent dans la Laponie, *Kimi lapmarch*, qui sont renommés pour les plus vites et les plus vigoureux, peut faire par heure, étant poussé, six lieues de France ; encore faut-il pour cela que la neige soit fort unie et fort gelée ; il est vrai qu'il ne peut pas résister longtemps à ce travail, et il faut qu'il se repose après sept ou huit heures de fatigue. Ceux qu'on veut ménager davantage ne feront

pas tant de chemin, mais dureront aussi plus longtemps. Ils résisteront au travail pendant douze ou treize heures, au bout desquelles il est nécessaire qu'ils se reposent un jour ou deux, si l'on ne veut pas qu'ils crèvent au traîneau.

Ce chemin, comme vous voyez, monsieur, est très considérable ; et s'il y avait des postes de rennes établies en France, il ne serait pas bien difficile d'aller de Paris à Lyon en moins de vingt-six heures. La diligence serait belle ; mais quoiqu'il semble que cette manière de voyager soit fort commode, on en serait beaucoup plus fatigué. Les sauts qu'il faut faire, les fossés qu'il faut franchir, les pierres sur lesquelles il faut passer et le travail continuel nécessaire pour s'empêcher de verser, et pour se relever quand on est tombé, feraient qu'on aimerait beaucoup mieux aller plus doucement et essuyer moins de risques.

Quoique ces animaux se laissent assez facilement conduire, il s'en trouve néanmoins beaucoup de rétifs, et qui sont presque indomptables ; en sorte que, lorsque vous les poussez trop vite, ou que vous voulez leur faire faire plus de chemin qu'ils ne veulent, ils ne manquent pas de se retourner ; et, se dressant sur leurs pieds de derrière, ils viennent fondre avec une telle furie sur celui qui est dans le traîneau, qui ne peut ni se défendre ni sortir, à cause des liens qui l'embarrassent, qu'ils lui cassent souvent la tête, et le tuent quelquefois avec leurs pieds de devant, desquels ils sont si forts, qu'ils n'ont point d'autres armes pour se défendre contre les loups. Les Lapons, pour se parer des insultes de ces animaux, n'ont point d'autre remède que de se tourner contre terre, et de se couvrir de leur traîneau, jusqu'à ce que leur colère soit un peu apaisée.

Ils ont encore une autre sorte de traîneau beaucoup plus grand et fait d'une autre manière, qu'ils appellent *racdakeris*. Ils s'en servent pour aller querir leur bois,

et pour transporter leurs biens, lorsqu'ils changent d'habitation.

Voilà, monsieur, la manière dont les Lapons voyagent l'hiver, lorsque la neige couvre entièrement toute la terre, et que le froid a fait une croûte glissante par dessus. L'été, il faut qu'ils aillent à pied, car les rennes ne sont pas assez forts pour les porter ; et ils ne les attellent point à des chariots, dont l'usage leur est tout à fait inconnu, à cause de l'âpreté des chemins : ils ne laissent pas de porter des fardeaux ; et les Lapons prennent une forte écorce de bouleau, qu'ils courbent en forme d'arc, et mettent sur la largeur ce qu'ils ont à porter, qui n'excède pas de chaque côté le poids de quarante livres. C'est de cette manière qu'ils portent pendant l'été leurs enfants baptiser, et qu'ils suivent derrière.

La nourriture la plus ordinaire des rennes est une petite mousse blanche extrêmement fine, qui croît en abondance par toute la Laponie ; et lorsque la terre est toute couverte de neige, la nature donne à ces animaux un instinct pour connaître sous la neige l'endroit où elle peut être ; et aussitôt ils la découvrent en faisant un grand trou dans la neige avec les pieds de devant, et ils font cela d'une vitesse incroyable : mais quand le froid a si fort endurci la neige, qu'elle est aussi dure que la glace même, les rennes mangent pour lors une certaine mousse faite comme une toile d'araignée, qui pend des pins et que les Lapons appellent *luat*.

Je pense déjà avoir dit que les rennes n'ont de lait que lorsqu'elles ont un petit, qui tette pendant trois mois ; et sitôt que le petit est mort, elles n'ont plus de lait. Ils leur mettent des cocons de pin, lorsqu'ils veulent qu'ils mangent ; et quand ils tettent et qu'ils piquent leur mère, elle leur donne des coups de cornes.

L'on dit de ces animaux qu'on leur parle à l'oreille, si l'on veut qu'ils aillent d'un côté ou d'un autre ; cela est entièrement faux : ils vont presque toujours avec

un conducteur qui en conduit six après lui ; et s'il arrive que quelqu'un veuille faire voyage en quelque endroit, s'il peut trouver un renne de renvoi qui soit du pays où il veut aller, il n'aura besoin d'aucun guide, et le renne le mènera à l'endroit où il veut aller, quoiqu'il n'y ait aucun chemin tracé, et que la distance soit de plus de quarante lieues.

Le samedi, nous nous mîmes en chemin pour aller à pied au logis du prêtre, qui était éloigné de cinq milles, pour prendre ensuite notre chemin au nord-ouest, et aller à *Tornotresch*, où nous devions trouver les Lapons que nous cherchions. Nous ne fûmes pas plus tôt hors de *Swapavara*, que nous trouvâmes de quoi souper : nous tuâmes trois ou quatre oiseaux qu'on appelle en ce pays *fiælripa* ou *oiseau de montagne*, et que les Grecs appelaient *lagopos* ou *pied-velu*. Il est de la grosseur d'une poule, et pendant l'été a le plumage du faisan, mais tirant plus sur le brun, et est distingué en certains endroits de marques blanchâtres. L'hiver, il est tout blanc. Le mâle imite, en volant, le bruit d'un homme qui rirait de toute sa force. Il se repose rarement sur les arbres. Au reste, je ne sais point de gibier dont le goût soit si agréable. Il a ensemble et la délicatesse du faisan et la finesse de la perdrix : on en trouve en quantité sur les montagnes de ce pays.

A deux milles de *Swapavara* nous rencontrâmes la barque des Lapons à qui nous avions parlé le jour précédent, et qui devaient nous conduire à *Tornotresch*. Ils avaient pêché toute la nuit, et nous apportèrent des truites saumonées fort excellentes, qu'ils appellent en ce pays *ærlax*. De là, continuant notre chemin par eau, nous vînmes camper sur une petite hauteur. Nous passâmes la nuit au milieu des bois, dont nous nous trouvâmes bien ; car le froid fut extrêmement violent, et nous fûmes obligés de faire un si beau feu pour nous garantir des bêtes, et particulièrement des ours, que ce jour-là nous mîmes le feu à la forêt : on oublia de l'é-

2.

teindre en partant, et il prit avec tant de violence, excité par une horrible tempête qui s'éleva, que, revenant quinze jours après, nous le trouvâmes encore allumé en certains endroits de la forêt, où il avait brûlé avec bien du succès ; mais cela ne faisait mal à personne, et les incendiaires ne sont point punis en ce pays.

Nous ne fîmes qu'un demi-mille le dimanche, à cause des torrents et d'un vent impétueux qui nous terrassait à tous moments ; et, pendant le temps que nous fûmes à faire ce chemin à pied, nous n'avancions pas quatre pas sans voir ou sans entendre tomber des pins d'une grosseur extrême, qui causaient, en tombant, un bruit épouvantable qui retentissait par toute la forêt. Cette tempête, qui dura tout le jour et la nuit, nous obligea de rester et de passer cette nuit, comme nous avions fait la précédente, avec d'aussi grands feux, mais plus de précaution, pour ne pas porter l'incendie partout où nous passions ; ce qui faisait dire à nos bateliers qu'il ne faudrait que quatre Français pour brûler en huit jours tout le pays.

Le lendemain lundi, las d'être exposés à la bise sans avancer, nous ne laissâmes pas, malgré la tempête qui durait encore, de nous mettre en chemin sur un lac qui paraissait une mer agitée, tant les vagues étaient hautes ; et après quatre ou cinq heures de travail pour faire trois quarts de mille, nous arrivâmes à l'église des Lapons, où demeurait le prêtre.

Cette église s'appelle *Chucasdes*, et c'est le lieu où se tient la foire des Lapons pendant l'hiver, où ils viennent troquer les peaux de rennes, d'hermines, de martres et de petits-gris, contre de l'eau-de-vie, du tabac, du *valmar*, qui est une espèce de gros drap dont ils se couvrent, et duquel ils entourent leurs cabanes. Les marchands de *Torno* et du pays voisin ne manquent pas de s'y trouver pendant ce temps, qui dure depuis la conversion de saint Paul, en janvier, jusqu'au deuxième de février. Le bailli des Lapons, suivi du juge, s'y ren-

dent en personne, l'un pour recevoir les tributs qu'ils donnent au roi de Suède, et l'autre pour terminer les différends qui pourraient être parmi eux, et punir les coupables et les fripons, quoiqu'il s'en rencontre rarement; car ils vivent entre eux dans une grande confiance, sans qu'on ait entendu jamais parler de voleurs, qui auraient pourtant de quoi faire facilement leurs affaires, les cabanes pleines de plusieurs choses restant toutes ouvertes lorsqu'ils vont l'été en Norvège, où ils demeurent trois ou quatre mois. Ils laissent au milieu des bois, sur le sommet d'un arbre qu'ils ont coupé, toutes les munitions nécessaires ; et on entend rarement parler qu'ils aient été volés. Le pasteur, comme vous pouvez croire, monsieur, ne s'éloigne pas dans ce temps; et c'est pour lors qu'il reçoit les dîmes de peaux de rennes, de fromage, de gants, de souliers, et autres choses, suivant le pouvoir de ceux qui lui font des présents.

Les Lapons les plus chrétiens ne se contentent pas de donner à leurs pasteurs; ils font aussi des offrandes à l'église. Nous avons vu quantité de peaux de petits-gris qui pendaient devant l'autel; et quand ils veulent détourner quelque maladie qui afflige leurs troupeaux ou demander à Dieu leur prospérité, ils portent des peaux de rennes à l'église, et les étendent sur le chemin qui conduit à l'autel, par où il faut nécessairement que le prêtre passe; et ils croient ainsi s'attirer la bénédiction du ciel. Les prêtres ont beaucoup d'affaires pendant ce temps; car comme la plupart ne viennent que cette fois à l'église pendant toute l'année, il faut faire pendant huit ou quinze tout ce qu'on ferait ailleurs en une année. C'est dans ce temps que la plus grande partie fait baptiser les enfants, qu'ils enterrent les corps de ceux qui sont morts pendant l'été; car lorsqu'il meurt quelqu'un dans le temps qu'ils sont vers la mer Occidentale, ou dans quelque autre endroit de la Laponie, comme ils ne sauraient apporter les

corps, à cause de la difficulté des chemins, et qu'ils n'ont point de commodité pour les transporter, ils les enterrent sur le lieu où ils sont morts, dans quelque caverne ou sous quelques pierres, pour les déterrer l'hiver, lorsque la neige leur donne la commodité de les porter à l'église. D'autres, pour éviter que les corps ne se corrompent, les mettent dans le fond de l'eau, dans leur cercueil, qui est, comme j'ai dit, d'un arbre creux ou de leur traîneau et ne les tirent point que pour les porter au cimetière. Ils font aussi leurs mariages pendant la foire : comme tous leurs amis sont présents à cette action, ils la diffèrent ordinairement jusqu'à ce temps, pour la rendre plus solennelle, et se divertir davantage.

Les marchandises que les Lapons apportent à ces foires sont de rennes et des peaux de ces animaux : ils y débitent aussi des peaux de renards, noires, rouges et blanches ; de loutres, *gulonum,* de martres, de castors, d'hermines, de loups, de petits-gris et d'ours ; des habits de Lapons, des bottes, des gants et des souliers ; de toutes sortes de poissons secs, et des fromages de renne.

Ils changent cela contre de l'eau-de-vie, de gros draps, de l'argent, du cuivre, du fer, du soufre, des aiguilles, des couteaux et des peaux de bœufs, qui leur sont apportées par les Moscovites. Leurs marchandises ont toujours le même prix : un renne ordinaire se donne pour la valeur de deux écus ; quatre peaux vont pour un renne ; un *limber* de petit-gris, composé de quarante peaux, est estimé la valeur d'un écu ; une peau de martre autant ; celle d'ours se donne pour autant ; et trois peaux blanches de renard ne coûtent pas davantage. Le prix des marchandises est limité de même : une demi-aune de drap est estimée un écu ; une pinte d'eau-de-vie autant ; une livre de tabac vaut le même prix ; et quand on veut acheter des choses qui coûtent moins, le marché se fait avec une, deux ou trois

peaux de petit-gris, suivant que la chose est estimée.

Tous ces marchés ne se font plus avec la même franchise qu'ils se faisaient autrefois ; et comme les Lapons, qui agissaient avec fidélité, se sont vus trompés, la crainte qu'ils ont de l'être encore les met sur leur garde à tel point, qu'ils se trompent plutôt eux-mêmes que d'être trompés.

Il n'y a rien qui fasse mieux voir le peu de christianisme qu'ont la plupart des Lapons, que la répugnance qu'ils ont d'aller à l'église pour entendre le prêtre, et pour assister à l'office. Il faut que le bailli ait soin de les y faire aller par force, en envoyant des gens dans leurs cabanes pour voir s'ils y sont. Il y en a qui, pour s'exempter d'y aller, lui donnent de l'argent ; quelques-uns croient pouvoir se dispenser d'assister à la prédication, en disant qu'ils y étaient l'année passée ; et d'autres s'imaginent avoir une excuse légitime de s'absenter, en disant qu'ils sont d'une autre église à laquelle ils ont été. Cela fait voir clairement qu'ils ne sont chrétiens que par force, et qu'ils n'en donnent des marques que lorsqu'on les contraint de le faire.

Nous fûmes occupés le reste de ce jour, et toute la matinée du mardi, à graver sur une pierre des monuments éternels, qui devaient faire connaître à la póstérité que trois Français n'avaient cessé de voyager qu'où la terre leur avait manqué, et que, malgré les malheurs qu'ils avaient essuyés, et qui auraient rebuté beaucoup d'autres qu'eux, ils étaient venus planter leur colonne au bout du monde, et que la matière avait plutôt manqué à leurs travaux que le courage à les souffrir. L'inscription était telle :

Gallia nos genuit ; vidit nos Africa ; Gangem
Hausimus ; Europamque oculis lustravimus omnem :
Casibus et variis acti terraque marique,
Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

DE FERCOURT, DE CORBERON, REGNARD.

18 Augusti 1681.

Nous gravâmes ces vers sur la pierre et sur le bois; et quoique le lieu où nous étions ne fût pas le véritable endroit pour les mettre, nous y laissâmes pourtant ceux que nous avions gravés sur le bois, qui furent mis dans l'église au-dessus de l'autel.

Nous portâmes les autres avec nous pour les mettre au bout du lac de *Tornotresch*, d'où l'on voit la mer Glaciale, et où finit l'univers.

XVII[e] SIÈCLE

QUATRIÈME PARTIE

L'ASIE

TAVERNIER.

Le voyageur J.-B. Tavernier naquit à Paris, en 1605, et de bonne heure, entraîné par le goût des voyages, il visita presque toute l'Europe. En 1638, il partit pour la Palestine, et jusqu'en 1668 il voyagea dans la Perse, l'Hindoustan, Sumatra et Java. La géographie n'était pas le seul but des courses de Tavernier; le commerce, et surtout celui des pierres fines, l'occupait au moins tout autant. Il gagna une fortune considérable, et à son retour il vendit pour 3 millions de diamants à Louis XIV, qui lui fit expédier des lettres de noblesse (1669) en récompense des services qu'il avait rendus au commerce français dans les Indes. Tavernier était protestant; il dut quitter la France après la révocation de l'édit de Nantes (1685), et il se retira auprès de l'électeur de Brandebourg, à qui il inspira l'idée de fonder une compagnie des Indes. Tavernier partait pour l'Hindoustan, où il allait diriger la nouvelle compagnie, quand il mourut à Copenhague en 1689.

La relation de ses voyages [1] est remplie de détails exacts sur la géographie, les productions, le commerce, l'histoire, les mœurs et les usages des divers peuples au milieu desquels il a vécu. Tavernier donne aussi de bien curieux renseignements sur la compagnie hollandaise des Indes, et sur l'immoralité, la cupidité et la cruauté des Hollandais dans l'Extrême-Orient. Les récits de ce voyageur sont agréables à lire, et, comme tous ceux de nos voyageurs français de ce siècle, ont beaucoup contribué à populariser le goût des voyages et de la géographie.

Son frère Daniel Tavernier, qui l'avait accompagné aux Indes et qui mourut à Batavia, lui avait fourni les principaux éléments de sa relation du Tonkin, dont nous avons reproduit plusieurs chapitres.

[1] 1676-1679, 3 vol. in-4°, et 1724, 6 vol. in-12.

I.

COMME LES FEMMES SE BRULENT AUX INDES AVEC LES CORPS DE LEURS MARIS DÉFUNTS.

C'est une coutume ancienne parmi les idolâtres des Indes, que le mari venant à mourir, la veuve ne peut jamais se remarier. De sorte qu'aussitôt que l'homme est mort, la femme se retire pour pleurer son mari, et quelques jours après on lui rase ses cheveux, elle se dépouille de tous les ornements dont elle parait son corps, elle ôte de ses bras et de ses jambes les bracelets que son mari y avait mis en l'épousant, pour marque qu'elle lui était soumise et enchaînée, et elle demeure le reste de sa vie dans sa maison sans y être considérée et pire qu'une esclave, au lieu qu'auparavant elle s'y voyait maitresse. Cette malheureuse condition leur fait haïr la vie, et elles aiment mieux aller sur un bûcher, pour y être brûlées toutes vives avec le corps de leur mari défunt, que d'être le reste de leurs jours en opprobre et en infamie à tout le monde. De plus leurs Bramins leur font espérer que, mourant de la sorte avec leurs maris, elles iront revivre avec lui dans une autre partie du monde avec plus de gloire et plus d'avantage qu'elles n'en ont eu auparavant.

Ce sont là les deux motifs qui font résoudre ces malheureuses femmes à se brûler avec les corps de leurs maris ; à quoi il faut ajouter que leurs prêtres les flattent encore de cette espérance, que dans l'instant qu'elles sont dans le feu, avant de rendre l'âme, Ram leur révèle des choses admirables, et qu'après que leur âme aura passé en divers corps elle parviendra pour l'éternité à un haut degré de gloire. Mais il faut remarquer qu'une femme ne se peut brûler avec le corps de

son mari sans en avoir la permission du gouverneur du lieu où elle habite, et ces gouverneurs, qui sont mahométans et qui ont en horreur cette exécrable coutume, ne leur permettent pas facilement. D'ailleurs il n'y a que les femmes qui demeurent veuves sans enfants, à qui l'on puisse reprocher de n'avoir pas eu d'amour pour leur mari si elles n'ont pas le courage de se brûler après leur mort, et à qui ce défaut de courage soit pour le reste de leurs jours une note d'infamie. Car pour les veuves qui ont des enfants, il ne leur est permis en aucune manière de se brûler avec le corps de leur mari, et bien loin que la coutume les y oblige, il leur est ordonné de vivre pour veiller à l'éducation de leurs enfants. Celles à qui les gouverneurs ne veulent point absolument accorder la permission de s'aller brûler, passent le reste de leur vie dans de grandes pénitences et à faire des œuvres de charité. Il y en a qui vont sur les grands chemins faire cuire de l'eau avec quelques légumes pour donner à boire aux passants, ou tenir toujours du feu prêt pour allumer les pipes de ceux qui veulent prendre du tabac. Il y en a d'autres qui font vœu de ne manger que ce qui se trouve de grain non digéré dans la fiente des bœufs, des vaches et des buffles, et qui se portent à des choses qui sont encore plus ridicules.

Le gouverneur, voyant que toutes les remontrances qu'il fait à ces femmes poussées à s'aller brûler par les Bramins et par leurs parents mêmes, ne peuvent rien sur la damnable résolution qu'elles ont prise de mourir d'une si cruelle sorte, et que d'ailleurs son secrétaire lui fait signe qu'il a la main garnie, il leur permet enfin de faire ce qu'elles veulent, et dit en colère à tous ces idolâtres qui les lui amènent, qu'ils aillent au diable.

Sitôt que cette permission est obtenue, toute leur musique commence à se faire entendre, et au son des tambours, des flûtes et autres instruments de cette na-

ture, ils vont à la maison du défunt; et de là, comme j'ai dit, ils accompagnent le corps jusqu'au bord d'une rivière ou d'un étang où il doit être brûlé. Toutes les parentes et amies de la veuve qui veut mourir après son mari viennent auparavant la féliciter du bonheur qu'elle va posséder en l'autre monde, et de la gloire que tire toute la caste de sa généreuse résolution. Elle se pare comme pour le jour de ses noces, et on la conduit comme en triomphe au lieu où elle doit être brûlée. Il se fait grand bruit de ces instruments de musique et des voix des femmes qui les suivent, et qui chantent des chansons à la gloire de la misérable qui va mourir. Les Bramins qui l'accompagnent l'exhortent à témoigner de la fermeté et du courage, et plusieurs de nos Européens croient que, pour lui ôter les frayeurs de la mort, on lui donne quelque breuvage qui lui trouble les sens et lui ôte toute l'appréhension que l'appareil de sa mort lui pourrait causer.

Les Bramins ont intérêt à ce que ces malheureuses femmes demeurent dans la résolution qu'elles prennent de se brûler, car tous les bracelets qu'elles ont, tant aux bras qu'aux jambes, avec leurs pendants d'oreilles et leurs anneaux, appartiennent de droit à ces Bramins après que ces femmes sont brûlées, et ils vont chercher le tout dans les cendres. Selon la qualité et la richesse des femmes, ces bracelets, ces pendants d'oreilles et ces anneaux sont tantôt d'or et tantôt d'argent; les plus pauvres en ont de cuivre et d'étain; mais pour les pierreries, elles n'en portent pas lorsqu'elles vont se brûler.

J'ai vu brûler de ces femmes de trois différentes manières, selon les divers pays. Dans le royaume de Guzerate et jusqu'à Agrah et à Delhy, voici comment on s'y prend. Au bord d'une rivière ou d'un étang, on fait comme une petite hutte environ de 12 pieds en carré. Elle est faite de roseaux et de toute sorte de menu bois, où l'on mêle quelques pots d'huile et autres dro-

gues, pour faire brûler plus promptement. La femme s'assied à demi couchée au milieu de cette hutte, sa tête reposant sur une manière de chevet de bois, ayant le dos appuyé contre un pilier, auquel un des Bramins la lie par le milieu du corps, de peur qu'elle ne s'en aille venant à sentir la flamme. Dans cette posture, elle tient le corps mort de son mari sur ses genoux, mâchant toujours son bétel; et après avoir été environ une demi-heure en cet état, le bramin qui était auprès d'elle dans la hutte, sort, et elle crie que l'on y mette le feu; ce que font aussitôt les Bramins et les parents et amis de la femme qui sont là présents, jetant encore dans le feu quelques pots d'huile, afin que la femme languisse moins et soit plus tôt consumée. Après que les corps ont été réduits en cendre, les Bramins tirent de dedans ce qui se trouve fondu, d'or ou d'argent, d'étain ou de cuivre, des bracelets, des pendants d'oreilles et des anneaux que la femme avait sur elle; ce qui leur appartient de droit, comme j'ai dit.

Au royaume de Bengale, on brûle les femmes d'une autre manière. Il faut en ce pays-là qu'une femme soit bien pauvre, si elle ne vient pas avec le corps de son mari au bord du Gange pour le laver après qu'il est mort, et pour se laver elle-même avant que de se brûler. J'en ai vu venir au Gange de plus de vingt journées de chemin, ces cadavres étant alors tout pourris, et jetant une puanteur insupportable. Il y en eut une qui, venant du nord, vers les frontières du royaume de Boutan, avec le corps de son mari, qu'elle faisait porter dans une charrette, vint toujours à pied et sans manger pendant quinze ou seize jours jusqu'à ce qu'elle fût arrivée au Gange, où après avoir lavé le cadavre qui puait horriblement, et s'être lavée aussi, elle se brûla avec lui avec une constance qui surprit ceux qui la virent. J'étais alors sur les lieux.

Comme tout le long du Gange, et même dans tout le Bengale, il n'y a que peu de bois, les pauvres femmes

envoient demander du bois par aumône pour se brûler avec les corps morts de leurs maris. On leur dresse un bûcher, qui est comme une forme de lit avec son chevet, de menu bois et de roseaux, où l'on fourre aussi des pots d'huile et autres drogues, pour consumer promptement les corps. La femme qui se doit brûler, précédée de quelques tambours, flûtes et hautbois, et parée de ses plus beaux ornements, vient en dansant jusques au bûcher, sur lequel étant montée, elle se tient moitié couchée, moitié assise. Alors on met sur elle, en travers, le corps de son mari, et en suite tous les parents et amis lui apportent, l'un une lettre, l'autre une pièce de toile, celui-ci des fleurs, celui-là quelques pièces d'argent ou de cuivre, en lui disant : « Donne cela de ma part à ma mère, ou à mon frère, » ou à quelque personne amie, selon la personne qu'ils ont le plus aimée en leur vie. Quand la femme voit qu'on ne lui apporte plus rien, elle demande par trois fois aux assistants s'ils n'ont plus rien à lui commander, et si on ne lui dit plus mot, elle plie tout ce qu'on lui a apporté dans un taffetas qu'elle met entre son ventre et le dos du corps mort de son mari, criant que l'on mette le feu au bûcher, ce que les Bramins et les parents font en même temps. Comme j'ai remarqué qu'il y a peu de bois au royaume de Bengale, sitôt que ces misérables femmes sont mortes et moitié grillées, on jette le corps dans le Gange avec celui du mari, où ils sont mangés par les crocodiles.

Il ne faut pas que j'oublie ici une maudite coutume qui se pratique parmi les idolâtres du même royaume de Bengale. Quand une femme est accouchée et que l'enfant, comme il arrive souvent, ne veut pas prendre la mamelle de sa mère pour téter, ils le portent hors du village, et le mettant dans un linge qu'ils lient par les quatre bouts aux branches d'un arbre, ils le laissent là du matin au soir. De cette sorte ce pauvre enfant est exposé aux corbeaux qui le viennent tourmenter, et il

s'en est trouvé quelques-uns à qui ils avaient tiré les yeux de la tête ; ce qui fait qu'on voit au Bengale plusieurs de ces idolâtres qui n'ont qu'un œil, et d'autres qui ont tous les deux crevés ou hors de la tête. Le soir, ils vont reprendre l'enfant pour voir si la nuit suivante il voudra téter ; et s'il arrive qu'il continue de refuser la mamelle, ils le reportent le lendemain au même lieu ; ce qu'ils font jusqu'à trois jours de suite, après lesquels si l'enfant ne veut pas du tout prendre le sein, dans la croyance que c'est un démon, ils le jettent dans le Gange, ou dans quelque autre rivière ou étang dont ils sont plus proches. Aux endroits où il se trouve beaucoup de singes, ces pauvres enfants ne sont pas si exposés aux atteintes des corbeaux, parce que dès que le singe découvre un nid de ces oiseaux, il grimpe à l'arbre et jette les œufs d'un côté et le nid de l'autre. D'ailleurs il se trouve parmi les Anglais, les Hollandais et les Portugais des gens charitables qui, touchés de compassion du malheur de ces enfants, les vont enlever quand ils sont ainsi exposés et pendus à un arbre, et prennent soin de les faire élever, comme j'en vis un jour un exemple à Ougueli ; ce qu'ils font dans les lieux qui sont proches de leurs comptoirs.

Voyons maintenant ce qui se pratique le long de la côte de Coromandel, quand les femmes se vont brûler avec les corps de leurs maris défunts. On fait une grande fosse de 9 à 10 pieds de profondeur et de 25 ou 30 en carré, dans laquelle on jette quantité de bois et plusieurs drogues pour le faire brûler vite. Quand cette fosse est bien échauffée, on pose sur le bord le corps du mari, et ensuite sa femme vient en dansant et en mâchant son bétel, accompagnée de tous ses parents et amis, et au bruit des tambours et des timbales. La femme fait alors trois fois le tour de la fosse, et chaque fois elle baise tous ses parents et amis. Comme elle achève le troisième tour, les Bramins jettent dans le feu le corps du défunt, et la femme ayant le dos tourné

vers la fosse, y est aussi poussée par les mêmes Bramins et y tombe à la renverse. Alors tous les parents y jettent des pots d'huile et d'autres drogues de cette nature, comme j'ai dit qu'on le pratique ailleurs, afin que les corps en soient plus tôt consumés.

Dans la plus grande partie de la côte de Coromandel, la femme ne se brûle point avec le corps de son mari défunt; mais elle se fait enterrer toute vive avec lui dans un trou que les Bramins font en terre, environ d'un pied plus profond que n'est la hauteur du corps de l'homme ou de la femme. Ils choisissent d'ordinaire un lieu sablonneux, et quand ils ont dévalé l'homme et la femme dans ce trou, chacun de ceux qui les ont accompagnés, ayant empli un panier de sable, le jettent sur ces deux corps jusqu'à ce que le trou soit plein et un demi-pied plus haut que le sol; après quoi ils sautent et dansent dessus jusqu'à ce qu'ils jugent que la femme soit étouffée.

Quand quelques idolâtres de ce pays de Coromandel sont à l'article de la mort, ils ne font pas comme les autres qu'on porte mourir au bord d'une rivière ou d'un étang, afin que leurs âmes sortant du corps soient lavées de leurs ordures. Ils ne font que le porter auprès d'une vache, la plus grasse qu'ils peuvent trouver; et si son urine va sur le visage du moribond, tous les assistants en ont une grande joie, disant qu'il est bien heureux. Mais si la vache ne fait pas ce qu'ils désirent, et que le malade meure sans avoir la face lavée de cette urine, l'enterrement ne se fait qu'avec tristesse.

II.

LE TUNQUIN.

Le royaume de Tunquin a été longtemps inconnu aux peuples de l'Europe, et ceux qui nous en ont écrit des relations n'en ont pas bien reconnu le pays, ou ils n'en ont pas eu des mémoires assez fidèles. Ce n'est pas que je veuille les censurer ; mais je dis seulement que celle que je donne ici au public est tirée des mémoires de mon frère, que je menai avec moi dans le second voyage que je fis aux Indes et qui a fait onze ou douze voyages à Batavia, à Bantam, à Achem et au Tunquin. J'en ai aussi recueilli d'autres des Tunquinois avec lesquels j'ai eu plusieurs conversations pendant le temps que j'étais à Batavia et à Bantam, où ils viennent faire leur principal négoce ; et ce qui m'en a donné les plus grandes lumières, c'est que ces négociants amènent toujours avec eux quelques bonzes, qui sont leurs prêtres, et aussi quelques gens de lettres pour apprendre à leurs enfants à lire et à écrire ; car quand ils font des voyages en mer, ils mènent toute leur famille. C'est de ces bonzes et de ces gens de lettres que j'ai tiré plusieurs mémoires qu'ils me donnaient agréablement, parce qu'ils étaient fort aises d'apprendre aussi de moi la manière du gouvernement de notre France ; et comme je n'ai jamais été dans mes voyages sans avoir un atlas et plusieurs cartes particulières, ils étaient ravis quand je leur montrais comme le monde est composé, et ses différents États et royaumes.

Ce qui donne le plus de plaisir au lecteur, dans ces sortes de relations, est la persuasion qu'il peut avoir qu'elles sont fidèles et qu'elles partent d'un homme sincère et qui n'a pas dessein de les abuser. Mon frère, qui était un homme hardi et aimait à voyager comme

3.

moi, ayant ouï dire aux Indes beaucoup de belles choses du royaume de Tunquin, résolut d'y aller ; et comme il avait un don particulier pour apprendre les langues en peu de temps, la langue malaie lui fut bientôt assez familière, qui est celle des savants en ces quartiers de l'Asie, comme la latine dans notre Europe. Il apprit que la soie, le musc et autres marchandises de cette nature étaient à beaucoup meilleur marché en ce pays-là qu'en tous les pays voisins, et que même le négoce s'y faisait avec bien plus de facilité. Sur cette instruction il équipa un vaisseau avec lequel il a fait heureusement ses voyages.

Tavernier entre ensuite dans le détail des relations que son frère sut établir avec le roi et les principaux de sa cour, qui le mirent au courant de tout ce qui pouvait l'intéresser sur le Tunquin, et après ce plaidoyer en faveur de l'exactitude des renseignements que lui avait donnés son frère, il commence enfin la description du royaume.

Il y aura moins de quoi s'étonner que nos prédécesseurs aient eu si peu de connaissance de ce royaume, si l'on considère qu'ayant fait autrefois une portion considérable de l'empire de la Chine, ses peuples, de même que les Chinois, se sont toujours tenus enfermés dans leurs limites, sans se soucier d'avoir aucun commerce avec les autres peuples, qu'ils méprisaient et déclaraient être des barbares comme gens venus d'un autre monde ; mais aujourd'hui qu'ils voient les étrangers venir les trouver dans leur pays, ils commencent à reconnaître que les autres peuples sont aussi bien policés qu'eux, et l'envie leur a aussi pris de venir faire le commerce aux pays étrangers, comme je les ai vus à Batavia et à Bantam, s'humanisant avec tout le monde d'une manière fort honnête.

L'on croirait que le climat de ce royaume devrait être chaud ; il est néanmoins fort tempéré, tant à cause de la quantité des rivières qui arrosent le pays et

envoient toujours quelque fraîcheur, que par les pluies qui tombent dans leur saison ; ce qui arrive ordinairement dans toute la zone torride, comme je l'ai remarqué dans mes voyages des Indes ; ainsi il ne sera pas malaisé de croire que le pays est bon et fertile, et par conséquent des plus peuplés ; de quoi il sera parlé plus loin.

A l'orient, ce royaume touche la province de Canton, l'une des meilleures de la Chine ; à l'occident, il confine avec le royaume de Brama[1] ; au septentrion, il est borné par deux autres provinces de la Chine, Yun-nan et Chan-si ; au midi, il a la Cochinchine et le grand golfe de même nom.

Pour revenir au climat de ce pays, l'air y est si doux et si tempéré, qu'il semble que toute l'année ne soit qu'un printemps continuel. On n'y a jamais vu ni neige ni glace : les arbres n'y sont jamais sans feuillage ; la peste, la goutte, la pierre et autres maladies si communes en Europe sont entièrement inconnues aux Tunquinois. Il n'y a que deux vents qui partagent entre eux toute l'année : l'un qui vient du nord et l'autre du sud, et chacun règne six mois. Le premier rafraîchit tellement la terre qu'il n'y a rien alors de si délicieux que le séjour du Tunquin. L'autre commence à souffler depuis la fin de janvier jusqu'à la fin de juillet, et les deux derniers mois sont les mois des pluies. Ce qu'il y a de fâcheux, tant en ce pays-là qu'en d'autres endroits des Indes, est que d'ordinaire, de sept ans en sept ans, il se lève des vents furieux, appelés ouragans, qui abattent les maisons, arrachent les arbres et font d'étranges dégâts. Ils ne durent communément que vingt-quatre heures et ne se font guère sentir que sur les mers du Japon, de la Chine, du Tunquin, de la Cochinchine et des Manilles, et tourmentent rarement les autres mers. Les astrologues de ces quartiers-là croient

[1] Bamma, en birman ; la Birmanie.



que ce vent tempêtueux et terrible prend naissance des exhalaisons qui se forment dans les mines du Japon. Comme ce vent se rend tout d'un coup impétueux, quand il surprend un vaisseau en mer, les pilotes n'ont point trouvé de meilleur expédient que de couper promptement les mâts, afin qu'il ait moins de prise.

Dans cette belle étendue de pays, qui égale presque celle de la France, on compte plusieurs provinces dont les limites ne nous sont pas fort connues, les Tunquinois n'étant pas grands géographes et n'ayant pas non plus été fort curieux d'écrire les annales de leur nation. Mais quelques savants d'entre eux m'assurèrent toutefois, à Batavia, que, tant villes que bourgs, il y en avait dans le royaume près de vingt mille. Ils ajoutèrent qu'il y en aurait bien davantage, n'était que, de même que les Cochinchinois leurs voisins, ils aiment fort l'eau, où ils demeurent plus volontiers que sur terre, et l'on voit en effet la plupart de leurs rivières couvertes de bateaux qui leur servent de maisons et qui sont fort propres, bien qu'ils y tiennent aussi leur bétail.

Il est temps de venir à la qualité du terroir, et de voir ce qu'il produit pour la nourriture de ces peuples.

Ce royaume, pour la plus grande partie, est un pays uni, qui se relève de temps en temps en d'agréables coteaux. Ses plus grandes montagnes sont vers le nord. Il est arrosé de plusieurs rivières qui l'entrecoupent, entre lesquelles il y en a qui portent de grandes galères et de grosses barques, ce qui leur est fort avantageux pour leur négoce. Dans tout ce royaume il n'y croît toutefois ni blé, ni vin, parce que, comme je l'ai dit, il manque de pluie, qui n'y tombe qu'aux mois de juin et juillet; mais en revanche il y vient une grande quantité de riz, qui est la principale partie de la nourriture des peuples, non seulement au royaume de Tunquin, mais aussi dans la plus grande partie des Indes.

Ce riz sert aussi pour leur boisson, et ils en font même de bonne eau-de-vie. Ils ont d'excellents fruits et fort différents des nôtres, aussi bien que les arbres qui les portent. Les plus considérables sont le palmier, le goyavier, le papager et l'araguer. Le palmier porte là ses fruits plus gros qu'en pas un lieu de l'Asie; la noix, de la grosseur de la tête d'un homme, et sa figure comme une noix de coco; l'écorce est fort dure, et quand on ouvre ce fruit, on trouve une chair blanche comme la neige; le goût approche de celui de nos amandes; et dans chacun de ces fruits il y a environ deux grands verres d'une liqueur qui est très rafraîchissante et très agréable à boire. Le goyavier a beaucoup de ressemblance avec le laurier, et il y en a de deux sortes: l'un porte des pommes vertes au dehors et rouges au dedans; mais celles de l'autre, dont on fait plus de cas, tirent sur le jaune au dehors et sont blanches au dedans; et du haut du fruit sort comme un petit bouquet. Sa chair est pleine de pépins plus petits que les grains de nos grenades; et si on le mange avant qu'il soit mûr, il resserre le ventre, au lieu que dans sa parfaite maturité il fait un effet contraire. Autrefois cette sorte de fruit était inconnue au royaume de Tunquin; mais depuis que les Portugais se furent établis à Macao, ils y en portèrent, et il s'est beaucoup multiplié.

Le papager porte un fruit qui a beaucoup de rapport avec un petit melon, et dont le goût est délicieux. L'araguer croît haut et droit comme un mât de navire, ne portant des branches qu'au sommet, ce qui lui fait comme une couronne; son fruit ressemble à la noix muscade, mais il est un peu plus rond. Tous ces peuples cassent cette noix et en mâchent les morceaux avec des feuilles de bétel, y mêlant un peu de chaux, ce qui leur rend les lèvres vermeilles et empêche qu'ils n'aient l'haleine mauvaise. Ils ont de deux sortes de figues, les unes semblables aux nôtres, les autres

comme celles que l'on appelle figues d'Adam [1], qui sont longues comme le doigt. On voit encore en ce pays-là un arbre qui ressemble fort à nos saules et qu'ils appellent l'arbre de poudre, parce que de son bois on fait du charbon, et de ce charbon, de la poudre dont on se sert à la guerre.

Le jamboger est un autre arbre fort haut, qui porte beaucoup de fruits de la grosseur d'une petite citrouille; le fruit est tout plein de grains comme la grenade, fort agréable et rafraîchissant, et ces peuples en mangent beaucoup durant les chaleurs.

Ils ont aussi sur les grands chemins quantité d'arbres plantés pour la commodité des voyageurs, afin qu'ils se puissent reposer à l'ombre. Et il y a tel de ces arbres [2] sous lequel deux ou trois mille personnes se peuvent ranger, comme est celui d'Ormuz ou de Bender-Abassi, que j'ai dépeint dans mes relations de la Perse et dont plusieurs autres voyageurs ont fait mention. Quand les branches de cet arbre sont de 10 à 12 pieds de long, il en sort d'autres petites branches qui tendent en bas, et qui peu à peu gagnant la terre, entrent dedans et prennent racine; ce qui sert après comme de supports et de piliers pour soutenir les maîtresses branches. Il y en a de plus de 300 pas de long, et qui, de 12 en 12, ou de 15 en 15 pas, ont de ces supports. Son fruit est de la grosseur d'une de nos grosses noix; la peau en est rouge, et le dedans n'est rien qu'une graine comme le millet. Il n'y a que les chauve-souris qui en mangent, et elles font aussi d'ordinaire leurs nids sur ces arbres.

Je dirai en passant, et de peur d'oublier dans un autre endroit, que ces chauve-souris sont de la grosseur d'un bon poulet, et qu'une de leurs ailes est longue de plus d'un pied et demi de roi. Elles ne bran-

[1] Bananes.
[2] Le figuier des Banians.

chent pas comme les autres oiseaux ; mais on les voit tout le jour pendues aux branches de ces arbres, où elles s'accrochent par les pieds, la tête pendant en bas. Elles ont à chaque aile sept ou huit crochets, de manière qu'en les tirant d'un coup de fusil elles ne tombent pas à terre, mais demeurent toujours accrochées par quelque endroit, et l'on dirait de loin que ce sont de grosses poires qui sont sur l'arbre. C'est un grand ragoût pour les Portugais, et ils quitteraient des poulets pour en manger. Il est vrai que la chair en est extraordinairement blanche, et quand elles sont jeunes, elles sont fort délicates. Il m'est arrivé par deux fois d'en manger avec les Portugais, qui croyaient me faire un grand régal, et j'avoue que si je ne l'eusse pas su, j'aurais peut-être cru manger des poulets.

Pendant que je suis en train de parler des ragoûts du pays, je dirai ici deux mots d'une espèce de manger, assez singulier pour y tenir sa place. Ce sont des nids d'oiseaux qui ne se trôuvent qu'en quatre îles qui sont vers la côte de la Cochinchine. Ces oiseaux sont environ de la grosseur d'une hirondelle, et composent leurs nids d'une espèce de matière qui n'est ni tout à fait opaque, ni entièrement transparente ; elle est de la manière des oignons, c'est-à-dire de plusieurs pelures les unes sur les autres, qui forment un nid d'une espèce de gomme, qui se délaye dans l'eau tiède et qui entre dans tous les ragoûts et sauces qui se font pour la viande et le poisson. Il semble, en mangeant les choses qui en sont assaisonnées, que ces nids soient composés de tous les aromates qui sont dans l'Orient ; ils sont gros environ comme nos nids d'hirondelles. Il s'en transporte dans toutes les Indes, et même en Hollande pour la curiosité, mais principalement au Tunquin, qui confine, comme j'ai dit, avec la Cochinchine, d'où vient ce rare ragoût...

Proche de ces quatre îles où se trouvent ces nids d'oiseaux, il y en a cinq autres, dans lesquelles il y a

une si grande quantité de tortues, et si excellentes à manger, que les Tunquinois et les Cochinchinois ne croient pas avoir été bien traités à un banquet où l'on n'en a point servi. Ces deux nations en salent une prodigieuse quantité, qu'ils transportent aux pays étrangers et en font un grand négoce; et le plus grand sujet des guerres que se font ces deux nations vient de ce que les Cochinchinois ne veulent pas que les Tunquinois en viennent prendre, disant que ces îles et cette mer leur appartiennent. Ce n'est pas seulement pour la viande, mais c'est aussi pour l'écaille, qui fait un des grands négoces de l'Asie. Enfin ces tortues font le même effet entre ces deux nations que fait la pêche du hareng entre les Anglais et les Hollandais.

Le Tunquin a aussi quantité d'ananas et d'orangers. Il y en a de deux sortes, les unes n'excèdent pas la grosseur d'un abricot, les autres passent celles de nos oranges de Portugal, dont les unes et les autres ont le même goût, et ont ce fruit six mois de l'année. Ils ont de même deux espèces de citrons, les uns jaunes et les autres verts ; mais les uns et les autres si aigres, qu'ils n'en pourraient manger sans se gâter l'estomac. Ils ne leur sont pas toutefois inutiles, et ils s'en servent, comme on fait ici de l'eau-forte, à nettoyer le cuivre, le laiton, le fer et autres métaux, quand ils les veulent dorer, comme aussi pour les teintures, et surtout pour les teintures en soie. Ils s'en servent encore pour leurs lessives, et cela rend le linge parfaitement blanc et en ôte toutes les taches. Dans tous les Etats du Grand-Mogol on se sert de ce jus de limon pour les toiles de coton, et de là vient qu'elles sont si blanches, que souvent cette grande blancheur éblouit la vue.

Il se fait quantité de soie au royaume de Tunquin, et tous ceux du pays, tant riches que pauvres, s'en font des habits. Les Hollandais qui, pour leur négoce se fourrent partout où il y a du gain à espérer, en enlèvent tous les ans une telle quantité, qu'à présent elle

forme la plus grande partie de celle qu'ils vendent au Japon, au lieu qu'auparavant ils allaient prendre les soies de Perse, du Bengale ou de la Chine. Ils en prennent bien encore aujourd'hui en tous ces pays-là, mais ils les transportent en Hollande.

Pour ce qui est des fleurs dont l'odeur soit agréable, les Tunquinois n'en ont guère que d'une sorte, qu'ils appellent fleur de bague. Elle vient comme un gros bouquet, et les branches de l'arbrisseau qui la porte s'étendent en serpentant. Comme ils ont quantité de sucre, ils en mangent aussi beaucoup quand il est encore dans les cannes, n'ayant pas l'adresse de le bien raffiner, et ce qu'ils en peuvent raffiner grossièrement, ils le mettent par petits pains qui ne pèsent guère qu'une demi-livre. Ils en consomment beaucoup, parce qu'ils en mangent à tous leurs repas, dans la croyance qu'ils ont qu'il aide à la digestion.

Il n'y a dans tout le royaume ni lions, ni ânes, ni moutons ; mais les forêts sont pleines de tigres, de cerfs et de singes ; et les campagnes, de bœufs, de vaches et de porcs. Pour des poules, des canards et des tourterelles, il y en a sans nombre, et c'est ce qui fait la meilleure partie de leurs festins. Leurs chevaux sont d'assez belle taille, et il y en a toujours 4 ou 500 dans les écuries du roi, qui entretient aussi pareil nombre d'éléphants, dont une partie est pour le service de sa maison, et l'autre est dressée pour la guerre. Ces éléphants sont d'une prodigieuse grandeur, et en aucun lieu de toute l'Asie il n'y en a pas de si hauts et de si adroits. Ils n'ont point de chats, mais bien une sorte de chiens qui leur rendent le même office, et qui veille toute la nuit pour prendre les souris et les rats qui sont fort gros et fort importuns.

On voit peu d'oiseaux en l'air, lequel, vers le soir, paraît souvent tout noir de ces petits moucherons, qui se fourrent la nuit dans les maisons, et empêchent de dormir, non seulement par le bruit qu'ils font, mais

encore par leurs piqûres, et c'est une des plus fâcheuses incommodités du pays. Pour s'en délivrer en quelque sorte, une heure avant que de s'aller reposer, ils prennent la petite gousse qui sort de dessus le riz quand on l'a battu, et la jettent sur un peu de feu dans une poêle, afin que cela rende de la fumée qui fait mourir ou fuir ces moucherons, qui s'enfuient par une petite fenêtre qu'on laisse ouverte. Outre cela, on couvre le lit d'un grand pavillon qui traîne à terre, et qui d'ordinaire est fait en forme de rets fort pressé, afin d'avoir un peu d'air ; mais, malgré toutes ces précautions, il ne se peut faire qu'en se levant, on n'ait quelques piqûres.

Mais ce qui est encore plus fâcheux et plus incommode en ce pays-là, est la quantité de petites fourmis blanches. Quoiqu'elles soient fort petites, elles ont des dents si aiguës et si tranchantes, qu'elles coupent des colonnes de bois en peu de temps, et si l'on n'y prend bien garde dans les lieux où l'on enferme les balles de soie, elles les coupent en vingt-quatre heures comme si on les avait sciées par le milieu. Au royaume de Golconde on est aussi fort incommodé de cette même sorte de fourmis, parce que, comme le pays est très chaud, on n'a pour tout habit qu'une petite chemise, et d'une toile fort déliée. Il m'est souvent tombé de ces fourmis du plafond sur le derrière du col, et partout où elles courent sur la chair, il y vient d'abord de grosses ampoules ; mais elles s'en vont incontinent en les lavant avec de l'eau fraîche.

J'ai dit que les Tunquinois ont quantité de poules et de canards; il faut ajouter la manière dont ils savent garder les œufs de ces animaux, qui se conservent deux ou trois ans sans se gâter. Ils les salent, et pour leur faire prendre sel, ils prennent un grand vaisseau qu'ils emplissent d'eau, dans laquelle ils jettent une quantité de sel; et pour savoir si la saumure est faite, ils jettent un œuf dedans, et si l'œuf va au fond, c'est que la

saumure n'est pas faite ; alors ils ajoutent du sel, car quand elle est faite, l'œuf demeure dessus. Cette saumure étant faite, ils prennent de la cendre, qu'ils mêlent avec cette saumure tant qu'elle soit en pâte, et de cette pâte ils en entourent chaque œuf, et puis ils l'enveloppent d'une grande feuille d'herbe qui ressemble à nos feuilles de poirée, et les mettent dans de grands pots de terre qu'ils couvrent bien, et de cette sorte ils se conservent, comme je l'ai dit, deux ou trois ans.

En d'autres pays des Indes, où l'huile est en quantité, comme dans les terres du Grand-Mogol et aux royaumes de Pégu et d'Aracan, ils mettent les œufs dans de grands vaisseaux de terre bien vernis, et puis remplissent le vaisseau d'huile, qui est faite d'une petite graine noire comme la graine de navette ; car pour de l'huile d'olive, lorsqu'on a passé Alep, on ne voit plus d'oliviers dans toute l'Asie, si ce n'est dans un seul lieu de la Perse proche de Cazbin, où, entre des montagnes, on voit une petite plaine d'environ une lieue de long et demi-lieue de large, toute remplie d'oliviers; mais on en fait très peu d'huile, et l'on garde les olives pour les manger. Pour revenir aux œufs, ce sont les principales provisions pour les navires ; mais on aime mieux les œufs salés que ceux qui sont conservés dans l'huile, parce que, avec les premiers, il n'est pas besoin de porter du sel en mer, ni de saler le riz en le cuisant. Quand ils le veulent manger, ils font cuire de ces œufs, jusques à ce qu'ils soient durs, et à chaque bouchée de riz ils prennent de l'œuf la grosseur d'un pois, ce qui fait le même effet qu'un bon grain de sel.

Au reste, il n'y a pas au royaume de Tunquin de mines d'or, ni d'argent, et l'on n'y fait point battre monnaie. Je dirai au chapitre suivant de quelle manière ils font leurs paiements dans le négoce.

Les principales richesses du royaume de Tunquin consistent dans la quantité de soie qu'ils vendent aux

Hollandais et aux autres étrangers qui les viennent enlever, et dans le bois d'aloès. J'ai déjà parlé de la nature de ce bois dans mes relations des Indes et montré qu'il y en a qui vaut jusqu'à 1000 écus la livre, selon qu'il est bon et plein de graisse. Il y en a aussi qui ne vaut que 3 écus, mais il n'a aucune graisse et n'est guère propre qu'à faire de petits cabinets ou des grains pour pendre au col. Tous les mahométans, et principalement ceux qui laissent croître leur barbe, comme les Turks et les Arabes, font grand cas de ce bois ; et quand ils se rendent visite, on apporte aussitôt la cassolette, où l'on en jette un petit morceau qui rend une fumée et une odeur agréables, dont ils parfument leurs barbes en levant les mains au ciel, avec ces mots : *Elhemed Illahh*, c'est-à-dire grâce à Dieu. Quand ce bois est gras, en n'en jetant sur le feu que la grosseur d'un pois, et l'ayant un peu mouillé, il rendra plus de fumée que ne feront des morceaux gros comme le poing où il y aura peu de graisse ; aussi lorsque ce bois se trouve d'une bonté extraordinaire, il n'a point de prix. L'an 1642, lorsque les Portugais élevèrent Don Jean duc de Bragance sur le trône, ceux de Goa allèrent au Japon. Entre les présents qu'ils portèrent au roi, il n'y en eut point qui fût si considérable qu'une pièce de ce bois d'aloès qui avait 6 pieds de haut et 2 de rondeur. Elle avait coûté 54,000 livres de notre monnaie; et je l'ai vue en Perse au logis des Pères Augustins, qui l'y rapportèrent du Japon, où ils n'eurent pas lieu de l'offrir au roi. Ils avaient dessein de la présenter au roi de Perse, mais elle avait été en partie gâtée par l'eau de la mer, et était déjà comme pourrie, de sorte que lorsqu'on en mettait un morceau au feu il en sortait une fumée puante. Car quand les Portugais revinrent du Japon, ils eurent si mauvais temps, que toutes les marchandises qui étaient dans le vaisseau furent gâtées par les tempêtes, et qu'étant de retour à Goa, tout ce qu'ils avaient rapporté était comme pourri.

Il y a d'autant plus de plaisir et d'avantage de négocier avec les peuples du Tunquin, qu'ils ont plus de fidélité et de franchise dans le commerce que les Chinois, qui vous trompent s'ils le peuvent; et c'est bien malaisément qu'on se peut défendre de leurs artifices; ce que j'ai souvent éprouvé en mon particulier. Quand on leur a vendu quelque chose, et qu'ils voient que le marché ne leur est pas trop avantageux, voici de quelle manière ils s'en débarrassent. Comme ils ont d'ordinaire de trois sortes de réales, les unes qui sont du poids légitime, d'autres qui sont plus légères, de 4 pour cent, et d'autres de 8 pour cent, s'ils ne veulent pas tenir le marché, ils présentent le payement de la marchandise en réales légères qu'ils ont rognées, et ainsi le marché est rompu. Il n'y a point au monde de négociants si subtils; tout leur est propre; ils ne refusent jamais rien à acheter, jusqu'à de vieux souliers, et si vous ne voulez leur en vendre qu'un, ils le prendront sans s'informer pourquoi vous ne vendez pas l'autre.

Mais pour ceux du Tunquin, ils vont plus rondement dans le négoce, et l'on est bien aise d'avoir affaire avec eux. J'ai dit qu'ils n'ont pas de mines d'or ni d'argent, et qu'ils ne font pas battre monnaie. Ainsi, dans le commerce, ils se servent pour les payements, de certains pains d'or, comme ils viennent de la Chine, et dont les uns valent 300 livres de notre monnaie, les autres 600. Ils se servent aussi de barres d'argent, comme on les apporte du Japon; et, pour les petits payements, ou ils coupent des morceaux de ces barres, selon la somme qu'il faut compter, ayant chacun leur balance prête, qui est comme une manière de nos romaines; ou bien ils le font en monnaies étrangères, qui sont le plus souvent des réales d'Espagne. Cet or et cet argent leur viennent de la Chine et du Japon pour la grande quantité de soies qui sortent de leur pays, et qui, avec le musc et le bois d'aloès, font, comme

je l'ai dit précédemment, leurs principales richesses...

Les peuples du Tunquin sont naturellement doux et pacifiques, se soumettant fort à la raison, et condamnent les emportements de colère. Ils estiment plus les ouvrages des pays étrangers que les leurs propres, bien qu'ils n'aient pas encore beaucoup de curiosité de voir d'autres terres que celles où ils ont pris naissance, et où ils veulent, disent-ils, toujours demeurer pour honorer la mémoire de leurs ancêtres. Ils ont la voix naturellement douce et agréable, la mémoire heureuse, et dans leur langage, qui est fleuri, ils usent sans cesse de belles comparaisons. Ils ont parmi eux de bons poètes et des gens qui cultivent les sciences, comme il sera dit en son lieu, et ils ne le cèdent point aux Chinois leurs voisins de ce côté-là.

Les Tunquinois, hommes et femmes, sont pour la plus grande partie de belle taille, d'un teint un peu olivâtre, et ils admirent et louent fort la blancheur des Européens. Ils n'ont pas le nez et le visage si plats que les Chinois, et en général ils sont mieux faits. Leurs cheveux sont très noirs, et ils les portent aussi longs qu'ils peuvent croître, étant fort soigneux de les peigner. Le menu peuple les tresse et les attache, comme un gros bourrelet, au haut de la tête; mais les nobles, les gens de justice et les soldats les lient autour du col, afin qu'ils ne viennent pas battre sur le visage. Ils ne croient pas avoir de belles dents jusqu'à ce qu'ils les aient rendues noires comme du jais, et ils laissent croître leurs ongles; les plus longs à leur avis étant les plus beaux.

Leur habit est grave et modeste; c'est une longue robe qui leur va jusqu'aux talons, à peu près comme celles des Japonais, et il n'y a pas de distinction, pour la manière de s'habiller, entre les deux sexes. Cette robe se lie, par le milieu du corps, avec une ceinture de soie, ou mêlée d'or et d'argent, dont l'ouvrage est aussi beau d'un côté que d'autre. Mais pour ce qui est

des soldats, leur robe ne va pas jusqu'au genou, et leurs caleçons s'arrêtent à mi-jambes, n'ayant ni bas ni souliers.

Le menu peuple est esclave une partie de l'année; car à la réserve des bourgeois de la ville capitale où le roi tient ordinairement sa cour, tous les gens de métier, quels qu'ils soient, menuisiers, charpentiers, serruriers, maçons et autres, sont obligés de travailler pendant trois lunes pour la maison du roi, et pendant deux autres lunes pour les mandarins ou grands seigneurs (car les Tunquinois comptent les mois par lunes); le reste de l'année est à eux, et ils travaillent pour ceux qui les payent et pour l'entretien de leur famille. Ils appellent en leur langue ce service *Viecquan*, c'est-à-dire condition d'esclave. Mais ils ont encore d'autres sujétions plus fâcheuses que celle-là, qui est d'ébrancher les arbres, de quoi on nourrit en partie les éléphants. C'est une rude corvée, à laquelle ils furent condamnés par le bisaïeul du roi qui règne à présent, après qu'il eut apaisé les guerres civiles qui troublèrent son royaume, et qu'il eut mis ses sujets rebelles à la raison. Comme ils lui avaient donné beaucoup de peine, et qu'il ne put les dompter qu'avec une grande perte de son armée, son Conseil était d'avis qu'il en fît mourir une partie; mais il aima mieux leur donner à tous la vie, et les condamner eux et leur postérité à ce pénible service, dont il pouvait avec le temps tirer beaucoup d'avantages.

J'ai dit ailleurs que les Tunquinois aiment fort à demeurer sur les rivières, qui sont en leur pays exemptes de crocodiles et autres animaux dangereux qui se trouvent en quantité dans le Nil et le Gange. Sur quoi il faut remarquer que ces rivières débordent tous les ans après la chute des pluies, et durant quinze jours ou trois semaines au plus, mais d'une telle manière et si effroyablement, qu'elles emportent souvent des bourgs et des villages entiers; et alors ce royaume

ressemble à une mer, comme on nous représente la Basse-Égypte pendant les inondations du Nil...

Il est constant que les Tunquinois ont beaucoup de génie pour les lettres et qu'ils s'y appliquent avec soin, et y réussissent, parce qu'ils ne peuvent s'avancer que par ce moyen aux charges et dignités du royaume. Par les lettres il ne faut pas entendre ici les langues de nos savants de l'Europe, qui sont entièrement inconnues aux Orientaux, et encore moins la philosophie d'Aristote, dont ils n'ont jamais ouï parler. Mais il faut entendre la science des lois de leur pays, par laquelle ils parviennent aux charges de judicature; les mathématiques et particulièrement l'astrologie, pour laquelle les Orientaux ont beaucoup de passion, comme étant grands observateurs des astres, d'où ils se flattent de pouvoir tirer la connaissance de l'avenir. Les Tunquinois aiment aussi passionnément la musique et la poésie, par la même raison qu'ils aiment les spectacles du théâtre, où ces deux choses doivent entrer; et tant les poètes que les comédiens du Tunquin passent pour les meilleurs de tout l'Orient.

Pour acquérir la noblesse par les lettres, il faut que la jeunesse passe par trois degrés, qui sont celui de *Sinde*, celui de *Doucum* et celui de *Tansi*, auquel étant parvenue elle peut entrer au rang des nobles. Pour venir au premier degré, les jeunes gens doivent s'appliquer huit ans entiers à bien apprendre ce qui est de la fonction de notaire, de procureur et d'avocat, s'étudiant beaucoup à se rendre éloquents pour parler en public. Au bout des huit ans, ils sont examinés sur le fait de ces charges, et si quelqu'un manque à bien répondre aux demandes qu'on lui fait, il est renvoyé comme incapable d'exercer jamais aucune charge, et de plus étudier. Pour ceux qui sont bien sortis de l'examen, qui est rigoureux, leurs noms sont écrits sur le registre et présentés au roi, qui leur permet de prendre le nom de *Sinde*, et alors il leur est fait com-

mandement par les *Tansis* d'aller apprendre, s'ils veulent avoir un jour le nom de *Doucum*, et l'astrologie, et la musique, et la poésie, pour en savoir juger et s'en servir dans l'occasion. Car pour être établis juges de la comédie, ce qui est parmi eux un grand honneur, il est nécessaire qu'ils soient eux-mêmes, et bons musiciens, et bons poètes; et les comédies sont très fréquentes en ce pays-là, parce qu'ils l'aiment beaucoup, et que c'est, comme je l'ai dit, leur plus grand et le plus agréable divertissement. Car il ne se fait point de festin qui ne soit accompagné de feux d'artifice, en quoi ces peuples sont merveilleux, et puis de la comédie, avec des machines et des changements de théâtre à tous les actes. Les acteurs ont une mémoire admirable, et quelque longue que puisse être la pièce, il n'y a pas de souffleur pour les relever, comme en notre Europe, parce qu'il ne leur arrive jamais de manquer.

Il faut aussi que ceux qui apprennent les mathématiques fassent eux-mêmes les instruments dont ils ont besoin, et ils emploient cinq ans à cette science. On les examine tous les ans, et s'ils manquent à bien répondre sur quelque demande, cela leur est pardonné; mais si au bout de cinq années ils manquent au moindre article du grand examen qui se fait par les *Tansis*, ils sont entièrement dégradés; au lieu que s'ils ont satisfait à tout ce qui leur a été demandé, ils prennent le nom et le degré de *Doucum*.

Après ces treize années d'étude, avant que de pouvoir arriver au rang de *Tansi*, il faut en employer encore quatre à apprendre à lire et écrire le caractère chinois jusques à un certain nombre de mots. Car pour apprendre à lire et à écrire entièrement le chinois, la vie de l'homme n'y pourrait suffire. La raison de cela est qu'il n'en est pas en Chine comme dans les autres nations, où un mot est composé de plusieurs lettres. Les Chinois, pour chaque mot, ont une figure différente,

et toutes ces figures ou traits entrelacés sont en très grand nombre, comme il est aisé de le juger. Je remarquerai en passant que ces figures se font avec de petits pinceaux, et que les Chinois se servent pour cela d'une certaine encre en masse, qui est comme un noir de fumée, en délayant dans de l'eau la quantité dont ils ont besoin, à mesure qu'ils la veulent employer. Ils ont aussi quelque autre couleur pour de certains mots; mais ils ne peuvent se servir de nos plumes, ni de celles de tous les autres orientaux. Ce sont de petits roseaux d'un rouge brun, et les meilleurs viennent de certains marais des royaumes de Pégu et d'Aracan, et c'est de quoi les éléphants de ces pays-là sont le plus friands.

Pour revenir aux étudiants du Tunquin, on les oblige à savoir aussi bien les lois et les coutumes des Chinois que les leurs propres, et les quatre dernières années étant finies, le grand et dernier examen se fait dans la grande place qui est dans l'enclos des murailles du palais du roi, qui est un riche édifice de marbre. Le roi s'y trouve avec les princes et grands seigneurs de sa cour, et les mandarins de lettres, quelques-uns s'y rendant même des provinces éloignées, et tous les *Tansis* sont aussi présents. Il y a des relations du Tunquin qui ont avancé sur ce sujet plusieurs choses ridicules, et assuré qu'en ces sortes d'examens il y a eu quelquefois jusqu'à 30 et 40,000 étudiants. Mais, à ce que j'ai pu apprendre, et de mon frère et de plusieurs Tunquinois, jamais le nombre n'a passé 3000.

On dresse dans cette place neuf échafauds, dont l'un est pour le roi et les princes, et les huit autres pour ceux qui examinent, et pour ceux qui sont examinés ; et afin que chacun puisse bien voir tout ce qui se passe, tous ces échafauds sont faits en amphithéâtre. Mais le roi et les mandarins ne s'y trouvent que les deux premiers jours des huit que l'on emploie à cet exercice. Le dernier jour, tous les noms de ceux qui ont été examinés, tant de ceux qui ont bien répondu que de ceux qui

ont manqué, sont laissés entre les mains des seize premiers mandarins, qui sont comme les seize conseillers d'État, et il dépend du roi de faire grâce à qui il lui plait, de ceux qui ont le moins mal satisfait par leurs réponses. Pour les autres, qui se sont trouvés fort ignorants, ils sont dégradés avec honte, et il ne s'en parle plus.

Tous ces noms généralement sont écrits sur de grandes tables posées à la porte du palais du roi durant ces huit jours, et tout le peuple peut connaître par là ceux qui seront reçus ou non au rang des nobles. Les huit jours passés, ils se doivent tous trouver sur ces mêmes échafauds, où, à la vue de tout le monde, ceux qui ont eu le malheur de ne pas bien répondre aux questions des examinateurs sont renvoyés comme indignes d'aucun emploi, et l'on donne aux autres qui sont reçus une robe de satin violet dont ils se revêtent, prenant en même temps le nom de *Tansi*.

Ensuite, on donne à chacun le dénombrement des bourgs et villages où ils doivent prendre les rentes que le roi leur donne ; en quoi ils ne sont pas tous égaux, les uns ayant plus de revenu que les autres, ou selon la différence du mérite, ou selon la bienveillance du prince. Aussitôt ils donnent avis aux lieux qui leur sont assignés du jour qu'ils y pourront arriver, et tous les habitants viennent au-devant pour leur faire honneur, avec toutes sortes d'instruments de musique, et avec une manière de brancard doré, porté par huit hommes. C'est où le nouveau *Tansi* s'assied, et il fait ainsi son entrée dans le lieu de son département. Il lui est permis de demeurer là trois mois pour se divertir et se donner du bon temps ; après quoi il vient à la cour pour s'instruire des affaires du royaume et de la maison du roi, et tâcher de s'y perfectionner, étant le chemin pour parvenir à la qualité de mandarin. Tous les ambassadeurs qui sont envoyés aux États voisins, et particulièrement à la Chine, sont tirés de ces Tansis,

et l'on fait toujours choix des plus capables, et non pas des plus riches, le roi leur donnant suffisamment de quoi lui faire honneur et satisfaire aux frais de l'ambassade.

Jusques ici il a été parlé de ceux qui, par leur capacité et leur science, peuvent entretenir le corps de l'État dans sa vigueur, et remédier aux maladies qui lui surviennent ; il faut parler aussi de ceux qui savent guérir celles des hommes en particulier, et contribuer à l'entretien de leur santé par les secrets de la médecine.

Les médecins du royaume de Tunquin ne s'amusent guère à faire leurs études dans les livres, et ils ne s'étudient dès leur jeunesse qu'à bien connaître les simples et les racines, pour en savoir la vertu et en faire l'application selon le genre de la maladie. Mais ils s'adonnent particulièrement à bien connaître le battement du pouls et à sa diversité, par où ils se piquent fort de découvrir la source du mal pour y pouvoir apporter le remède convenable. Sur quoi il faut remarquer qu'au lieu que nous disons en Europe tâter le pouls, il faudrait en ce pays-là parler au pluriel et dire tâter les pouls, parce que, lorsqu'ils vont voir un malade, ils le lui tâtent en plusieurs endroits du corps, et selon la diversité du lieu et du battement, ils jugent de la qualité de la maladie. Ils touchent donc d'abord le malade en trois endroits, premièrement au côté droit, et après au gauche. Par le pouls qu'ils tâtent au poignet du côté droit, ils connaissent ce qui est du poumon ; par celui qu'ils vont chercher aux veines du bras, où d'ordinaire on se fait saigner, ils jugent ce qui est du petit ventre, et par celui de la tempe ce qui est des reins. Le pouls du poignet gauche leur découvre ce qui peut provenir du cœur ; celui de l'endroit du bras gauche où l'on se fait tirer du sang, leur apprend ce qui se passe au foie ; et enfin, par celui de la tempe gauche, ils savent encore mieux ce qui est des maladies des reins.

Ils ont grand soin de compter exactement combien le pouls bat de fois à un malade durant une respiration, et ainsi selon ces divers battements, ils vous disent quelle partie du corps est particulièrement altérée; si c'est le cœur, le foie, le poumon, ou si le mal procède d'une cause extérieure, comme du mauvais air, ou du froid, ou de tristesse, ou de quelque autre passion déréglée. Ils ne se servent pour tout remède que d'herbes et de racines qu'ils vont eux-mêmes choisir, n'y ayant point en ce pays-là de distinction entre médecin et apothicaire. Ils les mêlent souvent avec un peu de gingembre qu'ils font cuire dans de l'eau, et après qu'elle est passée, ils font boire cette décoction au malade. Ils ne lui donnent jamais de médecine qu'un peu auparavant ils n'aient mangé quelque chose, et c'est d'ordinaire après le repas.

Au reste ils ont de très bons remèdes pour l'épilepsie, pour le pourpre et pour d'autres maladies qui passent pour incurables en Europe. Ils se servent de l'encre de Chine pour arrêter la dyssenterie et pour guérir les blessures. Quand la mer se retire, on trouve sur la grève de ces petits cancres qu'elle y a laissés et qui meurent aussitôt. Le soleil est si chaud, qu'en peu de temps ils s'endurcissent comme une pierre, et ces médecins les prennent pour les mettre en poudre. C'est encore un remède souverain, et pour les blessures, et pour les dyssenteries, et pour les fièvres; et selon la maladie cette poudre se prend dans quelque peu d'eau-de-vie ou dans de l'eau. Ils font grand cas de cette herbe appelée *thé*, qui vient de la Chine et du Japon, et cette dernière est la meilleure. Ils la transportent dans des bouteilles d'étain bien bouchées, de peur que l'air ne lui ôte de sa force, et lorsqu'ils en veulent prendre, on fait bouillir de l'eau selon la quantité dont il est besoin; et quand elle bout on y jette du thé à proportion, à savoir une pincée ou deux sur la valeur d'un verre. On boit cette eau la plus chaude qu'on la peut

souffrir, et il y en a qui prennent en même temps dans la bouche gros comme un pois de sucre candi.

Ils disent que ce thé est excellent pour le mal de tête, pour la gravelle, et pour ceux qui sont sujets à des maux de ventre; mais pour ce dernier article, il faut quand l'eau bout y mettre un peu de gingembre. A Goa, à Batavia et dans tous les comptoirs des Indes, il n'y a guère de nos Européens qui n'en prennent quatre ou cinq fois le jour, et ils ont soin de garder cette feuille, qui a été bouillie, pour en faire une salade le soir, avec l'huile, le vinaigre et le sucre. Le thé le plus estimé est celui qui rend l'eau verte; celui qui la rend jaune est médiocre, et celui qui la fait rougeâtre est le moindre, dont on fait très peu de cas. Dans le Japon, le roi et les grands seigneurs qui prennent le thé, ne boivent que la fleur, qui est bien plus salutaire que la feuille, et d'un goût plus agréable; mais aussi le breuvage en est bien d'un autre prix que celui de la feuille, car la coupe où ils boivent tient environ un de nos verres ordinaires, et cela revient bien à la valeur d'un écu de notre monnaie.

Les maladies les plus dangereuses du Tunquin viennent d'ordinaire quand le mauvais air surprend les gens; car en un moment il leur ôte la parole, et la mort suivrait infailliblement sans un prompt secours. Le meilleur remède pour ce mal subit est de mêler quelque contre-poison avec un peu d'eau-de-vie, faute de vin, et l'ayant fait chauffer le faire boire au malade le plus chaud qu'il peut. Mais il se faut aussi frotter en même temps avec un linge trempé dans l'eau-de-vie, où l'on a mis bouillir du gingembre pilé bien menu. C'est un remède salutaire, qui ôte entièrement les douleurs causées par des vents froids ou par quelque mauvais air. Pour être plus promptement délivrés de ces douleurs, il y en a qui, après avoir été frottés, se couchent sur un lit de sangles, éloignées l'une de l'autre de la largeur de quatre doigts, et mettant deux ré-

chauds de feu sous ce lit, avec de l'encens dedans, le malade est tout entouré de cette fumée, qui le fait suer et le guérit; et il faut que cela se fasse le soir et le matin.

Pour ce qui est des saignées, elles ne sont nullement en usage dans ce pays. Ils se servent du feu, surtout pour le pourpre, qui est une maladie si dangereuse en France. Pour la guérir, les médecins du Tunquin prennent de la moelle de jonc qu'ils font sécher, puis la trempent dans un peu d'huile et l'allument, et sur chaque marque de pourpre appliquant un de ces moucherons allumés, le pourpre éclate comme ferait une petite fusée de poudre, et c'est une marque infaillible que le venin sort du corps. Ce remède ne s'applique d'ordinaire que la nuit, à cause que le pourpre ne paraît pas si bien de jour ; et le médecin doit bien prendre garde que lorsque ce venin sort du corps du malade, il n'entre point dans le sien, car alors il n'y a point de remède, et il faut mourir. Il y a de ces médecins qui avec la pointe d'une aiguille percent l'endroit où est le pourpre, et en font sortir le mauvais sang; après quoi ils brûlent le même endroit qu'ils ont percé, et puis le frottent avec du gingembre, ne permettant pas au malade de prendre l'air de plus de vingt jours après qu'ils sont guéris.

Pendant qu'ils sont dans ces remèdes, ils ne boivent que de l'eau bouillie avec de l'écorce de citron, et ne mangent ni chair ni beurre. On ne leur donne que du riz cuit dans de l'eau, et du poisson salé ; et plus ils s'abstiennent de manger et de boire, et plus tôt ils sont guéris. C'est une chose admirable de voir en peu de temps l'excellence et la vertu de leurs remèdes, et l'on ne voit pas en ce pays-là les maladies trainer en longueur et durer des années comme parmi nous.

BERNIER.

DESCRIPTION DU KACHEMIR.

(*Lettre adressée à M. de Merveilles.*)

François Bernier, mort en 1688, fut à la fois médecin, philosophe et voyageur. S'il n'est plus connu aujourd'hui par ses travaux sur la médecine et la philosophie, il reste encore célèbre par la relation de ses voyages et de son séjour à la cour de l'empereur des Mongols, Aureng-Zeb. Poussé par le désir de voir du pays et de s'instruire, Bernier alla en Syrie et en Égypte (1654); guéri de la peste, il s'embarqua pour les Indes, où il résida douze ans, attaché comme médecin à la personne d'Aureng-Zeb, qui l'emmena avec lui au Kachemir. A son retour à Paris, Bernier se lia avec les personnages les plus célèbres du temps : Boileau, avec qui il composa le fameux arrêt burlesque qui empêcha le Parlement de condamner la philosophie de Descartes, La Fontaine, Chapelle, Madame de la Sablière, Ninon de Lenclos, et Saint-Evremond qu'il connut, en 1685, pendant un voyage en Angleterre.

Les histoires des anciens rois de Kachemir veulent que tout ce pays n'ait été autrefois qu'un grand lac, et que ce fût un certain Pire ou saint vieillard, nommé Kacheb, qui donna issue aux eaux en coupant miraculeusement la montagne de Baramoulé [1]; c'est ce que vous pourrez voir dans l'abrégé de ces histoires que Jehan-Guire avait fait faire et que je traduis du persien Pour moi, je ne voudrais pas nier que toute cette terre n'eût autrefois été couverte d'eaux; on le dit bien de la Thessalie et de quelques autres pays; mais j'ai

[1] Là où le Bejat ou Djelam, affluent de l'Indus, sort du Kachemir par une gorge.

de la peine à croire que cette ouverture soit l'ouvrage d'un homme, parce que la montagne est très large et très haute; je croirais plutôt que quelque grand tremblement de terre, comme ces lieux y sont assez sujets, aurait fait ouvrir quelque caverne souterraine où la montagne se serait enfoncée, de même que s'est faite l'ouverture de Bab-el-Mandeb, s'il est vrai ce que les Arabes du pays en disent, et de la façon qu'il s'est vu des villes et des montagnes s'abîmer dans de grands lacs.

Quoi qu'il en soit, Kachemir n'est plus un lac; c'est à présent une très belle campagne qui est diversifiée de quantité de petites collines, qui a 30 lieues de long ou environ, et 10 ou 12 de large, qui est située dans l'extrémité de l'Hindoustan au nord de Lahore, et qui est enclavée dans le fond des montagnes du Caucase [1], entre celles des rois du Grand-Thibet, du Petit-Thibet et du radjah Gamon, qui sont les plus proches voisins [2].

Les premières montagnes qui l'entourent, je veux dire celles qui sont les plus près de la plaine, sont de médiocre hauteur, toutes vertes d'arbres ou de pâturages, pleines de bétail de toute sorte, comme vaches, brebis, chèvres et chevaux; de gibiers de plusieurs espèces, comme perdrix, lièvres, gazelles et de quelques animaux qui portent le musc; il y a aussi des abeilles en très grande quantité, et, ce qui est très rare dans les Indes, il ne s'y trouve ni tigres, ni ours, ni lions, ni serpents, si ce n'est très rarement; de sorte qu'on peut dire que ce sont des montagnes innocentes et découlantes de lait et de miel, comme étaient celles de la terre de promission. Au delà de ces médiocres montagnes, il s'en élève d'autres très hautes, dont le sommet en tout temps demeure couvert de neiges, et

1. Caucase Indien.
2. Entre l'Hindou-Kouch, à l'ouest, les monts Karakoroum, au nord, les monts Himalaya, à l'est.

qui paraît au-dessus des nuages et des brouillards ordinaires, toujours tranquille et lumineux aussi bien que l'Olympe.

De toutes ces montagnes il sort une infinité de sources et de ruisseaux de tous côtés, que les habitants savent amener à leurs campagnes de riz, et conduire même par de grandes levées de terre jusque sur leurs petites collines, et qui, après avoir fait mille petits autres ruisseaux et mille cascades de tous côtés, viennent enfin à se rassembler et à former une très belle rivière, qui porte des bateaux aussi grands que notre Seine, et qui après avoir doucement tournoyé à l'entour du royaume et passé par le milieu de la ville capitale, s'en va trouver sa sortie à Baramoulé, entre deux rochers escarpés, pour se jeter au delà, au travers des précipices, se charger, en passant, de plusieurs petites rivières qui descendent des montagnes, et se rendre vers Atek dans le fleuve Indus.

Tous ces ruisseaux qui descendent des montagnes rendent la campagne et toutes ces collines si belles et si fertiles, qu'on prendrait tout ce royaume pour quelque grand jardin tout vert, mêlé de villages et de bourgades qui se découvrent entre les arbres, et diversifié de petites prairies, de pièces de riz, de froment, de plusieurs sortes de légumes, de chanvre et de safran, tout cela entrelacé de fossés pleins d'eau, de canaux, de quelques petits lacs et de ruisseaux. Tout y est parsemé de nos plantes et de nos fleurs d'Europe, et couvert de tous nos arbres, pommiers, poiriers, pruniers, abricotiers et noyers, chargés de leurs propres fruits, et de vignes et de raisins dans la saison. Les jardins particuliers sont pleins de melons, de pastèques ou melons d'eau, de raiforts, de la plupart de nos herbes potagères et de quelques-unes que nous n'avons pas.

Il est vrai qu'il n'y a pas tant d'espèces de fruits que chez nous, et qu'ils ne sont pas même si excellents que

les nôtres ; mais je crois que ce n'est pas la faute de la terre, et que, s'ils avaient d'aussi bons jardiniers que nous, qui sussent cultiver et greffer les arbres, choisir les expositions et faire venir des greffes des pays étrangers, ils en auraient d'aussi bons que les nôtres, parce que, entre cette quantité de toutes sortes que j'ai souvent pris plaisir de me faire apporter, j'en ai trouvé plusieurs fois de très excellents.

La ville capitale, qui est du même nom que le royaume, est sans murailles ; elle n'a pas moins de trois quarts de lieue de long et de demi-lieue de large. Elle est située dans une rase campagne, éloignée environ de deux lieues des montagnes qui semblent faire comme un demi-cercle, et sur le bord d'un lac d'eau douce de quatre ou cinq lieues de tour, qui se forme de sources vives et des ruisseaux qui découlent des montagnes, et qui va se dégorger par un canal portant bateaux dans la rivière qui passe au milieu de la ville. Cette rivière a, dans la ville, deux ponts de bois pour la communication d'un côté à l'autre. La plupart des maisons sont de bois, mais elles ne laissent pas d'être bien bâties, et même à deux et trois étages ; ce n'est pas qu'il n'y ait de la pierre de taille très belle ; on y voit encore quantité de vieux temples d'idoles ruinés, et d'autres bâtiments qui en étaient faits ; mais l'abondance de bois qui descend facilement des montagnes par de petites rivières où on le jette, fait qu'on trouve mieux son compte à bâtir de bois que de pierre. Les maisons qui sont sur la rivière ont presque toutes leur jardinet qui regarde sur l'eau, ce qui fait une très agréable perspective, principalement au printemps ou en été quand on se promène sur l'eau. Les autres maisons qui ne sont pas sur la rivière ont presque toutes aussi quelque jardin, et même il y en a quantité qui ont un canal qui répond au lac, et un petit bateau pour s'aller promener dessus.

Dans une extrémité de la ville paraît une montagne

détachée de toutes les autres, qui fait encore une perspective assez agréable, parce qu'elle a, dans son penchant, de belles maisons avec leurs jardins, et que sur le haut, il y a une mosquée et un ermitage bien bâtis avec un jardin, et quantité de beaux arbres verts qui lui servent de couronne ; et c'est à cause de ces arbres et jardins qu'on l'appelle dans la langue du pays Hary-perbet, comme qui dirait la montagne de verdure. A l'opposite de cette montagne il en paraît une autre sur laquelle on voit aussi une petite mosquée avec un jardin, très ancien bâtiment qui marque avoir été un temple d'idoles, quoiqu'on l'appelle Tact-Souliman, le Trône de Salomon, parce que Salomon, disent les mahométans, l'a fait bâtir lorsqu'il vint à Kachemir; mais je ne sais s'ils nous pourraient bien prouver qu'il a fait ce long voyage.

Le lac a cela de particulier qu'il est plein d'îles qui sont autant de jardins de plaisance, qui paraissent tout verts au milieu de l'eau, à cause de ces arbres fruitiers et des allées de treilles, et parce qu'ordinairement ils sont entourés de trembles à larges feuilles, disposés de deux en deux pieds, dont les plus gros peuvent être embrassés, mais qui sont fort longs comme des mâts de navires, ayant un bouquet de branches seulement tout au haut comme des palmiers. Au delà du lac, sur le penchant des montagnes, ce n'est que maisons et jardins de plaisance, le lieu s'étant trouvé admirable pour cela, parce qu'il est en très bel air, en vue du lac, des îles et de la ville, et qu'il est plein de sources et de ruisseaux.

Le plus beau de tous ces jardins est celui du roi, qu'on appelle Chah-limar. Du lac on y entre par un grand canal bordé de gazons ; ce canal a plus de cinq cents pas ordinaires de long, et il est entre deux larges allées de peupliers. Il conduit à un grand cabinet qui est au milieu du jardin, où commence un autre canal bien plus magnifique, qui va tant soit peu en montant

jusqu'à l'extrémité du jardin; ce canal est pavé de grandes pierres de taille; son talus est de même pierres que le pavé, et dans le milieu on voit une longue file de jets d'eau de quinze en quinze pas; il y a encore, d'espace en espace, de grands ronds d'eau comme des réservoirs, d'où s'élèvent quantité de jets d'eau de plusieurs sortes de figures, et il se termine à un autre grand cabinet qui est presque comme le premier.

Ces cabinets, qui sont à peu près faits en dôme, situés au milieu du canal et entourés d'eau, et par conséquent entre ces deux grandes allées de peupliers, ont une galerie qui règne tout autour, et quatre portes à l'opposite les unes des autres, dont il y en a deux qui regardent les allées, avec deux ponts pour y passer, l'une d'un côté et l'autre de l'autre; les deux autres regardent sur les canaux opposés. Chaque cabinet est composé d'une grande chambre, au milieu de quatre autres moindres chambres qui sont dans les quatre coins. Tout est peint et doré par le dedans, tant la grande chambre que les petites, avec des sentences écrites en gros et magnifiques caractères persans. Les quatre portes sont très riches; elles sont faites de grandes pierres avec deux colonnes qui ont été tirées de ces anciens temples d'idoles que Chah-Jehan fit ruiner. On ne sait pas au vrai le prix de ces grandes pierres et colonnes, ni de quelle matière elles sont; mais on voit bien que c'est quelque chose de précieux, plus beau que le marbre et le porphyre.

De tout ce que je viens de dire on peut assez conjecturer que je suis un peu charmé de Kachemir, et que je prétends qu'il n'y a peut-être rien au monde de pareil, ni de si beau pour un petit royaume; il mériterait encore de dominer toutes ces montagnes circonvoisines jusqu'à la Tartarie, et tout l'Hindoustan jusqu'à l'île de Ceylan, comme il a fait autrefois; et ce n'est pas sans quelque raison que les Mogols l'appellent le Paradis terrestre des Indes, qu'Akbar travailla tant pour s'en

emparer sur les rois naturels du pays, et que son fils Jehan-Guire en devint tellement amoureux, qu'il ne le pouvait quitter, et qu'il disait quelquefois qu'il aimerait mieux perdre tout son royaume que de perdre Kachemir. Aussi, dès lors que nous y fûmes arrivés, tous les poètes, à l'envi les uns des autres, Kachemirys et Mogols, s'efforcèrent de faire des poésies à la louange de ce petit royaume pour les présenter à Aureng-Zeb, qui les recevait et les récompensait agréablement.

Il me souvient même entre autres qu'il y en eut un qui, exagérant la hauteur extraordinaire des montagnes qui l'environnent et qui le rendent comme inaccessible de toutes parts, disait que c'était le sommet de ces montagnes qui était cause que le ciel se retirait en voûte comme il parait; et que Kachemir étant le chef-d'œuvre de la nature et le roi des royaumes du monde, il était convenable qu'il fût inaccessible pour pouvoir jouir d'une paix et d'une tranquillité inébranlables, commandant à tous sans pouvoir être commandé. Il ajoutait que la raison pour laquelle la nature l'avait entouré de montagnes, dont les unes, savoir les plus hautes et les plus éloignées, étaient en tout temps toutes blanches et couvertes de neiges, et les plus basses et les plus proches de la plaine, toutes vertes et couvertes de bois, était parce que le roi des royaumes du monde devait être couronné d'une couronne très précieuse, dont le haut et les rayons fussent de diamants et le fond d'émeraudes. Si le poète eût encore ajouté, disais-je à mon nabab Danech-mend-Khan, qui me voulait faire admirer toutes ces poésies, que tous ces grands pays de montagnes qui l'environnent, comme le Petit-Thibet, l'État du radjah Gamon, Kachgar et Sirinagor, se doivent comprendre sous le royaume de Kachemir, puisque selon les histoires du pays ils en ont autrefois dépendu, et par conséquent que le Gange d'un côté, l'Indus d'un autre, et la Djamna sortent du

royaume de Kachemir; que ces fleuves avec tant d'autres qui en sortent valent bien le Gizon, le Fizon et les deux autres ; et qu'enfin il eût conclu que c'était là assurément ce lieu qui était le Paradis terrestre plutôt qu'en Arménie, c'eût été, ce me semble encore enchérir davantage sur la matière.

Les Kachemirys ont la réputation d'être tout à fait spirituels, beaucoup plus fins et adroits que les Indiens, et propres à la poésie et aux sciences autant que les Persiens. Ils sont de plus très laborieux et industrieux; ils font des bois de lits, des coffres, des écritoires, des cassettes, des cuillers et plusieurs autres sortes de petits ouvrages qui ont une beauté toute particulière et qui se distribuent par toutes les Indes. Ils savent y donner un vernis, et suivre et contrefaire si adroitement les veines d'un certain bois qui en a de fort belles, y appliquant des filets d'or, qu'il n'y a rien de plus beau. Mais ce qu'ils ont de particulier et de considérable, et qui attire le trafic et l'argent dans leur pays, est cette prodigieuse quantité de châles qu'ils y travaillent et où ils occupent les petits enfants. Ces châles forment une pièce d'étoffe d'une aune et demie de long, et d'une de large ou environ, qui est brodée aux deux bouts d'une espèce de broderie faite au métier, d'un pied ou environ de large. Les Mogols et les Indiens, hommes et femmes, les portent l'hiver sur leur tête, les repassant par-dessus l'épaule gauche comme un manteau.

Il s'en fait de deux sortes : les uns de laine du pays, qui est plus fine et plus délicate que celle d'Espagne; les autres sont d'une laine, ou plutôt d'un poil qu'on appelle *touz*, qui se prend sur la poitrine d'une espèce de chèvre sauvage du Grand-Thibet. Ceux-ci sont bien plus chers à proportion que les autres. Aussi n'y a-t-il point de castor qui soit si mollet ni si délicat. Le mal est que les vers s'y mettent facilement, à moins qu'on n'ait un soin particulier de les déplier et éventer sou-

vent. L'on fait cette remarque sur les châles, qu'on a beau en travailler avec tout le soin possible dans Patna, dans Agrah, et dans Lahore, jamais on n'en peut rendre l'étoffe si mollette, ni si délicate comme dans Kachemir. On attribue communément cette délicatesse à l'eau particulière du pays, comme on fait à Mazulipatan cette belle teinture de leurs *chittes* ou toiles peintes au pinceau, qui deviennent plus belles en les lavant.

Les Kachemirys sont encore renommés pour le beau sang ; ils sont aussi bien faits que nos Européens, ne tenant même rien du visage de Tartare, avec ce nez écaché et ces petits yeux de porc, comme l'ont ceux du Kachgar et la plupart de ceux du Grand-Thibet ; les femmes surtout y sont très belles ; aussi est-ce là que s'en fournissent la plupart des étrangers nouveaux venus à la cour du Mogol, afin d'avoir des enfants qui soient plus blancs que les Indiens et qui puissent ainsi passer pour vrais Mogols. Et certainement si l'on peut juger de la beauté des femmes, qui sont plus cachées et retirées, par celle du menu peuple qu'on rencontre dans les rues et qu'on voit dans les boutiques, on doit croire qu'il y en a de très belles. A Lahore, où elles sont en renom d'être de belle taille, menues de corps et les plus belles brunes des Indes, comme elles le sont effectivement, je me servis d'un artifice ordinaire aux Mogols, qui est de suivre quelque éléphant, principalement de ceux qui sont richement enharnachés ; car aussitôt qu'elles entendent ces deux sonnettes d'argent qui leur pendent des deux côtés, elles mettent toutes la tête aux fenêtres. Je me suis servi ici du même artifice, et d'un autre encore qui m'a bien mieux réussi ; il était de l'invention d'un vieil et fameux maître d'école, que j'avais pris pour m'aider à entendre un poète persien. Il me fit acheter quantité de confitures, et comme il était connu et qu'il avait l'entrée partout, il me mena en plus de quinze maisons, disant que j'étais son

parent, nouveau venu de Perse, que j'étais riche et à marier. Aussitôt que nous entrions dans une maison, il distribuait des confitures aux enfants, et incontinent tout accourait autour de nous, femmes et filles, grandes et petites, pour en attraper leur part, ou pour se faire voir. Cette folle curiosité ne laissa pas de me coûter quelques bonnes roupies[1], mais aussi je ne doutai plus que dans Kachemir il n'y eût d'aussi beaux visages qu'en aucun lieu de l'Europe.

Il ne me reste plus qu'à vous faire part de ce que j'ai remarqué de plus considérable entre les montagnes depuis Bember jusqu'ici, ce qui est peut-être par où je devrais avoir commencé, et après vous avoir rendu compte de quelques autres petits voyages que j'ai été obligé de faire dans divers endroits de ce royaume, vous apprendre tout ce que je puis savoir des montagnes circonvoisines.

Pour ce qui est donc premièrement de notre voyage de Bember jusqu'ici, ce m'a été une chose assez surprenante de me voir dès la première nuit que nous partîmes de Bember et que nous entrâmes dans les montagnes, passer d'une zone torride à une tempérée; car nous n'eûmes pas plus tôt monté cette affreuse muraille du monde, je veux dire cette haute et escarpée, noire et pelée montagne de Bember[2], qu'en descendant de l'autre côté nous trouvâmes un air supportable, plus frais, plus doux et plus tempéré; mais ce qui m'a surpris davantage dans ces montagnes, c'est de m'être trouvé tout d'un coup comme transporté des Indes en Europe; car à voir la terre couverte de toutes nos plantes et arbrisseaux, excepté l'hysope, le thym, la marjolaine et le romarin, je m'imaginais être en quelques-unes de nos montagnes d'Auvergne, au milieu d'une forêt de toutes nos espèces d'arbres, de

[1] La roupie vaut de 10 à 11 francs.

[2] A l'entrée du Kachemir et au sud du mont Baraboulé.

sapins, de chênes verts, d'ormeaux, de platanes, et j'en étais d'autant plus étonné, que dans ces campagnes brûlantes de l'Hindoustan d'où je venais, je n'avais presque rien vu de tout cela.

Ceci, entre autres choses, me surprit à l'égard des plantes, qu'à une journée et demie de Bember je trouvai une montagne qui en était couverte des deux côtés, mais avec cette différence que dans le côté de la montagne qui était exposé au midi, vers les Indes, c'était un mélange de plantes indiennes et européennes, et dans celui qui était exposé au nord, je n'y en remarquai que d'européennes, comme si le premier côté eût participé de l'air et de la température d'Europe et des Indes, et que celui qui était exposé au nord eût été tout européen.

Au regard des arbres, j'admirais cette suite naturelle de générations et de corruptions ; j'en voyais en bas, dans ces précipices où jamais homme ne fut, des centaines qui tombaient ou étaient tombés les uns sur les autres, morts et à demi pourris de vieillesse, et d'autres jeunes et frais qui renaissaient du pied de ceux qui étaient morts ; j'en voyais même quelques-uns de brûlés, soit qu'ils eussent été frappés de la foudre, soit que dans le cœur de l'été ils se fussent enflammés, se frottant les uns contre les autres, étant agités par quelque vent chaud et furieux ; soit, comme disent les gens du pays, que le feu s'y prenne enfin de lui-même quand ils sont devenus vieux et secs.

J'admirais encore ces cascades naturelles et sans artifices que nous trouvions entre ces rochers. Nous en rencontrâmes une entre autres si admirable, que sans doute elle n'a point de pareille. On voit de loin, du penchant d'une haute montagne, descendre un torrent d'eau par un long canal, sombre et couvert d'arbres, et se précipiter tout d'un coup en bas d'un rocher droit et escarpé, d'une hauteur prodigieuse, avec un bruit qui étourdit les oreilles. Un grand théâtre était dressé tout

proche, sur un rocher que Jehan-Guire fit aplanir exprès, afin que la Cour, en passant, s'y pût reposer et pût de là considérer à son aise ce merveilleux ouvrage de la nature, qui, aussi bien que ces vieux arbres dont je viens de parler, semble ressentir quelque chose de grande antiquité et de cette première naissance du monde.

Tous ces divertissements furent mêlés d'un étrange accident. Le jour que le roi montait la montagne du Piré-Penjale[1], qui est la plus haute de toutes, et d'où l'on commence à découvrir de loin le pays de Kachemir, le jour, dis-je, qu'il montait cette montagne, suivi d'une longue file d'éléphants où étaient les femmes dans des palanquins, un de ces éléphants fut saisi de peur, en considérant, disent les Indiens, la montée qui était très longue et très droite; il se mit à reculer sur celui qui le suivait, celui-là sur l'autre, et cet autre sur un autre, et ainsi jusqu'à quinze, en sorte que, pas un ne pouvant se tourner dans ce chemin qui était extrêmement étroit et raide, ils culbutèrent tous dans le précipice. Le bonheur voulut pour ces pauvres femmes que le précipice n'était pas fort escarpé, et qu'ainsi il n'y en eût que trois ou quatre de tuées, mais les quinze éléphants y demeurèrent. Une fois que ces grosses masses tombent dessous les lourds fardeaux dont on les charge, elles ne s'en relèvent jamais, quand ce serait dans un très beau chemin. Nous les vîmes deux jours après en passant, et j'en remarquai quelques-uns qui remuaient encore la trompe.

Cet accident mit toute l'armée, qui marchait depuis quatre journées en file, selon son ordre, le long des montagnes, en très grand embarras, parce que pour retirer ces femmes et tout ce débris, on fit faire halte, qui dura tout le reste du jour et toute la nuit, chacun étant obligé de s'arrêter où il se trouvait, parce qu'il

[1] Un peu au nord de Bember.

était impossible en plusieurs endroits d'avancer ni de reculer, et que personne n'avait près de soi ses crocheteurs qui portaient sa tente et ses vivres. Pour moi je ne la passai pas des plus mal, ayant trouvé moyen de grimper hors du chemin et d'y accommoder un petit lieu pour m'y coucher et pour mon cheval ; et pour ma bonne fortune, un de mes valets qui me suivait avait un peu de pain que nous partageâmes ensemble. Il me souvient que ce fut là qu'en remuant des pierres nous trouvâmes un gros scorpion noir, qu'un jeune Mogol de mes amis mit et pressa en sa main, mit dans celle de mon valet et puis enfin dans la mienne sans qu'il nous piquât. Ce jeune cavalier disait qu'il l'avait charmé, comme il avait fait autrefois beaucoup d'autres par un passage de l'Alcoran, qu'il ne me voulut pas enseigner, parce que la puissance de charmer, disait-il, passerait à moi en le quittant, comme elle avait passé en lui en quittant celui qui le lui avait appris.

En traversant cette même montagne du Piré-Penjale, où étaient tombés les éléphants, trois choses rappelèrent mes anciennes pensées philosophiques. La première, qu'en moins d'une heure nous expérimentâmes l'été et l'hiver ; car en montant nous suions à grosses gouttes, tout le monde marchant à pied avec un soleil qui brûlait ; et lorsque nous fûmes sur le sommet de la montagne, nous trouvâmes encore les neiges glacées qu'on avait coupées pour faire faire le chemin ; un verglas ou petite pluie glacée qui tombait ; et il soufflait un vent si froid, que tout le monde tremblait et s'enfuyait, principalement les pauvres Indiens, qui n'avaient la plupart jamais vu de glace ni de neige, ni senti un tel froid.

La seconde, c'est que je rencontrai en moins de deux cents pas deux vents en tout contraires : l'un de Nord, qui me donnait dans le nez en montant, principalement quand j'arrivai proche du sommet, et un de Midi, qui me donnait à dos en descendant ; comme si cette mon-

tagne eût poussé de tous côtés une exhalaison de ses entrailles, qui venant à sortir, eût fait un vent qui eût descendu et pris son cours dans ces deux vallons opposés.

La troisième fut la rencontre d'un vieil ermite qui était sur le sommet de cette montagne depuis le temps de Jehan-Guire, et duquel on ne savait point la religion, quoique, à ce qu'on disait, il faisait des miracles, il faisait tonner étrangement quand il voulait, et qu'il excitait des orages de grêle, de neige, de pluie et de vent. Son visage tenait quelque chose du sauvage, aussi bien que sa longue et large barbe blanche et mal peignée; il demandait l'aumône fièrement, laissait prendre de l'eau dans des tasses de terre qu'il avait arrangées sur une grande pierre, faisait signe de la main qu'on passât vite sans s'arrêter, et grondait contre ceux qui faisaient du bruit, parce que, me dit-il après que j'eus entré dans sa caverne et lui eus un peu adouci le visage avec une demi-roupie, que je lui mis bien humblement dans la main, le bruit excite ici des orages et des tempêtes furieuses. Aureng-Zeb, ajouta-t-il, a très bien fait de suivre mon conseil et de ne permettre pas qu'on en fît ; Chah-Jehan en a toujours usé de même, et Jehan-Guire, pour s'être une fois moqué de mes avis et avoir fait sonner les trompettes et donné des timbales, y a pensé périr.

THÉVENOT.

I.

L'ILE DE BAHREÏN ET SES PÊCHERIES DE PERLES.

Le port de Kalif est en terre ferme de l'Arabie-Heureuse[1], vis-à-vis de l'île de Bahrin, par corruption appelé Bahrem, qui en est seulement éloignée de sept lieues, quoiqu'elle n'appartienne pas au Turc, étant sous la domination du roi de Perse. Cette île est fort renommée pour la pêche des perles que l'on y fait en juin, juillet, août et septembre : il faut qu'elle soit grande, si l'on en doit juger par la quantité de barques, qui sont employées à cette pêche, jusqu'au nombre de deux ou trois mille. Il y a dans l'île de Bahrin une ville, et une forteresse qui est éloignée de la ville d'une bonne lieue et demie. Quoiqu'il y ait dans cette ville de bonne eau, ce n'est pas là néanmoins où les pêcheurs vont se pourvoir d'eau douce; ils trouvent plus de commodité à l'aller puiser au fond de la mer, où il y a trois sources vives de bonne eau, qui ne sont pas toutefois en un même endroit, mais deçà et delà, et toutes trois éloignées de l'île de plus de deux lieues.

Le sieur Manuel Mendez Henriquez, agent du roi de Portugal au Congo, m'a raconté plusieurs fois la manière dont ils vont puiser cette eau, qui est telle. Les barques vont près du lieu où sont ces fontaines, lequel ils reconnaissent à la situation de la terre de l'île : lorsque la marée est pleine, il y a en ces endroits deux

[1] Dans le Lahsa, pays baigné par le golfe Persique.

brasses d'eau, et quand elle est basse il n'y a pas plus de demi-brasse, et même quelquefois il reste à sec : car Bahrem est tout entournée de bancs de sable, qui s'étendent fort loin, et ont si peu de fond, que les barques n'y peuvent passer : mais il y a entre ces bancs des canaux qui ont bon fond, et c'est par où passent les vaisseaux et les barques; et quelque tempête qu'il fasse en mer, les vaisseaux qui se trouvent dans ces canaux ne sentent aucune agitation. Quand ces barques sont arrivées près de ces fontaines, l'on attend que la marée soit basse, et pour lors, l'on plante deux rames dans le sable, une à chaque côté de la fontaine où l'on veut faire eau; ensuite l'on attache, au bas de ces rames, sous l'eau, une corde un peu tendue. Il faut savoir que sur chacune de ces fontaines, les Arabes tiennent toujours la moitié d'une jarre, à savoir la partie supérieure qui a la bouche, et que l'on peut appeler un aludel; ils en mettent le bout le plus large contre la bouche de la fontaine, et le font entrer dans le sable plus de quatre pouces; ils y mettent encore tout à l'entour du plâtre et du bitume, afin que l'eau salée n'y ait point d'entrée : lorsque ces jarres ainsi coupées viennent à s'user ou se rompre, ils ont soin d'y en remettre d'autres à la place. Après donc que les pêcheurs ont planté les rames, et qu'ils y ont lié la corde, un homme descend dans la mer, tenant une outre fermée, et plongeant la tête en bas, il se met sous la corde tendue, afin que la force de l'eau douce qui sort de la jarre ne le renvoie point en haut, car elle sort avec grande impétuosité ; et alors il applique la bouche de son outre sur la bouche de la jarre, qui est étroite, après quoi il ouvre l'outre, qui s'emplit incontinent d'eau douce; lorsqu'elle est pleine il la referme, et revient à la barque, où il vide son eau douce. Ensuite il retourne la remplir à la fontaine, et cela jusqu'à ce que la barque en ait assez. Ce gentilhomme portugais me dit que cela se faisait fort aisément, et

qu'il avait même été curieux d'en aller emplir une outre.

Sur le sujet de Bahrem, je rapporterai ici la manière dont on pêche les perles, ainsi que m'a raconté le même Manuel Mendez Henriquez, qui s'y est trouvé présent. Cette pêche commence vers la fin de juin et dure jusqu'à la fin de septembre. Durant ce temps, il se trouve, aux environs de Bahrem, plus de deux ou trois mille barques de pêcheurs, tous Arabes, qui payent chacun un droit au prince dont ils sont sujets, pour avoir la permission de faire cette pêche; et de plus chaque barque paye au sultan ou gouverneur de Bahrem, quinze abassis par an; le roi de Perse ne touche rien de ce revenu, car il appartient à des mosquées. Seulement toutes les perles qui pèsent demi-médical, ou plus, lui appartiennent; ce qui n'empêche pas qu'il ne fasse, de libéralité, un présent honnête au pêcheur, qui lui en apporte. Mais aussi s'il arrive que quelqu'un y manque et qu'il l'aille vendre hors de son État, fût-ce au bout du monde, le roi le sait bientôt; et pour s'en venger il fait mourir toute la famille et les parents du pêcheur, jusqu'à la septième génération, tant les femelles que les mâles. Chacune de ces barques a des hommes pour aller au fond de la mer recueillir les coquilles ou nacres, et les autres servent à les tirer, car tous ne sont pas plongeurs. Ces barques vont à quinze, vingt, trente lieues loin de Bahrem, le long de la côte, et quand elles sont en un endroit où les pêcheurs croient faire bonne pêche, ils jettent l'ancre à cinq brasses d'eau; et alors deux plongeurs se préparent pour aller amasser les nacres, un de chaque côté. Toute leur préparation consiste à se dévêtir et à prendre un certain morceau de corne, fendu en forme de pincettes, selon ce que me représentait ce gentilhomme, que ces gens portent toujours attaché avec une ficelle à leur cou; avant que d'aller à l'eau ils le mettent à leur nez comme des lunettes, et cela leur serre tellement les narines,

que l'eau n'y peut entrer, mais aussi ils ne sauraient respirer par le nez. Avec cet équipage, chaque plongeur fait encore provision d'une pierre assez grosse, qu'il attache à une longue corde, et d'une couffe ou panier, qu'il attache aussi à une autre; et passant la corde où est la pierre entre les orteils d'un de ses pieds, et prenant à sa main le panier, il laisse les bouts de ces deux cordes dans la barque, et se plonge dans la mer. La pierre le porte aussitôt à fond, où étant arrivé, il ôte de son pied la corde où est attachée la pierre, que ceux de la barque retirent, et sans perdre de temps il recueille promptement toutes les nacres qu'il voit, et les met dans le panier; et quand il est plein il revient en haut. Les autres tirent le panier. Cependant il reprend haleine durant quelques moments, et fume un peu de tabac; après quoi il retourne au fond de la même manière; allant et venant ainsi, depuis les huit heures du matin jusqu'à onze heures. Ensuite il mange, avec ses camarades, leur pilao et leurs dattes, qui sont leur nourriture ordinaire; et vers le midi il retourne à fond, et va et vient encore, jusque vers les trois heures après midi, passé lesquelles il ne va plus à l'eau, la trouvant trop froide. Quand ils ont dans la barque une bonne quantité de ces nacres, ils vont les décharger sur quelque banc de sable, et là ils les ouvrent, chacun ayant un fer exprès pour cela; le maître de la pêche ne lève pas les yeux de dessus eux, de peur qu'ils ne détournent quelque perle, car s'ils ne sont pas regardés de près, ils en jettent habilement dans leur bouche, à mesure qu'ils les tirent de la nacre. Que si le maître les faisait ouvrir dans la barque, ce serait encore pis; car si quelqu'un d'eux en trouvait quelque belle, il la jetterait habilement avec la nacre au fond de la barque, sans qu'on s'en aperçût, et quand il faudrait balayer la barque, il ne manquerait pas d'aller faire cet office, et jetant toutes les nacres et autres ordures dans la mer (car ils ne savent ce que c'est que

de faire des ouvrages de nacre de perles) il cacherait les perles qu'il aurait jetées, et ensuite les irait vendre à la ville pour peu de chose; et ce qui serait bien fâcheux, c'est qu'il ne voudrait plus rien faire; parce que quand ces sortes de gens ont ainsi gagné quelque argent, tant qu'il dure, il n'y a pas moyen de les faire retourner à la pêche.

II.

LE ROYAUME DE GOLCONDE ET BAGNAGAR, SA CAPITALE.

Le plus puissant des rois du Décan, après celui de Viziapour, est le roi de Golconde. Son royaume confine, du côté du Levant, à la mer de Bengale; du Nord, aux montagnes du pays d'Orixa; du Midi, à plusieurs pays du Bisnagar ou ancien Narsingue, qui appartiennent au roi de Viziapour; et d'Occident, à l'empire du Grand-Mogol par la province de Balagate, où est le village de Calvar, qui est le dernier lieu du Mogolistan de ce côté-là. Il y a à Calvar des exacteurs de péages qui sont très insolents, et quand on ne leur donne pas ce qu'ils veulent, ils crient à pleine tête leur *li*, *li*, *li*, en frappant du plat de la main sur leur bouche, et à cette manière de tocsin qui s'entend de fort loin, on voit accourir de toutes parts des gens nus, armés de bâtons, de lances, d'épées, d'arcs, de flèches, et quelques-uns de mousquets, qui font donner par force ce qu'ils ont demandé, et après qu'on les a payés on a encore beaucoup de peine à se délivrer de leurs mains.

Les bornes du Mogolistan et de Golconde sont plantées à environ une lieue et demie de Calvar : ce sont des arbres que l'on appelle mahoua; ils marquent la dernière terre du Mogol, et immédiatement après on

voit en deçà d'un ruisseau les cadjours ou palmiers sauvages qui ne sont plantés en ce lieu-là que pour faire connaître le commencement du royaume de Golconde, dans lequel l'insolence des exacteurs est encore infiniment plus grande qu'aux confins du Mogolistan. Comme l'on n'y fait pas payer les droits au nom du roi, mais au nom des seigneurs particuliers à qui les villages ont été donnés, les receveurs font payer aux voyageurs ce qui leur plaît. Nous trouvâmes certains bureaux où l'on nous fit donner jusqu'à cinquante roupies au lieu de vingt que l'on y devait, et pour montrer que c'était une tyrannie des exacteurs, ils refusèrent de nous fournir aucun billet d'acquit de ce qu'ils reçurent, et dans l'espace de vingt-trois lieues qu'il y a de Calvar à Bagnagar; il fallut payer à ces bureaux avec une rigueur extrême. Ce sont des Bramins qui en sont les receveurs, et ces gens-là sont encore beaucoup plus durs que les Banians.

Nous ne trouvâmes en notre route de Calvar à Bagnagar que la ville de Buquenour, mais il y en a d'autres à gauche et à droite. Nous passâmes par dix-huit villages. Le nabab ou gouverneur de la province demeure au bourg de Marcel, et nous fîmes ce chemin en six jours de caravane. Au reste il n'y a guère de pays qui réjouisse davantage les voyageurs de leur verdure, que les campagnes de ce royaume, à cause des riz et des blés que l'on y voit de toutes parts, et des beaux et fréquents réservoirs que l'on y trouve.

La ville capitale de ce royaume se nomme Bagnagar; les Persans l'appellent Aider-Abad. Elle est à quatorze ou quinze journées de Viziapour, située à dix-sept degrés dix minutes d'élévation, dans une plaine fort longue et bornée par de petites montagnes éloignées de la ville de quelques *cosses*, et cela fait que l'air de cette ville est très sain, outre que le pays de Golconde est fort haut. Les maisons du faubourg où nous arrivâmes, ne sont bâties que de terre et sont couvertes de chaume.

Elles sont si basses et si mal faites, qu'elles ne peuvent passer que pour des huttes. Nous allâmes d'un bout à l'autre de ce faubourg qui est très long, et nous nous arrêtâmes auprès du pont qui est à son extrémité. Nous y attendîmes le billet du cotoual pour entrer dans la ville, à cause des marchandises de la caravane, qui devaient être portées chez ce cotoual afin d'y être visitées; mais un Persan nommé Ak-Nazer, favori du roi, qui connaissait le chef de la caravane, en ayant appris l'arrivée, envoya aussitôt un homme avec un ordre pour nous laisser entrer avec toutes les marchandises, et ainsi nous passâmes le pont, qui n'a pas plus de longueur que les trois arches qui le soutiennent en peuvent fournir. Sa largeur est environ de trois toises, et il est pavé de larges pierres fort plates. C'est la rivière de Nerva qui coule sous le pont, et qui ne paraissait alors qu'un ruisseau, quoiqu'au temps des pluies elle soit aussi large que la Seine à Paris devant le Louvre. Nous trouvâmes au bout du pont les portes de la ville, qui ne sont que des barrières. Etant entrés, nous cheminâmes pendant un quart d'heure par une grande rue qui a des maisons des deux côtés, mais qui sont aussi basses que celles des faubourgs, et bâties de même matière, quoiqu'elles aient de très beaux jardins.

Nous nous arrêtâmes dans un caravansérail, qui est surnommé Nimet-Ullâ, dont l'entrée est dans cette même rue. Chacun y prend son logement, et j'y louai deux petites chambres à deux roupies par mois. La ville fait une manière de croix, dont la longueur surpasse beaucoup la largeur; et elle s'étend en droiture depuis le pont jusque aux quatre tours; mais au delà de ces tours la rue cesse d'être droite, et lorsqu'en me promenant je mesurai la longueur de cette ville, étant arrivé aux quatre tours, je fus obligé de tourner à main gauche, et j'entrai dans un *meidan* où il y a une autre rue qui me conduisit à la porte de la ville que je cherchais. Ayant évalué mes mesures, je trouvai que Ba-

gnagar a cinq mille six cent cinquante pas de longueur, à savoir deux mille quatre cent cinquante pas du pont jusqu'aux tours, et de là par le *meidan* jusqu'à la porte par où l'on va à Masulipatan, trois mille deux cents pas. Il y a encore au delà de cette porte un faubourg qui a onze cents pas de long.

Il y a plusieurs meidans ou places publiques dans cette ville, mais la plus belle est celle qui est devant le palais du roi. Elle a au levant et au couchant deux grands divans fort enfoncés, dont le toit de charpente est élevé de cinq toises sur quatre colonnes de bois. Ce toit est en terrasse, et a un balustre de pierre percé en arcade; et il y a des tourelles aux coins. Ces deux divans servent de tribunaux au cotoual, dont les prisons sont au fond de ces divans, qui ont devant eux chacun un bassin plein d'eau. Il y a de pareilles balustrades autour des terrasses de la place. Le palais royal y est au nord, et il y a un portique vis-à-vis, sur lequel les musiciens viennent plusieurs fois le jour faire entendre leurs instruments, lorsque le roi est en cette ville.

On a bâti au milieu de cette place, en vue du palais royal, un mur épais de trois pieds, et haut et long de six toises pour les combats des éléphants, et ils ont ce mur entre eux lorsqu'on les excite à combattre; mais aussitôt qu'ils sont en colère, ils font bientôt tomber le mur. Les maisons ordinaires n'y ont pas plus de deux toises de haut; on ne les élève pas davantage, afin d'avoir plus de fraîcheur pendant les chaleurs, et la plupart ne sont que de terre; mais celles qui appartiennent aux gens de qualité sont assez belles.

Le palais, qui a trois cent quatre-vingts pas de longueur, occupe non seulement une des faces de la place, mais il a été continué jusqu'aux quatre tours où il finit par un pavillon fort exhaussé. Ses murailles, qui sont bâties de grosses pierres, ont d'espace en espace des demi-tours, et il y a plusieurs fenêtres sur la place, avec une galerie ouverte pour voir les spectacles. On

dit que le dedans est fort agréable et qu'il y a des eaux jusqu'aux plus hauts appartements. Le réservoir de ces eaux, qui viennent de fort loin, est au sommet des quatre tours, et de là elles sont conduites dans la maison par des canaux. On n'entre point dans ce palais sans une permission expresse du roi, qui ne l'accorde que rarement. Personne même n'en approche ordinairement, et on a planté dans la place des pieux qui marquent un circuit par lequel il est défendu de passer. Il y a dans cette ville un autre meidan qui est carré, où l'on voit plusieurs maisons de grands seigneurs assez bien bâties. Les caravansérails y sont presque tous beaux; le plus estimé est celui de Nimet-Ullâ, qui est dans la grande rue vis-à-vis du jardin du roi; il est spacieux et carré, et la cour est ornée de plusieurs arbres de différentes espèces, et d'un grand bassin où les mahométans font leurs ablutions.

Ce qu'on appelle les quatre tours est un bâtiment carré, dont chaque face a dix toises de large, et environ sept de haut : il est percé aux quatre faces par quatre arcades hautes de quatre à cinq toises et larges de quatre; et chacune de ces arcades fait face à une rue qui est de la largeur de l'arcade. On y voit deux galeries l'une au-dessus de l'autre, et sur le tout une terrasse qui sert de toit, et qui est bordée d'un balcon de pierre; et à chaque coin de ce bâtiment, une tour décagone haute d'environ dix toises ; et chaque tour a quatre galeries percées en petites arcades par dehors ; et tout le bâtiment a plusieurs ornements de roses et de festons assez bien taillés. Le dessous est voûté et paraît un dôme qui a tout autour en dedans une balustrade de pierre percée comme les galeries du dehors ; et il y a dans la muraille plusieurs portes par où l'on y entre. Il y a sous ce dôme une grande table posée sur un divan élevé de terre de sept à huit pieds, et où l'on monte par degrés. Toutes les galeries de ce bâti-

ment servent à faire monter les eaux, afin qu'ensuite étant conduites au palais du roi, elles puissent aller jusqu'aux plus hauts appartements. Il n'y a rien dans la ville qui paraisse si beau que l'extérieur de ce bâtiment, et cependant il est entouré de méchantes boutiques faites de boue, couvertes de chaume, où l'on vend des fruits, et qui en gâtent la vue.

Il y a plusieurs beaux jardins dans cette ville. Leur beauté consiste à avoir de longues allées bien nettoyées et de beaux arbres fruitiers ; mais on n'y voit ni parterres, ni fontaines jaillissantes, et chacun se contente de plusieurs bassins pleins d'eau. Les jardins qui sont au dehors de la ville sont les plus beaux, et j'en décrirai seulement un qui passe pour le plus agréable du royaume. On entre d'abord dans un grand lieu qu'on appelle le premier jardin : il est planté de palmiers et d'arbres d'areca, tous si près l'un de l'autre qu'à peine le soleil les peut percer. Les allées en sont droites et nettes, et leurs bordures sont de fleurs blanches, qu'on nomme *Ghoul Daoudi*, fleurs de David, semblables à celles de camomille. Il y a aussi des œillets d'Inde avec quelques autres fleurs. La maison est au bout de ce jardin, et son corps du milieu est accompagné de deux grandes ailes : elle a deux étages dont le premier consiste en trois salles, la plus grande desquelles est au corps du logis du milieu, et il y en a une à chaque aile, et toutes trois sont percées de portes et de fenêtres; mais il y a deux portes à la grande salle, plus élevées que les autres, qui donnent passage pour aller à un grand kiosque ou divan, qui est soutenu de huit grosses colonnes en deux rangs. Ayant traversé et la salle et le divan, on descend par un escalier, et on se trouve dans un autre divan de semblable forme, mais plus long, et qui a, aussi bien que le premier, de chaque côté une chambre percée de portes et de fenêtres. Le second étage du bâtiment est semblable au premier, excepté qu'il n'a qu'un divan; mais il a un

balcon qui règne tout le long de cette face. Ce logis a un toit en terrasse si étendu, qu'il couvre même le dernier divan du premier étage, et il est soutenu par six colonnes de bois octogones, hautes de six à sept toises, et grosses à proportion.

Du divan d'en bas, on passe sur une terrasse longue de deux cents pas et large de cinquante, qui est revêtue de pierre et qui règne tout le long de la face du logis, et de deux petits bois qui sont à chaque côté de la maison. Cette terrasse qui est à la tête du second jardin, qui est beaucoup plus grand que le premier, est élevée d'une toise et demie au-dessus, et a des escaliers propres pour y descendre : on y voit d'abord en face un grand réservoir ou *tanquié* carré, dont chaque côté a plus de deux cents pas ; il y parait quantité de tuyaux qui sortent un demi-pied hors de l'eau : il y a un pont élevé environ d'un pied au-dessus de l'eau, qui est large de plus d'une toise, avec un garde-fou de bois. Ce pont a quatre-vingts pas de longueur et est fait pour passer à une plate-forme octogone qui est au milieu du réservoir, où il y a des degrés pour descendre dans l'eau, que cette plate-forme ne surpasse aussi qu'environ d'un pied : il y a des tuyaux dans les huit angles, et même dans les piliers du garde-fou, d'où l'eau rejaillit de tous côtés, ce qui fait un fort bel effet. On a bâti au milieu de la plate-forme un petit logement à deux étages, aussi de figure octogone ; chaque étage a une petite chambre percée de huit portes ; il y a un balcon à l'entour du second étage pour se promener. Le toit de ce bâtiment, qui est en terrasse, est bordé d'un balustre et couvre aussi toute la plate-forme : ce toit est soutenu de seize colonnes de bois, grosses comme le corps d'un homme et hautes environ de trois toises, y comprenant leurs chapiteaux, et il y en a deux à chaque angle, dont l'une est appuyée contre la muraille du logement et l'autre près du garde-fou.

Le jardin où est ce réservoir est planté d'arbres à

fleurs et à fruits; tous sont en fort bon ordre, et ce jardin, aussi bien que celui de l'entrée, a de belles allées bien sablées et bordées de diverses fleurs, et au milieu de la grande allée, il coule un canal large de quatre pieds, qui conduit ailleurs ce qu'il reçoit de plusieurs nappes d'eau, qui sont aussi dans le milieu de cette allée d'espace en espace : enfin ce jardin est fort grand et est terminé par une muraille qui a une grande porte en son milieu, qui donne entrée dans un clos de grande étendue, planté d'arbres fruitiers et aussi proprement entretenu que les jardins.

Il y a beaucoup d'officiers et de gens de loi à Bagnagar, mais le plus considérable est le cotoual : il est non seulement le gouverneur de la ville, mais il est encore le grand douanier du royaume. Il est outre cela le maître de la monnaie et le suprême juge de la ville, tant pour le civil que pour le criminel; et il tient du roi toutes ces charges en partie, dont il donne beaucoup d'argent. Il y a en cette ville beaucoup de riches marchands banquiers et joailliers, et quantité de gens de métier qui sont fort adroits. Il faut compter entre les habitants de Bagnagar les quarante mille cavaliers persans, mogols ou tartares, que le roi entretient pour n'y être plus surpris, comme il a été autrefois par ses ennemis.

Outre les marchands indiens qui sont à Bagnagar, il y en a beaucoup de Persans et d'Arméniens; mais la faiblesse du gouvernement fait que les Omras leur font quelquefois des avanies; et pendant que j'y étais, un Omra retint chez lui un banquier gentil qu'il avait fait venir et il lui fit donner cinq mille sequins : sur l'avis de cette extorsion, les banquiers fermèrent leurs bureaux, mais le roi fit tout rendre au gentil, et l'affaire finit.

Les artisans de la ville et les gens qui travaillent à la terre sont du pays. Il y a aussi beaucoup de Francs dans le royaume, mais la plupart sont Portugais, qui s'y sont réfugiés pour quelques crimes commis : cependant les Anglais et les Hollandais s'y sont habitués de-

puis peu, et les derniers y gagnent beaucoup. Ils y ont établi un comptoir depuis trois ans, où ils achètent pour la compagnie quantité de chites et autres toiles qu'ils font débiter ailleurs dans les Indes. Ils font venir de Masulipatan, sur des bœufs, toutes les marchandises qu'ils savent être de plus grand débit à Bagnagar et autres villes du royaume, ainsi que sont le girofle, le poivre, la canelle, l'argent, le cuivre, l'étain et le plomb : ils gagnent beaucoup là-dessus ; on dit que pour un ils tirent vingt-cinq de profit, et l'on m'a assuré que ce gain va par année à onze ou douze cent mille livres. Ils sont bien venus dans ce pays parce qu'ils y font beaucoup de présents, et leur commandant commença peu de jours avant que je partisse de Bagnagar à avoir des trompettes et des timbales, et à faire porter un étendard devant lui par ordre de ses supérieurs.

Les gens de basse condition donnent grande liberté à leurs femmes : quand un homme est prêt à se marier, le père et la mère de la fiancée stipulent avec lui qu'il ne se fâchera point que sa femme aille se promener par la ville, ou chez ses voisins, et même qu'elle boive du tary, boisson dont les Indiens de Golconde sont extrêmement friands.

Lorsqu'il se fait quelque vol à Bagnagar ou ailleurs, on punit le voleur en lui coupant les deux mains ; ce qui se fait aussi dans la plupart des pays des Indes.

Les monnaies qui ont le plus de cours dans ce royaume sont les pagodes, les roupies du Mogol, les demi-roupies, les quarts de roupies et les pechas. Les pagodes sont des pièces d'or, dont il y a de vieilles et de neuves ; lorsque j'étais à Bagnagar, les vieilles valaient cinq roupies et demie, c'est-à-dire environ huit livres, parce qu'elles y étaient rares, et les neuves ne valaient que quatre roupies, c'est-à-dire environ six livres ; mais les unes et les autres haussent et baissent selon le besoin qu'on en a : et les roupies qui ne valent au Mogolistan qu'environ trente sols, passent à Golconde

pour cinquante-cinq pechas, qui valent quarante-six ou quarante-sept sols. On bat de cette monnaie de pechas à Bagnagar; mais comme ce sont présentement les Hollandais qui en fournissent le cuivre, ces pechas sont pour eux, et ils les changent ensuite par le moyen de leur commerce pour des pagodes et des roupies.

Comme l'on peut dire que le royaume de Golconde est le pays des diamants, il est bon de connaître le prix qu'on en donne ordinairement à proportion de leur poids. Le poids principal des diamants est le mangelin; il pèse cinq grains et trois cinquièmes, et le carat ne pèse que quatre grains, et cinq mangelins font sept carats. Les diamants qui ne pèsent qu'un ou deux mangelins se vendent ordinairement quinze ou seize écus le mangelin; ceux qui sont du poids de trois mangelins se vendent jusqu'à trente écus le mangelin, et on aura pour cinq écus trois diamants, si les trois ne pèsent qu'un mangelin. Cependant le prix n'en est jamais bien fixé, car j'ai vu payer un jour cinquante-cinq écus par mangelin d'un diamant du poids de dix mangelins, et le lendemain on n'en paya que quarante-quatre d'un autre diamant qui pesait quinze mangelins: peu de temps après je me trouvai au château avec un Hollandais qui acheta un gros diamant du poids de cinquante mangelins ou soixante-dix carats; on lui demanda dix-sept mille écus; il le marchanda longtemps, mais à la fin il tira le marchand à part pour conclure le marché, et je ne pus obtenir de lui qu'il me dît combien il en donna. Cette pierre a un grain au milieu, et il la faut couper en deux. Il en acheta une autre à Bagnagar, qui pesait trente-cinq mangelins ou quarante-neuf carats, et il eut le carat pour cinq cent cinquante-cinq livres, monnaie d'Hollande.

Le château où le roi tient ordinairement sa cour est à deux lieues de Bagnagar; on l'appelle Golconde, et le royaume en porte le nom. Ce fut Cotup-Châ Ier qui le nomma ainsi, parce que cherchant, après son

usurpation, un lieu où il pût bâtir une place forte, celui où est ce château lui fut enseigné par un berger qui le conduisit par un bois à la montagne où est présentement le palais ; et comme ce lieu lui parut fort propre pour son dessein, il y bâtit ce château, et le nomma Golconde, du mot Golcar, qui en langue telengui veut dire Berger. Toute la campagne de Golconde n'était alors qu'une forêt dont on a défriché la terre peu à peu, après avoir brûlé les bois. Cette place est au couchant de Bagnagar ; la plaine qui y conduit, en sortant du faubourg, fournit une très belle vue, à laquelle l'aspect de la montagne, qui s'élève en pain de sucre au milieu de ce château, qui a tout autour sur son penchant le Palais Royal, contribue beaucoup par sa perspective naturelle. Cette forteresse a un grand circuit, et on peut l'appeler une ville : ses murailles sont bâties de pierres longues de trois pieds, et larges d'autant, et elles sont entourées de fossés profonds, partagés en *Tanquiez*, qui ont de belles et bonnes eaux.

Mais au reste il n'y a aucune pièce de fortification que cinq tours rondes qui ont, aussi bien que les murailles de la place, beaucoup de canons pour leur défense. Quoiqu'il y ait plusieurs portes à ce château, on n'en tient que deux ouvertes ; et pour y entrer nous passâmes par-dessus un pont qui est bâti sur un grand *Tanquié*, et ensuite par un lieu fort étroit entre deux tours, qui conduit en tournoyant à une grande porte gardée par des Indiens assis sur des relais de pierre, avec leurs épées auprès d'eux. Ils n'y laissent entrer aucun étranger, s'il n'a une permission du gouverneur, ou si quelque officier du roi ne le connaît. Il n'y a dans ce château, outre le palais du roi, que les logis de quelques officiers qui soient bien bâtis ; mais ce palais est grand et bien situé pour le bon air et la belle vue ; et un chirurgien flamand, qui est au service du roi, m'a dit que la chambre où il voyait le roi, a un kiosque d'où l'on découvre non seulement tout le

château et la campagne, mais encore tout Bagnagar, et que l'on passe par douze portes avant que d'être à l'appartement de ce prince. La plupart des officiers logent dans ce château, qui a plusieurs bons bazars où l'on trouve tout ce dont on a besoin, particulièrement pour la vie, et tous les Omras et autres grands seigneurs y ont des hôtels, outre ceux qu'ils ont à Bagnagar.

Le roi veut que les bons ouvriers y demeurent, et pour cela il leur fait donner des logements, dont ils ne payent rien : il fait même loger des joailliers dans son palais, et c'est seulement à ceux-ci qu'il confie les pierres de conséquence, après leur avoir précisément défendu de dire à personne quel travail ils font, de peur que lorsqu'il fait mettre en œuvre des pierres de grand prix, Aurang-Zeb ne le sache, et ne les lui fasse demander. Les ouvriers du château sont occupés aux pierreries communes du roi, qui en a une si grande quantité, que ces gens-là ne peuvent presque travailler pour aucune autre personne.

Ils taillent les saphirs avec un archet de fil d'archal ; pendant qu'un ouvrier fait agir cet archet, un autre verse continuellement sur la pierre de la poudre d'émeri blanc, détrempée avec beaucoup d'eau et réduite en boue fort liquide ; et de cette manière ils font leur travail sans peine. Cet émeri blanc se trouve par pierres dans un lieu particulier du royaume, et s'appelle corind en langue telengui : on le vend un écu ou deux roupies la livre, et lorsqu'on s'en veut servir, on le met en poudre.

Quand ils veulent couper un diamant pour en ôter quelque grain de sable, ou autre tare qui s'y rencontre, ils le scient un peu au lieu où il le faut couper, et l'ayant ensuite posé sur un trou qui est à un morceau de bois, ils appliquent un petit coin de fer sur l'endroit qui est scié, et pour peu qu'on frappe ce coin, il coupe le diamant jusqu'au bas.

Le roi a grande provision d'excellents bezoars : les

montagnes où paissent les chèvres qui les portent sont au nord-est du château, à sept ou huit journées de Bagnagar : ils se vendent ordinairement quarante écus la livre. Les longs sont les meilleurs. On en trouve dans quelques vaches, qui sont beaucoup plus gros que ceux des chèvres, mais on n'en fait pas tant de cas ; et ceux qui sont les plus estimés de tous se tirent d'une espèce de singes qui sont un peu rares, et ces bezoars sont petits et longs.

La sépulture du roi qui a bâti Golconde, et celles des cinq princes qui ont régné après lui, sont environ à deux portées de mousquet du château : elles ont une grande étendue, à cause que chacun est dans un grand jardin. On sort par la porte qui regarde le couchant pour y aller, et c'est par où l'on fait sortir, non seulement les corps des rois et des princes, mais aussi de tous ceux qui meurent dans le château ; et on ne peut obtenir de les transporter par une autre porte, quelque faveur que l'on ait. Les tombeaux des six rois sont accompagnés de ceux de leurs parents, de leurs femmes et de leurs principaux eunuques. Chacun est au milieu d'un jardin, et quand on les visite, on monte d'abord par cinq ou six marches sur un perron, qui est bâti de ces pierres qui sont semblables à la thébaïque. La chapelle qui enferme le tombeau est entourée d'une galerie percée en arcades : elle est carrée et élevée de six à sept toises : elle a plusieurs ornements d'architecture, et elle est couverte d'un dôme qui a, à chacun des quatre coins, une tourelle : on n'y laisse entrer que peu de personnes, parce que l'on fait passer ces lieux pour sacrés : il y a des *santons* qui en gardent l'entrée, et je n'aurais pu y entrer, si je n'avais fait connaître que j'étais étranger. Le pavé est couvert de tapis, et il y a sur le tombeau une couverture de satin qui traîne jusqu'à terre et est parsemée de fleurs blanches. Il y a un dais de même étoffe à la hauteur d'une toise, et le tout est éclairé de plusieurs lampes. Les tombeaux des

fils et filles du roi sont d'un côté, et on voit de l'autre tous les livres de ce roi sur des sièges pliants, et ce sont pour la plupart des alcorans avec leurs commentaires, et quelques autres de la religion mahométane. Les tombeaux des autres rois sont de même que celui-ci, sinon que la chapelle des uns est carrée en dedans comme en dehors, et celle des autres est en croix : les unes sont revêtues de cette belle pierre dont j'ai parlé, les autres le sont de pierre noire, et quelques-unes de pierre blanche avec un vernis luisant qui les fait paraître de marbre fin, et il y en a qui sont revêtues de carreaux de porcelaine. Le tombeau du roi dernier mort est le plus beau de tous : son dôme est vernissé de couleur verte. Les tombeaux des princes leurs frères et de leurs autres parents, et même ceux de leurs femmes, ont une même forme que les leurs ; mais on les distingue aisément, parce que leurs dômes n'ont pas le croissant qui est sur les dômes de ceux des rois.

Toutes ces sépultures servent d'asile, et quelque criminel que soit un homme, s'il peut y entrer, il est en sûreté. On y sonne le *gary* aussi bien qu'au château, et toutes choses y sont réglées entre les officiers avec la dernière exactitude. Ce gary est assez agréable, quoiqu'on ne le sonne qu'avec un bâton, dont on touche un grand plat de cuivre que l'on tient en l'air; mais le sonneur le touche avec art, et il y a de l'harmonie : ce gary sert à marquer le temps. Aux Indes le jour naturel se partage en deux; une partie commence au point du jour, et l'autre à l'entrée de la nuit, et chacune de ces parties est divisée en quatre quarts, et chaque quart en huit parts qu'ils appellent gary.

Le roi régnant est chiaï de religion, c'est-à-dire de la secte des Persans : il est le septième depuis l'usurpation faite sur le successeur de Châ-Alem, roi du Décan, et il se nomme Abdullâ Cotup-Châ. J'ai déjà marqué que Cotup-Châ est le nom de tous les rois de Golconde, comme Edel-Châ est celui des rois de Vizia-

pour. Ce roi ici est fils d'une Bramine, qui a eu encore d'autres princes du feu roi son mari, et qui a eu beaucoup d'esprit. Il n'avait que quinze ans quand son père, qui avait laissé la couronne à son fils aîné, mourut; mais cet aîné étant moins aimé de la reine qu'Abdullâ son cadet, il fut mis en prison, et Abdullâ sur le trône. Il demeura dans sa prison jusqu'en l'an mil six cent cinquante-huit, qu'Aurang-Zeb, venant dans le royaume avec une armée, le prince prisonnier eut la hardiesse de faire dire au roi, que s'il lui plaisait de le mettre à la tête de ses troupes, il irait au-devant du Mogol, et le combattrait. Cette hardie proposition épouvanta le roi, et bien loin de lui accorder ce qu'il demandait, il le fit empoisonner.

Le roi de Golconde paye plus de cinq cent mille hommes de guerre; et c'est ce qui fait la richesse des Omras, parce que celui qui est payé pour entretenir mille hommes, n'en a que cinq cents, et ainsi des autres à proportion. Il donne pour un cavalier qui doit être ou Mogol, ou Persan, dix sequins par mois, et moyennant cette paye il doit avoir deux chevaux et quatre ou cinq valets. Un piéton de ces nations a cinq sequins, et doit entretenir deux valets, et son arme doit être le mousquet. Il ne donne aux Indiens ses sujets, que deux ou trois roupies par mois; et ceux-ci ne portent que la lance et l'épée. Comme le feu roi donnait beaucoup davantage de paye aux gens de guerre, il était bien mieux servi que celui-ci : il avait toujours une forte armée entretenue, dont le nombre des soldats qu'il payait était effectif. Par ce moyen il empêchait aisément le Grand-Mogol d'entreprendre aucune chose contre lui, et il ne lui était pas tributaire, ainsi qu'est son fils.

Le roi allait autrefois de temps en temps à son palais de Bagnagar, mais il n'y est point entré depuis huit ans, qu'Aurang-Zeb n'étant encore que gouverneur de province, l'y surprit, après avoir fait faire telle diligence

à ses troupes, qu'elles furent aux portes de Bagnagar, avant que le roi eût eu nouvelle qu'elles étaient parties d'Aurangabad; en sorte qu'il se rendit aisément le maître de la ville : néanmoins le roi s'étant déguisé, se sauva par une porte secrète, et se retira à la forteresse de Golconde. Le Mogol pilla la ville et le palais, dont il enleva toutes les richesses, et jusqu'aux plaques d'or dont les planchers de l'appartement du roi étaient revêtus. La reine-mère eut enfin l'adresse d'apaiser le vainqueur : elle traita avec lui au nom du roi, et elle lui accorda une de ses filles en mariage pour son fils, avec promesse qu'il lui laisserait le royaume après sa mort, s'il n'avait point d'enfants mâles, et il n'en a point. Sans cet accommodement, il était sur le point de perdre son royaume, et peut-être la vie. Il craint tout depuis ce temps-là, et il ne se confie, après la reine sa mère, qu'à Sidy Mezafer son favori, et aux Bramins, parce que cette reine est de caste bramine, et toujours entourée de ces sortes de gens. Le roi n'entend les choses que par eux, et il y en a de certains qui sont ordonnés pour écouter ce que le vizir même et les autres officiers ont à dire au roi. Mais sa crainte est bien augmentée depuis que le Grand-Mogol est en guerre avec le roi de Viziapour, qu'il assista au commencement d'une armée de deux cent mille hommes, commandée par un eunuque, et qui fut presque aussitôt rappelée sur les plaintes que l'ambassadeur du Mogol en fit à Golconde. Le roi dit pour s'excuser, qu'on avait envoyé cette armée sans sa participation; et il craint bien fort encore d'avoir les Mogols sur les bras, s'ils viennent à bout du roi de Viziapour, qui s'est défendu jusqu'ici fort généreusement. On voit par là la faiblesse de l'esprit de ce roi; il n'oserait faire mourir ses Omras, quand même ils seraient dignes de mort, et s'il les trouve atteints de quelque crime, il se contente de les condamner à une amende dont il retire l'argent. Les Hollandais même commencent à le gourmander; et il

n'y a pas longtemps qu'ils l'obligèrent à leur abandonner un vaisseau anglais dont ils s'étaient saisis à la rade de Masulipatan, quoiqu'il en eût entrepris la défense.

Il y a aussi à sa cour un prince qui commence à l'inquiéter beaucoup : c'est celui qu'on appelle le petit gendre du roi, qui a épousé la troisième des princesses ses filles, parce qu'il est du sang royal : il prétend à la couronne, quelque promesse que l'on ait faite au Grand-Mogol; et il se fait servir comme le roi, dont jusqu'ici il a été beaucoup aimé : mais il a présentement ce gendre en butte comme les autres, et croit qu'il le veut perdre pour régner, quoiqu'il passe pour un très honnête homme. Il y avait à Bagnagar, près du caravanserail de Nimet-Ullâ, un santon More qui était en grande vénération parmi les mahométans; il logeait dans une maison qu'un grand Omra lui avait fait bâtir, mais il en tenait durant tout le jour les fenêtres fermées, et il ne les ouvrait que vers le soir pour donner des bénédictions à quantité de gens qui lui en demandaient en criant, après avoir baisé la terre en sa présence. La plupart des Omras visitaient tous les soirs ce fourbe; et lorsqu'il sortait, ce qui arrivait rarement, il allait en palanquin, où il se faisait voir tout nu à l'indienne, et le peuple le révérait comme un saint. Les grands seigneurs lui faisaient des présents, et il avait dans le parvis de sa maison un éléphant enchaîné qui lui avait été donné par un grand Omra. Pendant que j'étais à mon voyage de Carnate, le petit gendre du roi donna à ce santon beaucoup de joyaux qui appartenaient à la princesse sa femme, fille du roi; et comme l'on ne savait point le motif de ce grand présent, que peut-être quelque superstitieuse dévotion avait fait faire, on ne manqua pas de dire que c'était pour lever des troupes contre le roi, afin d'envahir la couronne de concert avec le santon. Que ce bruit fût faux ou véritable, il est certain que le roi envoya chez le santon enlever les pier-

reries de sa fille, qu'on emmena l'éléphant, et qu'il eut ordre de sortir du royaume. La fille aînée du roi était femme d'un parent d'un cheïk de la Mecque ; la seconde fille avait épousé Mahmoud fils aîné d'Aurang Zeb, pour les raisons que j'ai déjà marquées, et la troisième est femme du petit gendre, Mirza Abdul-Cossin, qui en a des enfants mâles, et on dit que la quatrième est destinée au roi de Viziapour.

Le roi de Golconde a de grands revenus ; il est propriétaire de toutes les terres de son royaume, qu'il donne à ferme à qui lui en offre le plus, excepté celles dont il gratifie ses amis particuliers, à qui il en laisse l'usufruit pour un temps : les douanes des marchandises qui passent sur ses terres, et celles des ports de Masulipatan et de Madrespatan, lui rapportent beaucoup, et il n'y a presque point de denrées dans son royaume, dont il ne tire des droits considérables.

Les mines de diamants lui font encore un grand revenu, et tous ceux à qui il permet de creuser, à celles qui sont vers Masulipatan, lui donnent une pagode par heure pendant le temps qu'ils y fouillent, soit qu'ils trouvent des diamants, ou qu'ils n'en trouvent pas. Ses principales mines sont dans le Carnate, en divers endroits vers le Viziapour, et il y fait continuellement travailler par six mille hommes qui en tirent tous les jours près de trois livres, et personne n'y creuse que pour le roi.

Ce prince porte, sur le haut de sa tête, un joyau de près d'un pied de long, qu'on dit être d'un prix inestimable. C'est une rose de gros diamants qui a trois ou quatre pouces de diamètre : il y a au haut de cette rose, une petite couronne d'où il sort une branche en façon de palme, mais qui est ronde; et cette palme, qui est courbée par le haut, a de diamètre un bon pouce, et est longue environ de demi-pied ; elle est composée de plusieurs verges qui en font comme les feuilles, et dont chacune a au bout une belle perle en poire : au

pied de ce bouquet il y a deux bandes d'or en façon de bracelets en table, où sont enchâssés de gros diamants qui sont entourés de rubis, qui, avec les grosses perles qui pendent de tous côtés, font un effet admirable : et ces bandes ont des crochets de diamants pour attacher ce joyau à la tête. Enfin ce roi a plusieurs autres pièces considérables et de grand prix dans son trésor, et il n'y a point de doute qu'il ne surpasse tous les rois des Indes en pierreries, et que s'il se trouvait des acheteurs qui lui en donnassent ce qu'elles valent, il n'eût des sommes immenses.

Les Omras sont les grands seigneurs du royaume, qui sont pour la plupart Persans ou fils de Persans : ils sont tous riches; non seulement ils tirent par an de grosses payes du roi pour leurs charges, mais ils profitent extrêmement sur les gens de guerre, dont à peine ils payent la moitié du nombre qu'ils sont obligés d'entretenir : outre cela ils ont des gratifications que le roi leur fait des terres et des villages, dont il leur donne l'usufruit, où ils font faire des exactions extraordinaires par les Bramins qui sont leurs fermiers.

Tous ces Omras ont fort beau train : lorsqu'ils vont par la ville, ils sont précédés par un ou deux éléphants, sur lesquels il y a trois hommes qui portent des bannières. Cinquante ou soixante cavaliers bien vêtus et bien montés sur des chevaux de Perse ou de Tartarie, avec des arcs et des flèches, l'épée au côté et le bouclier sur le dos, les suivent à quelque distance; et ceux-ci sont suivis par d'autres gens à cheval qui jouent des trompettes et des fifres.

L'Omra vient après eux à cheval, entouré de trente ou quarante valets à pied, dont les uns font faire place, les autres portent des lances, et les autres chassent les mouches avec des serviettes fines. Il y en a un qui tient un parasol sur la tête de son maître, un autre porte la pipe à tabac, et d'autres les pots pleins d'eau qui sont dans des cages de cannes suspendues. Le pa-

lanquin, porté par quatre hommes, est après, avec deux autres porteurs de rechange; et cette pompe finit par un chameau ou deux, montés par des gens qui battent des timbales

Lorsqu'il plaît à l'Omra, il se met dans son palanquin, et alors son cheval est mené en laisse. Le palanquin est quelquefois revêtu d'argent, et a ses bambous ou cannes garnis d'argent aux deux bouts, et le seigneur paraît couché tenant en sa main des fleurs, ou fumant du tabac, ou mâchant le betlé et l'aréca, avec une posture efféminée qui marque la dernière mollesse. Tous ceux qui ont une paye un peu considérable, tant mores que gentils, imitent les Omras, et se font porter par la ville en palanquin, bien accompagnés: et l'interprête hollandais à Bagnagar, qui est gentil, va présentement avec un pareil équipage, si ce n'est qu'au lieu de chameaux, il fait rouler un chariot; mais au moins il n'y a point de cavalier qui n'ait son porteur de parasol, ses deux chasseurs de mouches, et son échanson.

Le betlé [1], que ces messieurs mâchent en palanquin, est une feuille qui ressemble assez à celle de l'oranger, encore qu'elle soit moins large; et comme sa tige est faible, on plante ordinairement le betlé auprès de l'arbre d'aréca, où il s'attache : aussi bien les Indiens ne prennent point de betlé sans une noix d'aréca, et on les vend ensemble. L'aréca est fort haut, et ressemble assez au palmier ordinaire : il porte par grappes ses noix, qui sont grosses comme des dattes, et ce fruit est insipide. Ce betlé et cet aréca font la contenance de tous les Indiens, et ils en usent dans la rue et partout. Ils prétendent que cette drogue est excellente pour l'estomac et pour la douceur de l'haleine.

Tous ceux que l'on appelle Omras à Golconde, ne sont pas de la force de ceux dont je viens de marquer le

[1] Bétel.

train ; il y en a de moins riches qui proportionnent leur train à leurs facultés. Outre que la qualité d'Omra est devenue si commune, et on a tant de liberté de la prendre, que les Indiens qui gardent le château et les dehors du palais du roi, au nombre de mille, se font aussi appeler Omras, quoiqu'ils n'aient qu'environ un écu de paye par mois ; mais enfin entre les grands Omras il y en a d'extrêmement riches. On y a vu l'Omra ou plutôt l'émir Gemla, fils d'un vendeur d'huile d'Ispahan, avec des richesses de prince. Il quitta le service du roi de Golconde, pour prendre celui du Mogol, et il est mort gouverneur de Bengale. On sait qu'il avait dessein de se faire déclarer roi de Bengale, où il était très puissant, et qu'il n'attendait pour cela que quelque occasion favorable pour retirer son fils de la cour du Grand-Mogol, où il était détenu comme en otage. Il avait vingt *mans* pesant de diamants ; c'est le poids de quatre cents huit livres de Hollande ; et toutes ses richesses lui étaient venues du pillage qu'il avait fait autrefois dans le Carnate, lorsqu'il était à la tête de l'armée du roi de Golconde, quand ce roi, joint avec celui de Viziapour, fit la guerre contre le roi de Bisnagar. Ce général y prit beaucoup de places en peu de temps ; mais celle de Guendicot, qui est une forteresse située sur la cime d'un rocher inaccessible, arrêta entièrement ses conquêtes. La ville est sur le penchant de la montagne ; il faut presque grimper pour y aller, et il n'y a qu'un chemin étroit qui y donne entrée. Mir Gemla, n'en pouvant venir à bout par la force, se servit de son adresse et de son argent, et il négocia si bien avec ceux que le Naïque envoya pour traiter de la paix, qu'il fit sortir ce gouverneur sous prétexte de se liguer avec lui pour de grands desseins ; mais il ne fut pas plus tôt au rendez-vous, que l'Omra se saisit de sa personne, contre la parole qu'il avait donnée, et il ne le laissa point sortir de chez lui, avant qu'il l'eût mis en possession de Guendi-

cot. Cette place est à dix journées de Saint-Thomé dans les terres.

Il y avait deux mois que j'étais dans le royaume, quand l'hiver se fit sentir ; il commença en juin par quantité de pluies et de tonnerres ; mais ces tonnerres ne durèrent que quatre jours, et la pluie y continua par d'impétueuses averses, avec de grandes bourrasques de vents, jusqu'à la mi-juillet, quoique de temps en temps il y eût quelque beau jour. Le reste de ce mois fut assez beau ; en août, en septembre et en octobre il tomba de grandes pluies, mais sans tonnerre ; les rivières débordèrent tellement, qu'on ne pouvait passer sur les ponts, pas même avec le secours des éléphants. La rivière de Bagnagar abattit près de deux mille maisons, dans lesquelles il périt quantité de gens. L'air était un peu froid durant la nuit et au matin ; pendant le jour il y avait quelque chaleur, mais elle était aussi modérée qu'elle est en France au mois de mai, et l'air demeura ainsi tempéré jusqu'au mois de février de l'année suivante, que les grandes chaleurs commencèrent.

Ces pluies fertilisent merveilleusement les terres de ce royaume, qui rapportent de toutes choses en abondance, et principalement des fruits ; il y a beaucoup de vignes, et les raisins en sont mûrs dès le mois de janvier, quoiqu'il y en ait qu'on ne cueille qu'en février, mars ou avril, suivant que les vignes sont exposées ; on en fait du vin blanc : quand on a cueilli le raisin, on taille les vignes, et elles rapportent du verjus à la Saint-Jean. Le riz et beaucoup d'autres choses se moissonnent aussi deux fois l'an dans ce royaume.

III.

LA VILLE DE DAMAS.

Après m'être reposé quelques jours à Damas, je fis dessein de voir la ville; mais avant que de l'entreprendre, je pris mes mesures pour cela; et comme il m'était nécessaire d'être appuyé de quelqu'un qui eût du pouvoir, je ne manquai pas à rendre visite au Topgi Bachi, qui me reçut avec toute sorte de bonté et d'honnêteté; je dirai dans la suite quel il est, et les bons offices que j'en ai reçus.

La ville de Damas a huit portes : à savoir, la porte du levant, ou Bab Charki, qui regarde du côté du midi, le long des murailles qui sont opposées au levant; Bab-Tchiaour, qui regarde le midi; Bab-Jabie, qui regarde le couchant, tirant un peu vers le midi; Bab-Choucaroüa ou Bab-Espahi, c'est-à-dire, porte des Espahis, à cause qu'on y vend les harnais qui sont nécessaires aux cavaliers; elle regarde le couchant; on la nomme encore la porte du Sérail, à cause qu'elle est vis-à-vis du sérail; Bab-Paboutche, ainsi nommée à cause que c'est le lieu où l'on vend les pabouches ou souliers ; elle regarde entre le couchant et le nord, mais un peu davantage le couchant : Bab-Fardis, c'est-à-dire, porte de Paradis, qui regarde entre le couchant et le nord, mais plus vers le nord; Bab-Salem ou porte de paix, ainsi nommée, à cause que l'on n'y paye aucun droit d'entrée ni de sortie, un grand seigneur lui ayant donné cette franchise; elle regarde le nord; enfin Bab-Thoma, qui porte le nom de ce saint, à cause qu'il y a tout auprès en dehors, une église ruinée, dédiée à saint Thomas, qui regarde le nord.

J'ai fait le tour de la ville en dehors suivant les mu-

railles, en cinq quarts d'heures, en allant assez bon pas; mais les faubougs sont deux fois plus grands que la ville, et entre autres le Baboullah, qui est un faubourg hors la porte Jabie, qui s'étend trois ou quatre milles en longueur. On l'appelle Baboullah, comme qui dirait porte divine; à cause que c'est par là, que passe le présent que l'on envoie de Damas à la Mecque.Dans ce tour je remarquai qu'on ne voit des murailles par dehors, que depuis Bab-Tchiaour, passant par devant Bab-Charki, et ensuite devant Bab-Thoma, jusqu'à Bab-Salem; le reste étant couvert de maisons bâties par dehors. Depuis Bab-Tchiaour jusqu'à Bab-Thoma, les murailles sont doubles, bien hautes, bien bâties de bonnes grosses pierres, et garnies de beaux créneaux; flanquées de belles tours, d'espace en espace, la plupart rondes; il y en a quelques-unes de carrées, mais peu. Les murailles intérieures sont hautes d'environ quatre toises; les extérieures, qui en sont éloignées de près de deux toises, sont hautes d'environ trois toises et demie, et l'entre-deux est rempli de terre à quatre ou cinq pieds près du haut. Devant ces murailles, il y a un fossé large d'environ cinq toises, et profond de deux et demie.

Les tours de la muraille intérieure sont éloignées l'une de l'autre d'environ quarante pas, de deux pieds chaque pas, et elles ont environ huit pas de diamètre. Les tours de la muraille extérieure sont éloignées l'une de l'autre d'environ soixante pas, et elles ont environ dix pas de diamètre; mais cela n'est pas juste en tout. Les tours carrées ont pour le moins quinze ou seize pas de large; et de Bab-Thoma jusqu'à Bab-Salem les murailles sont simples, avec un fossé devant.

Une fois je mesurai la longueur de la ville, à savoir depuis Bab-Charki, jusqu'à Bab-Jabie, qui est le *vicus rectus*; je fus un quart d'heure à faire ce chemin, et je comptai deux mille cent pas.

Voyons les lieux et les choses en détail. Ce qu'on vi-

site ordinairement à Damas avant toutes choses c'est la maison d'Ananias, qui est habitée par un cheïk : j'y fus avec quelques-uns de mes amis, et nous y entrâmes moyennant quelques âpres. Après avoir passé la porte, et tourné à main gauche, nous descendîmes par quatorze degrés dans une cave qui était autrefois une église, dont le plancher et le pavé étaient de mosaïque, et l'on en voit encore quelque reste dans le pavé ; à présent c'est une mosquée qui est assez claire, pour être si avant sous terre : ce lieu, dit-on, était la chambre où logeait Ananias, lorsque Dieu lui ordonna d'aller trouver Saul, ainsi qu'il est rapporté dans les Actes des Apôtres.

Après avoir visité cette maison, où il n'y a rien de curieux que l'antiquité, nous allâmes gagner la porte nommée Bab-Charki, c'est-à-dire porte de levant ; on l'appelle aussi porte Saint-Paul, à cause qu'elle est proche du lieu par où ce saint Apôtre fut descendu dans une corbeille. Cette porte commence le *vicus rectus*, dont il est fait mention dans la sainte Écriture, et qui va jusqu'à la porte Jabie.

Ayant passé cette porte nous tournâmes à main droite, et après avoir cheminé quelques pas, nous vîmes à une des tours carrées, qui sont dans la muraille de la ville, à environ deux toises de hauteur, deux pierres de taille, sur chacune desquelles il y a une fleur de lys fort bien gravée : et entre ces deux pierres, où sont ces deux fleurs de lys, il y en a une troisième avec une inscription en franc ; mais les caractères en sont si usés, qu'on ne les saurait plus lire. A côté de chaque fleur de lys, sur deux autres pierres, il y a deux lions gravés, et proche de chaque lion un grand chardon. Il y en a qui veulent croire que ce sont les Français qui ont fait bâtir cette tour; cela pourrait être, mais il est plus vraisemblable de croire que les Turcs ont apporté ces pierres toutes taillées, et ainsi ciselées de Banias, ou de quelque autre lieu qui avait

été possédé par les Français, et que les Turcs ont ruiné; car ils sont assez paresseux pour aimer mieux faire venir de loin des pierres toutes taillées, que d'en tailler sur les lieux. Après cela, nous vîmes dans la campagne, à quelques centaines de pas, le lieu où l'on enterre les Chrétiens et les Juifs, chaque religion ayant néanmoins son cimetière séparé par quelque espace.

Nous étant ensuite éloignés de quelques pas des murailles, nous vînmes à l'endroit où fut lapidé saint Georges le Portier, par les Juifs, qui l'accusaient d'avoir fait sauver saint Paul. Ce lieu est comme une cour, au milieu de laquelle est le tombeau de ce saint; il est fait de pierres de taille, et couvert d'un petit pavillon en pyramide, et au bas il y a une petite ouverture, dans laquelle les Chrétiens entretiennent ordinairement une lampe; leur dévotion y est grande, et elle est imitée par les Turcs même, qui disent, aussi bien que les Chrétiens, qu'il s'y fait tous les jours des miracles, et que plusieurs Turcs malades y ayant passé une nuit, en sont sortis le matin en bonne santé : le jour de la fête de ce saint, l'on voit quantité de monde, tant hommes que femmes et enfants, Chrétiens et Turcs, qui viennent à ce tombeau. A l'entrée de la cour où il est à main gauche, il y a un endroit destiné pour enterrer ceux qui meurent pour la foi de Jésus-Christ; et lorsque quelque Chrétien est défunt, l'on porte premièrement son corps en ce lieu-là, et après y avoir chanté l'office des Morts, on le transporte au lieu destiné pour sa sépulture.

Étant sortis de ce lieu nous cheminâmes toujours en droite ligne des murs de la ville, et peu après nous les joignîmes à l'endroit où saint Paul fut descendu dans une corbeille par-dessus la muraille. Il y a là une porte que les Turcs ont fait murer, parce qu'ils sont persuadés que la ville ne sera prise que par cette porte; et au-dessus, ils ont fait mettre une grande pierre, avec quelques lignes arabes gravées, qui portent que

c'est là le lieu par où saint Paul, apôtre de Jésus, descendit pour se sauver des Juifs.

Nous revînmes ensuite dans la ville par la porte appelée Bab-Tchiaour; nous allâmes dans le *vicus rectus*, et suivant cette rue, nous passâmes dans un beau bazar fort large, et couvert de charpenterie en dos d'âne, bien garni de boutiques des deux côtés; on l'appelle le bazar des toiles, à cause qu'on n'y vend rien autre chose ; et j'y appris en passant que la rote de Damas est un poids qui répond à cinq livres de France.

Après avoir traversé la moitié de ce bazar, qui est fort long ; nous détournâmes à main gauche, et nous allâmes par une petite rue à la maison de Juda, qui est là proche, où l'on tient en ce pays, que saint Paul se tint caché durant trois jours, et que ce fut où Ananias l'alla trouver. Nous entrâmes dans cette maison, qui était autrefois une belle et grande église, et l'on y voit encore une belle porte de fer, par où nous passâmes ; après quoi nous vînmes dans une petite chambrette, où est le tombeau d'Ananias, muré contre la muraille, dessus lequel il y a une couverture de drap vert, où sont des lettres arabes cousues ; je les lus, et il y a ces paroles : *Veli allah el Ahmed rivan*, ce qui veut dire : le saint de Dieu *Ahmed* ici dormant, ou enseveli. Les Turcs lui portent grand respect, et ils ont pris cette maison à cause du profit qu'ils en reçoivent des Francs, qui leur donnent quelque chose quand ils y vont.

Nous revînmes ensuite dans le bazar des toiles, ou le *vicus rectus ;* et de là, à main gauche, nous arrivâmes proche d'une porte, qui sépare ce bazar des toiles, d'un autre bazar qui est au bout, où il y a une fontaine, de l'eau de laquelle on dit qu'Ananias baptisa saint Paul : après avoir passé cette porte, nous entrâmes dans un autre bazar, qui est encore du *vicus rectus*, dont le commencement est couvert en dos d'âne, et le plancher

du reste est plat et fait de solives rondes : l'on y vend aussi des toiles. Enfin nous vînmes jusqu'à la porte de la ville appelée Bab-Jabie, où finit le *vicus rectus*.

L'ayant passée, et, après quelques pas, tourné à main gauche, nous nous trouvâmes dans un grand bazar, où l'on fait des boîtes de bois. Ce bazar est plus large que pas un autre; il est couvert de charpenterie en dos d'âne, soutenue par plusieurs grandes arcades de pierre, qui y sont d'espace en espace : ce lieu est nommé Sinanie, du nom d'un Bacha de Damas appelé Sinan, qui le fit bâtir, comme il a fait plusieurs autres beaux ouvrages publics en divers endroits de Turquie, et tous ses ouvrages portent son nom.

Passé la porte, en entrant dans ce bazar, l'on voit la mosquée verte, ainsi nommée à cause qu'il y a un clocher tout revêtu de briques vertes recuites, ce qui le rend tout à fait luisant; le haut est couvert d'un pavillon de même étoffe, excepté la pointe du clocher qui est couverte de plomb. Nous passâmes devant la porte de cette mosquée, et je vis dans le peu de temps que j'osai la considérer, une grande cour pavée de belles pierres, avec un bassin de fontaine au milieu; au bout de cette cour, il y a un portique soutenu de huit colonnes de marbre, d'ordre Corinthien, dont les six du milieu sont cannelées; ces huit colonnes portent autant de petits dômes couverts de plomb, qui couvrent le portique, duquel on entre dans la mosquée par trois portes. Elle a un gros dôme tout couvert de plomb, et à côté vers le couchant, il y a un clocher ou minaret revêtu de même, et couvert d'un pavillon de même matière. Les Turcs disent que cette mosquée fut faite en cet endroit, parce que Mahomet, étant venu jusque là, ne voulait pas entrer dans la ville, disant qu'elle était trop délicieuse ; et pour s'en éloigner promptement il mit un pied sur une montagne qui n'en est pas loin, et sur laquelle il y a une petite tour, et de là ne fit qu'un saut à la Mecque: c'est pour cette raison qu'ils

ont affecté de couvrir cette mosquée de vert, qui est la couleur de ce faux prophète. D'autres avouent bien que Mahomet vint jusqu'en cet endroit et ne voulut point entrer dans la ville, mais ils disent que ce fut Ali qui fit ce beau saut. Quoi qu'il en soit, ils nomment Damas Chamschérif, c'est-à-dire, Damas la noble, à cause que Mahomet y est venu.

De là, nous fûmes regagner les murailles de la ville, et venant le long de la rue du Sérail, nous vîmes à notre gauche un beau tombeau fait en dôme, élevé de plusieurs toises et couvert de plomb, ensuite duquel il y a une belle mosquée accompagnée d'une cour ou parvis; sa face est vers le nord, et au bout de la cour, on trouve un portique soutenu de six colonnes, par où l'on entre dans la mosquée, qui est couverte d'un fort gros dôme, qui en a un autre moindre à chacun de ses côtés; tous trois sont couverts de plomb : son fondateur fut un Bacha appelé Hasan, qui, à sa mort, laissa de l'argent pour bâtir cette mosquée et son tombeau.

Continuant notre chemin nous vînmes jusqu'à un endroit de la rue où est à main gauche le sérail du Bacha, qui paraît assez beau. Il y a au-dessus de la porte un pavillon en pyramide; mais cela n'est fait que de terre, et n'est point revêtu; c'est l'appartement du Kiaya du Bacha, et à main droite est le château. La porte appelée Bab-Espahi, ou Bab-Bazar-Espahi, est en cet endroit. Nous entrâmes dans la ville, et nous allâmes le long du château, qui était à notre gauche, ayant le fossé entre eux deux, où il y a de l'eau : ce château sert de muraille à la ville de ce côté-là, et son étendue est jusque vers la porte des paboutches ; il est grand et carré, et bien bâti, tout de pierres taillées en table de diamants; ses murailles sont fort hautes, et il y a d'espace en espace de grandes et hautes tours carrées, bâties de même que le reste, et qui sont fort proches les unes des autres. Ayant cheminé le long de tout ce côté-là, nous prîmes le second côté, qui sert aussi de

muraille à la ville : nous y vîmes une chaîne de pierre faite d'une seule pierre, quoiqu'elle soit composée de plusieurs chaînons taillés l'un dans l'autre ; elle est attachée fort haut à la muraille ; il y en avait encore une autre plus longue, mais elle tomba dans le fossé par un mauvais temps, il y a six ans, et se rompit.

De là nous passâmes devant la porte du château où nous vîmes quelques canons qui en défendent l'entrée ; ensuite nous vînmes gagner le marché des paboutches, et, l'ayant passé, nous allâmes par de petites rues en trouver une, où il y a deux mosquées, dans lesquelles sont les sépulcres de quelques rois de Damas : c'étaient autrefois des églises de Chrétiens. Il y en a une dans laquelle on ne saurait voir : mais nous regardâmes dans l'autre par de belles grilles d'acier bien poli. Cette mosquée est toute ronde et couverte d'un beau dôme de pierres de taille, au-dessous duquel il y a tout alentour plusieurs fenêtres ; elle est revêtue en dedans de marbre de plusieurs couleurs, depuis le pavé jusqu'à la hauteur d'environ trois toises ; et de là jusques aux fenêtres, ce sont plusieurs belles peintures d'églises d'arbres à la mosaïque. Au milieu de la mosquée on voit deux tombeaux l'un contre l'autre, sur une estrade de marbre élevée d'environ demi-pied. Ces tombeaux sont de bois de cèdre bien travaillés ; ils sont hauts d'environ 4 ou 5 pieds, et faits en dos d'âne. On dit que l'un renferme le corps du roi Daër, qui, de Chrétien se fit Turc et tourmenta fort les Chrétiens ; et les Turcs disent qu'on n'y peut tenir aucune chandelle, ni lampe allumée ; il est certain qu'en deux fois que j'y ai passé je n'y en ai point vu. Proche de ces tombeaux, il y a quelques alcorans enchaînés à des pupitres de même matière que les tombeaux, et quoique toutes les deux fois que j'y ai passé je n'y aie vu personne, je m'imagine néanmoins qu'il y a des gens gagés pour lire ces alcorans pour les âmes de ces rois, selon la coutume des grands seigneurs de la religion maho-

métane, qui laissent ordinairement, à l'heure de leur mort, de grands biens pour faire ces prières.

Ayant, autant que nous pûmes, considéré cette mosquée, nous vînmes à une autre qu'on appelle la grande mosquée. Je tournai tout autour pour la voir à plusieurs fois par les portes qui étaient ouvertes : car un chrétien n'oserait y mettre le pied, ni même s'arrêter devant la porte. Quelques Turcs m'offrirent bien de m'y faire entrer avec un turban de Turc, mais je ne voulus point accepter cette offre : car étant reconnu il aurait fallu mourir, ne voulant pas (avec la grâce de Dieu) renier ma foi. Du côté du couchant l'on entre dans cette mosquée par deux grandes portes de bronze, hautes de près de quatre toises, qui sont fort bien travaillées et pleines de figures bizarres : l'on voit au milieu de chacune un calice bien gravé. Je vis par ces portes la largeur de la mosquée, qui peut être environ de dix-huit toises : elle a deux rangs de grosses et grandes colonnes de marbre gris à la Corinthienne, qui la séparent en trois nefs : et toutes ces colonnes soutiennent à deux une arcade ; et au-dessus de chaque arcade, il y a deux autres petites arcades, divisées par de petites colonnes ; ce qui ressemble assez à des fenêtres : le pavé est tout de belles pierres luisantes comme des miroirs. Cette grande mosquée, qui s'étend du levant au couchant, est couverte de charpenterie en dos d'âne, et son dôme, qui est fort gros, est au milieu ; mais du côté du nord, à l'endroit où ce dôme est le plus large, il y a des petites fenêtres en voûte tout autour; et depuis les fenêtres jusqu'à une hauteur semblable à celle des fenêtres, qui peut être de trois ou quatre pieds, il est revêtu de pierre verte cuite, ce qui fait un bel objet à la vue, et le reste est couvert de chaux.

A chaque côté de la face de la mosquée, il y a un clocher carré avec des fenêtres comme les nôtres ; mais celui qui est au côté du levant est plus haut et plus

large, et l'on dit qu'il fut fait du temps qu'on bâtit premièrement cette église, qui depuis a été réduite en mosquée. Les Turcs assurent que c'est par ce clocher que Jésus doit revenir en ce monde. Il y a un troisième clocher derrière le dôme, qui est diamétralement opposé à celui du Messie, et ce dernier est rond et a été fait par les Turcs aussi bien que le carré plus petit. J'allai, une nuit du ramadan, par-dessus des terrasses, jusqu'aux fenêtres de cette mosquée, qui sont faites comme celles de nos églises et ont des carreaux de verre ajustés dans du plâtre, qui sont travaillés en figures. Je regardai dedans par un carreau d'une de ces fenêtres, d'où je vis le bout de la mosquée, ce que je ne pus pas faire par les autres, parce qu'elles sont garnies en dehors de fil d'archal. J'y aperçus, à la lueur des lampes, dans le *keblay*, qui est exposé au midi, un trou grillé de fer doré, dans lequel on dit qu'est la tête de saint Zacharie : je n'en pus voir les autres ornements, excepté les lampes, dont il y a grande quantité, et les colonnes dont j'ai parlé.

Outre les deux rangs de colonnes, qui sont dans le corps de la mosquée au nombre de trente-huit, à dix-neuf pour chaque rang, il y en a encore pour le moins soixante, tant dans la cour qu'aux portiques qui sont aux entrées de la cour. Voici ce que j'ai pu remarquer de cette cour et de ses portiques, et de tout le dehors de cette mosquée, en ayant fait plusieurs fois le tour.

Du côté du couchant, il y a trois portes de bronze embellies de plusieurs ouvrages, et devant ces portes, au dedans de la cour, il y a un portique qui est divisé en deux allées par huit grosses colonnes, dont quatre sont en longueur et quatre en largeur, et ces colonnes supportent des arcades, au-dessus desquelles il y a deux autres petites arcades, faites en façon de fenêtres, divisées par une petite colonne. De ce portique l'on va à la cour, qui est fort grande et spacieuse, et toute pavée de grandes pierres de marbre gris fort luisant,

de même que celui de la mosquée et des portiques. Vers le bout de la cour, il y a une manière de petite chapelle avec son dôme couvert de plomb, qui est soutenu de plusieurs colonnes de marbre, et l'on dit que c'était le baptistaire. De cette entrée du couchant, l'on voit à l'extrémité de la cour la porte du levant, et, à main droite, le corps de la mosquée.

Du côté du midi, au bazar du pic (ainsi nommé à cause que l'on y vend des draps qu'on aune avec le pic, qui est une mesure revenant à peu près à deux tiers d'aune), il y a une entrée dans la mosquée et deux belles portes revêtues de bronze, où l'on voit des calices dans le milieu de chacune.

Du côté du levant, il y a trois portes de bronze et un portique comme celui dont je viens de parler, et ensuite une cour vers le bout de laquelle, près la porte du couchant, il y a encore une forme de chapelle beaucoup plus haute que celle qui est du côté du levant, qui est soutenue et couverte de même, et, de cette porte, l'on voit celle du couchant, et alors on a la mosquée à main gauche.

Du côté du nord, il y a aussi une porte de bronze par où l'on entre dans la cour, et l'on voit, en face, le côté de la mosquée, qui lui est opposé : dans la muraille de ce côté, il y a plusieurs fenêtres faites comme celles de nos églises, mais qui commencent à deux ou trois pieds de terre, et elles sont vitrées et garnies en dehors de fil d'archal. Il y a encore, dans cette cour, un réservoir d'eau dessous une coupelle, soutenu de plusieurs colonnes, et, outre cela, un fanal qui n'est soutenu que de deux. Voilà tout ce que j'ai pu remarquer de cette mosquée.

Un jour, je sortis de la ville par la porte appelée Bab-Thoma, et, tout auprès, je vis l'église dédiée à saint Thomas. La porte en était fermée parce que le dedans est tout ruiné et ressemble plutôt à un jardin qu'à une église, étant tout découvert et plein d'herbes.

Néanmoins, il y reste encore une manière de portail, qui est un cintre soutenu de deux colonnes; mais, outre que ces colonnes n'ont pas plus d'un pied au-dessous du chapiteau, elles sont enfoncées dans la muraille ; dessous, il y a trois autres cintres soutenus de trois colonnes de chaque côté, et le travers de la porte est aussi soutenu d'une colonne de chaque côté : toutes ces colonnes sont de marbre et cannelées. A l'opposite de cette porte, il y a une petite tour ronde faite en damier, car elle est bâtie de petites pierres d'environ demi-pied en carré, mais qui sont posées de telle manière qu'après chaque pierre il y a un trou carré de même grandeur, et ainsi partout alternativement. On appelle cette tour la tour des têtes, à cause qu'il y a peu d'années que plusieurs Druses, voleurs de grands chemins, contre qui l'on faisait la guerre fort et ferme, ayant été pris, l'on en mit les têtes dans ces trous, de sorte qu'ils en étaient tous remplis.

De là, nous tournâmes à main gauche et, suivant le long des murailles, nous vînmes à une mosquée qu'on dit avoir été un temple de Sérapis ; cependant, l'on prétend que le corps de saint Siméon Stylite y repose, y ayant été apporté d'Antioche. Quoi qu'il en soit, les Turcs disent que le *Muesem* n'y peut crier la prière comme aux autres mosquées, et que, lorsqu'il veut crier, la voix lui manque. Ils lui portent grand respect, et l'on me raconta qu'un jour un Vénitien, ayant corrompu par argent les gens du cheïk qui gouverne ce lieu, voulut enlever le corps de saint Siméon pour le conduire à Venise, mais que le cheïk, en ayant eu quelque soupçon, fit une grosse avanie de plusieurs milliers d'écus à ce Vénitien, et, depuis ce temps-là, ils ont fait griller la sépulture de ce corps, outre qu'il y a toujours des schérifs qui y lisent l'Alcoran.

De ce temple nous allâmes en un endroit où trois rivières, qui passent par Damas, se joignent à la sortie de la ville et font tourner des moulins à farine. Nous

fûmes ensuite à la ladrerie, qui est entre les portes Bab-Thoma et Bab-Charki, mais plus près et presque tout contre cette dernière; elle n'est éloignée des murailles de la ville que de quelques pas. Les gens du pays disent que c'est le même hôpital que fit faire Naaman, lieutenant du roi de Damas, à Guéhasi, valet d'Élisée, dont l'histoire est dans le quatrième livre des Rois, chapitre cinquième. Cet hôpital a de grands revenus.

Étant de retour dans la ville, je vis dans la rue des Tailleurs, par une grille de fer, une chambre où il y a deux corps que les mahométans disent être de deux saints de leur loi. A quelques pas de là, il y en a une autre où il y a aussi un corps à qui ils rendent le même honneur; je ne pus apprendre les noms de ces faux saints.

Il y a quantité de belles fontaines dans Damas, et, entre autres, celle qui est vis-à-vis de la porte de la grande mosquée qui regarde le levant: elle est sous un dôme presque plat. C'est un bassin rond, d'environ deux toises de diamètre, où il y a au milieu un tuyau qui jette quantité d'eau à la fois et avec tant de force, qu'elle saillit presque jusqu'au haut du dôme, et, si l'on voulait, il serait aisé de la faire jeter encore plus haut, parce que sa source est bien plus élevée.

Ayant fait dessein, pendant que j'étais à Damas, de voir ce qu'il y aurait de plus curieux dans son territoire, je fis partie avec des amis pour aller au lieu que l'on appelle les Quarante-Martyrs. Nous sortîmes de la ville par la porte du Sérail, et ayant traversé le marché aux chevaux, nous allâmes par une belle rue large et longue, toute pavée, et qui a assez de rapport à l'avenue de la porte di Popolo de Rome. Elle nous conduisit presque jusqu'au village appelé Salaïn Crache; après l'avoir passé, nous montâmes une montagne fort rude et fort stérile, parce qu'elle n'est que de roche vive. Il nous fallut descendre de dessus nos ânes et

cheminer à pied dans des chemins par où il faut monter, qui sont presque perpendiculaires. Après bien de la peine nous arrivâmes au lieu des Quarante-Martyrs, éloigné de la ville d'une bonne demi-lieue; je n'ai jamais monté de montagne plus droite. Il y a là une petite maison où demeure un cheïk, qui nous mena dans une grotte taillée dans le roc, où il nous fit voir un endroit où l'on dit qu'Élie jeûna quelque temps et y fut nourri par un corbeau. Tout proche dans un trou, il nous montra le lieu où les gens du pays disent que sont enterrés les Quarante-Martyrs; mais il n'y a ni tombeau, ni os, ni cendres. Il nous fit voir encore dans le plancher de cette grotte, qui est un roc vif, bien dur, et de pierre semblable à celle dont on fait du feu, et d'où il découle beaucoup d'eau, la figure d'une main qu'ils disent être la main d'Élie, mais qui n'est autre chose que des veines du roc, qui représente assez imparfaitement des doigts fort grands et gros, et au nombre de plus de cinq, même de six; et je ne sais si Élie a jamais été là. Pour les Quarante-Martyrs, voici comme ils en content l'histoire. Un Juif ayant été faire secrètement ses besoins dans une mosquée, le roi ou le pacha ayant su le matin qu'on y avait trouvé cette ordure, en fut fort en colère, et fit faire recherche de l'auteur. Le Juif, qui était ennemi des Chrétiens, lui dit qu'il savait assurément que c'étaient eux qui l'avaient fait en mépris de sa religion; sur quoi il les fit tous emprisonner, et après quelque temps il y en eut quarante, qui par un zèle decharité, afin de sauver la vie aux autres, s'accusèrent de ce prétendu crime; ce qui fut cause qu'il les fit mourir tous quarante, quoiqu'il jugeât bien qu'ils n'en étaient pas tous coupables. Sur la même montagne, mais à quelques centaines de pas de là, est le lieu des Sept-Dormants, selon que le pensent les gens du pays. On y montre une grotte où il y a sept trous bouchés, dans lesquels ils croient qu'étaient les Sept-Dormants, et même quel-

ques-uns disent qu'ils y dorment encore; mais en racontant ces choses, ils confondent tant d'histoires, qu'il est bien difficile de savoir la vérité de ce qu'ils en croient. Nous rentrâmes dans la ville par la porte des paboutches.

Pour bien voir Damas, il faut aller à ce lieu des Quarante-Martyrs. Il est au milieu d'une montagne, qui est au nord à l'égard de la ville ; elle s'étend du levant au couchant, et est longue et étroite. Du côté du levant elle est en pointe, et du côté du couchant l'on voit le faubourg appelé Bab-Ullah, dont j'ai déjà parlé, qui s'étend en longueur vers le couchant, de plus de trois ou quatre milles.

Cette ville est au milieu d'une grande plaine bordée tout autour de montagnes, mais toutes éloignées de la ville presque à perte de vue ; celles du côté du nord, où sont les Quarante-Martyrs, sont les plus proches. Du côté du nord elle a quantité de jardins, tous remplis d'arbres, la plupart fruitiers ; ces jardins occupent le terrain, depuis la montagne des Quarante-Martyrs, jusqu'à la ville ; de sorte qu'il semble de loin que ce soit une forêt.

Une autre fois j'allai passer devant le sérail du Bacha, et ayant encore cheminé quelques pas vers le nord, je trouvai dans la première rue, à main gauche, une mosquée qui était autrefois une église dédiée à saint Nicolas : j'entrai dedans, et remarquai que cette église était très grande et magnifique, accompagnée d'une fort grande cour, entourée d'un cloître, et dont les voûtes sont soutenues de plusieurs grandes colonnes de marbre. Tout ce cloître et la cour, qui est encore pavée de belles grandes pierres, étaient de l'église, avec un grand espace fermé et couvert, qu'ils ont changé en mosquée ; et ils ont abattu toutes les voûtes qui couvraient ce que j'appelle cour, et ils y ont fait entrer une des rivières de Damas, appelée Banias, qui traverse sa longueur. C'est là qu'on va

charger d'eau les chameaux qui vont à la Mecque; et c'est pour cela seulement qu'ils y ont fait passer cette rivière : il y a aussi plusieurs arbres qui rendent ce lieu fort agréable.

Étant sorti de cette cour, j'allai aux Derviches, qui sont à quelques pas de là, et du même côté : ils sont fort bien logés, et ont plusieurs jardins par où passe la rivière Banias auparavant que d'aller à l'église de Saint-Nicolas. Le nom de Derviche est composé de deux mots persans, à savoir de der, qui veut dire porte, et visch, qui signifie seuil, comme qui dirait le seuil de la porte ; leur instituteur prit ce nom, pour témoigner qu'il prétendait que cet Ordre fît particulière profession d'humilité, en se comparant au seuil de la porte, que tout le monde foule aux pieds.

Après avoir vu cette maison je continuai mon chemin, et je vins au Champ-Damascène, qui est peu éloigné. C'est un grand champ plein d'herbes, qu'on appelle le Meïdan : il est tout entouré de jardins, et la rivière Banias y passe. Environ vers le milieu il y a une petite colonne en terre, haute d'environ quatre pieds, et ils disent que c'est l'endroit où Dieu forma le premier homme. Ce lieu est fort agréable, et pour cela quand il passe quelque homme de qualité à Damas, il plante ses tentes en cet endroit.

Étant arrivé à ce champ, je tournai à main droite, et j'entrai dans le Morestan, qui est au milieu d'un des côtés de ce champ. Je me trouvai dans un cloître carré, couvert de petits dômes, soutenus de colonnes de marbre, dont les premières bases sont de bronze; au côté par où j'entrai, et à celui qui est vis-à-vis, il y a des chambres pour recevoir les pèlerins de quelque religion qu'ils soient. Chaque chambre est couverte d'un gros dôme, et a sa cheminée, deux armoires et deux fenêtres, à savoir une sur le préau et une de l'autre côté. Le cloître a deux fois autant de dômes que les chambres. Ce côté à main droite est destiné pour les

cuisines, où il y a plusieurs grandes chaudières, dans lesquelles on fait cuire tous les jours, même durant le ramadan, du pilau et autres viandes semblables que l'on distribue à tous ceux qui se présentent, de quelque religion qu'ils soient. Le côté opposé aux cuisines est la mosquée, devant laquelle il y a un beau portique, couvert de dômes, comme le reste du cloître; mais ils sont un peu plus élevés et soutenus de colonnes plus hautes. Cette mosquée est couverte d'un fort gros dôme accompagné d'un beau minaret de chaque côté, et tous ces dômes et minarets sont couverts de plomb. Le long du cloître, en dedans du préau, il y a un beau jardin, où sont plantés plusieurs arbres; il est fermé, des quatre côtés, de balustrades de bois, hautes de cinq ou six pieds; de sorte qu'il laisse au milieu une grande place pavée de belles grandes pierres, dans laquelle il y a un bassin de figure oblongue, ou plutôt un canal fort large, par où passe la rivière Banias. Cet hôpital fut bâti par Soliman second, qui prit Rhodes, pour loger les pauvres pèlerins de toutes religions; et quand j'y passai, il y avait déjà plusieurs personnes qui étaient venues pour faire le voyage de la Mecque. Je sortis de cet hôpital par le côté opposé à celui par où j'étais entré; et je vis, à main gauche, les écuries où l'on met les chevaux des pèlerins, s'ils en ont. Continuant mon chemin, je trouvai à main droite un autre cloître de même architecture que le précédent, et qui est du même hôpital; il est pour les pauvres écoliers, et il a aussi sa mosquée.

Étant sorti du Morestan, marchant en droite ligne, je passai par une rue où sont, des deux côtés, de petites chambres, aussi pour les pauvres pèlerins, et au-dessus il y a des chambres pour les pauvres pèlerines. Je vins ensuite à une grande maison, qui a une cour carrée, où l'on fait le biscuit pour la Mecque; et j'en vis plusieurs centaines de grands sacs tout pleins, quoiqu'il y eût encore plus de trois semaines jusqu'au

temps du voyage. L'on faisait cette provision, parce que c'est la coutume qu'à Damas l'on charge, aux dépens du Grand Seigneur, deux cents chameaux de biscuit, et autant d'eau, pour faire des aumônes, par le chemin, aux pauvres pèlerins.

Suivant ma route, je traversai le marché aux chevaux, où est dressée une grande pierre, haute de quatre à cinq pieds, large d'environ trois et épaisse d'environ demi-pied, où il y a plusieurs lignes d'écriture gravées en arabe, mais si usées, qu'on ne les saurait lire qu'avec bien de la peine; elles disent que lorsque cette pierre sera couverte d'eau, Damas sera pris. Néanmoins, M. de Bermont, qui me conduisait en ces lieux-là, me dit qu'il avait vu, quelques années auparavant, une si grande inondation, qu'il croyait que cette pierre fut couverte d'eau ; au moins selon ce qu'il put voir d'un lieu élevé assez proche, d'où il découvrait toute cette place, et ne voyait plus cette pierre, près de laquelle on a fait autrefois mourir plusieurs religieux de saint François pour la foi.

Nous vînmes ensuite au bazar des selles de chevaux; on le nomme ainsi, parce que c'est la seule marchandise qui s'y vend; après y avoir cheminé quelques pas, nous vîmes à main gauche le grand bain que je décrirai. Nous rentrâmes ensuite dans la ville par la porte des Paboutches; des deux côtés de cette porte il y a une grande fleur de lys taillée dans la pierre. Nous passâmes devant la porte appelée Bab-Fardis, qui était à notre gauche, pour aller gagner la porte Salem, hors de laquelle, mais tout auprès, l'on voit la jonction de trois rivières; et comme en cet endroit il y a plusieurs jardins, le lieu est tout à fait agréable. Cotoyant toujours les murailles, nous rentrâmes dans la ville par la porte appelée Bab-Thoma et revînmes à notre logis.

Tous les cafés de Damas sont beaux, et ils ont beau-

coup d'eau ; mais les plus beaux sont dans les faubourgs, entre autres celui qui est dans la Sinanie et qu'on appelle le Grand-Café, à cause de sa vaste étendue, est charmant par la quantité de fontaines jaillissantes que l'on y voit dans de grands bassins pleins d'eau. Celui qui est proche de la porte du Sérail, et que l'on nomme le café du Pont, parce qu'il est auprès d'un pont sur une rivière, est d'autant plus délicieux, que la rivière le borde d'un côté et qu'il y a des arbres tout du long à l'ombre desquels ceux qui sont sur les *mastabés* du café jouissent agréablement du frais et de la vue de la rivière, qui passe au-dessous d'eux. Le café des Deux-Rivières, qui est proche de la porte des Paboutches et où finit la longueur du château, est encore beau et grand ; il y a deux rivières qui y passent et qui sont au bout d'une grande salle couverte ; une petite île pleine de rosiers et d'autres plantes, dont le vert et la diversité des couleurs avec l'odeur des fleurs réjouissent en même temps plusieurs sens et donnent beaucoup d'agrément à une situation déjà si avantageuse ; car il faut savoir que ces rivières, que je nomme petites, n'ont cependant pas moins de quatre toises de large et en ont ordinairement cinq ou six. Chacun sait ce que c'est que la graine de café, dont ces lieux prennent leur dénomination ; j'en ai parlé dans mon premier voyage ; j'ajouterai seulement ici ce que j'ai appris des qualités de ce breuvage, à savoir qu'étant pris fort chaud il tire les fumées de la tête, médiocrement chaud il resserre le ventre, et froid il le lâche.

Il y a à Damas des Capucins et des religieux de Terre-Sainte, qui ont leurs maisons proches les unes des autres, dans la contrée des Maronites, et tout vis-à-vis de leur église, où même ils vont célébrer la sainte messe, parce que chacun de ces Ordres y a sa chapelle. Il y a aussi dans cette ville des Pères Jésuites, mais ils demeurent assez loin de là, dans le quartier des Grecs, et ils célèbrent dans leur propre maison.

Je demeurai à Damas vingt-quatre jours, mais j'aurais bien voulu n'y être pas si longtemps à cause des avanies qui me menaçaient. Comme un faux bruit s'était répandu dans la ville, par la malice de quelques gens et peut-être par celle d'un valet que je chassai, que j'avais trente mille sequins, l'on tâcha, par toute sorte de moyens, d'attraper quelques-uns de ces prétendus sequins, et pour cela je sus que les capicoules ou janissaires me guettèrent plusieurs fois pour m'arrêter sous quelque faux prétexte : il y eut même ce Chorbagi, que j'avais rencontré sur le chemin en venant de Saïde, qui, ayant envoyé querir M. Bermond, marchand français, dont il était ami, lui dit, peut-être pour le pressentir là-dessus, que je lui avais fait accroire que j'étais son parent, mais qu'enfin il savait que j'étais grand seigneur et riche, et que je prisse garde à moi, parce que plusieurs me menaçaient et qu'il me servirait en sa considération, si j'avais besoin de lui. Comme ce bruit s'augmentait tous les jours et que j'étais fort connu de visage, le seul remède était de sortir de Damas ; mais comme il n'y avait pas d'occasion de caravane, je ne pus me délivrer par ce moyen si tôt que j'eusse souhaité, et je fus contraint de me résoudre à me tenir enfermé dans la maison, ou du moins à n'en sortir que le moins que je pourrais, en attendant qu'il en partît quelqu'une ; je ne pouvais douter du danger où j'étais, vu même que je savais que l'on guettait le R. P. George, jésuite, qui, entre toutes les bontés qu'il avait pour moi, se donnait la peine de venir m'enseigner l'astrolabe, ce qui nous obligea à ne nous plus entretenir que par lettres. Toutes ces précautions n'empêchèrent pas que ma condition et ma bourse n'augmentassent continuellement dans la bouche du peuple. Cependant, le hasard voulut que la dernière soirée avant mon départ, il me vint un messager exprès que m'envoyait M. Bertet, un des premiers marchands d'Alep, sur ce que je lui avais écrit de m'avertir

quand il y aurait quelque caravane prête à partir pour Bagdad. En un moment, toute la ville sut la venue de cet homme, quoiqu'il fût nuit, et chacun disait qu'il venait querir tous les Francs ; mais, le lendemain matin, le bruit courut que ce n'était que pour ce Franc qui était si riche, et un Turc me rapporta qu'il y en avait d'assez fous pour dire que j'étais le frère du roi de France. Comme tous ces honneurs me déplaisaient beaucoup, et que j'appris qu'une caravane se disposait à partir, je fis marché avec un *moucre* pour me mener à Alep, pour voiturer mes hardes et payer les *caffares*, et nous convînmes de prix à treize boquelles, ce qui est un fort bon marché, et c'était pour partir avec une caravane qui conduisait le *hazna* de la poudre du Caire à Constantinople, dont il y avait cent cinquante charges de soixante-dix à quatre-vingts oques chacune, portées par des chameaux et des mulets. Cette caravane était commandée par un aga et devait être escortée par cinquante à soixante cavaliers, de sorte qu'ayant su qu'il y aurait bien deux cents personnes, tant en maîtres qu'en valets, je fus bien aise de la rencontrer.

Ayant fait charger mes hardes, j'allai prendre congé du Révérend Père George, et, en sortant de sa maison, je m'aperçus que les terrasses étaient pleines de femmes amassées pour me voir passer ; je fus ensuite trouver le seigneur Michel Topgi pour le remercier de toutes les honnêtetés qu'il m'avait faites à Damas et pour lui dire adieu ; ce galant homme voulut me continuer sa faveur jusqu'au bout et me donna deux lettres, une en arabe et l'autre en turc, en forme de passe-ports, à tous les seigneurs et gouverneurs depuis Damas jusqu'à Bagdad ; dans ces lettres il me disait son frère et me nommait François le Canonnier ; je ne sais si j'eusse pu soutenir cette qualité si l'occasion se fût présentée : et comme il craignait qu'on ne m'arrêtât ou que l'on ne me fît quelque autre insulte, il m'obligea

de monter à cheval à sa porte, quoique je le priasse de me laisser aller à pied, à cause que les chrétiens n'oseraient aller à cheval par la ville; mais il le voulut ainsi, et il me donna deux cavaliers pour me servir d'escorte, leur ordonnant de marcher dans la ville l'un devant moi et l'autre derrière, et ensuite de m'escorter jusqu'à mon premier gîte, ce qu'ils exécutèrent fort honnêtement. Depuis, l'on m'écrivit que le *Bairam* étant venu, le lieutenant du Bacha avait demandé à nos religieux et à M. Bermond un présent, mais que le seigneur Michel, lui ayant représenté qu'on ne donnait point de présent où il n'y avait point de consul, il s'était contenté; et ils crurent tous que cet homme n'avait demandé un présent que parce qu'il croyait que je fusse encore à Damas.

Ce Topgi Bachi, quoiqu'il se dise Français, est un Candiot qui, ayant rendu à sultan Mourad des services considérables dans l'artillerie, à la prise de Bagdad, ce prince lui donna, en récompense, un bon village en Timar et plusieurs beaux privilèges, et, entre autres, celui d'aller à cheval par les villes, quoiqu'en plusieurs villes les chrétiens n'aient pas cette permission, et il va de pair avec les grands seigneurs du pays. Il est obligé d'aller tous les ans visiter les fortifications de Bagdad, et il y va par le désert, enseigne déployée, faisant traîner avec soi deux fauconneaux pour épouvanter les Arabes, parmi lesquels il vit avec discrétion; et il prend, à chaque ville, des gens de guerre gagés exprès pour l'escorter jusqu'à la ville prochaine, où il en prend d'autres, et ainsi jusqu'à Bagdad. Ces Arabes lui veulent bien du mal, à cause qu'il les traite un peu rudement; mais, lorsqu'il sait qu'ils l'attendent en un endroit, il va gîter à un autre. Ce n'est pas que s'ils voulaient ils ne le tuassent bien, car un de ses parents m'a dit qu'un jour, en un petit combat qu'il eut contre eux, qui ne fut pourtant quasi que de coups de pierre et de bâton, quoiqu'il y eût quelques coups de fusil

tirés, un scheik arabe vint, par trois diverses fois, lui appliquer sa lance entre les épaules, se contentant de lui faire voir qu'il avait pu le tuer : cependant ils ne l'oseraient faire, car ils savent bien qu'ensuite l'on enverrait contre eux tant de gens de guerre, qu'on les exterminerait s'ils n'abandonnaient entièrement le pays.

Ces Arabes sont de très grands voleurs, et ils n'ont pas dégénéré de leurs pères, les Sarrazins, qui furent sans doute ainsi nommés à cause du métier qu'ils exerçaient. Ce brave homme à qui les Capucins ont fait avoir du roi des lettres de consul pour les Français à Bagdad, les protège autant que son crédit se peut étendre; même il est bien aise de passer pour Français chez les Turcs ; mais il est un peu fier, et il faut qu'un Franc nouveau venu l'aille visiter s'il veut être dans ses bonnes grâces, et qu'il lui fasse quelque petit présent d'Europe, qu'il estime plus par la nouveauté et la façon avec laquelle on le lui offre que par le prix; après quoi il est tout à lui ; et s'il manquait de l'aller voir, il pourrait en recevoir quelques mauvais offices, et il en peut rendre en plusieurs manières. Il a bien montré de mon temps que sa protection n'était pas inutile, tant en mon endroit, en me faisant escorter par un janissaire lorsque je l'allai voir, dans le danger où j'étais d'être arrêté par les capicoules, qu'envers nos religieux, en ce que les capicoules de la contrée des chrétiens, qui prétendent tous les ans, à Pâques, quelque chose des Maronites, n'en pouvant plus rien avoir à cause de leur pauvreté, qui est si grande que, quand j'arrivai à Damas, leur curé était depuis longtemps en prison pour trois piastres; ils voulurent tirer cet argent des Francs, parce qu'ils disent la messe dans la même église; mais le Topgi l'empêcha et fit toujours délivrer de prison le Révérend Père Président, que les capicoules y mirent plusieurs fois, jusque-là que la bulle ayant été apposée à la maison des Capucins,

aussitôt qu'il le sut, il y amena le cady et la fit débuller.

Ces capicoules de Damas sont ceux que l'on appelle ailleurs janissaires, dont il y en a trois à quatre mille à Damas, quelquefois plus et quelquefois moins, et ils sont du nombre des cinquante mille répandus par l'empire, dont il y en a douze mille à Constantinople, six mille à Bagdad, autant au Caire et autant à Bude ; et il faut compter ces cinquante mille janissaires parmi les trois cent mille hommes qu'on dit que le Grand Seigneur soldait en tout temps.

Avant que de quitter tout à fait Damas, il faut que j'écrive quelques remarques que j'y ai faites, quoiqu'elles soient sans suite de matière, et avec peu d'ordre ; par exemple, que dans ces quartiers et dans le reste de la Turquie, l'on ne veut point souffrir qu'une personne se tienne à cheval les deux jambes tout d'un côté, comme faisaient les dames de France lorsque j'en suis parti : la raison de cette bizarre ordonnance, c'est que les Turcs croient que les deux géants Gog et Magog, qui furent rebelles à Dieu, allaient à cheval de cette manière ; ils sont si bien entêtés de ce faux zèle que, dès qu'ils voient quelqu'un en cette posture, ils lui jettent des pierres jusqu'à ce qu'il se soit mis autrement.

A Damas et Alep, lorsqu'on veut blanchir les murailles de chaux, l'on coupe du chanvre en petits morceaux, et on le mêle parmi de la chaux détrempée ; après quoi on l'applique contre la muraille, où elle ne tiendrait pas sans ce chanvre, parce que les murs ne sont que de terre.

J'ai remarqué à Damas que les Turcs laissent sur leurs tombeaux un trou de trois doigts de diamètre, où il y a un canal de terre qui répond sur le corps mort : il sert pour rafraîchir les morts ; car les femmes y allant prier le jeudi, à quoi elles ne manquent point toutes les semaines, elles leur versent par ce trou de

l'eau pour les désaltérer et rafraîchir, et plantent au bout du tombeau une grosse branche de buis qu'elles portent exprès, et la laissent là pour donner de la fraîcheur aux morts. Elles ont encore une autre coutume qui n'est pas moins plaisante : c'est que lorsqu'une femme a perdu son mari, elle ne laisse pas de lui demander conseil dans ses affaires. Par exemple, une femme, quelquefois deux ans après la mort de son mari, s'en ira sur sa tombe, et lui dira qu'un tel lui a fait une injustice, ou qu'un tel la veut épouser, et lui demande conseil sur ce qu'elle doit faire ; après quoi elle s'en retourne au logis attendre la réponse que son feu mari ne manque pas de lui venir donner la nuit suivante, qui est toujours conforme à ce que la veuve désire.

C'est aussi quelque chose d'assez ridicule, que de voir le deuil que les femmes font paraître à Damas, à la mort de leurs proches, et même les chrétiennes. J'en eus le divertissement un jour que j'étais sur les huit heures du soir devant le logis des Capucins. J'aperçus plusieurs femmes maronites, qui revenaient du logis d'un de leurs parents, qui était mort trois heures auparavant ; elles étaient plus de vingt, et faisaient grand bruit, les unes chantant et les autres criant ; deux hommes portaient chacun une chandelle pour les éclairer, et elles avaient les mains jointes, dont elles se battaient la poitrine. Lorsqu'elles furent vis-à-vis de l'église des maronites, qui est devant la maison des Capucins, elles s'arrêtèrent et se mirent plusieurs en rond, et firent durant un long temps claquer les doigts de la main droite, en façon de castagnette, au nez les unes des autres, à la cadence des chansons qu'elles chantaient en même temps, semblant se réjouir, pendant que quelques-unes criaient de temps en temps comme des bacchantes ; enfin après avoir fait cette musique durant un bon espace de temps, elles firent plusieurs saluts à la levantine, portant la main droite

sur la tête et après en terre, s'inclinant en même temps ; après quoi elles continuèrent leur chemin, avec la même musique qu'auparavant.

A Damas et presque par tous les pays de Turquie, l'on ne bat pas les blés ; mais après qu'ils sont coupés, on les entasse dans une place les uns sur les autres ; et à l'entour du monceau, ils en étendent en rond la largeur de quatre ou cinq pieds et l'épaisseur de deux : cela fait, ils ont une espèce de traîneau, qui est bâti avec quatre pièces de bois en carré ; dont deux servent comme d'essieux à deux gros rouleaux, dont les bouts entrent dans ces deux morceaux de bois, en sorte qu'ils y tournent facilement : à l'entour de chacun de ces rouleaux, il y a trois pignons de fer, d'environ demi-pied d'épaisseur, et un pied de diamètre ; ces pignons sont tout dentelés comme autant de scies ; il y a un siège qui est posé sur les deux principales pièces de bois ; un homme s'assied dessus, et chasse les chevaux qui traînent toujours cette machine en rond, sur le tas haut de deux pieds, et cela coupant la paille fort menue, fait sortir le grain de l'épi sans le rompre, car il glisse entre les dents de fer. Quand la paille est bien hachée ils en mettent d'autre, et ensuite ils séparent le grain d'avec cette paille hachée, en jetant le tout en l'air avec une pelle de bois ; car le vent chasse un peu plus loin la paille, et le blé tombe tout seul : ils donnent cette paille coupée à manger aux chevaux. En quelques endroits cette machine est différente, comme j'ai vu dans la Mésopotamie, où, au lieu de ces pignons à l'entour des rouleaux, ce sont plusieurs pièces de fer longues d'environ six pouces, et larges de trois, à peu près en forme de coins, mais un peu plus larges par le bas que par le haut, qui sont fichées sans ordre dans les rouleaux ; les unes tout droit, et les autres de travers ; et cette dernière machine est couverte, au-dessus des fers, de planches de bois, sur lesquelles s'assied celui qui chasse les chevaux, car il n'y a point d'autre

siège. C'est la même chose en Perse ; toutefois en quelques endroits ils ne coupent point la paille, mais seulement font marcher des bœufs ou des chevaux pardessus, pour en faire sortir le grain qu'ils en séparent comme j'ai dit.

Entre tous les grains qu'ils accommodent de cette manière, ils se servent de l'orge pour la nourriture de leurs chevaux : ils distribuent à chaque cheval au matin une oque de cet orge, et le soir quatre, qu'ils mêlent parmi de la paille coupée, et ne leur donnent rien autre chose tout le long du jour. En Perse, les chevaux n'ont de l'orge que le soir, mais le jour on leur donne un sac de paille.

Voyons de quelle manière l'on fait le beurre à Damas, qui est la même que dans le reste de la Turquie. L'on attache un bâton par les deux bouts aux pieds de derrière d'une outre, c'est-à-dire, chaque bout de bâton à chaque pied ; et l'on fait la même chose à ceux de devant, afin que ces bâtons servent comme de manches ; ensuite ils mettent le lait dedans l'outre, après quoi ils la ferment bien, et la prenant par les deux bâtons, ils la remuent, et au bout de quelque temps ils y mettent un peu d'eau, et remuent comme auparavant, jusqu'à ce que le beurre soit fait ; alors ils en vident une eau ou petit lait, qu'ils appellent *yogourt*, et qu'ils boivent. Quand ils veulent que cet *yogourt* soit plus friand, après avoir fait chauffer du lait, ils y mettent une cuillerée de lait aigre, qu'ils ont fait aigrir avec de la présure, et tout ce lait par ce mélange étant devenu *yogourt*, ils le laissent refroidir pour le manger ; ou s'ils le veulent garder, ils le mettent avec du sel dans un sac de toile, qu'ils lient bien, en sorte que ce qui est dedans soit pressé ; ils le laissent couler, jusqu'à ce qu'il n'en sorte plus rien : de cette manière il ne reste dans le sac qu'une espèce de beurre ou plutôt de fromage blanc, duquel, quand ils veulent avoir de l'*yogourt*, ils prennent un morceau qu'ils délaient avec

quantité d'eau et le prennent avec grand plaisir; ils en usent beaucoup pour se rafraîchir, principalement dans les caravanes où ils en ont toujours bonne provision. Cet *yogourt* est fort aigre, mais principalement celui qui reste après avoir fait le beurre.

Je finis mes remarques de Damas par cet avertissement, que les vins y sont violents et traîtres ; et que le Smirnium Creticum croît en cette ville sur toutes les terrasses des maisons.

CHARDIN.

LA PERSE.

Jean Chardin, né à Paris, en 1643, mort en Angleterre, en 1713, est l'un des principaux voyageurs du XVIIe siècle. La relation de ses voyages en Perse est écrite d'un style simple et agréable, et fait bien connaître le pays qu'il décrit. Le commerce avait moins été le mobile du voyage que la passion de visiter les pays de l'Orient; aussi Chardin alla-t-il deux fois en Perse; la première, de 1665 à 1670; la seconde de 1671 à 1677. Il y fut très bien accueilli par le Shah Abbas II, qui le nomma son marchand et le mit en relations avec tous les grands personnages du royaume. Chardin put ainsi voir, étudier et dessiner tout ce qu'il y avait de curieux dans le royaume de Shah Abbas. Il avait avec lui un dessinateur habile nommé Grelot, à qui l'on doit les nombreuses figures qui accompagnent le texte du voyage. Chardin était protestant; à son retour en Europe, il trouva ses coreligionnaires persécutés par Louis XIV, qui allait bientôt leur enlever l'édit de Nantes; il alla s'établir en Angleterre, où il publia, à Londres, en 1711, l'excellent ouvrage dont on va lire quelques extraits.

I.

MŒURS ET COUTUMES DES PERSANS.

Le sang de Perse est naturellement grossier. Cela se voit aux Guèbres, qui sont le reste des anciens Perses. Ils sont laids, mal faits, pesants, ayant la peau rude et le teint coloré. Cela se voit aussi dans les provinces les plus proches de l'Inde, où les habitants ne sont guère moins mal faits que les Guèbres, parce qu'ils ne s'allient qu'entre eux ; mais dans le reste du royaume, le sang persan est présentement devenu fort beau, par le mélange du sang géorgien et circassien, qui est assurément le peuple du monde où la nature forme les plus belles personnes, et un peuple brave et vaillant, de même que vif et galant. Il n'y a presque aucun homme de qualité en Perse qui ne soit né d'une mère géorgienne ou circassienne, à compter depuis le roi, qui d'ordinaire est géorgien ou circassien, du côté féminin ; et comme il y a plus de cent ans que ce mélange a commencé de se faire, le sexe féminin s'est embelli comme l'autre, et les Persanes sont devenues fort belles et fort bien faites, quoique ce ne soit pas au point des Géorgiennes. Pour les hommes, ils sont communément hauts, droits, vermeils, vigoureux, de bon air et de belle apparence. La bonne température de leur climat, et la sobriété dans laquelle on les élève, ne contribue pas peu à leur beauté corporelle. Sans le mélange dont je viens de parler, les gens de qualité de Perse seraient les plus laids hommes du monde ; car ils sont originaires de ces pays, entre la mer Caspienne et la Chine, qu'on appelle la Tartarie, dont les habitants, qui sont les plus laids hommes de l'Asie, sont petits et gros, ont les yeux et le nez à la chinoise, les

visages plats et larges, et le teint, mêlé de jaune et de noir, fort désagréable.

Pour l'esprit, les Persans l'ont aussi beau et aussi excellent que le corps. Leur imagination est vive, prompte et fertile. Leur mémoire est aisée et féconde. Ils ont beaucoup de dispositions aux sciences, aux arts libéraux et aux arts mécaniques. Ils en ont aussi beaucoup pour les armes. Ils aiment la gloire ou la vanité, qui en est la fausse image. Leur naturel est pliant et souple, leur esprit facile et intrigant. Ils sont galants, gentils, polis, bien élevés[1]. Leur pente est grande et naturelle au plaisir, au luxe, à la dépense, à la prodigalité, et c'est ce qui fait qu'ils n'entendent ni l'économie, ni le commerce; en un mot, ils apportent au monde des talents naturels aussi bons qu'aucun autre peuple; mais il n'y en a guère qui pervertissent ces talents autant qu'ils le font.

Ils sont fort philosophes sur les biens et les maux de la vie, sur l'espérance et sur la crainte de l'avenir; peu entachés d'avarice, ne désirant d'acquérir que pour dépenser. Ils aiment à jouir du présent, et ils ne se refusent rien qu'ils puissent se donner, n'ayant nulle inquiétude de l'avenir, dont ils se reposent sur la Providence et sur leur destinée. Ils croient fortement qu'elle est certaine et inaltérable, et ils se conduisent là-dessus de bonne foi. Aussi, quand il leur arrive quelque disgrâce, ils n'en sont point accablés, comme la plupart des autres hommes. Ils disent tranquillement : Cela est écrit, pour dire, il était ordonné que cela arrivât.

C'était l'opinion de bien des gens en Europe, il y a

[1] « Les Persans, dit M. Will. Franklin, si on les juge d'après » leur conduite extérieure, sont sans contredit les Parisiens de » l'Asie. Des manières grossières et insolentes envers les étrangers » et les chrétiens caractérisent les Turks; celles des Persans, au » contraire, honoreraient toute nation civilisée, etc. » *Voyage du Bengale en Perse*, tome II, p. 29 de la traduction de Langlès.

vingt à vingt-cinq ans, et des personnes des plus considérables et des plus habiles, que les Persans embrasseraient la belle occasion de toutes ces grandes défaites des Turcs, pour recouvrer Babylone (Bagdad) sur le Turc, et qu'ils lui feraient la guerre, le voyant dans un si grand désordre, battu partout et toujours, et perdant de si grands pays. Mais j'ai toujours dit, au contraire, qu'assurément ils ne s'en remueraient pas davantage. C'est que les Persans veulent par-dessus tout vivre et jouir. L'humeur guerrière les a quittés. Ils sont uniquement pour le plaisir, qu'ils ne croient pas qu'on trouve dans le grand mouvement et dans les entreprises douteuses et pénibles.

Ces gens-là sont les plus grands dépensiers du monde, et qui songent le moins au lendemain, comme je viens de le dire. Ils ne sauraient garder de l'argent, et quelque fortune qui leur arrive, ils dépensent tout en très peu de temps. Que le roi donne, par exemple, 50 ou 100,000 livres à quelqu'un, ou que quelque somme aussi bonne lui vienne d'autre part, il l'emploie en moins de quinze jours. Il achète des esclaves de l'un et de l'autre sexe ; il fait un bel équipage ; il se meuble ou s'habille somptueusement, et consomme le tout si vite, sans aucun égard à la suite, ou combien cela durera, que s'il ne vient pas de nouveaux secours, en deux ou trois mois, l'on voit sûrement qu'au bout de ce court terme, notre cavalier se remettra à revendre tout ce bien pièce à pièce, commençant par se défaire de ses chevaux, renvoyant après ses domestiques les moins nécessaires, puis ses concubines et ses esclaves, et enfin vendant jusques à ses habits.

Ce qu'il y a de plus louable dans les mœurs des Persans, c'est leur humanité envers les étrangers ; l'accueil qu'ils leur font, et la protection qu'ils leur donnent ; leur hospitalité envers tout le monde ; et leur tolérance pour les religions qu'ils croient fausses, et qu'ils tiennent même pour abominables. Si vous en

exceptez les ecclésiastiques du pays, qui sont pleins de haine et de fureur contre les gens qui ne professent pas leurs sentiments, vous trouverez les Persans fort humains et fort justes sur la religion, jusque-là qu'ils permettent aux gens qui ont embrassé la leur de la quitter, et de reprendre celle qu'ils professaient auparavant ; de quoi le *cèdre* ou pontife leur donne un acte authentique pour leur sûreté, dans lequel ces sortes de convertis sont appelés molhoud[1], c'est-à-dire apostat, mot qui parmi eux est la plus grande injure. Ils croient que les prières de tous les hommes sont bonnes et efficaces ; et ils acceptent, et même ils recherchent dans leurs maladies, et en d'autres besoins, la dévotion des gens de différentes religions, chose que j'ai vu pratiquer mille fois. Je n'attribue pas cela au principe de leur religion, quoiqu'elle permette toute sorte de cultes religieux, mais je l'attribue aux mœurs douces de ce peuple, qui sont naturellement opposées à la contestation et à la cruauté.

Les Persans étant aussi luxurieux et aussi prodigues qu'ils le sont, on n'aura pas de peine à croire qu'ils sont aussi fort paresseux, car ce sont choses qui vont ensemble. Ils haïssent le travail, et c'est une des causes les plus ordinaires de leur pauvreté.

Les Persans ne se battent jamais. Tout leur courroux, qui n'est pas pétulant et emporté comme dans nos pays, s'évapore en injures. Mais ce qu'il y a de fort louable, c'est que quelque emportement qui leur arrive, et parmi quelque débauchés ou gens perdus que ce soit, le nom de Dieu est toujours sacré et réservé. On ne l'entend jamais outrager. Le blasphème est non seulement inouï, mais encore inconcevable à ce peuple-là. Ils ne peuvent pas comprendre que parmi les Européens on renie Dieu, quand on est en colère. Mais on ne saurait les louer de même, de ne prendre

[1] *Repoussé, chassé* par mépris.

pas son saint nom en vain, l'ayant à toute heure à la bouche, sans sujet et sans nécessité. Leurs serments ordinaires sont, par le nom de Dieu, par les esprits des prophètes, par les esprits ou le génie des morts, comme les Romains faisaient par le génie des vivants. Les gens d'épée et les gens de cour jurent communément par la tête sacrée du roi, et ce serment est d'ordinaire ce qu'ils ont de plus inviolable. Les affirmations accoutumées sont : Sur ma tête, sur mes yeux.

Deux habitudes contraires se rencontrent communément dans les Persans : celle de louer Dieu sans cesse, et de parler de ses perfections ; et celle de proférer des malédictions et des ordures. Soit qu'on les voie chez eux, soit qu'on les rencontre dans les rues, allant à leurs affaires, ou à la promenade, on leur entend toujours pousser haut quelque bénédiction et quelque invocation, comme : O Dieu très grand, ô Dieu très louable, ô Dieu miséricordieux, ô Père nourricier des hommes, ô Dieu, pardonne, ou aide-moi. Les moindres choses à quoi ils mettent la main, ils les commencent en disant, au nom de Dieu ; et jamais ils ne parlent de rien faire qu'ils n'ajoutent, s'il plaît à Dieu. Enfin ce sont des plus pieux et des plus assidus adorateurs de la Divinité ; mais en même temps, ces mêmes bouches sont aussi des sources d'où il sort mille ordures. Les gens de toute sorte de condition sont infectés de ce sale vice.

Ils sont d'ailleurs dissimulés, fourbes, et les plus grands flatteurs du monde, et avec le plus de bassesse et d'impudence. Ils entendent fort bien la flatterie, et encore qu'ils s'en servent avec peu de pudeur, c'est pourtant avec beaucoup d'art et d'insinuation. On dirait qu'ils pensent tout ce qu'ils disent, et qu'ils en jureraient : cependant, dès que l'occasion est passée, comme quelque vue d'intérêt, ou quelque égard de complaisance, on voit fort bien que tous leurs compli-

ments n'étaient rien moins que sincères. Ils prennent le temps de louer les gens lorsqu'ils les voient sortir d'un lieu, ou passer près d'eux, en sorte qu'ils puissent en être entendus, car ils ne veulent rien perdre; mais ils prennent si bien leur temps, que la louange paraisse venir naturellement, et n'être point une flatterie. Avec ces vices, dont les Persans sont généralement imbus, ils sont menteurs à l'excès. Ils parlent, ils jurent, et ils déposent faux pour le moindre intérêt. Ils empruntent et ne rendent point, et s'ils peuvent tromper, ils en perdent rarement l'occasion; étant sans sincérité dans le service et dans tous autres engagements; sans bonne foi dans le commerce, où ils trompent si finement, qu'on y est toujours attrapé; avides de bien et de vaine gloire, d'estime et de réputation, qu'ils recherchent par tous moyens. Destitués comme ils sont de la véritable vertu, ils s'attachent à se revêtir de son apparence, soit pour s'imposer à eux-mêmes, soit pour mieux parvenir aux fins de leur vaine gloire, de leur ambition et de leur volupté.

L'hypocrisie est le déguisement ordinaire sous lequel ils marchent. Ils se détourneraient une lieue pour éviter une souillure corporelle, comme de frotter un homme d'une autre religion en passant; d'en recevoir quelqu'un chez soi en temps de pluie, parce que la moiteur de ses habits rend impur ce qu'il touche, soit les personnes, soit les meubles. Ils marchent gravement. Ils font leurs prières et leurs purifications aux temps marqués, et dans la dévotion la plus apparente: ils tiennent les plus sages discours et les plus pieux qu'il se puisse, parlant continuellement de la gloire et de la grandeur de Dieu dans les plus excellents termes, et avec tout l'extérieur de la foi la plus ardente. Quoique naturellement ils aient de la pente à l'humanité, à l'hospitalité, à la miséricorde, au détachement du monde et au mépris de ses biens, néanmoins ils ne laissent pas de les affecter, à dessein d'en faire paraître

beaucoup plus qu'ils n'en ont. Quiconque ne les voit qu'en passant, ou qu'en visite, en fera toujours le plus favorable jugement du monde; mais qui traite avec eux, et qui entre dans leurs affaires, trouvera qu'il y a en eux peu de solide vertu, et que ce sont pour la plus grande part des sépulcres blanchis, suivant l'expression de Jésus-Christ, dont je me sers d'autant plus volontiers, que c'est particulièrement l'exacte observance de la loi que les Persans affectent. C'est là comme le gros du monde persan est fait. Mais il y a sans doute de l'exception à cette règle de dépravation générale; car on trouve parmi les Persans de la justice, de la sincérité, de la vertu et de la piété, autant qu'on en trouve dans les religions que nous croyons les meilleures. Mais plus on pratique ce peuple, plus on trouve cette exception de petite étendue, et qu'il y a peu de Persans qu'on puisse louer d'une véritable et solide équité et humanité.

Après ce que je viens de dire, on aura peine à croire que l'éducation de la jeunesse soit aussi bonne en Perse qu'elle l'est effectivement; cependant cela est aussi très vrai. La noblesse, c'est-à-dire les gens distingués, et les enfants de bonne maison, car en Perse, il n'y a point de noblesse proprement dite, sont très bien élevés. On donne ordinairement le soin de leur éducation à des eunuques qui leur servent de gouverneurs, et qui les gardent à vue, les tenant sous une sévère discipline, et ne les menant dehors que pour visiter leurs parents, ou pour voir les exercices et les fêtes. Et parce qu'ils pourraient se gâter à l'école, ou au collège, on ne les y envoie point, mais on leur donne des maîtres à la maison. On a aussi un extrême soin qu'ils ne fréquentent pas les valets, qu'ils ne voient et qu'ils n'entendent rien de sale, et que les domestiques se comportent devant eux avec grand respect et retenue.

Les enfants du commun peuple sont aussi élevés

avec soin. On ne les laisse pas courir les rues, ni se débaucher et se corrompre dans le jeu, dans les querelles, et à apprendre les tours d'espiègle. On les envoie deux fois le jour à l'école; et quand ils sont revenus, les parents les tiennent auprès d'eux, afin qu'ils prennent l'esprit de leur profession et de l'emploi auquel on les destine. Les jeunes gens ne commencent à entrer dans le monde qu'après vingt ans, à moins qu'on ne les marie plus tôt; car en ce cas-là, ils sont plus tôt émancipés et à eux-mêmes. Ils paraissent dans leur entrée au monde, sages, civils, honnêtes, revêtus de pudeur, parlant peu, graves, attentifs, purs dans leurs discours et dans leur vie. Mais la plupart se corrompent bientôt, le luxe les entraîne; et n'ayant ni du bien ni des appointements suffisamment pour y satisfaire, ni de ces autres moyens honnêtes, ils se jettent dans les mauvais moyens, qui ne manquent jamais de s'offrir et de paraître fort aisés.

Les Persans sont les peuples les plus civilisés de l'Orient, et les plus grands complimenteurs du monde. Les gens polis parmi eux peuvent aller de pair avec les gens les plus polis de l'Europe. Leur air, leur contenance est la mieux composée, douce, grave, majestueuse, affable et caressante au possible. Ils ne manquent jamais de s'entrefaire des civilités pour le pas en se rencontrant; mais le pas est tout aussitôt pris. Deux choses leur paraissent fort extravagantes dans nos manières. La première, de disputer aussi longtemps que nous ne le faisons à qui passera devant. La seconde, de se découvrir la tête pour faire honneur à quelqu'un, ce qui est chez eux un grand manque de respect, et une liberté qu'on ne prend qu'avec ses inférieurs ou avec ses familiers amis. Ils ont la distinction de la droite et de la gauche, mais notre main gauche est leur main droite, comme dans tout l'Orient. On dit que ce fut Cyrus qui commença le premier à mettre

les gens au côté gauche pour leur faire honneur, parce que cet endroit-là est le plus faible du corps, et où il y a le plus à craindre.

Ils s'entre-visitent soigneusement dans toutes les occasions de joie et de tristesse, et aux fêtes solennelles. Les grands attendent alors les visites des gens de moindre qualité, à qui ils la rendent ensuite. Les courtisans vont chez les ministres soir et matin, leur faire la révérence, et leur faire cortège de leur palais à la cour. On les fait entrer dans de grandes salles, où on leur présente du tabac et du café, en attendant que le seigneur, qui est encore dans l'appartement des femmes, en sorte. Dès qu'il paraît, tout le monde se lève et se tient debout, droit sur ses pieds à sa place, sans se remuer. Il passe, en faisant une douce inclinaison de tête à toute la compagnie, que chacun lui rend plus profondément, et il va se mettre à sa place accoutumée. Il fait signe en même temps de s'asseoir, et puis quand il est prêt d'aller, il se lève, sort le premier et marche devant, et chacun le suit. Les grands reçoivent aussi les inférieurs chez eux; mais on fait plus de compliments avec ses égaux et avec ses supérieurs. On leur fait la bienvenue avant que de s'asseoir, et l'on observe de ne s'asseoir pas avant eux, et de ne se lever qu'après eux, en sortant. Le maître du logis est toujours assis au haut bout; et lorsqu'il veut faire une civilité particulière, il fait signe qu'on vienne se mettre auprès de lui. Il n'offre point de donner sa place, parce que la personne à qui il l'offrirait le prendrait pour un affront; mais pour témoigner un respect extraordinaire, il la quitte et va se mettre à côté de la personne honorée, et au-dessous.

Quand la personne qu'on va voir est dans sa salle, et que c'est une personne élevée, voici comme on observe la civilité. L'on entre doucement, et l'on va se ranger près de la première place vide, où l'on se tient debout les pieds serrés l'un contre l'autre, les mains

l'une sur l'autre à la ceinture, et la tête un peu penchée devant soi, avec les yeux arrêtés dans une contenance grave et recueillie, en attendant que le maître du logis fasse signe de s'asseoir, ce qu'il ne manque pas de faire promptement, avec un signe de la main ou de la tête. Lorsqu'on reçoit visite de son supérieur, on se lève dès qu'on le voit entrer, et on fait semblant d'aller au-devant. Si on reçoit la visite de son égal, on se lève à demi; et si c'est de quelque inférieur, mais pourtant digne d'honneur, on se meut seulement comme si on voulait se lever. Ceux qui sont en visite ne se lèvent guère pour les gens qui entrent, à moins que le maître du logis ne le fasse, ou qu'on n'ait quelque motif particulier de respect pour la personne qui entre.

Il y a encore bien de la cérémonie en Perse dans la manière de s'asseoir. Devant les gens à qui l'on doit du respect, on s'assied d'abord sur les talons, ayant les genoux et les pieds serrés l'un contre l'autre. Devant ses égaux on se met plus commodément, car on se met sur son séant les jambes croisées en dedans et le corps droit. On appelle cette situation Tcharzanou, c'est-à-dire s'asseoir sur quatre genoux, parce que les genoux et les chevilles des pieds sont plat à terre. Les amis et les gens familiers s'entre-disent d'abord : « Asseyez-vous à votre aise, » c'est-à-dire, croisez les jambes comme vous voudrez ; mais, à moins que de passer une demi-journée assis en un même endroit, on ne change point de posture. Les Orientaux sont beaucoup moins frétillants que nous, et moins inquiets. Ils sont assis gravement et sérieusement ; ils ne font jamais de geste du corps, ou que très rarement, et seulement pour se délasser, mais ils n'en font jamais pour l'action et pour accompagner le discours. Nos habitudes là-dessus les surprennent fort ; et ils ne croient pas qu'un homme qui a l'esprit rassis puisse gesticuler. C'est aussi une très grande incivilité, parmi eux, de faire voir le bout

des pieds quand on est assis; il faut les cacher sous l'habit.

Les saluts se font par une inclinaison de tête ; et c'est là la civilité ordinaire : ou bien en appuyant la main droite à la bouche, et c'est comme on fait parmi les amis, lorsqu'on a été longtemps sans se voir. Enfin, l'on se donne aussi un baiser et une courte embrassade, à des retours de longs voyages et en des occasions extraordinaires.

Voilà les civilités communes de l'action ; celles des paroles sont encore plus tendres et plus obligeantes. On reçoit les visites en disant d'un air engageant: « Vous êtes venu en bien ; vous nous purifiez de votre présence ; la place que vous avez accoutumé de tenir chez moi a été vide, » c'est-à-dire, il n'a paru personne d'assez de mérite pour suppléer votre absence; et d'autres discours pareils, qu'on multiplie et qu'on recommence par intervalles, selon que l'on a de l'amitié pour les gens.

Je le dirai encore une fois, les Persans sont assurément les peuples les plus caressants du monde. Ils ont les manières les plus touchantes et les plus engageantes, les esprits les plus souples et qui se composent le plus vite et le plus aisément, les langues les plus douces et les plus flatteuses, évitant dans leur conversation de faire des récits, ni de rien dire qui puisse rappeler ou exciter des idées tristes ; et quand le discours ou l'occasion les porte à le faire, ils se servent de circonlocutions pour éviter du moins les termes funestes. Par exemple, s'il faut dire que quelqu'un est mort, ils disent : « Il vous a fait don de la part qu'il avait à la vie, » c'est-à-dire, il pouvait vivre encore longues années, mais pour l'amour qu'il vous porte, il les a attachées à celles que vous avez à couler. Je me souviens là-dessus d'un petit conte assez naïf du général des mousquetaires du temps d'Abbas Second. Ce prince, qui était d'un esprit vif, avait donné à garder à

ce général un ours blanc, qu'on lui avait amené de Moscovie, croyant qu'il en aurait plus de soin qu'on ne ferait au parc de ses bêtes féroces. Cependant l'ours ne vécut guère, et le roi le sut, et quelque temps après il voulut savoir comment il était mort, et demanda au général : « Qu'est devenu mon ours blanc? — Sire, répondit-il, il vous a fait don de la part qu'il avait à la vie. » Le roi, se prenant à rire, lui dit : « Vous êtes vous-même un ours, de vouloir que les ans d'une bête soient ajoutés aux miens. »

Tout civils que sont ces peuples, ils ne font pourtant rien par générosité, qui est une vertu qu'on peut dire inconnue en Orient. Comme les corps et les fortunes y sont esclaves sous une puissance tout à fait despotique et arbitraire, les esprits et les courages le sont aussi. On n'y fait rien que par intérêt, c'est-à-dire par espérance ou par crainte. Et ils ont peine à concevoir qu'il y ait des pays où l'on voit des gens servir ou rendre office par pure vertu, et sans autre récompense. Parmi eux, c'est tout le contraire; ils se payent de tout, et se payent par avance; on ne leur demande rien qu'un présent à la main; et ils ont là-dessus cette manière de proverbe, « qu'on revient de chez le juge comme l'on y est allé, » c'est-à-dire, que si l'on y va les mains vides, on revient sans avoir justice. Les plus pauvres et les plus misérables ne paraissent devant les grands, et devant personne à qui ils demandent quelque grâce, qu'en leur offrant quelque chose ; et tout est reçu, même chez les premiers seigneurs du pays, du fruit, des poulets, un agneau. Chacun donne ce qui est le plus sous sa main, et de sa profession; et ceux qui n'ont point de profession donnent de l'argent. C'est un honneur que de recevoir ces sortes de présents. On les fait en public ; et même on prend le temps qu'il y a le plus de compagnie. Cette coutume est universellement pratiquée dans tout l'Orient : et c'est peut-être une des plus anciennes du monde. Comme elle paraît aux peuples d'Europe

fort basse et peu honnête, je n'ajouterai pas que c'est peut-être aussi une des plus raisonnables, et je n'ai garde de la défendre. Je dirai seulement que les Persans font toujours le service pour lequel on leur fait le présent; et qu'ils le font sur-le-champ, ou le plus tôt qu'il est en leur pouvoir. On fait aussi, aux fêtes solennelles et en d'autres occasions semblables, des présents à ses patrons et à ses bienfaiteurs, sans demander rien précisément.

Les Persans n'aiment ni la promenade, ni les voyages. Pour ce qui est de la promenade, c'est une des choses qu'ils trouvent fort absurde dans nos manières; et ils regardent des tours d'allée, comme des actions de gens hors du sens. Ils demandent sérieusement ce qu'on est allé faire au bout de l'allée, et pourquoi on ne s'y est pas arrêté, si l'on avait sujet d'y aller. Cela vient sans doute de ce qu'ils demeurent dans un climat mieux tempéré que le nôtre. Ils n'ont pas tant de sang que nous, qui sommes Septentrionaux, ni si bouillant. Les parties les plus vives de leur sang étant en plus grande transpiration que les nôtres, ce qui fait qu'ils ne sont pas sujets à ces mouvements de corps, qui tiennent si fort de la légèreté et de l'inquiétude, et qui passent souvent jusqu'à l'extravagance, et même jusqu'à la fureur. On ne sait ce que c'est en Perse que le remède que nous appelons l'exercice : on se porte encore mieux en ce pays-là d'être toujours assis ou porté, que de marcher. Les femmes et les eunuques, généralement parlant, ne font jamais d'exercice, et sont toujours assis ou couchés, sans que cela nuise à la santé. Pour les hommes, ils vont à cheval, mais ils ne marchent jamais: et leurs exercices se font uniquement pour le plaisir, et non pour la santé. Le climat de chaque peuple est toujours, à ce que je crois, la cause principale des inclinations et des coutumes des hommes, qui ne sont pas plus diverses entre elles, que la constitution de l'air est différente d'un lieu à l'autre.

Pour ce qui est des voyages, ceux de simple curiosité sont encore plus inconcevables aux Persans, que les promenades. Ils ne connaissent point le plaisir que nous ressentons à voir des manières différentes des nôtres, et à ouïr un langage qu'on n'entend point. Lorsque la compagnie française des Indes orientales envoya des députés au roi de Perse, le roi de France en envoya aussi deux, mais sans caractère, nommés MM. de Lalain et de la Boullaye : et la lettre de créance portait que c'étaient des gentilshommes curieux de voyager, qui se joignant à ces députés des marchands français, pour voir le monde, le roi se servait de leur occasion pour écrire à S. M. Persane, afin de lui recommander cette compagnie de marchands français. J'arrivai à la cour de Perse, lorsque ces messieurs y sollicitaient leurs affaires, dont les ministres me parlèrent souvent; et je vis d'abord que cette lettre ne leur avait point plu du tout, pour diverses choses ; comme entre les autres, parce qu'elle était envoyée par occasion seulement. Les ministres me demandèrent si l'on respectait si peu les grands rois dans notre monde, que de ne leur envoyer pas leurs lettres par personnes expresses. Mais ils s'arrêtaient particulièrement sur ces mots de gentilshommes curieux de voyager, ce qu'on n'avait pu traduire en leur langue, sans un air d'absurdité qu'ont toutes les choses non pratiquées ou même inconnues. Ils me demandaient s'il était possible qu'il y eût des gens parmi nous qui voulussent prendre la peine de faire deux ou trois mille lieues, avec tant de risque et d'incommodité, pour voir seulement comment on était fait, et comment on faisait en Perse, et sans autre dessein.

Ce peuple tient, comme je l'ai observé, qu'on ne saurait mieux acquérir la vertu, ni mieux goûter la volupté que dans le repos, et en demeurant chez soi ; qu'il n'est bon de voyager que pour acquérir du bien. Aussi croient-ils que tout étranger est un espion, s'il n'est

pas marchand ou artisan; et les gens de qualité croiraient commettre un crime d'État que de le recevoir chez eux, ou de le visiter. C'est à cet esprit qu'il faut rapporter sans doute l'ignorance grossière des Persans sur l'état présent des autres nations du monde, et que même ils n'entendent point la géographie, et n'en ont point des cartes; car cela vient de ce qu'étant peu curieux de voir les autres pays, ils ne se soucient guère des distances ni des routes pour s'y rendre. Il n'y a parmi eux ni relations des pays étrangers, ni gazettes, ni nouvelles à la main, ni bureaux d'adresse. Cela paraîtra bien étrange aux gens qui passent leur vie à demander des nouvelles, et qui s'y intéressent jusques à y mettre leur santé et leur repos : et à ceux aussi qui étudient avec tant de soin les cartes et les relations; mais cela est pourtant fort vrai; et comme j'ai représenté les Persans, il est clair que toute cette connaissance n'est pas requise pour la tranquillité de l'esprit, ni pour la volupté. Les ministres d'État, généralement parlant, ne savent non plus ce qui se fait en Europe, que ce qui se fait dans le monde de la lune. La plupart même n'ont qu'une idée confuse de l'Europe, qu'ils prennent pour une petite île dans les mers du Nord, où il ne se trouve presque rien de bon ni de beau, d'où vient, disent-ils, que les Européens vont partout le monde chercher les belles choses et celles qui sont nécessaires, comme en étant destitués.

Nonobstant ce que je viens de dire, il est pourtant vrai qu'il n'y a pas de pays au monde où les voyages soient moins dangereux par la sûreté des chemins, à quoi l'on pourvoit soigneusement, ni de moins de dépense, à cause du nombre des bâtiments publics qu'on entretient pour les voyageurs, dans tous les endroits de l'empire, tant aux villes qu'à la campagne. On loge dans ces maisons-là, sans qu'il en coûte rien, outre qu'il y a des ponts et des chaussées dans tous les endroits où les chemins sont trop mauvais, choses qui

sont faites en faveur des caravanes et de tous ceux qui voyagent par des motifs d'intérêt.

La coutume des Persans qui sont dans le trafic ou dans les emplois, est, qu'après avoir amassé quelque argent, ils l'emploient premièrement à l'acquisition d'un logis qu'ils n'achètent jamais tout fait, mais qu'ils rebâtissent de la grandeur qu'il leur faut, ayant pour proverbe qu'une maison qu'on achète toute faite n'est pas plus propre pour sa famille, qu'un habit qu'on achète tout fait est propre pour son corps. Il y a peu de personnes en Perse, qui fassent leur demeure dans des maisons de louage. Les plus pauvres sont pour l'ordinaire propriétaires des logis où ils habitent. Cela vient de deux causes, l'une que les Persans n'ont pas naturellement le génie porté au négoce ; la seconde de ce que leur religion défend de prêter à intérêt; ce qui fait que chacun évite de payer des louages, et achète des maisons, ne sachant comment employer mieux son argent. La seconde acquisition des Persans après la première, c'est de ce qu'ils appellent *bazarga* ou lieu de marché, qui est une galerie de boutiques d'un bout à l'autre, couverte ordinairement en voûte, qu'ils font bâtir proche de leur logis, ou qu'ils achètent suivant l'occasion. C'est là d'ordinaire le premier bien qu'ils acquièrent en fonds de terre. Ils acquièrent ensuite un bain, puis un caravansérail. L'on penserait peut-être que ces fonds-là se donnent à rente à payer par année, ou par quartier, comme dans nos pays ; mais l'on sera surpris d'apprendre qu'ils louent ces lieux-là par jour, en se faisant payer de la rente tous les soirs, sans faire crédit au lendemain. La confiance ne va pas plus loin ; et c'est pour cela que ceux qui acquièrent des fonds, et qui font bâtir, le font à leur porte, afin que leurs domestiques reçoivent plus commodément le louage.

Cette pratique n'est pourtant que pour les petites gens, les autres payent par semaine ou par mois. Mais

comme on n'a pas grands meubles dans l'Orient, qu'on ne se sert ni de tables, ni de chaises, ni de bois de lits, ni d'armoires, ni, à beaucoup près, de tant d'ustensiles de cuisine, un locataire pourrait s'évader bien plus facilement que chez nous. Les plus puissants, après avoir amassé beaucoup de biens pour eux et pour leurs enfants, se mettent à bâtir des édifices publics, des collèges avec des fondations pour un nombre d'étudiants, puis des caravansérails sur les grands chemins, où les passants sont reçus sans rien payer, puis des ponts, et enfin des mosquées, avec un revenu pour entretenir des prêtres, et quelquefois pour faire des distributions charitables. Les Persans, qui appellent ces fondations « mérite pour la vie future », disent aussi que ces bénéficences sont « des biens croissants », parce que, disent-ils, les prières qui se font dans ces logements gratuits et dans ces temples, et lorsqu'on se sert actuellement de ces autres commodités, tournent au profit des fondateurs, et leur sont imputées.

Il n'y a d'autres voitures en Perse que des montures et de grandes cunes ou manières de berceaux couverts et fermés, où vont les femmes de qualité, deux sur un chameau, dont je ferai la description ailleurs. On n'y a ni carrosse, ni chariots, ni litières, ni chaises, soit parce que la Perse est un pays montueux, soit parce que c'est un pays dont les plaines sont entrecoupées de canaux de toutes parts. Tout le monde va à cheval ou sur une mule, ou sur cette sorte d'ânes qui vont l'amble, et qui portent vite et à l'aise. Les gens de boutique et de métier, comme les autres, ont leurs montures, et il n'y a que les plus misérables qui aillent à pied.

II.

LA SALLE DU PARADIS, A ISPAHAN.

J'ai promis, en faisant mention des jardins qui sont à côté de la belle allée d'Ispahan, de faire la description d'un salon qui est dans un de ces jardins, qu'on appelle le jardin du rossignol, c'est comme qui dirait la salle du paradis. Ce salon, qui a près de 60 pas de diamètre, a été construit de figure irrégulière à sept angles ou faces, dont celle du fond est beaucoup plus large que les autres. Le milieu est en dôme écrasé, élevé de 16 à 18 toises [1], soutenu sur des pilastres faits en arcades, et en pareil nombre qu'il y a d'angles. Le tout est couvert d'un plafond de mosaïque d'un fort bel ouvrage. Les pilastres sont percés tout à l'entour à deux étages, en sorte que les galeries vont tout autour ; et là on a pratiqué et ménagé cent petits endroits les plus délicieux du monde, qui n'ont tous qu'un faux jour, mais clair autant qu'il est nécessaire pour les plaisirs, à quoi ces endroits sont destinés. Il n'y en a pas un qui ressemble à l'autre, soit pour la figure, soit pour l'architecture ou pour les ornements et les dimensions. Partout c'est quelque chose de divers et de nouveau : aux uns, il y a des cheminées, à d'autres des bassins avec des jets d'eau, qu'on fait monter là par des tuyaux enfermés dans les pilastres. C'est un vrai labyrinthe que ce merveilleux salon ; car on se perd en haut presque partout, et les degrés sont si cachés qu'on ne les reconnait pas aisément. Le bas jusqu'à dix pieds de hauteur est revêtu de jaspe tout à l'entour ; les balustres sont de bois doré ; les châssis sont

[1] 31 à 35 mètres.

d'argent, et les carreaux de cristal ou de verre fin de toutes couleurs. Pour ce qui est des ornements, on ne peut rien faire où il y ait plus de magnificence et de galanterie mêlées ensemble : ce n'est partout qu'or et azur. Les peintures de cet édifice sont toutes d'une beauté et d'une gaieté surprenantes, avec des miroirs de cristal [1] deçà et delà. Il y a de ces petits cabinets qui sont tout miroirs aux murs et à la voûte. Les meubles de chaque endroit sont les plus magnifiques du monde et les plus voluptueux. Il y a des réduits qui ne sont qu'un lit entier. On sait que les lits des Orientaux se mettent à terre et sont sans rideaux ; j'en vis un avec admiration, dont la couverture seule coûtait 2000 écus ; elle était de martre, et c'est pour être couverts chaudement et légèrement. On m'a dit que le roi a des matelas qui en sont aussi. Je ferais un livre des ornements de ce grand salon, des petits portraits qui y sont, des miniatures, des vases, des inscriptions : les unes expriment des pensées tendres et amoureuses ; d'autres, des pièces de morale. Voici celles dont je chargeai mes tablettes.

Au-dessus d'un pot de fleurs :

La tulipe est mon emblème ; j'ai le visage en feu, et le cœur en charbon. Le sens est, que comme la tulipe a d'ordinaire les feuilles rouges, mais le fond tout noir, l'amant a de même le cœur brûlé et le visage enflammé.

Quelque haut qu'une beauté porte la tête, elle touche toujours des pieds à terre. Cela veut dire que le poids de leurs passions les ravale de l'élévation de leur esprit, de leur courage et de leurs appas.

Mon cœur s'est tourné cent fois à droite et à gauche sans se trouver engagé. Enfin, il vous a aperçue et il s'est fixé.

[1] Kœmpfer dit que c'était des glaces de Venise montées dans des cadres revêtus d'écaille, ornés de peintures et de fragments de glaces.

Je ne puis endurer plus longtemps la douleur de votre absence;

Ni demeurer davantage en un lieu où vous n'êtes pas.

Vous êtes la prunelle de mes yeux.

Je vous ai perdue, je ne sais qui regarder, je n'ai plus rien à faire qu'à mourir.

Le roi est le pasteur des pauvres,
Lorsqu'il y a en lui d'autre grâce que son sceptre.
Les brebis ne sont pas pour le pasteur,
Mais le pasteur est plutôt pour les brebis.

Si tu demandes quel mal tu fais à la fourmi en marchant sur elle,
Je réponds en te demandant, quel mal te fait l'éléphant en marchant sur toi.

Sur un manteau de cheminée,

Ne vous souciez point de l'hiver, ce n'est que rafraîchissement et que santé.

C'est le roi Soliman qui a fait construire ce salon, lequel a coûté 50,000 écus à bâtir, seulement pour la structure, sans comprendre les meubles ni rien de ce qui y est attaché.

III.

CHIRAZ.

Chiraz, capitale de la province de Perse, et l'une des plus grandes et des plus considérables villes du royaume, est située entre des montagnes, dans une plaine de 7 à 8 lieues de long, et large de 4 à 5, qui est

un des plus beaux endroits que l'on puisse voir, et des plus fertiles. On appelle celles qui sont à l'orient *Kouh béhmou*, et ces montagnes ne sont qu'à 2 lieues et demie de la ville. Celles du midi, qui en sont d'une lieue plus loin, *Kouh malou* ; celles de l'occident, *Kousey-tchénâr*, les trois platanes, et celles du septentrion, *Kouh-deremâun* ; et celles-ci sont à 4 lieues de distance de la ville. Elle a environ 2 lieues de tour, étant plus longue que large. Elle n'est plus entourée de murs ; car on les a laissé tomber en ruine ; mais les portes restent entières, étant grandes et fortes, et couvertes de lames de fer.

Il y en a quatre. L'une vers le midi, appelée la porte de *Phessa*, du nom d'une petite ville à laquelle elle conduit. L'autre vers l'orient, appelée *la porte de Kaiseron* [1], qui est une ville proche du golfe Persique. La troisième regarde l'occident, et est appelée *la porte des brebis*, à cause d'un marché de bétail qui est tout contre. La quatrième est au septentrion, et appelée *la porte d'Aanim*, et aussi la *porte d'Ispahan*, parce que c'est par où l'on entre à Chiraz, en venant d'Ispahan. Une petite rivière passe à travers de la ville ; elle est nommée la rivière de *Corremderrhé*, nom qui signifie gai en son cours, ayant sa source dans les montagnes qui en sont à 4 lieues du côté de l'occident. Cette rivière se grossit si fort au printemps des eaux des pluies et des neiges, que ses débordements ont emporté diverses fois des mille maisons de la ville ; mais l'été, au contraire, ses eaux sont si généralement détournées, pour arroser la campagne, que son lit demeure presque toujours à sec.

On entre dans Chiraz, en venant d'Ispahan, par une digue, haute d'environ 20 pieds, et épaisse de plus de 12, soutenue d'éperons ou appuis, qui ne sont guère moins épais. C'est pour retenir un déchargement

[1] Lisez Kâzroun, ville de la province de Fârs.

d'eaux fondues des montagnes qui sont à la gauche, lesquelles se répandraient dans la ville, sans cette barrière. La porte de la ville mène en une rue qui en est le plus bel endroit, étant longue et droite, large de 50 pas, bordée des deux côtés de jardins de 200 pas de face, dont les entrées sont de grands portails faits en demi-dôme, avec des pavillons au-dessus, vis-à-vis l'un de l'autre, et répondant l'un à l'autre en symétrie et en grandeur. Le milieu de la rue est marqué par un grand bassin carré, dont les bords sont de marbre, toujours plein d'eau, lequel a 50 pas de face, autant que la rue a de largeur, de manière qu'on ne pourrait passer aux côtés, n'était que les deux pavillons, qui sont vis-à-vis du bassin, se retirent 30 pas en dehors pour laisser le passage. Cette belle rue est terminée par un bazar assez long, qui aboutit au maidan, qui est la place publique. La ville de Chiraz est pleine de jardins, et presque toute couverte d'arbres. Les grandes rues en sont bordées ; et c'est ce qui en fait presque toute la beauté, car, du reste, l'on n'y voit ni beaucoup de bazars dont la structure soit considérable, ni plusieurs grands caravansérails, ni de beaux bains, comme dans les autres grandes villes de Perse.

A l'égard des bazars qui sont, comme je l'ai dit plusieurs fois, de longues rues couvertes, où l'on vend les choses les plus considérables, je ne ferai mention que de celui qu'on appelle le bazar de Daoud Khan, du nom de celui qui l'a fait bâtir, qui était frère du fameux iman Kouli Khan, généralissime des armées d'Abbas-le-Grand et gouveneur de Chiraz, et de toute la province. Il consiste en quatre galeries, toutes de pareille symétrie, remplies de boutiques de part et d'autre, dont chacune a un petit magasin derrière, et une chambre au-dessus. Le centre, ou le milieu de ces quatre galeries, dont les voûtes sont fort hautes, et percées à distances en soupirail, pour donner tout le

jour qu'il faut, est une place ronde couverte d'un grand dôme. Les bouts se rendent, l'un à la place, qui est au-devant de la maison du gouverneur, l'autre au caravansérail des Moultani, qui sont les Indiens, ainsi nommés de Moultan, grande ville des Indes, sur les frontières de la Perse, du côté du nord; les deux autres en d'autres endroits. Ce qui m'a assez plu dans ces bazars de Chiraz, c'est que ceux des cuisiniers publics sont ornés de canaux d'eau tout du long, ce qui sert beaucoup à les tenir propres, et à dissiper l'odeur de la graisse.

Quant aux caravansérails, les plus beaux sont celui que l'on appelle Kaiserie ou Impérial, et celui des Moultani, dont j'ai déjà fait mention, lequel contient plus de 200 chambres séparées en cellules. Les maisons à café sont assez spacieuses. Les principales consistent en échafaudages élevés sur des courants d'eau, pour avoir plus de fraîcheur. Et pour les mosquées, elles sont sans nombre, le peuple de cette ville étant très superstitieux; mais la plupart sont petites, faites pour servir de mausolée à des saints de leur religion, et plusieurs tombent en ruine, particulièrement celles qui sont sur le dehors de la ville.

Quant aux mosquées, on en fait remarquer neuf plus grandes que les autres, et plus somptueuses. On les appelle la place royale, porte ouverte, porte des mulets, porte de fer, roi Jadon, la Bénédiction, pèlerin Nassir, la nouvelle et l'assemblée. Celle-ci, qui est la mosquée cathédrale, a été une des plus grandes de toute l'Asie. Elle surpasse en grandeur deux fois celle d'Ispahan, et est beaucoup plus somptueuse, tout élevée, partie sur de grosses pierres, partie sur des pilastres de marbre. La cour, qui est plus longue que large, est ornée de huit bassins d'eau pour les ablutions, entre lesquels il y a une manière de petite chapelle carrée, avec des grilles et une porte de fer dans laquelle on garde un Alcoran, écrit de la main d'Iman

Mousa, un des douze premiers successeurs de leur faux prophète Mahammed, avec les armes dont il se servait à la guerre. Cette mosquée a un nombre indicible de chambres, de galeries, d'allées, d'appartements et de recoins. Elle a quatre entrées, dont la principale est revêtue de marbre; mais elle manque de réparations presque en tous les endroits. C'est la même chose des collèges, qui sont au nombre de douze, lesquels tombent presque tous en ruine. Le principal est celui que l'on appelle le Collège du prince, ou du gouverneur, dont le portail est fort large et fort élevé, avec deux tours hautes aux côtés, mais dont partie est tombée en ruine. Le corps de logis est double et a deux étages autour d'une grande cour plus longue que large, à l'entour de laquelle sont les appartements des étudiants, consistant chacun en un bas et en un étage double ; le milieu de la cour est orné d'un grand bassin d'eau. Je ne rapporte pas le nom des autres, parce que la chose n'en vaut pas la peine, et que je viens de rapporter tant de noms d'édifices, que j'appréhende qu'on en soit rebuté. Il y a quarante étudiants entretenus en cette académie. On appelle ces boursiers inquisiteurs de science.

Outre les édifices publics, on va voir à Chiraz, par curiosité, le palais de Kouli Khan, autrefois gouverneur de cette ville, et de sa province, et de plusieurs autres pays au delà. Ce palais étale dans ces ruines beaucoup de grandeur et de magnificence. On y voit les plus beaux plafonds, des murs peints et ornés de moresques de rapport, où l'or et l'azur sont si épais, qu'il paraît frais appliqué. On y voit des bassins d'eau, carrés, faits de marbre, de cent pas de face, avec des cabinets au milieu, et partout des jets d'eau et des fontaines. En faisant le tour de ce palais, on se trouve sur les masures d'un grand hôpital. Les Persans appellent les hôpitaux palais de la santé. On a laissé ruiner presque tout ce qu'il y en avait dans le royaume

par la négligence et par la dureté des administrateurs qui laissaient périr les malades, faute d'assistance; d'où est né le proverbe : le palais de la santé est le palais de la mort. Ces hôpitaux ont néanmoins de grands revenus. Les gens d'église qui en ont la direction les distribuent entre eux.

Ce qu'il y a de plus beau à Chiraz, sont des jardins publics, au nombre de vingt, dont les arbres sont, comme je crois, les plus grands arbres de leur espèce, que l'on voit en lieu du monde; si hauts que la plus longue arquebuse ne saurait tirer à la cime; et si gros que trois hommes ne les peuvent embrasser. Du reste, ces jardins ne sont que des plantages d'arbres sans ordre, entremêlés de fleurs communes, mais en fort grande abondance, et de très belles couleurs. Ces grands arbres sont des cyprès, des platanes francs et sauvages, des ormes, des coudriers, des pins mâles et femelles, de 3 à 4 brasses de tour ou de grosseur. J'en ai mesuré un dans un des jardins du roi, à la partie méridionale de Chiraz, lequel avait plus de 4 brasses de tour. Les habitants de Chiraz, voyant cet arbre usé de vieillesse, le croient vieux de plusieurs siècles, et y ont dévotion, comme à un lieu saint. Ils affectent d'aller faire leurs prières à son ombre; ils attachent à ses branches des chapelets, des amulettes et des morceaux de leurs habillements. Les malades, ou des gens pour eux, viennent y brûler de l'encens, y attacher de petites bougies allumées, et y faire d'autres superstitions semblables, dans la pensée de recouvrer la santé. Il y a partout en Perse de ces vieux arbres révérés superstitieusement par le peuple, qui les appelle *des arbres excellents*. On les voit tout lardés de clous, pour y attacher des pièces d'habillements, par vœu, ou d'autres enseignes. Les dévots, et particulièrement les gens consacrés à la vie religieuse, aiment à se reposer dessous, et à y passer les nuits; et si on les en croit, il leur y apparaît la nuit des lumières resplendissantes, qu'ils jugent être,

disent-ils, les âmes des *aoulia*, les saints, les bienheureux, qui ont fait leurs dévotions à leur ombre. Les affligés de longues maladies vont se vouer à ses esprits ou ombres ; et s'ils guérissent dans la suite, ils ne manquent pas de crier miracle, en leur attribuant leur guérison.

A propos de ces apparitions, il y a au dehors de Chiraz, vers le septentrion, des cellules de derviches, ou cénobites mahométans, qu'on appelle *khezr néby*, Élie le prophète, lesquels montrent une roche de surface inégale et raboteuse, où ils prétendent voir les marques des pieds de ce prophète. Ce n'est pas, disent-ils, qu'il ait demeuré ici pendant sa vie, mais c'est qu'il y est apparu diverses fois. Ces cénobites se vantent tous, plus ou moins, d'avoir des apparitions de saints, et d'autres défunts. Entre tous ces beaux et grands jardins, on admire le jardin royal, qui est un carré d'environ 1000 pas de tour. Le grenadier, l'oranger et le citronnier y sont en pleine terre, gros comme nos pommiers, et l'on y trouve aussi toutes les espèces d'arbres fruitiers de l'Europe, portant des fruits d'une grosseur extraordinaire, et d'une écorce vive à ravir.

Au dehors de Chiraz, à un quart de lieue, du côté de l'orient, on voit le tombeau de Sadi, un des plus célèbres auteurs des Persans, en prose et en poésie, qui vivait il y a 430 ans, dont les ouvrages sont un ample et excellent recueil de ce qu'il y a de plus beau dans la morale. Son tombeau est petit. On voit tout proche un grand puits octogone, de pierre de taille, beau et profond, dans lequel on descend par plusieurs degrés. Ce puits, et deux réservoirs profonds à côté, sont remplis de bon poisson, en telle quantité qu'on le peut prendre à la main. Le commun peuple tient ce poisson consacré à Sadi [1], et que si l'on en prend, le saint punit de mort

[1] Il s'agit certainement ici de la fontaine souterraine peu éloignée du tombeau de Sadi. On y descend par un escalier de 70 mar-

subitement les coupables. Mais toutes les fois que j'étais à Chiraz, je ne manquais point, avec quelqu'un des Pères Carmes, mes hôtes, d'en aller enlever un grand plat, prenant le temps qu'il n'y avait que le gardien, auquel je donnais un écu en descendant, sur quoi il se retirait, et fermait la porte, faisant semblant de sortir. Un malheureux Arménien, en ayant voulu prendre en secret un jour, il fut découvert. On le mena à coups de bâton chez le juge, où en bonne forme de justice, on lui en donna 300 coups le lendemain sous la plante des pieds, et on lui fit payer 100 écus d'amende. Ces gardiens-là sont des molla, qu'on appelle communément lecteurs des attributs divins, parce que, les vendredis et les grandes fêtes, ils lisent à haute voix les louanges de Dieu et de leurs saints.....

La fertilité du terroir de Chiraz est merveilleuse. C'est le pays des plus beaux haras, et des meilleurs pâturages. Les moutons y sont si gras, qu'il y a des queues de mouton qui pèsent 18 à 20 livres. Pour ce qui est des fruits, les grenades, entre autres, y sont si grosses, qu'il y en a de la grosseur de la tête d'un enfant nouveau né. Mais le meilleur fruit est le raisin, dont il y a de trois sortes principales : le kismich, qui est un petit raisin doux et sucré, auquel l'on ne sent point de pepin, quoiqu'en effet il y en ait ; mais si petit et si tendre qu'il est insensible ; le gros raisin blanc, et le gros raisin, qu'on appelle de Damas, dont la couleur est rouge, et dont on voit des grappes pesant 12 et 13 livres. C'est de cette troisième sorte de raisin, et seulement de celle-là, que se fait ce vin si excellent et si renommé, qu'on appelle vin de Chiraz, qui, pour la beauté de sa couleur, et pour la bonté de son goût, est estimé le meilleur de la Perse et de tout l'Orient. Ce n'est pas de

ches, et au bas se trouve une belle salle octogone où l'on jouit d'une délicieuse fraîcheur. Ce canal, rempli en effet d'excellents poissons, vient des montagnes voisines, et sa construction vraiment étonnante paraît remonter à la plus haute antiquité.

ces vins de liqueur qui plaisent d'abord à la bouche; au contraire, il me parut rude la première fois que j'en bus; mais lorsqu'on en a bu quelques jours, on le préfère à tout autre; et ceux qui s'y sont accoutumés ne peuvent plus goûter d'autre vin. On le tient fort cordial et stomacal, excellent aux convalescents; mais comme il a beaucoup de chaleur et de corps, il n'en faut pas faire d'excès. Quelques excès cependant qu'on en fasse, il ne donne jamais à la tête, à ce que disent généralement, et en tout pays, ceux qui en font leur boisson ordinaire. Sa couleur est du plus beau rouge, et du plus vif que l'on puisse voir; mais ce vin n'est pas de garde, s'aigrissant d'ordinaire la troisième année; ce qui vient de ce qu'on ne le fait pas assez cuver, et qu'on le met trop tôt en bouteilles. Il a en revanche cette bonne qualité, qu'il ne se gâte point au transport.

Comme l'usage du vin est défendu par la religion du pays, chacun n'a pas la liberté d'en faire à son gré. Il en faut avoir le privilège du roi, et de plus la permission du gouverneur et de l'intendant, qu'on obtient sur le privilège du roi. Il y a plusieurs grands seigneurs qui ont ce privilège, chacun pour une certaine quantité. Les compagnies de négociants européens l'ont chacune pour mille caisses de vin; mais les gens qu'ils emploient à cela, qui sont ou des Arméniens, ou des Juifs, en font par-dessus, tant qu'ils veulent, en gagnant les magistrats qui ont l'inspection là-dessus. Le privilège du roi est comme la cause, les gratifications comme le moyen. Le gouverneur met sur sa tête l'ordonnance du roi, qu'on lui montre, et vous dit : « Vous pouvez faire tout le vin permis, mais après que celui du roi sera fait »; et cependant il fait des défenses aux villageois de vendre du raisin que pour le roi, desquelles rien ne peut faire obtenir la révocation, que des présents; car, de recourir à la cour, c'est perdre le temps; les vendanges sont faites un mois avant qu'on en puisse

tirer des ordres. La manière dont l'on fait ce vin est fort simple : en jetant les raisins dans une cuve percée et les foulant des pieds, le jus tombe dans une autre d'où on le transvase en des pitares, qui sont de grandes urnes de terre vernissée, où ayant reposé quinze jours ou trois semaines, on le met en bouteilles. Le moût est jeté dehors, sans le mettre au pressoir, et c'est là toute la façon qu'on y apporte. Les bouteilles dans lesquelles on transporte ce vin sont de deux grandeurs : les petites bouteilles tiennent quatre pintes et demie, mesure de Paris ; les grandes bouteilles tiennent cinq petites, étant faites de gros verre, et nattées par dessus, pour être moins sujettes à se casser. Ces bouteilles se bouchent avec du coton et de la cire fondue par-dessus, de sorte qu'elles ne sauraient prendre l'air. On les enferme dans des caisses, dix petites bouteilles dans chacune, avec de la paille, et on les transporte ainsi dans tout le royaume, et dans les Indes, jusqu'à la Chine et au Japon. Le meilleur vin coûte, à Chiraz, 30 à 40 sous la bouteille. On fait aussi à Chiraz, pour transporter aux Indes, de l'eau de rose, de l'huile, et de toutes sortes de fruits confits au vinaigre, que nous appelons salade d'hiver. Ils confisent ainsi des capres, des concombres, des pommes, des poires, des raisins, des amandes, des noix, du fenouil, de l'anis, des abricots, et plusieurs autres sortes de fruits, et plusieurs sortes de graines, dont je ne me souviens plus ; tout cela fort bon, et de bonne garde, mis en bouteilles qui peuvent tenir le poids de 2 livres chacune, et qui ne reviennent qu'à 4 ou 5 sous tout encaissées.

IV.

LES CARAVANSÉRAILS.

Les caravansérails[1] sont de grands bâtiments faits pour donner le couvert aux voyageurs. Il faut concevoir que dans l'Asie il ne se voit pas, à beaucoup près, tant de monde étranger dans les villes et sur les chemins, qu'il se fait en Europe. On en peut donner plusieurs raisons : premièrement, l'Asie n'est pas si peuplée, sans comparaison, que l'Europe ; j'entends cette partie que les catholiques romains et les protestants en possèdent, qui est l'endroit le plus peuplé de l'univers, si ce n'est peut-être la Chine ; secondement, les nations de l'Orient habitent un meilleur air que nous ; elles ne sont pas pressées de tant de besoins : ce qui fait aussi que ces peuples sont moins actifs, moins inquiets et moins curieux que nous ne sommes, et par conséquent ils ne se soucient pas tant de commerce. C'est à tout cela que j'attribue qu'il n'y a point d'hôtelleries en Orient, ni sur les chemins, ni dans les villes, ni de maisons garnies ; comme aussi à la coutume que les femmes ne se laissent point voir aux hommes : ce qui oblige ceux qui en mènent en voyage, de les tenir toujours en particulier hors de la vue du monde. Ainsi il faut porter, en voyageant, de quoi se coucher et de quoi se faire à manger. Mais comme on ne se sert point de châlits, de tables, ni de sièges en ces pays orientaux, à cause que l'on mange et que l'on couche à terre sur des tapis, le bagage est facile à porter. Deux chevaux portent celui de deux ou trois hommes fort facilement. De cette manière, il ne faut que du couvert en voyage,

[1] *Kâravân sérâï*, maison de voyageurs.

et c'est pour le donner commodément que les caravansérails sont faits. On n'en trouve guère sur les grands chemins, dans l'empire du Turc, parce qu'on n'y voyage qu'en grandes troupes d'environ 1000 personnes ensemble, qui portent chacune leur tente, comme à l'armée ; mais il y en a partout dans l'empire de Perse. Il n'y en a point non plus dans les villes, en celui du Mogol, par une raison différente, c'est que l'air y étant chaud en tout temps, on aime mieux se loger à l'air, soit à l'ombre des arbres, soit sous des portiques, que dans des chambres. En Perse, les caravansérails des villes et ceux de la campagne sont faits presque de même sorte, si ce n'est que ceux des villes sont communément à double étage. Ce sont de grands édifices carrés, pour la plupart, de quelque vingt pieds de haut, avec des chambres tout du long sur une ligne, comme les dortoirs des moines, voûtées et élevées de 4 ou 5 pieds du rez-de-chaussée, n'ayant guère plus de 8 pieds en carré, et étant toutes sans fenêtres ; de sorte que le jour n'y entre que par la porte. Chaque chambre a un petit vestibule de même largeur, ouvert sur le devant de 4 ou 5 pieds de profondeur, avec une petite cheminée à côté, dont la couverture est en dôme ; et outre ce double logement, un relais ou corridor règne tout du long des chambres, étant de même hauteur et de même profondeur. Derrière les chambres sont les écuries bâties tout à l'entour de l'édifice, comme des allées. On y trouve, des deux côtés, des portiques élevés et profonds, encore plus que les relais des chambres, avec de petites cheminées au fond, de 10 en 10 pieds, pratiquées dans la muraille. C'est où logent les valets, quand il fait mauvais temps, et où ils font la cuisine ; car, quand il fait beau, ils la font sur le devant des chambres, et on attache les chevaux dans la cour, le long du relais ou corridor, chacun le sien devant soi. Le milieu de la cour est d'ordinaire marqué, ou par un grand bassin d'eau vive, ou par un

perron carré ou hexagone de 20 à 30 pieds de diamètre, et haut de 6 à 8 pieds. Les Persans appellent aussi ces perrons *maatab*, c'est-à-dire, exposés à la lune. Ils en ont de même dans leurs jardins, dans les cours de leurs logis, et souvent il y a de grands arbres plantés à côté, qui y entretiennent le frais et l'ombre. Ces caravansérails sont couverts en terrasse. Les entrées sont des portiques, avec des boutiques d'un et d'autre côté, où l'on vend les plus communs aliments. Ils sont de la hauteur de l'édifice, fermés par de hautes portes, dont les linteaux sont de charpente, faits d'une pièce. Quelques-uns n'ont seulement de chaque côté qu'une chambre voûtée, avec un balcon.

On ne trouve rien dans ces sortes d'hôtelleries que les quatre murailles. Chacun, en entrant, se met dans la première chambre qu'il trouve vide, du côté qu'il lui plaît. Il y demeure tant de jours qu'il lui plaît, et puis il s'en va sans qu'on lui demande rien. Les gens riches donnent au valet du concierge quelques sols en sortant, autant qu'il leur plaît ; car on ne saurait rien demander pour le louage, à cause que ces édifices sont des œuvres pies, comme on parle, c'est-à-dire des fondations charitables pour le service des voyageurs, dont le concierge et les valets sont rentés pour en avoir soin. Le concierge vend d'ordinaire ce qu'il faut pour les chevaux, et les plus communes choses pour la vie, comme du pain, du vin, dans les endroits où il est en abondance, du beurre, des laitages, des fruits et des volailles, et de quoi faire le feu. On va querir la grosse viande, ou au premier village, ou à des camps des pâtres dans la campagne voisine. Voilà quels sont les gîtes communs des voyageurs en Orient, principalement dans toute la Perse.

Quant aux caravansérails des villes, ils sont de deux sortes : les uns pour les voyageurs et pour les pèlerins, dans lesquels on loge aussi sans payer ; les autres pour les marchands, et ceux-ci sont d'ordinaire

plus beaux et plus commodes, ayant des portes aux chambres qui ferment bien ; mais comme la plupart sont occupés par des marchands négociants, actuellement on y paye le gîte tant par chambre, et ce gîte n'est d'ordinaire que d'un sol ou deux par jour ; mais il y a par-dessus cela le droit d'entrée qui est plus considérable, et le droit de ce qu'on vend dans le caravansérail, qui se payent à tant par balle, et qui sont plus ou moins importants, selon la nature du négoce. Le droit d'entrée s'appelle *sercolphe*, c'est-à-dire le cadenas. Ces caravansérails-ci appartiennent les uns au domaine, les autres à des particuliers ; et il faut observer que, dans toutes les villes, chaque caravansérail est particulièrement destiné, ou aux gens de certain pays, ou aux marchands de certaines marchandises. Ainsi, lorsqu'on veut savoir des nouvelles de quelqu'un qui est de Médie, ou de Bactriane, ou de Chaldée, on n'a qu'à aller aux caravansérails, où les caravanes de ces lieux viennent loger, ou bien lorsqu'on veut acheter quelque chose aux magasins, comme des étoffes des Indes, du drap, du lapis et d'autres choses, on s'en va dans les caravansérails où l'on en vend.

On appelle ces édifices de divers noms. En Turquie, on les nomme communément *Han* ou *Khân ;* en Tartarie et aux Indes, *Sérai* [1] ; en Perse *Kârvân-sérâï*. *Karvân*, que nous disons caravane, veut dire une troupe de voyageurs qui font leur chemin ensemble, et c'est ce qu'on appelle en Perse *Qafyleh*, c'est-à-dire compagnie de revenants ou retournants ; les voyageurs étant appelés des retournants par bon augure. *Saray*, qui est un terme de l'ancien idiome persan, signifie pa-

[1] *Sérâï* est le terme employé par les Mogols ou Musulmans de l'Inde, qui ont apporté dans cette contrée la langue persane ; mais parmi les naturels même, surtout chez les Mahrattes, les mêmes édifices se nomment *Deremsellah*, et *Tchoultry* dans le Carnatic.

lais, grand logis, d'où est venu le mot de sérail, pour dire le palais des femmes du roi ou des grands. Ainsi caravansérail veut dire hôtel ou palais de caravanes. Les Persans disent que les palais et les hôtelleries s'appellent du même nom, pour faire souvenir les hommes qu'ils sont voyageurs sur la terre; sur quoi je me souviens d'un conte que j'ai lu dans un auteur persan, d'un derviche ou religieux mahométan qui voyageait en Tartarie. Étant arrivé dans la ville de Balkh, il s'en alla loger dans le palais royal, le prenant pour un caravansérail. Il y entre, et ayant regardé de tous côtés, il se va placer sous une belle galerie, met bas son petit sac et son petit tapis, qu'il étend, et s'assied dessus. Des gardes l'ayant aperçu en cette posture, lui crièrent de se lever, lui demandant en colère qu'est-ce qu'il prétendait faire. Il répondit qu'il prétendait passer la nuit dans ce caravansérail. Les gardes se mirent à crier plus fort qu'il s'en allât, et que ce n'était pas ici un caravansérail, mais le palais du roi. Le roi, qui se nommait Ibrahim, étant venu à passer là-dessus, se mit fort à rire de la bévue du derviche, et l'ayant fait appeler lui demanda comment il avait si peu de discernement, de ne reconnaître pas un palais d'avec un caravansérail. « Sire, se mit à dire le derviche, que V. M. daigne souffrir que je lui demande une chose : Qui a logé premièrement dans cet édifice-ci après qu'il a été fini ? — Ce sont mes ancêtres, répondit le roi. — Après eux, sire, qui est-ce qui y a logé, reprend le bonhomme ? — C'est mon père, répondit le roi. — Et après lui, qui en a été le maître ? — Moi, répliqua le roi. — Et, de grâce, sire, qui en sera le maître après vous ? — Ce sera mon fils, répondit le prince. — Ah ! sire, reprit le bon derviche, un édifice qui change si souvent d'habitants est une hôtellerie, et n'est pas un palais. »

Le plus beau caravansérail d'Ispahan est un grand bâtiment carré à double étage, chacun de quelque

vingt pieds de haut, et de quelque soixante-dix toises de diamètre. On y entre par un portique assez long, sous lequel il y a des boutiques d'un et d'autre côté. Chaque face a 24 logements en bas et autant en haut, comme un dortoir de couvent, au milieu desquels il y en a un plus grand que les autres, bâti sous un haut portique semblable à celui où est l'entrée, lequel est fait en demi-dôme, plat sur le devant, orné de mosaïque. Les chambres d'en bas sont le long d'une galerie, ou relais ou parapet, comme on voudra l'appeler, haut de terre d'environ cinq pieds, et profond de dix-huit à vingt pieds, larges de quinze à seize, et élevées de deux doigts sur la galerie. Les Persans appellent ces galeries, ou rebords de pierre, qui règnent autour des caravansérails, *maatab*, c'est-à-dire, place à la lune, parce que c'est où on couche environ huit mois de l'année, pour être plus fraîchement, et où on prend le frais à l'ombre durant le jour. Chaque chambre a de plus une place sur le devant, de la largeur de la chambre même, profonde de la moitié, et couverte d'une arcade. Les chambres d'en haut ont chacune une antichambre et un balcon ; et c'est d'ordinaire où les marchands logent avec leurs femmes, lorsqu'ils en mènent, le bas étage leur servant communément de boutique ou de magasin. Sur le derrière du caravansérail, il y a encore de grands magasins. Au milieu de la cour, qui est fort bien pavée, il y a un grand bassin d'eau, avec un jet et des puits au coin. C'est là à peu près la structure et la forme de tous les grands caravansérails d'Ispahan, qui sont bâtis de pierre ou de brique, si ce n'est que les uns ont un grand relais carré, de quatre à cinq pieds de hauteur au milieu de la cour, au lieu de bassin d'eau. Les logements, qui sont séparés l'un de l'autre par un mur de deux à trois pieds d'épaisseur, consistent en une antichambre de quelque huit pieds de profondeur, tout ouverte par devant, avec une cheminée à côté, pratiquée dans le mur de séparation, et

en une chambre qui est de moitié, ou d'une fois plus profonde que l'antichambre, dont la cheminée est au fond, ou à côté. Les chambres ont toutes leurs portes, quoique assez faibles, mais elles n'ont point de fenêtres, recevant le jour par la porte, et non autrement ; ce qui rend le logement incommode. Derrière le caravansérail, et tout autour, sont des écuries, et dans quelques-uns, il y a un côté des écuries accommodé en arcades, de quatre pieds de hauteur, avec des cheminées d'espace en espace, pour placer commodément les palefreniers et les autres valets, et pour faire la cuisine. Il ne demeure d'ordinaire dans ces grands caravansérails que des marchands en magasin. Celui dont je viens de faire la description rend 16,000 livres par an au propriétaire, qui était de mon temps une cousine du feu roi. On nomme ce caravansérail Mac soud assar [1], c'est-à-dire, le caravansérail de Mac soud l'huilier, parce qu'il a été bâti du temps d'Abbas le Grand, par un épicier qui avait fait sa boutique vis-à-vis, laquelle subsiste encore. Lorsque ce grand roi vint établir sa cour à Ispahan, et qu'il conçut le dessein de rendre cette ville aussi magnifique qu'elle l'est devenue, il engageait non seulement tous les grands seigneurs, mais encore tous les particuliers qu'il savait être gens riches, à construire quelque édifice public pour l'ornement et pour la commodité de la ville. Il apprit que cet épicier était des plus à l'aise ; il l'alla voir un jour à sa boutique, avec la familiarité qui était naturelle à ce grand prince, et il lui dit : « Il y a longtemps que je vous connais de réputation pour homme de bien et pour homme riche. C'est sans doute à cause de votre probité que Dieu vous a béni si abondamment : je serais bien aise qu'un si vertueux vieillard

[1] *Karvânsérâï Maqssoùd a'ththâr*. Ce dernier mot *a'ththâr*, signifie un parfumeur, un droguiste, un fabricant et un marchand de *a'ther*, parfum en général ; et, par excellence, l'essence de rose.



m'adoptât. Je vous tiens pour mon père ; vos fils sont mes frères ; faites-moi votre héritier avec eux, je ferai en sorte qu'ils n'y perdent rien, ou bien, si vous l'aimez mieux, faites bâtir de votre vivant quelque édifice pour la commodité et pour l'embellissement de la ville. » Abbas le Grand avait des manières engageantes, qui le faisaient venir à bout de tout. L'épicier lui dit qu'il consentait à la demande de Sa Majesté, et qu'il ne manquerait pas à ce qu'il souhaitait de lui. Il fit bâtir ce caravansérail, qui lui coûta 3000 tomans, qui sont 45,000 écus, et ensuite le donna au roi, qui en fut fort satisfait, et en récompensa bien ses enfants.

V.

L'INDUSTRIE.

La broderie est un des arts mécaniques dans lesquels les Persans excellent; ils font fort bien toute sorte de broderies, mais particulièrement celle d'or et d'argent, soit sur le drap, soit sur la soie, soit sur le cuir. Ils nous passent en cet art, et ils passent même les Turcs, dont nous admirons tant en Europe la couture et la broderie sur le cuir. Leur couture de cuir, comme celle des harnois, entre les autres, est si délicate et si bien faite, qu'on dirait que c'est de la broderie. Leurs seaux de cuir sont aussi fort bien cousus, quoique avec des cordes de mouton assez mal tannées. Le fil d'or et d'argent, dont ils se servent, est si beau, qu'on le prendrait pour du trait, lorsqu'il est employé, la soie n'y paraissant pas le moins du monde.

La vaisselle d'émail ou de faïence, comme nous l'appelons, est pareillement une de leurs plus belles manu-

factures. On en fait dans toute la Perse. La plus belle se fait à Chiraz, capitale de la Perside; à Metched, capitale de la Bactriane; à Yezd et à Kirman en Caramanie, et particulièrement dans un bourg de Caramanie, nommé Zorende. La terre de cette faïence est d'émail pur, tant en dedans qu'en dehors, comme la porcelaine de la Chine; elle a le grain tout aussi fin, et est aussi transparente; ce qui fait que souvent on est si fort trompé à cette porcelaine, qu'on ne saurait discerner celle de la Chine d'avec celle de Perse. Vous trouverez même quelquefois de cette porcelaine de Perse, qui passe celle de la Chine, tant le vernis en est beau et vif; ce que j'entends, non pas de la vieille porcelaine de la Chine, mais de la nouvelle. On dit que les Hollandais mêlent cette porcelaine de Perse avec celle de la Chine qu'ils transportent en Hollande. Il est certain que les Hollandais ont beaucoup appris en Perse à faire la faïence; et ils y réussiraient encore mieux qu'ils ne font, s'ils avaient là les eaux aussi pures et l'air aussi sec qu'il est en Perse et à la Chine. Les habiles artisans en cette vaisselle d'émail, attribuent à l'eau la beauté de la couleur, comme je l'ai déjà observé, disant qu'il y a des eaux qui dissolvent la peinture, et la font couler, au lieu qu'il y a des eaux qui la resserrent et la retiennent sans l'étendre. Les pièces à quoi les potiers persans, qu'on appelle *kachipez* ou *cuiseurs de faïence*, réussissent le mieux, sont les carreaux d'émail, peints et taillés de mauresques. A la vérité, il ne se peut rien voir de plus vif et de plus éclatant en cette sorte d'ouvrage, ni d'un dessin plus égal et plus fin. La porcelaine de Perse résiste au feu; de sorte que, non seulement on fait bouillir l'eau dedans, sans qu'elle casse, mais même on en fait des marmites. Elle est si dure encore, qu'on en fait des mortiers à broyer des couleurs et d'autres matières, et des moules à balle. La matière de ce bel émail est du verre et de fort pe-

10.

tits cailloux de rivière broyés très menu, avec un peu de terre mêlée ensemble, et le tout fort broyé et pilé.

On ne fait point de faïence aux Indes; celle qu'on y consume y est toute portée, ou de la Perse, ou du Japon, ou de la Chine, et des autres royaumes, entre la Chine et le Pégu. On fait un conte, que les potiers de la ville de Yezd, dans la Caramanie, envoyèrent un jour aux potiers d'Ispahan, comme par défi, un vase de porcelaine, qui tenait 12 livres d'eau, et ne pesait qu'un gros. Les potiers d'Ispahan leur renvoyèrent un vase de même grandeur et de même figure, qui ne tenait qu'un gros d'eau et pesait 12 livres. Il y a une sorte d'artisans en Perse, dont le métier est de raccommoder la porcelaine et le verre. Ils en rejoignent les pièces, les cousent avec du fil de laiton très fin, et passent sur la couture une sorte de craie ou de chaux fort déliée. Un vase ainsi raccommodé tient l'eau comme auparavant.

Les tireurs et les fileurs d'or travaillent fort délicatement; ils filent un lingot du poids d'un *mescal*, qui est un gros, long de 900 guèzes ou aunes de leur pays, qui ont chacune trente-cinq pouces de roi [1]. Leurs outils, de gradations différentes, sont comme nos filières. Ils dévident sur des bobines et sur des tambours, achetant à la monnaie le fil tiré de la grosseur d'une épingle. Leur fil est le plus beau et le mieux couvert qui se puisse imaginer. Tout l'art qu'ils emploient à lui donner cette couleur vive, et qui ne se passe point, c'est de le dorer très fin et fort épais.

Il faut ranger ensuite la tannerie des cuirs, surtout de celui de chagrin et de toute sorte de maroquin. Il s'en fait une infinité en Perse, qu'on transporte aux Indes, en Turquie, et dans les autres pays à l'entour. Le chagrin se fait de croupe d'âne et d'une graine qu'on

[1] 94 centimètres.

appelle en Perse *tochm Casbini* ou graine de Casbin, laquelle est noire, dure, et plus grosse que la graine de moutarde, dont on se sert au défaut de cette graine de Casbin. Un même mot, en persan, signifie *œuf* et *graine*, parce que l'œuf et la graine sont comme une même chose. Le nom de *chagrin*, que nous donnons à ces peaux grènetées, vient assurément du mot persan *sagri*, qui veut dire *croupe*. Ils appellent ainsi la croupe de tout animal qui sert de monture, et ils donnent ce nom à cette sorte de cuir, parce qu'il se fait de croupe d'âne, comme je l'ai dit. Les tanneurs corroient le gros cuir, et le préparent avec la chaux. Ils n'ont point l'usage du tan, au lieu duquel ils se servent de sel et de noix de galle, et cela suffit, à cause de la sécheresse de l'air de leur pays.

Le tour est encore un des arts mécaniques dans lesquels les Persans réussissent. Ils n'ont pas de métier pour le tour, comme nous en avons. Le leur n'est composé que d'un pivot, auquel ils attachent ce qu'ils veulent tourner. Une bande de cuir, qui fait un double tour à ce pivot, et qu'un garçon tient à deux mains, tirant tantôt un bout et tantôt l'autre, fait mouvoir la machine et fait tourner la pièce. Mais quand ils veulent tourner de petites pièces, l'ouvrier n'a que faire d'aide ; car d'une main il remue le pivot avec un archet, et de l'autre il tient la pièce. Ils ne se servent point de vilebrequin, comme nous faisons, mais de forets grands et petits, qui leur en tiennent lieu, et qu'ils mettent en usage de la même manière que leur instrument pour le tour; c'est un fer plat au bout, finissant en pointe et taillé en côtes pour mieux couper ; et emmanché dans un bois rond, chargé de plomb, pour mieux asséner, autour duquel ils passent leur archet, fait d'une bande de cuir, laquelle y fait deux tours ; ils tiennent ferme ce foret de la main gauche sur la pièce qu'ils veulent percer, et ils le font tourner de la droite. C'est là leur mécanique pour tourner et pour percer. Ils appliquent

la lacre[1] fort délicatement, le mouvement violent du tour la fondant, sans qu'il soit besoin de feu; ils l'étendent avec du bois de palmier, se servant de ce bois, parce qu'il est poreux; et avec l'huile ensuite et un morceau de gros drap, ils donnent un lustre admirable à leur ouvrage, qui ne se perd jamais. Cette lacre aussi se conserve toujours sans s'écailler. Ils font, entre autres choses, des berceaux d'enfant parfaitement bien. Ils tournent les métaux aussi bien que le bois. Mais il s'en faut pourtant beaucoup que leurs artisans en ce métier aient l'habileté des nôtres. L'on a porté diverses fois en Perse et aux Indes de ces merveilleux ouvrages d'ivoire, tournés avec une extraordinaire délicatesse; mais parce qu'ils étaient de nul usage, et propres seulement à faire admirer l'adresse de l'ouvrier, on n'y en faisait aucun compte. Les Orientaux ne sont pas assez délicats pour appliquer leur esprit à cette industrie que nous y admirons; au contraire, ils en font très peu de cas, à cause de l'inutilité de l'ouvrage. Au reste, les tourneurs persans ne savent point faire le tour de l'ovale. C'est une figure qui leur est inconnue dans la pratique.

Après les tourneurs, je mets les taillandiers et les étameurs, qui travaillent en ce pays-là avec une grande industrie, tant au marteau et à la lime, qu'au tour. Nos grossiers[2] en argent ne font pas mieux que ces taillandiers; ce qui vient, je crois, de ce que la vaisselle de table et leur batterie de cuisine sont communément faites de cuivre. Ils ne se servent point de fer, ni de laiton, ni d'étain dans leurs ustensiles de cuisine, qui sont tous de cuivre étamé. Ils font l'étamure fine, blanche et belle comme de l'argent. L'étain d'Angleterre n'est point si beau. Il est vrai qu'il faut tous les six, ou tous les huit mois recommencer à l'étamer;

[1] Sorte de cire à cacheter.
[2] Taillandiers en argent.

mais aussi cela se fait extrêmement vite et à très bon marché, une assiette ne coûtant qu'un sol à étamer dedans et dehors, et le reste à proportion. Ils s'y prennent tout autrement que nous ne faisons. Ils font premièrement bouillir la vaisselle dans de la soude grise, et après ils la donnent à écurer avec du sable à l'apprenti; ce qu'il fait avec les pieds nus, se mettant droit dessus, et tournant la vaisselle deça et delà, jusqu'à ce qu'elle soit bien écurée; ensuite ils la font échauffer sur un feu clair de charbon, mettant le côté creux contre le feu; et lorsqu'elle commence à rougir, l'ouvrier prend d'une main la pièce avec des tenailles, et de l'autre un peu de coton bien battu et fin, qu'il trempe dans le sel ammoniaque, et en frotte bien la pièce. Cela fait, il prend un petit lingot d'étain fin, et le presse contre la pièce, afin de le faire fondre dessus, et il étend l'étain partout avec son coton couvert de sel ammoniaque; et quand la pièce est étamée, il la jette dans l'eau froide, d'où vous la voyez tirer blanche et vive comme de l'argent bruni. Le sel ammoniaque dont ils se servent à l'étamure, est purifié sur le feu avec de l'eau qu'on fait toute évaporer jusqu'à ce que le sel soit réduit en poudre. Ils ont une particulière dextérité à ce métier-là; et cette vaisselle de cuivre étamé a cet avantage sur la nôtre, qu'elle est plus légère, qu'elle ne fond point et ne se bosselle point. Les Persans ont du cuivre dans leur pays, comme je l'ai observé; mais ils ne l'estiment pas tant que celui du Japon, ni que celui de Suède. J'oubliais de dire qu'ils tirent l'étain des Indes. Pour ce qui est des lampes, des chandeliers et des autres pièces de fonte, les ouvriers persans les tournent sur deux poupées avec une courroie.

Les armuriers font fort bien les armes, surtout les arcs et les épées. Les arcs de Perse sont les plus beaux et les plus estimés de tout l'Orient. La matière est de bois et de corne mis l'un sur l'autre, et couverts de

nerfs, et par-dessus d'une peau d'arbre très lisse et unie; on le peint ensuite, et on lui donne le vernis; ce qu'ils savent faire admirablement, car on se mire dans ces arcs-là, et l'on ne saurait voir de plus vive couleur. La bonté d'un arc consiste, comme on le dit en Perse, en ce que d'abord il soit rude à bander, jusqu'à ce que la flèche soit à moitié dessus, et qu'ensuite il soit mou et aisé, jusqu'à ce que le bout de la flèche soit entré dans la corde. Les cordes d'arc sont de soie retorse, de la grosseur d'un bout-d'aile. Les carquois sont faits de cuir, brodés d'or ou de soie. Leurs sabres sont d'un fort beau damasquin, inimitable en nos pays, à cause, comme je crois, que notre acier n'est pas plein de veines comme celui des Indes, dont ils se servent le plus communément. Ils ont chez eux de l'acier abondamment, mais ils l'estiment moins que celui-là, et le nôtre moins encore que le leur. Cependant leur acier est aigre et fort aisé à casser. Ils forgent leurs lames à froid; et pour leur donner l'eau, ils les frottent de suif, d'huile ou de beurre, afin d'empêcher qu'elles ne se cassent, puis ils les trempent avec le vinaigre, la couperose ou le vitriol, qui, étant corrosif, fait paraître ces raies ou veines, qu'on appelle damasquin, et c'est là ce qu'on appelle aussi acier de Damas, parce que cette ville était l'endroit le plus célèbre pour la fabrique de ces belles lames de sabre qu'on y faisait de l'acier qui s'y transportait des Indes par la mer Rouge, dans les siècles passés. Les Persans font fort bien aussi les canons des armes à feu, auxquels ils donnent le damasquin comme aux lames; mais ils les font fort pesants, et ne sauraient les faire autrement...

Les autres ouvriers en fer et en acier entendent aussi fort bien leur métier; ils forgent le fer et l'acier froid, et ils y réussissent fort bien à l'égard de plusieurs sortes de pièces et d'outils, comme, entre autres, des platines de fer, dont ils se servent à cuire cette sorte de pain, qu'ils appellent *lavatché*, qui n'est pas plus

épais qu'un parchemin..... Les pièces de fer et d'acier que ces ouvriers font encore le mieux, sont les scies, qu'ils font d'acier, unies et polies comme une glace de miroir ; les rasoirs qui sont une fois plus petits que les nôtres, quoique aussi épais par le bout, et qui rasent à merveille ; les ciseaux, qu'ils font autrement que nous, car les lames des leurs sont creuses dedans comme des gouttières ; et ils disent qu'étant faites ainsi, le tranchant des deux lames se joint et se presse mieux. Les miroirs sont ronds presque tous et convexes ; quelques-uns sont concaves, de même que les miroirs ardents. Comme l'air est fort sec en Perse, suivant que je l'ai observé plusieurs fois, le poliment de ces miroirs ne se passe point, et ils ne prennent jamais la rouille. On se sert aussi de miroirs de verre en Orient, et même en quantité, quoique incomparablement moins que de miroirs de métal, et cela pour deux raisons : l'une, que ces miroirs de métal sont plus durables, et ne se cassent point en tombant ; l'autre, que quand les miroirs de verre se sont détamés, on ne peut plus s'en servir, l'étamure du verre étant inconnue en tout l'Orient, et l'étain qui est au dos des glaces, s'y perdant plus aisément qu'en Europe, chose qui arrive en Perse, à cause de la grande sécheresse de l'air, et aux Indes, au contraire, à cause de sa grande humidité. L'on n'a l'usage des miroirs de verre en ces pays orientaux, que depuis le commerce que les Européens y font. Il faut remarquer qu'ils polissent leur métal avec l'émeri fin, broyé, et mis en poudre impalpable, n'ayant point de tripoli de Venise, ou en ayant si peu, qu'on peut dire qu'il n'est pas en usage chez eux.

Les autres arts mécaniques que les Persans exercent encore assez bien, sont les suivants : l'art des feux d'artifices, en quoi ils ont des ouvriers aussi bons, et peut-être meilleurs qu'en aucune partie du monde.

L'art des lapidaires, qui entendent assez bien la

taille des pierres tendres et la gravure de ces sortes de pierres. Les lapidaires persans font leur roue de deux parties d'émeri et d'une de laque, et ils trouvent qu'il y a beaucoup d'art à faire les roues ; car il faut pétrir extrêmement bien cette composition, et lui donner le feu dans un degré si juste, que la viscocité qu'ils appellent *chiré*, c'est-à-dire lait ou crème, ne se brûle point. Ils tournent ces roues emmanchées sur un mandrin rond, avec un archet qu'ils tiennent d'une main, et la pierre de l'autre, contre la roue. Il est difficile de faire de cette manière un biseau bien droit, mais, en revanche la taille est facile et à peu de frais. Lorsqu'ils veulent polir la pierre, ils mettent en la place de cette roue une autre roue faite de saule rouge, sur laquelle ils jettent de l'étain calciné ou du tripoli. Les graveurs des cachets se servent de l'archet et d'une fort petite roue de cuivre avec l'émeri. Ils ont de l'émeri de Perse et de l'émeri des Indes, qui est de différentes natures, en ce que celui des Indes coupe mieux, plus il est fin et délié ; ce qui est le contraire de l'autre.

L'art des teinturiers, lequel paraît plus avancé en Perse qu'en Europe, puisque les couleurs y ont beaucoup plus de corps et d'éclat, et qu'elles ne passent pas si tôt ; mais c'est moins à leur art qu'il en faut donner la gloire, qu'à leur air et à leur climat, qui, étant sec et pur, produit cette vivacité de couleurs, comme aussi à la force des ingrédients de la teinture, qui, croissant la plupart dans le pays, sont employés tout frais et pleins de leur suc. Leurs couleurs de teinture et de peinture sont le *bol* ou la terre rouge, le *rounat*, qui est l'*oppoponax*, deux ingrédients qui sont abondants en Perse, le bois de Brésil, qu'on leur apporte d'Europe, le bois de Japon, et l'indigo qu'ils tirent des Indes. Ils emploient de plus, pour la teinture, plusieurs herbes et plusieurs simples de leur terroir, des gommes et des écorces d'arbres et de fruits, comme de noix et de grenade, et le jus de citron ; le lapis lazuli, qu'ils ap-

pellent *lagsverd*, d'où nous avons fait le mot d'azur, se prend dans leur voisinage, au pays des Ouzbecks, mais la Perse en est le magasin général.

L'art des barbiers, et pour celui-ci ils l'ont en perfection. Ils rasent avec une légèreté de main admirable ; on ne les sent presque pas, et surtout quand ils rasent la tête. Ils commencent par le sommet, et tirent leur rasoir en bas, comme s'ils ne faisaient que passer. On a la tête rasée en un moment ; mais avant que d'y mettre le rasoir, ils sont longtemps à la frotter avec les mains, puis ils la mouillent, et c'est, à mon avis, cette longue friction qui facilite la tonsure, de manière qu'on ne la sent presque pas. Ils ne se servent point d'eau chaude pour raser, mais de froide, ni ne mettent jamais de bassin sous le menton. Leur bassin est une tasse, pas si grande qu'un godet de perroquet ; ils y prennent de l'eau, dont ils se mouillent les mains, et puis ils en mouillent le visage. Ils sont aussi fort propres dans leur métier ; car, en rasant la tête, ils font tomber tout le poil en un endroit. Ils essuient le rasoir sur le poil qui reste à raser, et ainsi ils ne mettent jamais de linge à essuyer sur l'épaule, ni n'essuient leur rasoir autrement qu'avec le doigt. Je suis persuadé que la chaleur et la sécheresse de l'air contribuent beaucoup à la facilité que les barbiers ont à raser. C'est la coutume, quand la barbe est faite, de couper aussi les ongles tant des mains que des pieds ; ce qu'ils font, non pas avec des ciseaux, mais avec un fer tranchant, comme cet instrument que les chirurgiens appellent un déchaussoir. Puis ils détirent les doigts et les bras, et manient la tête et le corps, et surtout les épaules, comme pour voir si tout est à sa place, de quoi on sent beaucoup de soulagement et de plaisir. Ces barbiers vont tous les matins chez leurs pratiques, présenter le miroir, qui est d'ordinaire rond, de quatre pouces de diamètre, avec un manche. On ne leur donne rien pour cela ; mais lorsqu'ils rasent et font la tête, on leur

donne trois ou quatre sols. Ceux qui en donnent cinq payent en grands seigneurs.

L'art des faiseurs d'écritoires ; ils font leurs écritoires ordinaires, longues de six pouces, hautes et larges de deux pouces, et épaisses d'un teston, une pièce dans l'autre, en forme de tiroir. Ils les font sur un moule de fer, avec des feuilles de papier qu'on colle l'une sur l'autre, en passant de la graisse de mouton sur la dernière, et un vernis par-dessus, qui résiste à l'eau et qui est admirable. Le dedans de l'écritoire est garni de cuir ; cela fait un corps solide et dur, autant et plus que du bois. La colle dont les Persans se servent, n'est pas faite de farine, mais d'une racine pulvérisée, qu'ils appellent *serichon* [1], qu'on broie entre des meules, comme on fait le blé, mais pas plus fine que de la sciure de bois. On la détrempe dans l'eau froide, où elle s'enfle aussitôt, et elle tient merveilleusement fort.

L'art des tailleurs, qui travaillent fort proprement, et taillent les habits si justes, qu'ils ne font pas un pli sur le corps. Pour la couture, ils nous passent assurément. On n'en saurait faire de plus fine ni de plus égale. Ils ne cousent guère en dehors, comme nous faisons. Leur couture est toujours en dedans, et la plus ordinaire est ce que nous appelons arrière-point. Ils font des tapis, des carreaux, des portières et d'autres meubles de feutre, en compartiments et à la mosaïque, qui représentent tout ce qu'ils veulent. Cela est si proprement cousu, qu'on dirait que les figures sont peintes, au lieu que ce ne sont que des pièces de rapport. La couture n'y paraît pas, de si près qu'on y regarde, tant la rentraiture en est fine.

Voilà les arts et métiers que les Persans font assez bien ; ceux auxquels ils réussissent mal sont les suivants :

[1] Ou *sérych;* ce mot désigne à la fois la plante que nous nommons asphadèle, avec laquelle on fait de la colle, et la colle même.

La verrerie. Il y a des verreries dans toute la Perse; mais le verre est la plupart pailleux, plein de vessies et de bulles, et grisâtre; ce qui vient, sans doute, de ce que leur feu ne dure que trois ou quatre jours, et que leur *deremné*, comme ils l'appellent, qui est une sorte de bruyère, dont ils se servent pour le faire, ne prend pas tant de chaleur que la nôtre. Le verre de Chiraz est le plus fin du pays; celui d'Ispahan, au contraire, est le plus laid, parce que ce n'est que du verre refondu. On le fait au printemps communément. Ils ne savent point étamer le verre, ce qui fait que leurs miroirs de verre sont apportés de Venise, comme aussi leurs glaces de châssis et leurs belles bouteilles à prendre du tabac. Au reste, l'art de faire le verre a été porté en Perse, il n'y a pas quatre-vingts ans. Un Italien, nécessiteux et avare, l'enseigna à Chiraz, pour cinquante écus. Si je n'avais été bien informé de la chose, j'aurais cru qu'ils devaient aux Portugais la connaissance d'un art si noble et si utile. Je ne dois pas oublier qu'ils ont en Perse l'art de recoudre le verre fort adroitement, comme je l'ai touché ci-dessus; car, pourvu que les morceaux ne soient pas plus petits que l'ongle, ils les cousent ensemble avec du fil d'archal, et passent par-dessus la couture du blanc de plomb ou de la chaux calcinée, avec du blanc d'œuf; ce qui fait que l'eau ne saurait du tout passer au travers. Entre leurs sentences, il y en a une pieuse qui est prise de l'industrie dont je parle : « le verre rompu se remet en son entier, combien plus l'homme peut-il être rétabli dans le sien, après que la mort l'a mis en pièces. »

La papeterie, qui s'exerce fort grossièrement en Perse; ce qui vient de ce qu'ils ne se servent que de toile de coton, dont la plupart est teinte et peinte : aussi leur papier est grisâtre, sale, étoffeux et sans consistance. Ils se servent beaucoup de celui d'Europe, après l'avoir apprêté; mais ils en tirent de la Petite-

Tartarie, qu'ils estiment davantage. L'apprêt de leur papier se fait en passant du savon dessus, et le lissant ensuite avec un verre; ce qui se fait, afin que leur encre coule mieux.

La bahuterie, qui est aussi fort grossière et mal faite. Leurs coffres, qui sont portés sur quatre pieds de bois blancs, sont fort légers, couverts de peaux noires dedans et dehors. Le devant orné de figures faites de cuir de couleur. On les met dans des sacs de poil de chèvre, dont le bas est garni de cuir, et on les charge commodément sur des chevaux. Tous leurs coffres sont à cadenas, n'ayant pas l'usage des serrures, comme je l'ai dit.

Les relieurs travaillent fort mal aussi; et ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'ils ne sauraient faire la couverture tout d'une pièce. Ils la font de deux pièces qu'ils collent sur le dos, lequel est toujours plat, ne le sachant pas faire rond; et quoiqu'ils collent ces pièces fort proprement, la collure ne laisse pas de paraître avec le temps.

Le savon de Perse est fait avec de la graisse de mouton et de la cendre d'herbes fortes. Il est mou et ne blanchit pas bien, mais il est à fort vil prix. Les Persans en font venir de Turquie, et particulièrement d'Alep, où se fait le meilleur de tout l'Orient, et peut-être de tout le monde, étant blanc, fin et ferme, beaucoup plus que celui que nous avons en Europe; ce qu'il faut rapporter, entre autres, à la bonté de la cendre d'Alep, où toute l'Europe va s'en pourvoir pour faire le savon. Cette cendre est faite d'une certaine herbe forte, qui croît dans les déserts et les lieux sablonneux et secs. On s'en sert en Syrie et en Égypte à faire le feu des bains. La cendre est la matière du savon, avec la chaux et l'huile d'olive, qui est aussi fort bonne et en abondance à Alep. Le savon de Perse ne se fait pas avec l'huile, mais avec la graisse de bœuf, de mouton et de chèvre. Il s'en faut beaucoup qu'on n'emploie

autant de savon en Perse qu'on fait en Europe; ce qui vient de plusieurs raisons, et, entre autres, de ce que la plupart du linge est de couleur et fait de soie, comme les chemises, les caleçons, les mouchoirs, de ce qu'il n'y a que de la toile de coton en Perse, laquelle se blanchit à l'eau froide, et de ce que l'air et le soleil avec l'eau froide font le blanchissage, sans beaucoup de savon et sans grande peine. On frotte un peu le linge, puis on l'étend sur l'herbe, et on l'arrose durant trois ou quatre heures, de quart-d'heure à autre, plus ou moins, selon que le soleil est ardent; ce qui le rend plus blanc que la neige. J'ai gardé dix ans durant du linge blanchi aux Indes, à l'eau froide et sans savon; mais en mettant notre linge auprès, je trouvais que nous n'avions en Europe que du blanc obscur et grisâtre en comparaison. Cependant on doit juger combien il devait avoir perdu de sa blancheur pendant dix ans qu'il avait été dans le coffre.

L'orfévrerie, cet art si répandu et si curieux, est fort mal entendu des Persans. Ils ne savent point émailler du tout, et sont encore plus éloignés de peindre en émail. Ce qu'ils font le mieux, c'est le filagrame. Ils gravent passablement, et leur principale gravure est en relief. Ils mettent assez bien les pierres en œuvre; et c'est ce qu'ils font le moins mal en ce métier.

Pour l'horlogerie, l'art en est encore inconnu aux Persans. Lorsque j'étais dans leur pays, ils n'avaient que trois ou quatre horlogers venus d'Europe. J'en attribue la cause à ce que demeurant dans un climat où les jours ne sont pas si inégaux que dans les nôtres, et où l'air est toujours serein, ils voient au soleil, à peu près, l'heure qu'il est, sans dépendre des horloges. Ils ne se servent point non plus de cadrans solaires.

Après avoir traité des arts mécaniques des Persans, il faut parler tout de suite de leurs manufactures. Ils en ont de fort bonnes et fort belles en coton, en poil de chèvre, en poil de chameau, en laine, et particulière-

ment en soie. Comme la soie est une matière abondante et commune en Perse, les Persans se sont particulièrement exercés à la bien travailler, et c'est à quoi ils réussissent le mieux, et en quoi ils ont les plus considérables manufactures de leur pays. Leurs ouvriers ont l'invention des moulins, des fuseaux et des tours pour dévider la soie, à peu près comme nous. Ils conservent la soie grasse, comme on parle, c'est-à-dire crue et non préparée, la tenant en des lieux humides, que même ils arrosent quelquefois, pour entretenir le poids de la soie, parce que c'est au poids qu'on la vend; et par la même raison, ils gardent celle qui est dévidée en des sacs de cuir. Je ne parlerai point d'une infinité de sortes d'étoffes de soie pure, taffetas, tabis, satin, gros de Tours, turbans, ceintures, mouchoirs, ni des étoffes de soie avec du coton, ou avec du poil de chameau ou de chèvre, qui se font dans toute la Perse. Je ne parlerai que de leur brocard. Ils appellent le brocard *zerbafe*, c'est-à-dire tissure d'or. Il y a le simple, qui est de cent sortes; le double, qu'on appelle *doù roùy*, c'est-à-dire à deux faces, parce qu'il n'a point d'envers, et le *machmely zerbafe* ou velours d'or. On fait des brocards d'or qui valent jusqu'à 50 tomans[1] la gueze ou aune, laquelle étant de deux pieds demi-quart de notre mesure, c'est environ 30 écus le pouce, ou 1100 écus l'aune que cela revient. Il ne se fait point d'étoffe si chère par tout le monde. Cinq ou six hommes à la fois sont employés au métier où on fait cette riche étoffe, et il y a jusqu'à vingt-quatre ou trente navettes différentes à faire passer, au lieu que d'ordinaire il n'y en a que deux. Malgré le prix incroyable de ce précieux brocard, les ouvriers qui y travaillent ne gagnent que 15 à 16 sols par jour, et n'en peuvent faire que l'épaisseur d'une pièce de 30 sols. Ces brocards si chers se mettent en rideaux et portières, dont l'usage est uni-

[1] Le toman valait alors 45 livres tournois.

versel, et qui sont un des plus ordinaires meubles d'un logis, et en carreaux. Le velours d'or qu'on fait en Perse est très beau, surtout le frisé. Ce qu'il y a d'admirable en ces belles étoffes, c'est qu'on n'en voit jamais la fin, pour ainsi dire, et que l'or et l'argent ne passent point tant que l'étoffe dure, conservant toujours son éclat et sa couleur. Il est vrai que l'argent s'obscurcit à la longue, au bout de vingt ou trente ans de service; mais encore alors il ne passe et il ne tombe point; ce que je crois qu'il faut autant imputer à la bonté de l'air qu'à la perfection de l'ouvrage. Les plus beaux métiers de ces étoffes sont à Yezd, à Cachan et aussi à Ispahan. Ceux des tapis sont dans la province de Kirman, et particulièrement à Sistan. Ce sont ces tapis que nous appelons communément en Europe tapis de Turquie, à cause que c'est par la Turquie qu'ils y venaient, avant qu'on négociât en Perse par le Grand océan. La manière des Persans, pour connaître la bonté des tapis, et pour en faire le prix, est de mettre le pouce sur le bord de la pièce, et de compter combien il y a de fils en un pouce; car plus il y en a et plus la pièce vaut. Le plus qu'on trouve de fils en un pouce est au nombre de quatorze ou quinze.

Les étoffes de poils de chameaux se font particulièrement à Yezd et à Kirman, dans la Caramanie. Ils appellent cette laine de chameau *teftik* et aussi *kourk*; elle est bien fine et presque comme du castor, molle et douce à la main parfaitement; mais on n'en saurait rien faire de ferme, ni qui ait du corps. Il se fait aussi en ces villes des camelots, des étamines, des droguets, soie et laine. On fait, au pays de Mougan, les grosses serges et épaisses qui sont pour les gens du commun.

Les meilleures étoffes de poils de chèvre se font en Hyrcanie; elles ressemblent au bouracan; mais les plus fines se font le long du golfe Persique à Dourak. C'est de là que viennent ces sortes de mantes, qu'on appelle *habbé*, qui sont des soutanes, dont les manches ne sont

pas plus grandes que celles de hoquetons, et qui sont d'une pièce sans couture en aucun endroit. On en trouve de très fines ; elles sont communément à bandes rayées.

Les Persans ne savent point faire le drap, mais ils font des feutres très fins et très légers, qui sont plus chauds que le drap, et qui résistent mieux à la pluie. Ils en foulent la laine, comme font les chapeliers. L'on en fait les manteaux de pluie pour les gens du commun. L'on s'en sert au lieu de toile cirée. L'on en couvre les planchers, soit par-dessus les tapis, pour y être plus mollement, soit par-dessous, pour les conserver contre l'humidité.

Ils font aussi de la toile de coton à très bon marché ; mais ils n'en font pas de fine, parce qu'ils la tirent des Indes à meilleur prix qu'ils ne la pourraient faire. Ils appellent cette toile *kerbaz*, comme qui dirait tissure d'âne, ou pour âne [1], mot d'où est venu apparemment celui de *carbasson* et de *carbasus*, dont les Grecs et les Latins se servent pour signifier de grosse toile. Ils savent aussi peindre la toile, mais non pas si bien qu'aux Indes, parce qu'ils tirent de ces pays-là les plus belles toiles peintes à si bon marché, qu'ils ne gagneraient rien à se perfectionner dans cette manufacture. Un ouvrage auquel ils réussissent fort bien, c'est d'imprimer d'or et d'argent la toile, le taffetas et le satin ; ce qu'ils font avec des moules. Ils représentent dessus

[1] J'ai quelques doutes sur la justesse de l'étymologie indiquée ici par Chardin. Il ne l'a hasardée, je crois, que d'après une prononciation vicieuse, qui lui a fait confondre la première syllabe du mot *kerbâs* avec *kher*, qui signifie en effet un âne. Le mot *kerbâs* ou *kerpâs* est le même que *kârpâçam* en sanskrit, habit de coton ; il est du grand nombre de ceux que le latin a empruntés de la langue sacrée de l'Inde, et il désigne dans les deux langues une étoffe de coton fine et blanche, dont les Anciens faisaient des tuniques, et qu'ils appelaient *carbassus*. Pline donne ce nom à une toile de lin d'une étonnante finesse, une espèce de batiste, selon le P. Hardouin, fabriquée, pour la première fois, en Espagne. *Histor. natur.*, lib. XIX, cap. II (*note de Langlès*).

tout ce qu'on veut, lettres, fleurs, figures; et ils le font si bien, qu'on dirait que c'est de la broderie d'or ou d'argent. Ils impriment avec de l'eau de gomme.

Ils font fort bien encore les nattes et les paniers d'osier qu'on porte au bras, qui se plient et roulent. On ne peut voir de plus fines et de plus belles nattes que les leurs. La meilleure manufacture en est à Sistan, parce que c'est là où les joncs s'apportent premièrement. Ces joncs croissent en des marais proche le Tigre et l'Euphrate.

VI.

LA CHASSE.

On prend en Perse des oiseaux de proie, vers l'Ibérie, au nord de la Médie, et l'on en apporte tant d'ailleurs, que je ne sais s'il y en a tant en aucun pays du monde. La Perse est fort bien située pour cela, étant proche du mont Caucase, de la Circassie et de la Moscovie, d'où viennent les plus beaux oiseaux de proie. On en prend aussi beaucoup dans des montagnes, à 15 ou 20 lieues de Chiraz, dans la province de Perse; et même on dit que c'est de là que viennent les plus grands oiseaux de proie. On les y fait élever aussi merveilleusement bien à voler. Les Persans dressent à voler jusqu'à des corbeaux. Il y a toujours 800 oiseaux de proie entretenus à la vénerie du roi, chacun avec son officier. Ce sont éperviers, faucons, émérillons, gerfauts, tiercelets, autours, laniers et sacres. Tous les grands seigneurs en entretiennent aussi bon nombre pour la chasse, à quoi les Persans sont fort adonnés dès leur jeunesse, et même plusieurs gens du commun; car chacun a la liberté de chasser à l'oiseau,

au fusil et aux chiens. Cela n'est défendu à personne. On voit en tout temps, par toute la ville et à la campagne, les fauconniers aller et venir, l'oiseau sur le poing ; et comme les oiseaux de proie sont un présent que le roi fait souvent aux grands, surtout aux gouverneurs de provinces, on les voit alors des sept à huit jours de suite, l'oiseau qui leur a été donné sur le poing ou à côté d'eux, qu'ils peignent et caressent, en louant incessamment sa beauté et son adresse. Ils lui mettent un chaperon de pierreries et des grelots d'or. Les grands seigneurs ont aussi des gants à tenir l'oiseau, qui sont bordés de pierreries, et ils mettent à leurs oiseaux des jets et des vervelles d'or. On appelle la vénerie, en Perse, *baskané* et *cuchskané*, maison d'oiseau trompeur[1]. On y tient registre des oiseaux qu'on donne au roi et que le roi donne, où le nom des personnes et le temps sont marqués, et comment l'oiseau était fait. La volerie est de grande dépense dans ce royaume-là, les oiseaux étant nourris de chair, et rien que de cela, et y en ayant à qui il faut donner tout le long du jour de la volaille, sans autre aliment.

Il ne faut pas oublier à faire mention d'un oiseau de proie, qui vient de Moscovie, beaucoup plus gros que celui dont j'ai parlé, car il est presque aussi gros qu'un aigle. Ces oiseaux sont rares. Le roi a tous ceux qui sont dans son royaume, et il n'y a que lui seul qui en puisse avoir. Comme c'est la coutume en Perse d'évaluer les présents que l'on fait au roi, sans en rien excepter, ces oiseaux sont mis à 100 tomans la pièce, qui font 1500 écus ; et s'il en meurt quelqu'un en chemin, l'ambassadeur en apporte à Sa Majesté la tête et

[1] *Bâz-khâunéh*, maison de l'épervier, et *goûch-khâunéh*, maison des oiseaux; ces deux mots persans désignent la fauconnerie du roi. Cet établissement était dans les attributions du *myri chekâr-bâchy*, ou capitaine-général des chasses ; et du temps de Kæmpfer, on n'y comptait pas moins de huit cents faucons, qui avaient chacun un gardien particulier. *Amœnitates exoticæ*, pages 83 et 132 (*Note de Langlès*).

les ailes, et on lui tient compte de l'oiseau comme s'il était vivant. On dit que cet oiseau fait son nid dans la neige, qu'il perce jusqu'à la terre, par la chaleur de son corps, quelquefois jusqu'à une toise de hauteur ; que quand les petits sont en état de s'envoler, la mère les pousse devant elle tout le long de ce passage ; mais que, s'ils n'ont pas la force de le passer, la mère passe par-dessus et remplit le trou de neige, les étouffant dedans, comme une race qui dégénère. On assure presque toute la même chose des faucons de Moscovie, excepté ceci, que de toute une nichée, il n'y a quelquefois qu'un petit qui a la force de s'envoler de ce nid profond sous la neige, et c'est pour cela que les faucons de Moscovie et du mont Caucase sont si estimés.

Ils dressent ces oiseaux en les lâchant sur des grues ou sur d'autres oiseaux auxquels ils bouchent les yeux, afin qu'ils ne sachent où aller, ni comment voler. Après quoi ils se servent de ces oiseaux ainsi dressés : premièrement, à prendre tous les oiseaux de passage, les aigles et les grues, les canards et les oies sauvages, les perdrix et la caille ; secondement, le lapin et le lièvre ; on les dresse aussi à arrêter toute sorte de bêtes fauves, excepté le sanglier ; et la manière de les y dresser est d'attacher la viande dont on les repaît sur la tête d'une de ces bêtes écorchées, dont la peau est remplie de paille, et qu'on fait mouvoir sur quatre roues, par une machine, tant que l'oiseau de proie y mange, afin de l'y accoutumer. Quand ces oiseaux sont dressés, on les fait chasser ainsi. On court premièrement la bête jusqu'à ce qu'elle soit bien lasse, et alors on lâche l'oiseau dessus. Il se plante sur la tête, lui bat les yeux de ses ailes, et la pique de ses serres et de son bec ; ce qui étourdit si fort cette bête craintive, qu'elle tombe et donne le temps aux chasseurs d'y arriver. Quand la bête est grande, on lâche plusieurs oiseaux, qui la tourmentent l'un après l'autre. On ne lâche point d'oiseau sur le sanglier, comme je l'ai re-

marqué, parce qu'il n'est point craintif, mais furieux, au contraire, et qu'il déchire l'oiseau. On en a élévé à arrêter les hommes. Cela était commun au commencement du siècle passé, et l'on dit qu'il y a encore des oiseaux dressés à cela dans la vénerie du roi. Je n'en ai pas vu ; mais j'ai ouï raconter qu'Aly-Couli-Khan, gouverneur de Tauris, que j'ai connu assez particulièrement, ne pouvait s'empêcher de prendre ce dangereux et cruel divertissement, même aux dépens de ses amis ; et il arriva un jour qu'ayant lâché un oiseau sur un gentilhomme, comme on n'alla pas assez vite pour le reprendre, l'oiseau lui creva les yeux, et il mourut de la frayeur et du mal ; de quoi le roi ayant été informé, il en fut si fortement indigné contre le gouverneur, que cet accident contribua beaucoup à sa disgrâce, qui arriva peu après. Cet oiseau attaque les hommes, comme il fait les bêtes ; il s'abat sur la tête, et il bat et tiraille le visage de ses ailes et de son bec, si l'on ne va promptement reprendre l'oiseau ; car alors il n'entend plus la voix ni le tambour, et il déchire le visage sans qu'on puisse l'empêcher. Comme tous les gens d'épée sont chasseurs, ils portent d'ordinaire, à l'arçon de la selle, une petite timbale de 8 à 9 pouces de diamètre, et surtout lorsqu'ils sont à la campagne. C'est pour appeler l'oiseau en frappant dessus. On appelle ce tambour *tavelabas* [1].

Pour les grandes chasses, on se sert des bêtes féroces dressées à chasser, lions, léopards, tigres, panthères, onces. Les Persans appellent ces bêtes dressées *yourze* ; elles ne font point de mal aux hommes. Un cavalier en porte une en croupe, les yeux bandés avec un bourrelet, attachée par une chaîne, et se tient sur la route des bêtes qu'on relance et qu'on lui fait passer

[1] Lisez *thavl bâz*, petit tambour qu'on attache à la selle du cheval, et que les chasseurs battent pour effrayer et faire lever les oiseaux, sur lesquels ils lancent à l'instant les faucons. (*Note de Langlès.*)

devant le plus près qu'on peut. Quand le cavalier en aperçoit quelqu'une, il débande les yeux de l'animal et lui tourne la tête du côté de la bête relancée. S'il l'aperçoit, il fait un cri et s'élance, et à grands sauts se jette dessus la bête et la terrasse. S'il la manque après quelques sauts, il se rebute d'ordinaire et s'arrête. On va le prendre, et pour le consoler, on le caresse et on lui conte que ce n'est pas sa faute, mais qu'on ne lui a pas bien montré la bête. On dit qu'il entend cette excuse et en est satisfait. J'ai vu cette sorte de chasse en Hyrcanie, l'an 1666, et on me disait que le roi avait de ces animaux élevés à la chasse, qui étant trop grands pour être portés en croupe par un cavalier, on les portait dans des cages de fer, sur un éléphant, sans avoir les yeux bandés ; que le gardien avait toujours la main à la fenêtre de la cage, parce que quand l'animal aperçoit une bête, il fait un cri, et il le faut lâcher à l'instant. Il y a de ces bêtes dressées qui font la chasse finement, se traînant sur le ventre, le long des buissons et haies, tant qu'elles soient proches de la proie, et alors elles se lancent dessus.

Aux chasses royales et à toutes les grandes chasses, on entoure de rets un vallon ou une plaine, et on relance les bêtes de 15 à 20 lieues de pays à l'entour, qu'on fait battre par les paysans, au nombre de plusieurs milliers. Quand il y a un grand nombre de bêtes dans ces enclos, que des cavaliers bordent tout à l'entour, le roi y vient avec sa troupe, comme si c'était dans un parc, et chacun se jette sur ce qu'il rencontre, cerfs, sangliers, hyènes, lions, loups, renards. On en fait une furieuse boucherie, qui est d'ordinaire de sept à huit cents animaux. On dit qu'il y a eu de ces chasses où l'on a tué jusqu'à 14,000 bêtes. Dans les chasses ordinaires, lorsqu'une bête est arrêtée, on attend que le plus noble de la troupe y arrive, il lui tire un coup de flèche, et après chacun se jette dessus.

La chasse avec les chiens n'est pas inconnue aux Persans. Le roi a des chiens de chasse, et de grands seigneurs en ont aussi; mais il n'y en a pas beaucoup, parce que cet animal, que les Persans croient le plus impur, est leur exécration; et aussi l'oiseau leur sert pour les rivières et pour les marais, allant querir à l'eau comme les chiens.

La chasse des chèvres sauvages est fort curieuse. Comme ces bêtes sont très légères et qu'on a peine à les approcher, on les tire avec le mousquet, les Persans n'ayant point de fusils. Voici comme on fait pour les approcher. On dresse des chameaux à aller après cet animal, pas à pas, et à le joindre. Le chasseur se tient caché derrière le chameau, et quand il est proche de la bête, il tire. Le chameau la suit à la course, et lorsqu'elle tombe, il s'arrête auprès; mais s'il revient sur ses pas, c'est une marque que le coup a manqué.

VII.

LES GUÈBRES.

Ces restes des anciens Perses sont répandus en divers endroits de la Perse, et en quelques endroits des Indes. En Perse, ils sont dans la Caramanie déserte et vers le golfe Persique, mais en beaucoup plus grand nombre dans les provinces de Yezd et de Kirman; et comme c'est là leur demeure fixe, on en a tiré des colonies pour les mettre dans des villes de la Parthide, et particulièrement à Ispahan, qui en est la capitale et de tout l'empire. Aux Indes, ils sont répandus vers le fleuve Indus et dans la province de Guzerat. Il y en a une colonie à Surate, ville que le commerce a rendue fort fameuse parmi les Européens.

Ce qui a fait qu'ils sont ainsi dispersés, c'est que lorsque les Arabes envahirent la Perse, sous Omar, le second successeur de Mahammed, ceux qui ne voulurent pas vivre sous leur oppression furent obligés de se retirer vers les parties désertes de leur empire, qui sont vers les bords du fleuve Indus, et qui en font les bornes de ce côté-là. Ils s'y maintinrent plus d'un siècle ; mais depuis, comme ils y furent attaqués, ils passèrent au delà de ce fleuve chez les Indiens qui les reçurent, et qui les ont soufferts depuis. Il n'en reste pas 80,000 dans tous ces pays-là ; et ils seraient tout à fait détruits, il y a longtemps, si leur misère et leur simplicité n'empêchaient qu'on ne songe à eux.

On les appelle Parsis aux Indes, de leur ancien nom ; et en Perse, on les nomme *Guebran*, ou Guèbres, nom qui vient du mot arabe *gaur*, qui veut dire infidèle, ou idolâtre, que les Turcs prononcent giaour, et qu'ils attribuent aussi aux chrétiens, de même qu'à tous ceux qui ne sont pas de leur religion. J'observe ceci parce que c'est un mot que les Turcs ont toujours à la bouche, en parlant aux juifs et aux chrétiens. Dans la langue hébraïque, le mot de *chaver* signifie aussi les sacrificateurs des Perses, et les Perses eux-mêmes. Je crois que ce terme vient de *gau*, qui veut dire excrément, *stercus*, comme pour marquer que ce peuple est la lie et l'excrément de la terre. Quelques-uns le font venir de *gau*, gâoù, qui signifie une vache, à cause du culte que ces peuples rendent à la vache, et qui vient originairement des Indiens, d'où il a passé chez les Égyptiens, qui y ont beaucoup ajouté, comme c'est l'ordinaire de la superstition et de l'idolâtrie ; car, au lieu que les Indiens révéraient seulement cet animal, le considérant comme le meilleur et le plus débonnaire de tous, aussi bien que le plus utile, les Égyptiens en firent une divinité domestique et l'objet de leur culte. Les Persans appellent aussi les Guèbres *âtech-pérest*, c'est-à-dire, adorateurs du feu, ce qui répond au nom

d'*ignicoles*, que les livres grecs et les latins leur donnent. Ces Perses idolâtres ne sont pas si bien faits ni si blancs que les Perses mahométans, qui sont ceux d'aujourd'hui; néanmoins les hommes sont robustes, d'assez belle taille et d'assez bon teint. Les femmes sont grossières, d'un teint olivâtre et obscur; ce qui vient, comme je crois, de leur pauvreté, plutôt que du naturel, car il y en a qui ont les traits assez beaux. Les hommes portent les cheveux et la barbe longue, la veste courte et étroite, et un bonnet de laine fine, qui ressemble assez à un chapeau. Ils s'habillent de toile, ou d'étoffe de laine, et de poil de chèvre, aimant la couleur brune ou feuille-morte, comme étant peut-être la plus conforme à leur condition. Les femmes sont fort grossièrement vêtues; je n'ai rien vu qui eût si mauvaise grâce, ni qui soit si éloigné de la galanterie. Autant que les Guèbres, hommes et femmes, sont négligés dans leurs manières et dans leurs habits, et malpropres, autant l'air et l'habillement des Persans est fin et agréable. L'habit des Guèbres ressemble si fort à celui des Arabes, qu'on peut croire que les Arabes le prirent d'eux, lorsqu'ils eurent conquis leur pays.

Ils sont tous en Perse, ou laboureurs, ou manœuvres, ou foulons et ouvriers en poil. Ils font des tapis, des bonnets et des étoffes de laine très fine. Nos chapeaux de castors ne sont pas plus doux ni plus lustrés. Je n'ai pas vu un seul homme parmi eux qui vécût sans rien faire, ni aucun aussi qui s'appliquât aux arts libéraux, ou au commerce. Leur grande profession est l'agriculture, c'est-à-dire, le jardinage, le vignoble et le labour. Ils regardent l'agriculture non seulement comme une profession belle et innocente, mais aussi comme méritoire et noble; et ils croient que c'est là la première de toutes les vacations, celle pour qui le Dieu souverain et les Dieux inférieurs, comme ils parlent, ont le plus de complaisance, et qu'ils récompensent le plus largement. Cette opinion, tournée en

créance parmi eux, fait qu'ils se portent naturellement à travailler à la terre, et qu'ils s'y exercent le plus, leurs prêtres leur enseignant que la plus vertueuse action, c'est d'engendrer des enfants, et après, de cultiver une terre qui serait en friche, de planter un arbre, soit fruitier, soit autre. J'ai fait cent fois réflexion sur ce que ces bonnes gens me disaient sur ce sujet, en considérant d'un côté la sécheresse et la stérilité présente de la Perse en général, combien peu elle est peuplée, combien est médiocre l'abondance d'un si vaste empire, et me souvenant d'ailleurs de ce que les anciennes Histoires racontent de sa puissance, de sa fertilité et de son grand peuple; car, enfin, il n'y a rien de plus éloigné de la vraisemblance, ni rien qui s'accorde moins que ce qu'on dit qu'était autrefois la Perse, et ce qu'on voit qu'elle est aujourd'hui; j'ai fait, dis-je, cent fois réflexion sur un si étrange changement, et il m'est venu en pensée que cela venait premièrement de ce que les anciens habitants de la Perse étaient robustes, laborieux et appliqués, au lieu que ses nouveaux habitants sont fainéants, voluptueux et spéculatifs; secondement, de ce que ses premiers se faisaient une religion de l'agriculture, et qu'ils croyaient que c'était servir Dieu que de labourer, au lieu que les derniers ont des principes qui les portent au mépris de l'activité, qui les jettent dans la volupté, et qui les éloignent du travail : car ils disent que la vie étant si courte, si incertaine et si changeante, il faut s'y comporter comme dans un pays de conquête, ou dans un quartier d'hiver, c'est-à-dire, qu'il en faut tirer ce qu'on peut sans se soucier de ce qu'elle pourrait devenir.

Ces anciens Persans ont les mœurs douces et simples, vivant fort tranquillement sous la conduite de leurs anciens, dont ils font leurs magistrats, et qui sont confirmés dans leurs charges par le gouvernement persan. Ils boivent du vin; et, à l'exception du bœuf et de la

vache, ils mangent de toutes sortes de chairs, de quelques mains qu'elles soient apprêtées : mais, du reste, ils sont fort particuliers, et ne se mêlent guère avec les autres peuples, surtout avec les mahométans. La bigamie et le divorce ne sont point soufferts dans leur religion; et ils ne peuvent se marier à des femmes d'une autre créance que de la leur. J'ai trouvé cela de commun à toutes les religions du monde, qu'aucune ne permet le mariage entre des personnes de diverse créance; mais les chrétiens et les mahométans donnent un sens à la défense qui la rend assez vaine et inutile, car ils épousent des femmes de toutes les religions, pourvu qu'elles renoncent ou promettent de renoncer à leur créance, et d'embrasser la leur, au lieu que tous les idolâtres, et particulièrement ceux dont nous parlons, soutiennent que la femme doit être par éducation et par naissance de la religion de l'homme qu'elle épouse. J'ai dit que les Guèbres ne répudient point leurs femmes; mais, en cas de stérilité durant les neuf premières années du mariage, ils en peuvent prendre une seconde avec la première.

Je n'ai vu que des gens fort ignorants parmi eux. Toute l'érudition de leurs prêtres, qui sont en petit nombre, se réduit à un peu d'astrologie, à une légère et grossière connaissance du mahométisme, et à une connaissance encore plus imparfaite de leur propre religion, dont ils débitent des maximes qui n'ont ni apparence ni fondement. Il ne faut pourtant pas trop s'en étonner, parce qu'ils vivent depuis plus de mille ans dans l'oppression et dans la bassesse. L'on dit communément qu'ils ont un livre célèbre, qui contient leur religion et leur histoire, et qui est intitulé *Zend pasend vosta* [1]; mais je n'en ai jamais pu avoir de nou-

[1] Chardin veut sans doute désigner ici le *Zend-avesta*, dont Anquetil a rapporté le texte de l'Inde, et qu'il a traduit et publié en français.

veilles. Le grand Abbas, excité par des curieux qui mouraient d'envie d'avoir ce livre inconnu, dont on disait pourtant des merveilles, qu'Abraham, par exemple, en était l'auteur, et qu'il contenait les prophéties des plus grandes révolutions qui devaient arriver jusqu'à la fin du monde : ce prince, dis-je, tâcha par toutes sortes de moyens de le recouvrer, jusque-là qu'il fit mourir le grand prêtre et quelques-uns des principaux de la nation, à cette occasion-là, mais il ne put jamais en venir à bout. Ils persistèrent toujours à dire qu'ils ne l'avaient point, qu'il fallait qu'il fût perdu, et qu'ils avaient délivré tous leurs livres au roi même. Ces livres, qu'ils lui donnèrent, sont dans la bibliothèque du château d'Ispahan, au nombre de vingt-six ; je ne sais si c'est tout, mais on le dit ainsi. Ils sont écrits en caractères de l'ancien persan.

J'ai eu en mon pouvoir, plus de trois mois, le grand livre qu'ils ont à présent, où toute leur religion est écrite, avec beaucoup d'autres choses qui y sont mêlées. Un Guèbre, qui passait pour le plus docte d'entre eux à Ispahan, venait m'en lire tous les jours quelque chose; mais il était si long à me l'expliquer, et il me disait des choses si peu curieuses, que comme il demandait 1500 francs pour le livre seul, sans compter ce qu'il prétendait pour l'explication, je le laissai là. Ce livre est fait du temps de Yesdegird quatrième, le dernier des rois idolâtres de Perse, avec des commentaires que l'on y avait ajoutés, il y a 800 ans, lorsqu'on abolit le culte public de leur religion. Il parle beaucoup du règne de ce dernier roi, et de bien d'autres matières que de celles de la religion. L'on y trouve des prières qu'il faut faire, un rituel pour garder le feu sacré, les éloges des dieux inférieurs, des traités d'astrologie et de divination : je n'en puis dire autre chose, parce que je ne voulus point l'acheter; cependant le Guèbre ne voulait point me l'expliquer, que je ne l'achetasse auparavant, en me disant qu'il

fallait absolument qu'il le rendît, en cas qu'on ne l'achetât point, et qu'il était à leur grand prêtre d'Yezd.

Pour dire maintenant quelle est leur créance, autant que je l'ai pu reconnaître, ils tiennent ou font semblant de tenir qu'il y a un Être suprême, qui est au-dessus des principes et des causes ; ils l'appellent *Yezd*, mot qu'ils interprètent par celui de Dieu, ou d'âme éternelle. Cependant, ils attribuent tant de pouvoir aux principes, qu'ils semblent ne laisser rien à faire à ce souverain ; ce qui me fait penser qu'ils n'en confessent un que par bienséance, et pour ne se pas faire abhorrer des mahométans, grands déistes, auprès desquels cette impiété achèverait de les détruire. Ils tiennent que les corps célestes sont des êtres animés par des intelligences, qui se mêlent de la conduite des hommes. Le soleil est, selon eux, la grande et la première intelligence, et le père de toutes les productions sensibles. La lune est la seconde intelligence, et puis les autres planètes. Ils tiennent aussi, comme tous les autres Gentils des Indes, que les éclipses arrivent, parce que la lune est oppressée et violentée par quelque intelligence supérieure, qui la réduit dans ce triste état. Ils tiennent qu'outre ces intelligences, il y a des anges qu'ils appellent des dieux subalternes, commis à la garde des créatures inanimées, chacun selon son département. Et, enfin, ils veulent qu'il y ait deux principes des choses, comme n'étant pas possible qu'il n'y en ait qu'un, à cause que toutes les choses sont de deux sortes, ou de deux natures, c'est-à-dire, bonnes ou mauvaises. Ces deux principes sont : la lumière qu'ils appellent *ormous*, mot de leur langue ancienne, qu'ils interprètent par celui de *kaddim*, terme arabe qui revient à celui des Hébreux, que nous interprétons Ancien des jours ; et les ténèbres qu'ils appellent *ariman*, Dieu créé. Ce sont ces deux dieux, ou principes des mages, un bon et un mauvais, qu'il est dit dans les anciens auteurs que les mages, qui sont les théologiens

des Perses, établissaient sous les noms d'*Aramen* et de *Yezd* [1]. Ils ajoutent que ces intelligences, ces anges et ces principes sont tous subordonnés à Dieu, qui en dispose à son bon plaisir. L'on ne saurait douter qu'ils ne reconnaissent deux sortes de natures dans ces intelligences, comme dans les créatures sublunaires, l'une bonne, et l'autre mauvaise; aussi Tertullien écrit formellement qu'ils reconnaissent des anges et des diables. Au reste, ce sentiment d'un bon et d'un mauvais principe, tout absurde qu'il est en lui-même, a paru si raisonnable à quelques philosophes, qu'ils en ont fait un des principaux dogmes de leur philosophie; et il y a beaucoup de docteurs persans qui le tiennent aujourd'hui, en appelant ces deux principes lumière et ténèbres, tout de même que font les Guèbres. Ils attribuent ce dogme, non pas à Zoroastre, comme font les Guèbres, mais à un de ses disciples, nommé Zenadic.

Tout le monde généralement croit qu'ils adorent le feu; cependant il est fort difficile de faire qu'ils s'expliquent bien là-dessus, et de savoir si ce culte qu'ils lui rendent est relatif ou direct; s'ils tiennent le feu pour Dieu, ou seulement pour l'image de Dieu. Je crois que c'est moins pour en faire un mystère, que par ignorance, et pour n'entendre pas ce qu'on leur demande. « Le feu, disent-ils, est la lumière; la lumière, c'est

[1] Dans le système de Zoroastre, Ormusd n'est qu'un esprit créé par l'Être suprême, unique auteur et maître souverain des génies et de tous les êtres; il ne diffère pas essentiellement des autres *Amelcapand* ou bons génies du premier ordre. Cependant c'est toujours Ormusd que l'on voit agir d'une manière plus immédiate, par les ordres et au nom de l'Être suprême; il est le premier ministre du Dieu dont l'action est cachée sous celle des êtres intermédiaires, et tout ce qu'il y a de saint, de bon, d'agréable à la divinité, est attribué aux opérations, à l'action ou à l'influence d'Ormusd, comme tout le mal physique et moral est produit par Ahriman, chef des mauvais génies. Respecter et aimer Ormusd, l'aider et favoriser ses desseins, avoir soin de ses productions, détruire et exterminer tout ce qui lui est contraire ou qui peut favoriser les entreprises dangereuses de son rival, telles sont les obligations essentielles d'un Parsy (*Note de Langlès*).

Dieu. » Voilà ce qu'ils disent nettement : mais ils se jettent ensuite sur les louanges du feu, de la lumière et de Dieu, et font là-dessus un discours confus où l'on n'entend rien, et où ils se perdent eux-mêmes. Néanmoins, ils disent tous unanimement qu'ils gardent le feu dans des lieux consacrés, depuis le temps de Keyomerse, premier roi de Perse, mort il y a plus de 3600 ans, suivant le calcul de la chronologie persane, et qu'ils lui rendent le culte suprême; et c'est ainsi que tout le monde en parle; mais il n'y a pas moyen de voir dans ce lieu sacré, ni leur autel, ni leur service : ce qui me fait croire que tout ce qu'ils disent de cet ancien feu, qui brûle toujours, est une pure illusion; car je n'ai jamais vu d'homme qui ait osé m'assurer qu'il l'eût vu. Les Guèbres des Indes disent que ce feu éternel n'est point parmi eux, mais qu'il est en Perse; et ceux de Perse, ne convenant point entre eux du lieu où il doit être, disent tantôt que c'est Kirman, tantôt que c'est Yezd, et tantôt que c'est une certaine montagne dans ces pays-là. L'on trouve de ces gens qui assurent qu'on le montre aux Guèbres, qui vont par dévotion au lieu où il est; et d'autres soutiennent qu'on ne le montre point, par la crainte qu'ils ont des mahométans. Enfin, tout ce qu'on en peut apprendre est si mal fondé, qu'il est aisé de juger qu'il n'y a rien de certain dans tout ce qu'on en dit.

Quant au feu commun et ordinaire, le culte que les Guèbres lui rendent, consiste, disent-ils, à l'entretenir d'une matière qui ne fasse point de fumée, ni de puanteur; à n'y jeter rien de sale, ni aucune sorte d'ordure; à ne le laisser jamais éteindre; à ne le pas allumer avec la bouche, de peur de lui faire sentir quelque chose de mauvais, et de l'infecter : de sorte que si, par hasard, il s'éteint, il faut en aller querir chez un voisin, ou l'allumer avec un éventail. Ce culte, ajoutent-ils, consiste encore à ne toucher jamais de feu, qui ait été nourri et entretenu d'os, de bouse, ou de quelque autre

ordure que ce soit, et ainsi de quelques autres observations semblables. Ils font communément leurs prières en présence du feu, et lui rendent d'autres cultes extérieurs. Leur principal temple est auprès de Yezd, dans une montagne qui en est à 18 lieues. C'est leur grand *âteck-gâh*, comme l'appellent les Persans, c'est-à-dire, leur pyrée, ou le foyer du feu éternel, selon le mot grec. Ce lieu est aussi leur oracle et leur académie. C'est où ils se communiquent leur religion, leurs maximes et leurs espérances. Leur souverain pontife y demeure toujours, et sans en sortir. On l'appelle *destour destouran*, c'est-à-dire règle des règles, comme pour dire qu'il est aux prêtres ce que les prêtres sont aux autres hommes, savoir, une règle vivante de la créance qu'il faut tenir, et un modèle de la vie qu'il faut mener.

Ce pontife a avec lui plusieurs prêtres et plusieurs étudiants, qui composent une espèce de séminaire. Les mahométans le souffrent, parce que cela ne fait point de bruit, et qu'il en revient de bons présents aux officiers. Ces prêtres font proprement ce que les vestales faisaient à Rome. Ils entretiennent le feu sacré, si tant est qu'il y en ait, et ils empêchent qu'il ne s'éteigne. Ce feu, si on les en veut croire, brûle depuis environ quatre mille ans, ayant été miraculeusement allumé sur cette montagne par leur prophète Zoroastre.

Ils se tournent vers le soleil quand ils prient, et prétendent que toute oraison qui n'est pas faite les yeux tournés au soleil, est une idolâtrie et un faux service. Ils ne font point de prières la nuit, du moins qui soit d'obligation. Ils en doivent faire cinq durant le jour, et entre les deux soleils. Ils tiennent le vendredi pour le jour de la semaine, qui est le plus propre à vaquer à la religion. Mahomet pourrait bien avoir pris d'eux ses cinq prières et son jour de repos; car c'est à peu près la même chose. Ils ont des jeûnes et des fêtes de tous les éléments; la principale arrive le

second mois de leur époque, qui dure six jours, et c'est la fête du feu et de la lumière.

Une de leurs plus constantes traditions, c'est que leur religion reprendra le dessus, qu'elle deviendra supérieure et dominante en Perse, et que l'empire leur sera rendu. Ils s'entretiennent eux et leurs enfants de cette espérance.

Zoroastre, qu'ils appellent Zerdoucht, est leur prophète et leur plus grand docteur. Il fut le chef de la secte des mages, et vécut du temps des rois de la seconde race, environ treize cents ans après le déluge, selon la chronologie persane. Nos auteurs le font pour la plupart plus ancien, prétendant que c'est Cham, le fils de Noé. D'autres tiennent que c'est Moïse; d'autres croient qu'il ne vivait que du temps du prophète Daniel. Tous les auteurs mahométans le font originaire de Chys, ville de la province d'Azerbeyan, qui est la Médie, à présent assez petite, habitée de Curdes ou Chaldéens. Il est certain que les plus célèbres temples des ignicoles étaient dans cette province; que, du temps du géographe Jacut [1], il y en avait quelques-uns où le feu s'entretenait depuis sept ou huit cents ans, comme il le rapporte dans son Livre; que Kirman, qui est une des plus grandes villes de la province, est encore une des principales habitations des Guèbres; que le nom même de la province vient du culte que l'on y rendait au feu.

Les Guèbres sont divisés entre eux sur la patrie ou pays natal de ce célèbre personnage Zerdoucht, ou Zoroastre; les uns le faisant Babylonien ou Chaldéen, et les autres Indien. Je tiendrais plus volontiers pour cette dernière opinion; car on a sujet de croire que les Indes ont produit les sciences et les religions, et que c'est de là qu'elles se sont répandues jusqu'en Égypte, et de l'Égypte en Grèce, soit par le canal de la mer

[1] Yâqout, né en 1179, mort en 1249, à Alep.

Rouge, soit par celui du golfe Persique. Ce Zerdoucht, ou Zoroastre, est le premier qui a rédigé par méthode les sciences et la religion des Perses. Les Guèbres en content mille fables, et en font un homme tout divin. Ils assurent qu'il reçut un livre du ciel, où la religion et les sciences, qu'il enseignait aux hommes, étaient écrites; conte qui sent fort le mahométisme, et que ces pauvres idolâtres, qui n'ont plus d'érudition, pourraient bien avoir forgé sur l'opinion des mahométans, que tous les vrais prophètes et législateurs recevaient du ciel le livre de la doctrine qu'ils devaient enseigner. Les mahométans font état de Zoroastre, et tiennent aussi qu'il a été l'instituteur de la secte des mages, lesquels ils appellent *magouch*, c'est-à-dire, hommes sans oreilles, pour insinuer que leur docteur avait puisé toute sa science dans le ciel, et qu'il ne l'avait pas apprise par l'ouïe, comme les autres hommes. Ils prennent communément le nom de *magouch*, ou pour un prêtre ignicole, ou pour un astronome ancien. On sait que l'astronomie est la première science dans laquelle les hommes excellèrent. La première école en fut instituée à Babylone, la plus ancienne ville du monde, d'où vint que les astronomes furent nommés indifféremment ou Babyloniens, du nom de la ville, ou Chaldéens, du nom du pays dont cette première ville du monde est la capitale, ou mages, du nom de la secte. Les chrétiens arméniens appellent les mages *maueg*, et ils disent que ce nom vient du nom d'un village situé en Arménie, sur le lac de Van, d'où étaient natifs les mages qui allèrent adorer Jésus-Christ, en Bethléem, et où ils furent martyrisés à leur retour.

Les mages enseignèrent aux hommes l'éternité d'un premier être, qui était la lumière, ou dont la lumière était la plus vive image; mais, parce que cet objet n'était pas assez sensible pour les humains, ils leur proposèrent le soleil, qui est le centre de la lumière, et de plus le feu, qui en est comme une émanation, et

auquel les hommes s'arrêtèrent, comme étant plus propre à en faire un objet d'idolâtrie. Ils furent aussi les instituteurs de cette vaine et superstitieuse science, qu'on appelle astrologie judiciaire, dont les autres hommes ont été depuis aussi fortement entêtés que les mages, et dont ils ne se peuvent guérir, particulièrement en Perse. Il est vrai qu'on n'y croit plus que les astres soient des substances intelligentes, comme les mages l'enseignaient; mais on y croit encore, comme ils le disaient, que les astres influent dans l'âme et dans les actions des hommes; qu'ils tournent leur imagination vers le bien ou vers le mal, et qu'ils donnent à nos entreprises des succès ou heureux ou malheureux. Il faut observer que les mages étaient les hommes qu'on révérait le plus en Perse, et dans tout l'Orient. On tirait les rois, les pontifes et les grands magistrats, de leurs collèges, et on y élevait toute la noblesse de l'empire. Ils ont apparemment été les premiers sages, ou philosophes de profession, qui sont sortis de l'école des gymnosophistes des Indes, où il est vraisemblable que les sciences ont été premièrement inventées, et d'où elles ont passé, comme de main en main, jusqu'aux mages persans, et ensuite aux Grecs, comme je viens de l'insinuer. Au reste, il paraît que ces ignicoles persans ont quelque connaissance d'Abraham, soit par eux-mêmes, soit par les mahométans; car les uns et les autres en font des contes semblables, disant, par exemple, que quand Nembroth, qu'ils prononcent Nimrod, eut fait mettre Abraham sur un bûcher, le feu ne voulut pas s'allumer. Je ne sais si ce conte ne viendrait pas plutôt de Manès, qui, ayant appris des mages la philosophie, et des chrétiens la religion, composa de ces doubles et différentes idées une théologie pleine de rêveries et de fables, qu'il sema dans l'Arabie et dans la Perse, jusque dans les parties les plus éloignées de cet empire.

Les Guèbres ont une opinion fort contraire à celle

des autres Gentils ; car ils croient que non seulement il est permis de tuer les insectes et tous les autres animaux inutiles, ce qui est rejeté et condamné par les autres Gentils, mais que c'est même une action agréable à Dieu, et une œuvre méritoire, parce que ces méchantes créatures ne pouvant avoir été produites que par un mauvais principe, et par un méchant auteur, c'est témoigner de la complaisance pour lui, que de souffrir ses productions, de sorte qu'il faut les étouffer et les détruire pour mieux témoigner l'aversion qu'on lui porte. Si l'on se souvient ici de ce que j'ai dit, que ces gens se font un point de religion de la culture et de l'améliorement de la terre, on ne s'étonnera pas qu'ils se fassent une vertu d'exterminer ce qui est si contraire à son fruit.

Je n'ai rien trouvé de plus sensé dans leurs enseignements, que le mal qu'ils disent d'Alexandre le Grand. Au lieu de l'admirer et de révérer son nom, comme font tant d'autres peuples, ils le méprisent, le détestent et le maudissent, le regardant comme un pirate, comme un brigand, comme un homme sans justice et sans cervelle, né pour troubler l'ordre du monde et pour détruire une partie du genre humain. Ils se disent à l'oreille la même chose de Mahomet, et ils les mettent tous deux à la tête des méchants princes ; l'un pour avoir été lui-même l'instrument de tant de malheurs, comme sont l'incendie, le meurtre, le viol et le sacrilège ; l'autre pour en avoir été la cause, l'occasion. Ils connaissent assez que leur perte vient de ces deux usurpateurs, Alexandre et Mahomet, en quoi ils ne se trompent pas.

La manière d'enterrer leur morts est fort singulière. Pour la mieux faire comprendre, je décrirai ici le cimetière qu'ils ont proche d'Ispahan, à demi-lieue de la ville, dans un lieu fort écarté. C'est une tour ronde, qui est faite de grosses pierres de taille ; elle a environ 35 pieds de haut, et 90 pieds de diamètre, sans porte et

sans entrée. Le peuple dit que, quand ils veulent enterrer un mort, ils font une ouverture à ce tombeau, en ôtant du bas trois ou quatre grosses pierres, qu'ils remettent ensuite avec des couches de plâtre, qu'ils passent par-dessus; mais c'est une fable, et je sais de science certaine le contraire. Cette tour a au dedans un degré fait de hautes marches, attachées contre le mur en tournant. Quand ils portent un mort dans ce tombeau, trois ou quatre de leurs prêtres montent avec des échelles sur le haut du mur, tirent le cadavre avec une corde, et le font descendre le long de ce degré, qui est cent fois plus dangereux et plus difficile qu'une échelle, n'y ayant rien à quoi on puisse se tenir; car ce ne sont que des pierres fichées dans le mur, à trois ou quatre pieds l'une de l'autre, non pas en ligne droite, mais en tournant, et qui n'ont pas plus de 9 pouces d'assiette : aussi avais-je bien peur de tomber, tant en montant qu'en descendant. Ils n'y ont point fait de porte, de crainte que le peuple ne l'enfonçât, ou ne se la fît ouvrir, pour piller ou profaner un lieu pour lequel ils ont beaucoup plus de vénération que les mahométans, ni les chrétiens n'en font paraître pour les tombeaux de leurs morts.

Il y a dans celui-ci une manière de fosse au milieu, que je vis remplie d'ossements et de guenilles. Ils couchent les morts tout habillés sur un petit lit, fait d'un matelas et d'un coussin. Ils les rangent tout autour contre le mur, si serrés qu'ils se touchent les uns les autres, sans distinction d'âge, de sexe ou de qualité ; et ils les étendent sur le dos, les bras croisés sur l'estomac, contre le menton, les jambes croisées l'une sur l'autre, et le visage découvert. On met proche du mort, à son chevet, des bouteilles de vin, des grenades, des coupes de faïence, un couteau et d'autres ustensiles, chacun selon ses moyens. Comme ce peuple est fort misérable, et sous le joug d'une religion ennemie, on peut juger par les choses qu'ils font encore présente-

ment, ce qu'ils faisaient lorsque leur religion était soutenue de l'autorité royale, et accréditée par le zèle de la multitude. Quand il n'y a point de place pour un mort, ils en font une, en tirant les corps les plus consumés dans cette fosse, que j'ai dit être au milieu du cimetière. Je crois avoir déjà remarqué que la sécheresse de l'air de Perse, et surtout d'Ispahan, est si grande, qu'il consume les cadavres en peu de temps et qu'il en empêche l'infection. J'ai fait divers tours dans ce sépulcre, et j'admirais qu'il n'y sentît point mauvais. J'y vis des corps encore frais; il n'y avait rien de gâté aux mains et aux pieds qui étaient nus; mais le visage l'était beaucoup, à cause que les corbeaux qui remplissent le cimetière, et qui sont par centaines aux environs, se jettent d'abord sur cette partie.

A cinquante pas de ce sépulcre, il y a une petite maison de terre, au devant de laquelle on pose le corps du mort, et aussitôt le convoi s'en retourne, comme si l'enterrement était fait, à la réserve des prêtres et des parents, qui se retirent dans cette petite case, d'où le principal prêtre se met à observer par quel endroit et comment les corbeaux entameront ce corps. Comme il y en a toujours beaucoup autour de ce cimetière, à cause des cadavres qui y sont exposés à découvert, il ne manque point d'en venir fondre bientôt quelqu'un dessus, et de s'attacher d'abord aux yeux, à ce que l'on assure, comme une partie délicate, que ces oiseaux carnassiers aiment plus que le reste. Le prêtre qui fait ses observations par un petit trou, pour ne pas effaroucher l'oiseau funèbre, prend garde à quel œil il touche le premier, et dans quelles circonstances; et il en tire ses conjectures, tant pour la condition du défunt dans l'autre vie, que pour la fortune de ses enfants et de ses héritiers dans celle-ci. Le côté droit est, dit-on, le bon côté. Si l'oiseau s'y attache, le prêtre fait un cri de joie, auquel les parents répondent; mais s'il s'attache au gauche, c'est un sujet de tristesse. C'est

ce que l'on assure généralement dans tous les pays où il y a des Guèbres ; mais j'en ai vu quelques-uns qui m'ont pourtant nié toute cette magie, ou superstition, et qui m'ont dit, à l'égard de cette maisonnette qui est au devant de leur cimetière, que c'est pour y déposer les morts, pendant qu'on fait quelques cérémonies sur eux avant de les ensevelir.

LE PÈRE VERBIEST[1].

Voyage du P. Verbiest dans la Tartarie orientale à la suite de l'empereur Khang-hi, en 1682.

L'empereur de la Chine fit un voyage dans la Tartarie orientale (Mandchourie), au commencement de l'année 1682, après avoir apaisé, par la mort de trois rois rebelles, une révolte qui s'était formée dans quelques provinces de l'empire. L'un de ces princes révoltés fut étranglé dans la province dont il s'était rendu maître. Le second, ayant été conduit à Pe-king avec les principaux chefs de sa faction, fut mis en pièces à la vue de toute la Cour; les plus considérables d'entre les mandarins prêtant eux-mêmes la main à cette triste exécution, pour venger la mort de leurs parents qu'il avait fait cruellement mourir. Le troisième, qui était le plus considérable et comme le chef de la révolte, avait prévenu, par une mort volontaire, le

[1] Le Père Verbiest, jésuite belge, fut un célèbre astronome qui mourut à Pe-king en 1688. Arrivé en Chine, en 1659, il fut chargé d'aider le P. Schall dans ses fonctions de président du bureau des mathématiques, et devint son successeur. L'empereur Khang-hi honorait le P. Verbiest d'une considération toute particulière, qu'il méritait par les services qu'il rendit à l'observatoire de Pe-king.

supplice qu'il méritait, et avait ainsi terminé une guerre qui durait depuis sept ans.

La paix ayant été par là rétablie dans l'empire, et toutes les provinces jouissant paisiblement de leur ancienne liberté, l'empereur partit le 23 mars pour aller dans la province de Leao-tong, pays de ses ancêtres, dans le dessein d'y visiter leurs tombeaux, et, après les avoir honorés avec les cérémonies ordinaires, de poursuivre son chemin dans la Tartarie orientale. Ce voyage fut de 1,100,000 pas depuis Pe-king jusqu'à son terme.

L'empereur menait avec lui son fils aîné, jeune prince alors âgé de dix ans. Les trois premières reines furent du voyage, qu'elles firent chacune sur un char doré; les principaux régulos [1] qui composent cet empire en furent aussi, avec tous les grands de la Cour, et les plus considérables mandarins de tous les ordres; ils avaient tous une fort grande suite et un nombreux équipage, ce qui faisait à l'empereur un cortège de plus de 70,000 personnes.

Il voulut que je l'accompagnasse dans ce voyage, et que je fusse toujours auprès de sa personne, afin de faire en sa présence les observations nécessaires pour connaître la disposition du ciel, l'élévation du pôle, la déclinaison de chaque pays, et pour mesurer par les instruments de mathématiques la hauteur des montagnes et la distance des lieux. Il était bien aise pareillement de s'instruire sur ce qui regarde les météores, et sur beaucoup d'autres matières de physique et de mathématiques.

Ainsi il donna ordre à un officier de faire porter sur des chevaux les instruments dont j'aurais besoin, et il me recommanda au prince son oncle, qui est aussi son beau-père et la seconde personne de l'État; on l'appelle d'un nom qui signifie associé à l'empire; il le

[1] Grands officiers, grands vassaux.

chargea de me faire donner tout ce qui serait nécessaire pour le voyage : ce que ce prince fit avec une bonté toute particulière, me faisant toujours loger dans sa tente et manger à sa table. L'empereur avait ordonné qu'on me donnât dix chevaux de son écurie, afin que j'en pusse changer aisément, et parmi ceux-là il y en avait un qu'il avait monté lui-même, ce qui est une fort grande distinction. Dans le voyage on marcha toujours vers l'orient d'été.

De Pe-king jusqu'à la province de Leao-tong, le chemin, qui est d'environ 300 milles, est assez uni ; dans la province même de Leao-tong, il est de 400 milles, mais beaucoup plus inégal à cause des montagnes. Depuis la frontière de cette province jusqu'à 400 milles au delà, il est fort difficile, étant coupé tantôt par des montagnes extrêmement escarpées, tantôt par des vallées d'une profondeur extraordinaire et par des plaines désertes, où l'on fait deux ou trois jours de marche sans rien trouver. Les montagnes de ce pays sont couvertes, du côté de l'orient, de grands chênes et de vieilles forêts qui n'ont pas été coupées depuis plusieurs siècles.

Tout le pays qui est au delà de la province de Leao-tong est fort désert ; on n'y voit de tous côtés que montagnes, vallées, cavernes de tigres, d'ours et d'autres bêtes féroces ; on n'y trouve presque point de maisons, mais seulement de méchantes chaumines sur le bord des fleuves et des torrents. Toutes les villes et les bourgades que j'ai vues dans le Leao-tong, et qui sont en assez grand nombre, sont entièrement ruinées. On n'y voit partout que de vieilles masures, avec des monceaux de briques et de pierres.

Dans l'enceinte de ces villes il y a quelques maisons bâties depuis peu, mais sans aucun ordre ; les unes sont faites de terre, les autres des restes des anciens bâtiments ; la plupart couvertes de paille, très peu de tuiles. Il ne reste pas maintenant le moindre vestige

de quantité de bourgs et de villages qui subsistaient avant la guerre. Car le petit roi des Tartares qui commença à l'allumer, n'ayant d'abord qu'une fort petite armée, fit prendre les armes aux habitants de ces lieux-là, et il fit détruire ensuite les villages pour ôter aux soldats l'espérance de retourner jamais dans leur terre natale.

La capitale de Leao-tong, qu'on nomme Chin-yang, est une ville assez belle et assez entière ; il y a même encore un reste d'un ancien palais. Elle est, autant que j'ai pu remarquer par plusieurs observations, à 41° 56′, c'est-à-dire deux degrés au-dessus de Pe-king, quoique jusqu'à présent les Européens et les Chinois ne lui aient donné que 41 degrés. Il n'y a dans cette ville aucune déclinaison de l'aimant, comme je l'ai remarqué par plusieurs observations réitérées. La ville d'Oula, qui était presque le terme de notre voyage, est à 43 degrés environ 50 minutes ; la boussole y décline du midi à l'occident d'un degré 40 minutes.

Mais reprenons la suite de notre voyage. Depuis Pe-king jusqu'à cette extrémité de l'orient, on fit un nouveau chemin par lequel l'empereur pouvait marcher commodément à cheval, et les reines sur leurs chars. Ce chemin est large d'environ 10 pieds, le plus droit et le plus uni qu'on l'ait pu faire. Il s'étend jusqu'à près de 1100 milles. On avait fait des deux côtés une espèce de petite levée, haute d'un pied, toujours égale, et parfaitement parallèle l'une à l'autre. Ce chemin était aussi net, surtout quand le temps était beau, que l'aire où les laboureurs battent le blé dans les campagnes ; aussi y avait-il des gens qui n'étaient occupés qu'à le nettoyer... On fit pour le retour un chemin semblable au premier. On avait aplani les montagnes autant qu'on l'avait pu ; on avait dressé des ponts sur les torrents ; et pour les orner on avait tendu des deux côtés une espèce de nattes sur lesquelles étaient peintes diverses figures d'animaux, qui faisaient le même effet

que les tapisseries qu'on tend dans les rues aux processions.

L'empereur ne suivait presque jamais ce chemin, chassant presque toujours; et lors même qu'il joignait les reines, il le côtoyait seulement, de peur que le grand nombre de chevaux qui étaient à sa suite ne le gâtassent; il marchait ordinairement à la tête de cette espèce d'armée. Les reines le suivaient immédiatement sur leurs chars, avec leur train et leurs équipages. Elles laissaient néanmoins quelque intervalle entre lui et elles; ensuite marchaient les régulos, les grands de la Cour, et les mandarins, chacun selon son rang. Une infinité de valets et d'autres gens à cheval faisaient l'arrière-garde.

Comme il n'y avait point de ville sur toute la route qui pût, ni loger une si grande multitude de gens, ni leur fournir des vivres, et que d'ailleurs on devait faire une grande partie du voyage par des lieux peu habités, on fut obligé de faire porter tout ce qui était nécessaire pour le voyage, et même des vivres pour plus de trois mois. C'est pourquoi l'on envoyait devant, par les chemins qu'on avait faits à côté de celui de l'empereur, une infinité de chariots, de chameaux, de chevaux et de mulets, pour porter le bagage. Outre cela, l'empereur, les régulos et presque tous les grands de la Cour faisaient suivre un grand nombre de chevaux de main pour en changer de temps en temps. Je ne compte pas les troupeaux de bœufs, de moutons et d'autre bétail qu'on était obligé de mener.

Quoique cette grande multitude d'hommes, de chevaux et de troupeaux allât par un chemin assez éloigné de celui de l'empereur, elle soulevait cependant une si horrible poussière, que nous marchions enveloppés d'un nuage si épais, que nous avions de la peine à distinguer de 15 ou 20 pas ceux qui marchaient devant nous.

La marche était si bien réglée, que cette armée cam-

pait tous les soirs sur le bord de quelque fleuve ou de quelque torrent. C'est pourquoi on faisait partir de grand matin les tentes et le bagage nécessaire, et les maréchaux des logis étant arrivés les premiers, marquaient le lieu le plus propre pour la tente de l'empereur, pour celles des reines, des régulos, des grands de la Cour et des mandarins, selon la dignité d'un chacun et selon le rang qu'ils tiennent dans la milice chinoise, qui est divisée en huit ordres ou étendards.

Dans l'espace de trois mois nous fîmes environ 1000 milles en avançant vers l'orient d'été, et autant au retour. Enfin, nous arrivâmes à Chan-haï, qui est un fort situé entre la mer méridionale et les montagnes du nord. C'est là où commence cette muraille célèbre qui sépare la province de Leao-tong de celle de Pe-tchi-li, d'où elle s'étend fort loin du côté du nord par-dessus les plus hautes montagnes.

Quand nous fûmes entrés dans cette province, l'empereur, les régulos et les grands de la Cour quittèrent le grand chemin dont nous avons parlé pour prendre celui des montagnes du nord, qui s'étendent sans interruption vers l'orient d'été. On y passa quelques jours à la chasse, qui se fit de cette sorte. L'empereur choisit 3000 hommes de ses gardes du corps, armés de flèches et de javelots. Il les dispersa de côté et d'autre, de sorte qu'ils occupaient un grand circuit autour des montagnes qu'ils environnaient de toutes parts : ce qui faisait comme une espèce de cercle dont le diamètre était au moins de 3000 pas. Ensuite, venant à s'approcher d'un pas égal, sans quitter leur rang, quelque obstacle qu'ils trouvassent dans leur chemin, car l'empereur avait mêlé parmi eux des capitaines, et même des grands de la Cour pour y maintenir l'ordre, ils réduisaient ce grand cercle à un autre beaucoup moindre qui avait environ 300 pas de diamètre; ainsi toutes les bêtes qui avaient été enfermées dans le premier, se trouvaient prises dans celui-ci, comme dans

un filet, parce que, chacun mettant pied à terre, ils se serraient si étroitement les uns contre les autres, qu'ils ne laissaient aucune issue par où elles pussent s'enfuir.

Alors on les poursuivait si vivement dans ce petit espace, que ces pauvres animaux, épuisés à force de courir, venaient tomber aux pieds des chasseurs et se laissaient prendre sans peine. Je vis prendre de cette manière 2 ou 300 lièvres en moins d'un jour, sans compter une infinité de loups et de renards. J'ai vu la même chose plusieurs fois dans la Tartarie qui est au delà de la province de Leao-tong, où je me souviens d'avoir vu entre autres plus de mille cerfs enfermés dans ces sortes d'enceintes, qui venaient se jeter entre les mains des chasseurs, ne trouvant pas de chemin pour se sauver. On tua aussi des ours, des sangliers et plus de 60 tigres; mais pour ces sortes de chasses on s'y prend d'une autre manière, et l'on se sert d'autres armes.

L'empereur voulut que je me trouvasse à toutes ces différentes chasses, et il recommanda à son beau-père, d'une manière fort obligeante, d'avoir un soin particulier de moi et de prendre garde que je fusse exposé à aucun danger dans la chasse des tigres et des autres bêtes féroces. J'étais là le seul de tous les mandarins qui fût sans armes, et assez près de l'empereur. Quoique je me fusse un peu fait à la fatigue, depuis le temps que nous étions en voyage, je me trouvais si las tous les soirs en arrivant à ma tente, que je ne pouvais plus me soutenir; et je me serais dispensé plusieurs fois de suivre l'empereur, si mes amis ne m'avaient conseillé le contraire, et si je n'avais craint qu'il le trouvât mauvais, au cas qu'il s'en fût aperçu.

Après avoir fait environ 400 milles en chassant toujours de cette manière, nous arrivâmes enfin à Chinyang, ville capitale de la province, où nous demeurâmes quatre jours. Les habitants de la Corée vinrent

présenter à l'Empereur un veau marin qu'ils avaient pris. L'Empereur me le fit voir et me demanda si, dans nos livres d'Europe, il était parlé de ce poisson. Je lui dis que nous avions un livre dans notre bibliothèque de Pe-king, qui en expliquait la nature, et dans lequel il y en avait même une figure. Il me témoigna de l'empressement pour le voir et dépêcha aussitôt à nos Pères de Pe-king un courrier, qui me l'apporta en peu de jours. L'Empereur prit plaisir à voir que ce qui était marqué de ce poisson dans ce livre était conforme à ce qu'il voyait; il le fit porter à Pe-king pour y être conservé soigneusement.

Pendant le séjour que nous fîmes en cette ville, l'Empereur alla visiter avec les reines les tombeaux de ses ancêtres, qui n'en sont pas fort éloignés, d'où il les renvoya à Chin-yang, pour continuer son voyage vers la Tartarie orientale. Après plusieurs jours de marche et de chasse, il arriva à Kirin, qui est éloigné de Chin-yang de 400 milles. Cette ville est bâtie le long du grand fleuve Songari, qui prend sa source au mont Chan-pe, distant de là de 400 milles vers le midi. Cette montagne, si fameuse dans l'Orient pour avoir été l'ancienne demeure de nos Tartares, est, dit-on, toujours couverte de neiges, d'où elle a pris son nom ; car Chan-pe signifie montagne blanche.

D'abord que l'Empereur aperçut Kirin, il descendit de cheval, il se mit à genoux sur le rivage et s'inclina trois fois jusqu'à terre pour la saluer. Ensuite il se fit porter sur un trône éclatant d'or, et fit ainsi son entrée dans la ville. Tout le peuple accourut en foule au-devant de lui, en témoignant par ses larmes la joie qu'il avait de le voir. Ce prince prit beaucoup de plaisir à ces témoignages d'affection; et pour donner des marques de sa bienveillance, il voulut bien se faire voir à tout le monde, et défendit à ses gardes d'empêcher le peuple d'approcher, comme ils font à Pe-king.

On fait en cette ville des barques d'une manière particulière. Les habitants en tiennent toujours un grand nombre de prêtes pour repousser les Moscovites, qui viennent souvent sur cette rivière leur disputer la pêche des perles. L'Empereur s'y reposa deux jours, après lesquels il descendit sur le fleuve avec quelques seigneurs, accompagné de plus de cent bateaux, jusqu'à la ville d'Oula, qui est la plus belle de tout le pays, et qui était autrefois le siège de l'empire des Tartares.

Un peu au-dessous de cette ville, qui est à plus de 32 milles de Kirin, la rivière est pleine d'un certain poisson qui ressemble assez à la plie d'Europe ; et c'était pour prendre le divertissement de la pêche que l'Empereur était allé à Oula ; mais les pluies, survenant tout à coup, grossirent tellement la rivière, que tous les filets furent rompus et emportés par le débordement des eaux. L'Empereur cependant demeura cinq ou six jours à Oula ; mais voyant que les pluies ne discontinuaient point, il fut obligé de revenir à Kirin, sans avoir pris le plaisir de la pêche.

Comme nous remontions la rivière, la barque où j'étais avec le beau-père de l'Empereur fut tellement endommagée par l'agitation des vagues, que nous fûmes contraints de mettre pied à terre et de monter sur une charrette tirée par un bœuf, qui nous amena fort tard à Kirin, sans que la pluie eût discontinué durant tout le chemin. Le soir, comme on entretenait l'Empereur de cette aventure, il dit en riant : « Le poisson s'est moqué de nous. » Enfin après avoir séjourné deux jours à Kirin, les pluies commencèrent à diminuer, et nous reprîmes la route de Leao-tong.

Je ne puis exprimer les peines et les fatigues qu'il nous fallut essuyer durant tout le cours de ce voyage, marchant par des chemins que les eaux avaient gâtés et rendus presque impraticables. Nous allions sans

cesse par des montagnes ou par des vallées ; et l'on ne pouvait passer qu'avec un extrême danger les torrents et les rivières qui étaient grossis par des ravines qui y coulaient de toutes parts. Les ponts étaient ou renversés par la violence des courants ou tout couverts par le débordement des eaux. Il s'était fait en plusieurs endroits de grands amas d'eau et une fange dont il était presque impossible de se tirer. Les chevaux, les chameaux et les autres bêtes de somme qui portaient le bagage ne pouvaient avancer ; ils demeuraient embourbés dans les marais, ou mouraient de langueur sur les chemins ; les hommes n'étaient pas moins incommodés ; et tout s'affaiblissait faute de vivres et de rafraichissements nécessaires pour un si grand voyage. Quantité de cavaliers étaient obligés ou de traîner eux-mêmes à pied leurs chevaux qui n'en pouvaient plus, ou de s'arrêter au milieu des campagnes pour leur faire prendre haleine.

Quoique les maréchaux des logis et les fourriers n'épargnassent ni les travailleurs, ni le bois, qu'on coupait de tous côtés, pour remplir de fascines ces mauvais passages, néanmoins après que les chevaux et les chariots, qui prenaient le devant dès le grand matin, étaient une fois passés, il était impossible de passer après eux. L'Empereur même, avec son fils et tous les grands seigneurs de la Cour, furent obligés plus d'une fois de traverser à pied les boues et les marécages, craignant de s'exposer à un plus grand danger, s'ils eussent voulu passer à cheval.

Quand il se rencontrait des ponts ou de ces sortes de défilés, toute l'armée s'arrêtait, et dès que l'Empereur était passé avec quelques-uns des plus considérables, le reste de la multitude venait en foule, et chacun voulant passer des premiers, plusieurs se renversaient dans l'eau ; d'autres, prenant des chemins de détour encore plus dangereux, tombaient dans des fondrières et des bourbiers dont ils ne pouvaient plus se retirer.

Enfin, il y eut tant à souffrir sur tous les chemins de la Tartarie orientale, que les vieux officiers qui suivaient la Cour depuis plus de trente ans disaient qu'ils n'avaient jamais tant souffert dans aucun voyage. Ce fut dans ces occasions que l'Empereur me donna plus d'une fois des marques d'une bienveillance particulière.

Le premier jour que nous nous mîmes en chemin pour le retour, nous fûmes arrêtés sur le soir par un torrent si gros et si rapide, qu'il était impossible de le passer à gué. L'Empereur ayant par hasard trouvé une petite barque, qui ne pouvait tenir que quatre personnes au plus, passa le premier avec son fils, et quelques-uns des principaux régulos ensuite. Tous les autres princes, seigneurs et mandarins, avec le reste de l'armée, attendaient cependant sur le bord avec impatience le retour de la barque pour se rendre au plus tôt de l'autre côté du torrent, parce que la nuit approchait et que les tentes étaient déjà passées depuis longtemps. Mais l'Empereur, étant revenu à nous sur une petite barque toute semblable à la première, demanda tout haut où j'étais, et son beau-père m'ayant présenté à lui : « Qu'il monte, ajouta l'Empereur, et qu'il passe avec nous. » Ainsi nous fûmes les seuls qui passâmes avec l'Empereur, et tout le reste demeura sur le bord, où il fallut rester la nuit à découvert. La même chose arriva le lendemain presque de la même manière. L'Empereur se trouva, sur le midi, au bord d'un torrent aussi enflé et aussi rapide que le premier ; il donna ordre qu'on se servît jusqu'au soir des barques pour passer les tentes, les ballots et le reste du bagage ; il voulut ensuite que je passasse seul avec lui et avec peu de ses gens, ayant laissé sur l'autre bord ce qu'il y avait de grands seigneurs, qui furent obligés d'y passer la nuit. Le beau-père de l'Empereur même lui ayant demandé s'il ne passerait pas avec moi, puisque je logeais dans sa tente, et que je mangeais à

sa table, le prince lui répondit qu'il demeurât, et qu'il me ferait donner lui-même tout ce qui me serait nécessaire.

Lorsque nous fûmes passés, l'Empereur s'assit sur le bord de l'eau et me fit asseoir à son côté, avec les deux fils des deux régulos occidentaux et le premier colao de Tartarie, qu'il distinguait dans toutes les occasions. Comme la nuit était belle et que le ciel était serein, il voulut que je lui nommasse en langage chinois et européen les constellations qui paraissaient alors sur l'horizon, et il nommait lui-même le premier celles qu'il connaissait déjà. Dépliant ensuite une petite carte que je lui avais présentée quelques années auparavant, il se mit à chercher quelle heure il était de la nuit par l'étoile du méridien, se faisant un plaisir de montrer à tout le monde ce qu'il avait d'habileté dans ces sciences.

Ces marques de bienveillance et d'autres semblables, qu'il me donnait assez souvent, jusqu'à m'envoyer à manger de sa table, ces marques, dis-je, étaient si publiques et si extraordinaires, que deux oncles de l'Empereur, qui portaient le titre d'Associés à l'Empire, étant de retour à Pe king, disaient que, quand l'Empereur avait quelque chagrin, ou qu'il paraissait un peu triste, il reprenait sa gaieté ordinaire dès qu'il me voyait.

Je suis arrivé en parfaite santé à Pe-king le 9 juin, fort tard, quoique plusieurs soient demeurés malades en chemin, ou soient revenus du voyage malades ou estropiés.

LE PÈRE TACHARD.

Le Père Tachard, de la compagnie de Jésus, fut l'un des jésuites que Louis XIV fit partir pour Siam lorsqu'il envoya dans ce pays, en 1685, une ambassade dirigée par le chevalier de Chaumont. Ces jésuites formèrent une commission scientifique chargée d'explorer le pays et d'y faire toutes les observations utiles à la science, au commerce, à la politique et à la religion. La révolution qui éclata après la mort du roi Phra Naraï empêcha les missionnaires d'obtenir le grand résultat qu'ils poursuivaient, la conversion des Siamois à la foi chrétienne; en 1690, la mission était dispersée, et le P. Tachard se réfugiait dans l'Inde où il mourut en 1712. En 1686 on publia le livre qu'il avait composé et dont le titre est : *Le voyage de Siam des Pères Jésuites envoyés par le roi aux Indes et à la Chine, avec leurs observations astronomiques et leurs remarques de physique, de géographie, d'hydrographie et d'histoire.* Ce voyage nous montre un fait nouveau, une expédition scientifique organisée pour le progrès de la science, préparée par l'Académie des sciences, exécutée d'après ses instructions et la volonté de Louis XIV, qui y attachait une grande importance pour sa gloire, dans laquelle se confondait alors la gloire de la France.

I.

L'ORIGINE DU VOYAGE.

Depuis que le roi a établi l'Académie royale à Paris pour perfectionner les sciences et les arts dans son royaume, ceux qui la composent n'ont pas trouvé de moyen plus propre à exécuter ce grand dessein que d'envoyer des hommes savants faire des observations dans les pays étrangers, afin de corriger par là les cartes géographiques, de faciliter la navigation et de

perfectionner l'astronomie. Dans cette vue, quelques-uns des plus doctes de cette illustre compagnie avaient été envoyés par ordre de S. M. en divers royaumes ; les uns étaient allés en Danemark, d'autres en Angleterre. On en avait envoyé à l'île de Cayenne et aux autres îles de l'Amérique, au cap Vert, et même sur les ports et sur les principales côtes du royaume, tandis que les autres demeurant à l'Observatoire travaillaient de concert et entretenaient avec eux les correspondances nécessaires.

On cherchait l'occasion d'envoyer encore d'autres observateurs en divers endroits de l'Europe, à l'île de Fer, où l'on prend le premier méridien, aux Indes orientales et principalement à la Chine, où l'on savait que depuis 4000 ans les arts et les sciences fleurissent, où il y a des livres sur toutes sortes de matières et des bibliothèques comparables aux plus belles de l'Europe, dans lesquelles on pourrait trouver de quoi enrichir celle du roi. Ce désir s'était beaucoup augmenté dans les principaux membres de l'Académie, depuis qu'ils avaient entretenu le P. Philippe Couplet, jésuite flamand, qui au retour de la Chine avait passé par Paris en allant à Rome, où il était envoyé pour les affaires de la mission. M. le marquis de Louvois, ministre et secrétaire d'État, qui outre les affaires de la guerre et la surintendance des bâtiments du roi était encore chargé de ce qui regarde les sciences et les arts, avait ordonné de la part de S. M. à Messieurs de l'Académie de dresser un mémoire des choses les plus remarquables qu'on désirait savoir de la Chine, afin d'en charger le P. Couplet, qui devait y retourner l'année suivante.

M. le duc du Maine était aussi entré dans ce dessein avec un grand zèle pour la religion et une curiosité digne de son esprit né pour les belles connaissances, et beaucoup au-dessus de son âge.

Mais le roi, plus zélé que personne pour la perfection des arts et des sciences, surtout de celles qui peuvent

le plus contribuer en ces pays-là à l'accroissement de la religion, en faveur de laquelle il fait tous les jours de si grandes choses, touché du besoin des missions, voulut les assister de sa protection et de ses libéralités. Il avait appris du P. Couplet que presque tous les jésuites français, qui étaient allés à la Chine il y a plus de trente ans avec le P. Alexandre de Rhodes, étaient morts en travaillant dans les missions de ce royaume, qu'il n'y restait plus que fort peu de missionnaires, que cependant l'empereur continuait à les protéger, et qu'à son exemple les vice-rois et les gouverneurs des provinces leur étaient très favorables; et qu'enfin on y avait un besoin extrême d'ouvriers évangéliques, tant pour cultiver les chrétiens qui y sont déjà en grand nombre, que pour recueillir le fruit des espérances certaines qu'on a présentement plus que jamais d'étendre la foi dans ce vaste empire. Il avait même déjà donné une somme considérable pour les jésuites français qu'on devrait choisir pour y accompagner le P. Couplet; et l'on ne pensait plus qu'au moyen de les faire passer sous l'autorité de S. M., lorsque la Providence divine présenta une occasion très favorable.

A peine le P. Couplet était-il parti pour Rome, qu'il arriva en France deux mandarins siamois, avec un prêtre des missions étrangères établies à Siam, appelé M. Le Vachet. Ils venaient de la part des ministres du roi de Siam pour apprendre des nouvelles de l'ambassade que le roi leur maître avait envoyée à S. M. avec des présents magnifiques, sur un vaisseau de la compagnie des Indes, nommé le *Soleil d'Orient*, qu'on disait avoir fait naufrage.

S. M. voyant les avances que le roi de Siam faisait pour rechercher son amitié, et que d'ailleurs on espérait que ce prince se ferait chrétien, si on lui envoyait un ambassadeur, Elle prit aussi le dessein de le faire et d'envoyer aussi par cette voie les jésuites français à la Chine, qui a grand commerce avec le royaume de

Siam, dont elle n'est éloignée que de 5 à 600 lieues.

Le roi ayant déclaré sur cela ses intentions à M. le marquis de Louvois et au R. P. de la Chaise, ils demandèrent d'abord à nos supérieurs au moins quatre Pères qui fussent capables de travailler de concert avec Messieurs de l'Académie royale à la perfection des sciences et des arts, et qui s'employassent en même temps avec les missionnaires de la Chine à l'avancement de la religion chrétienne; ils ajoutèrent qu'il fallait qu'ils fussent prêts à partir dans six semaines sur le vaisseau qui devait porter l'ambassadeur de France à Siam.

Nos supérieurs n'eurent pas de peine à trouver des gens qui voulussent contribuer à l'exécution de ce dessein. Entre plusieurs qui s'y offrirent, on en choisit six qui se trouvèrent heureusement dans le collège de Louis-le-Grand, quoiqu'ils fussent de diverses provinces; comme si la Providence ne les y eût assemblés qu'afin de leur procurer à tous un bonheur qu'ils souhaitaient ardemment. Celui que l'on établit supérieur fut le R. P. de Fontenay, qui enseignait depuis huit ans les mathématiques en ce collège. Les cinq autres furent les Pères Gerbillon, Le Comte, Visdelou, Bouvet et moi.

Dès qu'on eut pris cette résolution, on nous avertit secrètement de nous tenir prêts à partir dans deux mois pour le plus tard. Le lendemain nous allâmes ensemble à Montmartre pour remercier Dieu par l'entremise de la sainte Vierge et des saints martyrs, de la grâce qu'on venait de nous faire, et pour nous offrir à Jésus-Christ encore plus particulièrement dans ce lieu, où saint Ignace et ses compagnons firent leurs premiers vœux, et qu'on regarde comme le berceau de la compagnie, qui dès sa naissance se dévoua d'une manière toute particulière aux missions évangéliques.

Le dessein de notre voyage étant devenu public à Paris, Messieurs de l'Académie, qui y prenaient le plus

de part, nous firent l'honneur de nous recevoir, par un privilège particulier, dans leur compagnie; et nous prîmes nos places quelques jours avant notre départ. On chercha les voies les plus propres pour l'exécution des ordres de S. M., et l'on résolut qu'outre l'instruction que M. le marquis de Louvois avait fait dresser pour la donner au P. Couplet, lorsqu'il retournerait à la Chine, et qui nous fut remise d'abord entre les mains, les principaux membres de l'Académie nous fourniraient les mémoires particuliers touchant les remarques qu'il serait à propos de faire à la Chine et touchant les choses qu'il faudrait envoyer en France, tant pour l'enrichissement de la bibliothèque du roi que pour la perfection des arts.

Chacun de ces Messieurs se chargea de nous fournir ceux qui regardaient les sciences et les arts dont il avait une connaissance particulière, et nous eûmes là-dessus plusieurs conférences avec eux. Nous convînmes des observations astronomiques que nous ferions à la Chine et sur la route. On nous communiqua les Tables des satellites de Jupiter, qui ont été faites avec tant de travail et qui servent présentement pour déterminer les longitudes. Ils nous firent aussi présent de plusieurs grands verres de lunettes d'approche de 12, 15, 18, 25, 50 et 80 pieds, dont nous devions en laisser quelques-uns à l'observatoire de Pe-king. On nous fit encore part de plusieurs mémoires sur la physique, l'anatomie et les plantes. Il y avait, dans la bibliothèque du roi, des cartes marines de la route que nous devions tenir et qui avaient servi à d'autres voyages; on nous en fit faire des copies qui nous ont été d'une fort grande utilité durant notre navigation. On nous donna de fort belles et de fort amples instructions sur la navigation, l'architecture et sur les autres arts, sur les livres qu'il faudrait envoyer en France et sur les remarques qu'il était à propos que nous fissions. Enfin de tous ceux qui composent cette savante Académie, il n'y en

eut pas un qui ne fît paraître un zèle et une application particulière dans cette affaire, dont le succès ne devait pas peu contribuer à la gloire et à la satisfaction du roi. Tous ces mémoires, examinés en plusieurs assemblées de l'Académie royale, nous furent donnés avant notre départ. Et ces Messieurs s'étant engagés à nous faire part de leurs lumières, nous nous engageâmes réciproquement à leur envoyer nos observations, afin qu'agissant de concert et ne faisant qu'un même corps d'académiciens, les uns en France et les autres à la Chine, nous travaillassions à l'accroissement et à la perfection des sciences sous la protèction du plus grand monarque du monde.

Cependant nous étions fort occupés à préparer tous les instruments qui nous étaient nécessaires; et comme il fallait partir de Paris dans un mois, on fit faire durant ce temps-là deux quarts de nonante, l'un de 18 pouces de rayon, l'autre de 26; trois grandes pendules à secondes; un instrument pour trouver en même temps l'ascension droite et la déclinaison des étoiles; un cadran équinoxial qui marquait les heures jusqu'aux minutes, et qui portait au bas une grande boussole pour trouver à toutes les heures du jour la déclinaison de l'aimant. Tous ces instruments devaient servir aux observations astronomiques. On prit encore deux demi-cercles divisés fort exactement de 6 en 6 minutes, pour les opérations de géométrie; l'un était à pinnules seulement, et l'autre à lunettes. M. le duc du Maine, quand nous allâmes prendre congé de lui, eut la bonté de nous en donner un troisième beaucoup plus grand et divisé de 3 en 3 minutes, qu'il avait fait faire pour son usage particulier.

Outre les machines dont j'ai parlé, nous emportions deux pendules à répétitions, des miroirs ardents de 12 et de 20 pouces de diamètre, des pierres d'aimant, des microscopes, plusieurs thermomètres et baromètres, tous les tubes et toutes les machines qui

servent aux expériences du vide, une horloge sur un plan incliné, les deux machines de Romer, dont l'une représente le mouvement des planètes, l'autre les éclipses du soleil et de la lune. On nous donna aussi pour notre usage plusieurs livres de la Bibliothèque royale.

Pendant ce temps-là nos pensions furent réglées par l'ordre du Roi, qui nous fit aussi expédier des Lettres Patentes, par lesquelles S. M. nous établissait ses mathématiciens dans les Indes et à la Chine.

Nous arrivâmes à Brest le 19 de février, et quelques jours après, il vint des ordres pour presser l'embarquement, parce que la saison était déjà avancée. Ils furent exécutés avec tant de diligence, que toutes choses étaient presque en état, lorsque M. le chevalier de Chaumont, nommé par le Roi à l'ambassade de Siam, arriva à Brest. Ce gentilhomme, connu dans le royaume par son mérite particulier et par la noblesse de sa maison si ancienne et si illustre, s'était trouvé engagé par sa naissance, durant ses premières années, dans l'hérésie de Calvin ; mais Dieu lui fit la grâce de l'en retirer avec MM. ses frères qui se convertirent les uns après les autres en divers temps. Le dernier de tous, après avoir servi longtemps dans les armées avec toute la réputation d'un brave gentilhomme et d'un bon officier, dégoûté enfin du monde et touché du désir de travailler à son salut, entra dans notre Compagnie, où il a vécu et est mort en saint, ayant édifié tous ceux qui l'ont connu par de rares exemples de toutes sortes de vertus, et particulièrement d'une patience héroïque parmi les grandes incommodités que lui avaient causées les blessures qu'il avait autrefois reçues à la guerre.

M. le chevalier de Chaumont dont nous parlons maintenant était son aîné ; il servit au commencement sur terre, où son mérite distingué le fit connaître et aimer particulièrement du Roi encore jeune. Il fut

ensuite envoyé à Toulon pour y commander les Gardes-Marines, et pour les former à tous les exercices nécessaires à des gentilshommes qui doivent commander les vaisseaux de S. M. Il fut depuis fait capitaine de vaisseau et major-général des armées navales du Roi dans le Levant. Son zèle pour le service de son prince n'a jamais diminué en rien l'application continuelle qu'il avait au service de Dieu ; et tous le regardaient avec justice comme un homme d'une sagesse et d'une piété singulières. C'est pour cela que S. M., qui se proposait principalement le bien de la religion et la conversion du roi de Siam dans l'ambassade qu'il lui voulait envoyer, choisit M. le chevalier de Chaumont pour un emploi si glorieux, persuadé que les bons exemples qu'il donnerait en ce pays-là seraient autant de preuves de la sainteté du christianisme, qui achèveraient de convaincre ce roi de la vérité de notre religion.

Le lendemain de son arrivée, nous eûmes l'honneur de le saluer dans son logis, et nous reçûmes de sa main les patentes que le Roi avait eu la bonté de donner à chacun de nous en particulier, pour nous envoyer en qualité de ses mathématiciens dans les Indes et à la Chine. Elles étaient signées et scellées du grand sceau de cire jaune et conçues en ces termes :

« Louis, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut. Étant bien aise de contribuer de notre part à tout ce qui peut de plus en plus établir la sûreté de la navigation et perfectionner les sciences et les arts ; Nous avons cru que pour parvenir plus sûrement, il était nécessaire d'envoyer dans les Indes et à la Chine quelques personnes savantes et capables d'y faire des observations d'Europe : et jugeant que, pour cet effet, nous ne pouvions faire un meilleur choix que du Père N... Jésuite, par la connaissance particulière que nous

avons de son extraordinaire capacité. A ces causes et autres à ce nous mouvant, de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, Avons ledit P. N... ordonné et établi, et par ces présentes signées de notre main, ordonnons et établissons notre mathématicien. Voulons qu'en cette qualité il puisse se transporter aux Indes et à la Chine pour y faire toutes les observations nécessaires pour la perfection et la curiosité des arts et des sciences, l'exactitude de la géographie et établir de plus en plus la sûreté de la navigation.

» Si Donnons en mandement à notre très cher et bienamé fils le comte de Toulouse, amiral de France, aux vice-amiraux et lieutenants-généraux en nos armées navales, chefs d'escadres d'icelles, gouverneurs particuliers de nos villes et places, maires, consuls et tous autres nos officiers qu'il appartiendra, de donner audit P. N... toute l'aide, faveur, assistance qui lui est nécessaire pour l'exécution des présentes, sans permettre qu'il lui soit donné aucun trouble ni empêchement qui puisse retarder son voyage. Car tel est notre plaisir. En témoignage de quoi Nous avons fait mettre notre scel à ces dites présentes. Prions et requérons tous rois, princes, potentats, États, républiques nos amis, alliés et confédérés, leurs officiers et sujets, de prêter audit P. N... toute sorte d'assistance et secours pour l'exécution d'un dessein qui regarde également l'avantage de toutes les nations, sans souffrir qu'il soit exigé de lui aucune chose qui soit contraire à la liberté de sa fonction, et aux usages et droits du royaume. Donné à Versailles le 28e de janvier l'an de grâce 1685 et de notre règne le 42e. Signé, LOUIS. »

Quoique toutes choses fussent prêtes pour l'embarquement, et le vent très bon pour le départ, il fallut néanmoins le différer jusques à ce que la frégate nommée la *Maligne*, de 30 pièces de canon, qu'on avait jointe depuis peu par ordre du Roi au premier vais-

seau, fût en état de nous suivre. Dès que la nouvelle de cet ordre arriva à Brest, elle causa tant de joie à tous ceux qui devaient faire le voyage, et fut reçu avec tant d'applaudissement, qu'on disait partout qu'après cela on ne pouvait que bien espérer de notre navigation. En effet, sans ce secours il eût été impossible de porter les présents du Roi, l'équipage de M. l'ambassadeur, celui des officiers du vaisseau et des passagers, et surtout les vivres nécessaires pour un si long voyage [1], sans parler d'une grande quantité de ballots remplis de toutes sortes de curiosités que le roi de Siam faisait venir, tant de France que d'Angleterre.

II.

COMBATS D'ANIMAUX.

Le même jour que nous eûmes audience, le roi devait régaler M. l'ambassadeur d'un combat d'éléphants, et S. M. avait ordonné qu'on nous en préparât six pour le suivre au champ de bataille qui était hors la ville. Le seigneur Constance [2] nous donna un mandarin pour nous conduire, et nous trouvâmes à la sortie du palais six éléphants avec leurs chaises dorées et leurs coussins fort propres; chacun s'approcha du sien et monta au-dessus de cette manière. Le pasteur (c'est ainsi qu'on appelle l'homme qui est sur le col de l'éléphant pour le gouverner) fit mettre l'éléphant à genoux, lequel se coucha ensuite à demi sur le côté, de telle sorte qu'on pouvait poser le pied sur une des jambes de devant qu'il avançait, et puis sur son ventre;

[1] Parti de Brest le 3 mars, le P. Tachard n'arriva à l'embouchure de la rivière de Siam que le 22 septembre.
[2] Grec devenu ministre du roi de Siam.

après quoi. l'animal se redressant un peu, donnait le temps de s'asseoir commodément dans la chaise qu'il porte sur le dos. On peut aussi se servir d'échelles, ainsi que font quelques-uns, pour se mettre à la hauteur de l'éléphant. C'est pour la commodité des étrangers qui ne sont pas accoutumés aux éléphants, qu'on met des chaises sur le dos de ces animaux. Les naturels du pays, de quelque qualité qu'ils soient, excepté le roi, montent sur le cou et le conduisent eux-mêmes, à moins qu'ils n'aillent à la guerre. Car alors, outre deux pasteurs dont l'un est sur le cou et l'autre sur la croupe, le mandarin, armé d'une lance ou d'une espèce de javelot, est sur le dos de l'éléphant, ainsi que je l'ai vu moi-même dans une chasse d'éléphants où les mandarins vont armés comme à une bataille. J'y remarquai aussi que le roi, qui était dans une espèce de trône, se leva sur ses pieds lorsque les éléphants sauvages voulurent forcer le passage de son côté, et se mit sur le cou du sien pour les arrêter.

Nous suivîmes donc le roi dans une grande campagne à 100 pas de la ville. Le roi, monté sur un éléphant, avait M. l'ambassadeur à sa droite à 15 ou 20 pas de lui, le seigneur Constance à sa gauche, et tout autour une grande multitude de mandarins prosternés par respect aux pieds de son éléphant. On entendit d'abord certaines trompettes dont le son est fort dur et sans inflexion. Alors les deux éléphants destinés pour combattre jetèrent des cris horribles. Ils étaient attachés par les pieds de derrière avec de grosses cordes que plusieurs hommes tenaient, afin de les retirer en cas que le choc fût trop rude. On les laissait approcher de telle manière que leurs défenses se croisaient sans qu'ils pussent se blesser. On dit qu'ils se choquent quelquefois si rudement, qu'ils se brisent les dents et font voler les éclats de tous côtés.

Ceux-ci ne se battirent pas avec tant de violence ; ils ne se choquèrent que quatre ou cinq fois ; après quoi

on les sépara, et le combat fut si court, qu'on crut que le roi ne l'avait ordonné que pour avoir occasion de faire d'une manière plus agréable un présent à M. de Vaudricourt [1], qui avait amené les deux mandarins siamois et qui devait conduire ses ambassadeurs en France. Car à la fin de ce spectacle, S. M. s'approcha de lui et lui donna de sa main un sabre, dont la poignée était d'or massif, et le fourreau d'écaille de tortue, orné de cinq lames d'or, avec une grande chaîne de filigrane d'or pour lui servir de baudrier, et une veste de brocart à boutons d'or. Il lui dit qu'il lui mettait ce cimeterre en main pour conduire ses ambassadeurs en sûreté et pour servir le roi son maître contre ses ennemis. Cette sorte de sabre ne se donne par le roi de Siam qu'à ses généraux d'armée lorsqu'ils partent pour aller à la guerre. Il fit à M. de Joyeux, capitaine de la frégate, un présent semblable; mais il était moins magnifique.

Quelques jours après, le seigneur Constance en envoya de magnifiques à M. l'ambassadeur, à M. l'abbé de Choisy, à M. de Vaudricourt, à M. de Joyeux et à chacun des gentilshommes de la suite de l'ambassadeur. C'étaient des vases d'argent de la façon du Japon; des ouvrages d'agate, des porcelaines en grand nombre et de toutes grandeurs, des robes de chambre de la Chine, des pierres de bézoard éprouvées, de la racine de ginseng qui vaut huit fois son pesant d'argent, du bois odoriférant d'aquila, si estimé dans les Indes, du thé excellent et en quantité. Ces présents parurent d'un si grand prix, que plusieurs crurent quelque temps qu'ils venaient de la part du roi.

La plupart des jours qu'on demeura à Louvo [2] se passèrent en spectacles. Le combat dont nous venons

[1] Le capitaine qui commandait le vaisseau sur lequel était venu l'ambassadeur de France.

[2] Grande ville où le roi faisait souvent résidence.

de parler fut suivi d'un autre combat d'éléphants contre un tigre : nous fûmes obligés de nous y trouver comme les autres, montés sur des éléphants. A un quart de lieue de la ville on avait élevé une haute palissade de bambous d'environ 100 pas en carré. Au milieu de l'enceinte étaient entrés trois éléphants destinés à combattre le tigre. Ils avaient une espèce de grand plastron, en forme de masque, qui leur couvrait la tête et une partie de la trompe. Dès que nous fûmes arrivés sur le lieu, on fit sortir de la loge, qui était dans un enfoncement, un tigre d'une figure et d'une couleur qui parurent nouvelles aux Français qui assistaient à ce combat. Car outre qu'il était bien plus grand, plus gros et d'une taille moins effilée que ceux que nous avions vus en France, sa peau n'était pas mouchetée de même ; mais au lieu de toutes ces taches, semées sans ordre, il avait de longues et larges bandes en forme de cercles. Ces bandes prenant sur le dos se rejoignaient par-dessous le ventre, et continuant le long de la queue y faisaient comme des anneaux blancs et noirs placés alternativement, et dont elle était toute couverte. La tête n'avait rien d'extraordinaire, non plus que les jambes, hors qu'elles étaient plus grandes et plus grosses que celles des tigres communs, quoique celui-ci ne fût qu'un jeune tigre qui avait encore beaucoup à croître. Car M. Constance nous a dit qu'il y en avait dans le royaume de plus gros trois fois que celui-là, et qu'un jour, étant à la chasse avec le roi, il en vit un de fort près qui était grand comme un mulet. Il y en a aussi de petits dans le pays, semblables à ceux qu'on apporte d'Afrique en Europe, et on nous en montra un le même jour à Louvo.

On ne lâcha pas d'abord le tigre qui devait combattre, mais on le tint attaché par deux cordes, de sorte que n'ayant pas la liberté de s'élancer, le premier éléphant qui l'approcha lui donna deux ou trois coups de sa trompe sur le dos. Ce choc fut si rude, que le tigre en

fut renversé, et demeura quelque temps étendu sur la place, sans mouvement, comme s'il eût été mort. Cependant dès qu'on l'eut délié, quoique cette première attaque eût bien rabattu de sa furie, il fit un cri horrible et voulut se jeter sur la trompe de l'éléphant qui s'avançait pour le frapper ; mais celui-ci la repliant adroitement, la mit à couvert par ses défenses qu'il présenta en même temps, et dont il atteignit le tigre si à propos, qu'il lui fit faire un fort grand saut en l'air. Cet animal en fut si étourdi, qu'il n'osa plus approcher; il fit plusieurs tours le long de la palissade, s'élançant quelquefois vers les personnes qui paraissaient sur les galeries. On poussa ensuite trois éléphants contre lui, qui lui donnèrent tour à tour de si rudes coups, qu'il fit encore une fois le mort, et ne pensa plus depuis qu'à éviter leur rencontre ; ils l'eussent tué sans doute, si M. l'ambassadeur n'eût demandé sa grâce à M. Constance, qui fit finir le combat.

III.

MANIÈRE DE PRENDRE ET D'APPRIVOISER LES ÉLÉPHANTS.

Le roi, qui cherchait à donner tous les jours de nouveaux divertissements à M. l'ambassadeur, voulut lui faire voir la manière de prendre et d'apprivoiser les éléphants. Comme c'est une chose inconnue en Europe et dont nous avons été témoins, on sera bien aise d'en trouver ici une exacte description.

A un quart de lieue de Louvo, il y a une espèce d'amphithéâtre dont la figure est celle d'un grand carré long, entouré de hautes murailles terrassées, sur lesquelles se placent les spectateurs. Le long de ces murailles, en dedans, règne une palissade de gros piliers

fichés en terre à 2 pieds l'un de l'autre, derrière lesquels les chasseurs se retirent lorsqu'ils sont poursuivis par les éléphants irrités. On a pratiqué une fort grande ouverture vers la campagne, et vis-à-vis, du côté de la ville, on en a fait une plus petite, qui conduit dans une allée étroite par où un éléphant peut passer à peine, et cette allée aboutit à une manière de grande remise, où l'on achève de le dompter.

Lorsque le jour destiné à cette chasse est venu, les chasseurs entrent dans les bois, montés sur des éléphants femelles qu'on a dressées à cet exercice, et se couvrent de feuilles d'arbres afin de n'être pas vus par les éléphants sauvages. Quand ils sont avancés dans la forêt, et qu'ils jugent qu'il peut y avoir quelque éléphant aux environs, ils font jeter aux femelles certains cris propres à attirer les mâles, qui y répondent aussitôt par des hurlements effroyables Alors les chasseurs les sentant à une juste distance retournent sur leurs pas et mènent doucement les femelles du côté de l'amphithéâtre dont nous venons de parler. Les éléphants sauvages ne manquent jamais de les suivre. Celui que nous vîmes dompter y entra avec elles, et dès qu'il y fut on ferma la barrière ; les femelles continuèrent leur chemin au travers de l'amphithéâtre, et enfilèrent queue à queue la petite allée qui était à l'autre bout. L'éléphant sauvage qui les avait suivies jusque-là s'étant arrêté à l'entrée du défilé, on se servit de toutes sortes de moyens pour l'y engager : on fit crier les femelles qui étaient au delà de l'allée, quelques Siamois l'irritant en frappant des mains et criant plusieurs fois *pat*, *pat* ; d'autres, avec de longues perches armées de pointes, le harcelaient, et quand ils en étaient poursuivis, ils se glissaient entre les piliers et s'allaient cacher derrière la palissade que l'éléphant ne pouvait franchir ; enfin, après avoir poursuivi plusieurs chasseurs il s'attacha à un seul avec une extrême fureur. L'homme se jeta dans l'allée et l'élé-

phant courut après lui ; mais dès qu'il y fut entré il se trouva pris, car celui-ci s'étant sauvé, on laissa tomber à propos deux coulisses, l'une devant et l'autre derrière l'éléphant, de sorte que ne pouvant ni avancer ni reculer, ni se tourner, il fit des efforts surprenants et poussa des cris terribles. On tâcha de l'adoucir en lui jetant des seaux d'eau sur le corps, en le frottant avec des feuilles, en lui versant de l'huile sur les oreilles, et on fit venir auprès de lui des éléphants privés, mâles et femelles, qui le caressaient avec leurs trompes. Cependant on lui attachait des cordes par dessous le ventre et aux pieds de derrière, afin de le tirer de là, et on continuait à lui jeter de l'eau sur la trompe et sur le corps pour le rafraîchir. Enfin on fit approcher un éléphant privé, de ceux qui ont coutume d'instruire les nouveaux venus. Un officier était monté dessus, qui le faisait avancer et reculer, pour montrer à l'éléphant sauvage qu'il n'avait rien à craindre et qu'il pouvait sortir ; en effet on lui ouvrit la porte, et il suivit l'autre jusqu'au bout de l'allée. Dès qu'il y fut, on mit à ses côtés deux éléphants que l'on attacha avec lui. Un autre marchait devant et le tirait, avec une corde, dans le chemin qu'on lui voulait faire prendre, pendant qu'un quatrième le faisait avancer à grands coups de tête qu'il lui donnait par derrière, jusques à une espèce de remise où on l'attacha à un gros pilier fait exprès, qui tourne comme un cabestan de navire. On le laissa là jusques au lendemain pour lui faire passer sa colère. Mais tandis qu'il se tourmentait autour de cette colonne, un bramine (c'est-à-dire un de ces prêtres indiens qui sont à Siam en assez grand nombre), habillé de blanc, s'approcha monté sur un éléphant, et, tournant doucement autour de celui qui était attaché, l'arrosa d'une certaine eau consacrée à leur manière, qu'il portait dans un vase d'or. On croit que cette cérémonie fait perdre à l'éléphant sauvage sa férocité naturelle et le rend propre à servir le roi. Dès

le lendemain il commence à aller avec les autres, et au bout de quinze jours il est entièrement apprivoisé.

IV.

LE ROYAUME DE SIAM.

Le royaume de Siam s'étend depuis la pointe de Malacca jusqu'aux royaumes de Pegu et de Laos, qui le bornent du côté du septentrion. Il a la mer des Indes à l'occident et celle de la Chine à l'orient, en sorte qu'il semble ne faire qu'une grande péninsule. Les provinces avancées dans les terres vers le nord sont assez inconnues, et nos cartes géographiques n'en marquent pas bien la situation. et les limites. Nous avons vu, par deux observations d'éclipse de lune, que la longitude est fort mal marquée. Le roi de Siam a témoigné à nos Pères qu'il souhaitait une carte exacte de ses États et des royaumes d'alentour, nous ayant fait dire par le seigneur Constance qu'il nous donnerait des lettres de recommandation pour les princes ses voisins, afin que nous eussions la liberté de parcourir leurs terres, et que nous en fissions une exacte description. Je ne crois pas qu'après mon départ nos Pères aient eu le temps d'exécuter les ordres du roi de Siam, parce qu'ils étaient pressés de partir pour la Chine, n'attendant que l'occasion de s'embarquer. Ce sera le premier ouvrage que nous entreprendrons, dès que nous saurons suffisamment la langue.

Ce royaume est entrecoupé de plusieurs rivières, et arrosé de pluies si fréquentes, que durant plus de six mois de l'année elles inondent tout le pays, qui est abondant en riz, en fruits et en bestiaux. Les maisons sont communément de bois et élevées sur des piliers

à cause des inondations, sans avoir rien de la grandeur ni de la régularité qu'on voit dans celles d'Europe. Les Chinois et les Maures[1] en ont fait bâtir à Siam plusieurs de pierre, qui sont assez belles. Les richesses du pays paraissent dans les temples, par la quantité d'ouvrages d'or et de très belles dorures qui en sont les ornements, ces pagodes étant d'ailleurs d'une structure particulière et en très grand nombre.

Ils ne manquent point de bois, et on en trouve de très bon pour construire des vaisseaux.

La ville capitale s'appelle Siam. C'est le nom que lui ont donné les Portugais. Les Siamois la nomment *Crung si ayu thaya*, et non pas *Juthia* ou *Odia*. *Crung* signifie ville excellente. Leurs histoires la nomment encore *Crung theppa pra ma ka na kon*, ce qui veut dire ville angélique, admirable et extraordinaire. Ils l'appellent angélique, parce qu'ils la croient imprenable aux hommes. Comme toutes les nations sont bien reçues à Siam, et qu'on y laisse vivre chacun dans le libre exercice de sa religion, il n'y a presque pas une seule nation qui ne s'y trouve. Les Chinois sont ceux qui y font le plus gros négoce ; outre celui de la Chine, ils font encore celui du Japon. Le roi de Siam envoie des vaisseaux à Surate, au Bengale, à Moka et en d'autres endroits pour le commerce. Mais les Siamois n'étant pas plus habiles dans la navigation que les autres peuples d'Orient, ce sont les Européens qui en ont la conduite. Il y a aussi plusieurs jonques, qui sont des bâtiments de la Chine, et ce sont des Chinois qui les montent. Mais quoique cette nation se vante d'avoir depuis plus de 2000 ans l'usage de la boussole, il s'en faut bien que l'art de naviguer y soit aussi parfait qu'en Europe ; ils n'ont point d'autres instruments pour la navigation que le plomb ou la sonde. Ils font leur estime comme nous, et courent tant de temps sur

[1] Malais musulmans.

une telle aire de vent. Les courants, les montagnes qu'ils découvrent dans les terres, la couleur du sable, sa finesse, son mélange, sont les seules règles dont ils se servent.

Les Siamois ne sont pas magnifiques dans leurs habits. Les hommes et les femmes du menu peuple sont presque habillés de la même manière. Ils ont un *longuis*, qui est un morceau d'une étoffe fort simple, long d'environ deux aunes et demie, et large de trois quarts d'aune. Ils se mettent ce longuis autour du corps, en sorte qu'il fait comme une espèce de jupon qui leur prend depuis la ceinture jusqu'au-dessous du genou; celui des femmes descend jusqu'à la cheville du pied. Les femmes ont outre cela un morceau de bétille[1] blanche, long de près de trois aunes, qu'elles se mettent en manière d'écharpe pour se couvrir le reste du corps. Les hommes ont pour cela un autre longuis, qu'ils ne prennent que lorsqu'il fait froid, ou qu'il fait beaucoup de soleil. Les habits des mandarins, lorsqu'ils sont dans leur domestique, ne sont différents de ceux du peuple que par la finesse de l'étoffe. Mais lorsqu'ils sortent, ils ont un longuis de soie ou de toile peinte, de 6 à 7 aunes, qu'ils savent si bien ajuster autour du corps, qu'il ne leur descend qu'au-dessous du genou. Les mandarins considérables ont sous ce longuis un caleçon étroit, dont les extrémités sont bordées d'or et d'argent. Ils ont même des vestes, dont le corps et les manches sont assez larges. Ils ont des souliers faits comme ceux des Indiens. Les jours de cérémonie qu'ils doivent paraître devant le roi, ils ont un bonnet de bétille empesée, qui s'élève en pointe comme le haut d'une pyramide, et qu'ils attachent dessous le menton avec un cordon. Le roi donne à quelques mandarins, selon leur qualité, des couronnes d'or ou d'argent, faites à peu près comme celles de nos ducs et de

[1] Espèce de mousseline (*Trévoux*).

nos marquis, pour mettre autour de leur bonnet, ce qui est une marque de grande distinction.

Les Siamois ont beaucoup de douceur et d'honnêteté; ils vivent en bonne intelligence les uns avec les autres, et ils ne manquent pas de complaisance pour les étrangers. La bonne conduite des Français et surtout la sagesse et les grands exemples de vertu de M. le chevalier de Chaumont, leur ont donné une si haute idée de la France, que les mandarins les plus qualifiés recherchaient avec empressement l'honneur d'y venir en qualité d'ambassadeur du roi leur maître, ou à la suite de ceux qu'il envoyait. A parler en général, il y a une grande union dans les familles, et c'est par un principe de tendresse pour leurs parents qu'ils nous accusent un peu de dureté, parce que nous quittons les nôtres pour aller vivre bien loin d'eux dans des terres éloignées, nous disant qu'ils pourraient avoir besoin de nous. La justice ne règne pas moins entre eux que l'amitié et la paix. Quand quelque vaisseau fait naufrage sur leurs côtes, il y a une loi qui les oblige de rapporter à la ville capitale tout ce qu'on peut ramasser des débris, pour être ensuite remis entre les mains de ceux à qui ces effets appartiennent; ce qui s'observe aussi à l'égard des étrangers.

La persuasion où ils sont qu'il est messéant à un homme d'avoir les dents blanches comme les bêtes, leur fait prendre un grand soin de les noircir. Ils se servent pour cela d'un vernis fait exprès, qu'ils renouvellent de temps en temps quand il commence à se passer. Pour donner le temps à la couleur de s'attacher, ils ne mangent pas pendant quelques jours, et ils se passent même de bétel et d'arec. Le bétel est la feuille d'un arbre de même nom, et l'arec est un fruit à peu près de la grosseur et de la figure de nos glands. Ils coupent ce fruit en quatre parties, et l'ayant mêlé avec de la chaux de coquillage, ils l'enveloppent de la feuille de bétel. Ce mélange leur paraît d'un si bon goût, soit à

cause qu'ils y sont accoutumés ou à cause des grands effets qu'ils en ressentent, qu'on les voit tous en mâcher, de quelque condition qu'ils soient et en quelque lieu qu'ils se trouvent. C'est, à ce qu'ils prétendent, un remède spécifique pour fortifier les gencives, pour aider à la digestion, et surtout pour empêcher l'haleine de sentir mauvais.

Il est de l'honnêteté parmi eux de présenter le bétel et le thé à tous ceux qui leur rendent visite. Leur pays fournit le bétel et l'arec, mais ils font venir le thé de la Chine et du Japon. Tous les Orientaux en font une estime particulière à cause des grandes vertus qu'ils y trouvent. Leurs médecins disent qu'il est souverain contre la pierre et les maux de tête, qu'il apaise les vapeurs, qu'il égaye l'esprit et qu'il fortifie l'estomac. Dans toutes sortes de fièvres ils le prennent plus fort qu'à l'ordinaire quand ils commencent à sentir la chaleur de l'accès, et le malade ensuite se fait couvrir pour suer, et on a très souvent éprouvé que cette sueur dissipe entièrement la fièvre.

On prépare le thé, dans l'Orient, en cette manière. Quand on a bien fait bouillir l'eau, on la verse sur le thé, qu'on a mis dans un pot de terre, à proportion de ce qu'on en veut prendre (l'ordinaire est une bonne pincée sur une chopine d'eau); on couvre ensuite le pot jusqu'à ce que les feuilles soient précipitées au fond du vase; alors on le distribue dans des tasses de porcelaine, et on le boit le plus chaud que l'on peut, sans sucre ou bien avec un peu de sucre candi dans la bouche; et sur ce thé on peut verser de l'eau bouillante pour le faire servir deux fois. Ces peuples en boivent plusieurs fois par jour, mais ils croient qu'il n'est pas sain de le prendre à jeun.

Parmi toutes les plantes de l'Orient, le ginseng est celle dont on fait le plus de cas. Il y en a de plusieurs espèces, mais la meilleure est celle qui croît à la Chine dans la province de Leao-tong. Sa couleur est jaune;

sa chair ou sa pulpe est lisse, ayant des filets semblables à des cheveux. Il se rencontre quelquefois de ces racines qui ont la figure d'un homme, et c'est de là qu'elles tirent leur nom. Car *gin*, en chinois, veut dire un homme, et *seng* signifie tantôt tuer et tantôt guérir, selon qu'on le prononce différemment ; parce que cette racine, prise bien ou mal à propos, cause des effets tout à fait contraires. Le ginseng se trouve encore dans le royaume de Corée, et même à Siam, comme le disent quelques-uns ; mais il ne vaut pas celui qu'on recueille dans le Leao-tong. L'herbier chinois dit que cette racine croît à l'ombre dans de profondes vallées, et il ajoute qu'il faut la cueillir à la fin de l'automne, parce que celle qu'on cueille au printemps a dix fois moins de vertu.

Les médecins chinois, qui s'en servent le plus, assurent que c'est un remède souverain pour purifier le sang et réparer les forces affaiblies par de longues maladies ; que celui qui tient dans sa bouche de cette racine résiste une fois plus au travail qu'un autre qui n'en a point ; que les personnes replètes et qui ont le teint blanc en peuvent prendre davantage que les personnes sèches qui ont le teint brun et dont la physionomie marque de la chaleur ; qu'il n'en faut jamais prendre dans les maladies causées par une chaleur interne, ni quand on a la toux ou que l'on crache du sang. Pour le préparer on met de l'eau dans une tasse, et l'ayant bien fait bouillir, on jette dedans du ginseng coupé par petits morceaux ; on couvre bien la tasse, afin de faire infuser le ginseng, et quand l'eau est devenue tiède, on la boit seule dès le matin à jeun. On garde de ce ginseng, et le soir on le prépare de la même manière que le matin, excepté qu'on y met la moitié moins d'eau, et qu'on la boit lorsqu'elle est déjà un peu froide. On fait ensuite sécher au soleil le ginseng qui a déjà servi, et si l'on veut on peut encore le faire infuser dans du vin et en user. On mesure la quantité

du ginseng à l'âge de la personne qui doit s'en servir...

Nous avons vu à Siam certains nids d'oiseaux, que ces peuples trouvent admirables pour les ragoûts et excellents pour la santé, quand on y mêle du ginseng. On ne trouve de ces nids qu'à la Cochinchine, sur de grands rochers escarpés. Voici comme on s'en sert. On prend une poule (celles qui ont la chair et les os noirs sont les meilleures), on la vide bien, et prenant ensuite les nids d'oiseaux qu'on a laissés amollir dans de l'eau, on les déchire par petits filets, et les ayant mêlés avec du ginseng coupé par morceaux, on met le tout dans le corps de la poule, qu'on fait bouillir dans un pot bien fermé jusqu'à ce qu'elle soit cuite. On laisse ce pot sur la braise toute la nuit, et le matin on mange la poule, les nids d'oiseaux et le ginseng sans autre assaisonnement. Après avoir pris ce remède, on sue quelquefois et, si on peut, on s'endort là-dessus.

La noblesse, parmi les Siamois, n'est point héréditaire. Les charges dont le prince dispose font les nobles et les distinctions qui se trouvent parmi ces peuples. Quoique leur religion leur permette la polygamie, on en voit peu qui aient plus d'une ou deux femmes. A l'égard des dames, ils ne croient pas qu'on puisse leur témoigner plus de respect qu'en leur tournant le dos quand elles passent pour ne point jeter la vue sur elles.

La multitude et la magnificence des pagodes, les largesses qu'ils font aux talapoins sont des preuves de leur piété. On dit qu'il y a dans le royaume plus de 14,000 pagodes et 50,000 talapoins. Tout ce qui est dans ces temples est regardé comme une chose sacrée, et ceux qui y volent sont punis du dernier supplice. Il y a quelques années qu'on surprit cinq voleurs dans une pagode, qui furent rôtis tout vifs et à petit feu. On les attacha chacun à une grosse perche, ensuite ayant allumé du feu tout autour, on les fit tourner jusqu'à ce qu'ils expirèrent. Dans les prières qu'ils font tous

les matins, ils se souviennent de trois choses : de Dieu et de la loi qu'il leur a laissée pour l'observer, de leurs parents et des bienfaits qu'ils en ont reçus, de leurs prêtres et du respect qu'ils leur doivent. Quand un missionnaire veut leur parler de notre religion, un présent lui donne libre accès chez eux et les dispose à écouter.

Comme ils vivent de peu, et que leur pays leur fournit tout ce qui est nécessaire à la vie sans beaucoup de culture, ils passent leur temps dans l'oisiveté. Ils ne cultivent leur esprit par aucune science et ne sont curieux que de l'avenir. Pour le connaître, non seulement ils consultent les astrologues, mais ils se servent encore de plusieurs autres moyens pleins de superstitions. Le seigneur Constance m'a dit qu'il y avait un antre où les Siamois vont faire des sacrifices au génie qui y préside, quand ils ont envie de savoir quelque chose dont ils sont en peine. Après y avoir fait leurs prières, ils en sortent et prennent la première parole qu'ils entendent pour la réponse de l'oracle qu'ils ont consulté. Il est arrivé quelquefois que Dieu, voulant punir leur curiosité criminelle, a permis que l'événement confirmât ce qu'ils avaient appris par cette voie. Ainsi quelques femmes des premiers ambassadeurs qu'on avait envoyés en France étant inquiètes du sort de leurs maris, qu'elles craignaient de ne revoir jamais, firent leurs sacrifices dans la caverne dont nous avons parlé; puis s'en étant retournées à la ville, sur le soir elles entendirent une femme qui disait à son esclave : « Ferme la porte, ils ne reviendront plus. » Elles prirent ces paroles pour un présage du malheur qui arriva dans la suite, et elles pleurèrent dès lors la perte de leurs maris.

Le respect qu'ils ont pour le roi va jusqu'à l'adoration. La posture où il faut être en sa présence en est une marque. Dans le conseil même, qui dure quelquefois plus de quatre heures, les ministres se tiennent

toujours prosternés devant le roi; et s'il arrive que quelqu'un d'eux tombe en faiblesse, il n'ose se lever sur les genoux ni s'asseoir à terre, quoique ce prince l'ordonne, qu'on n'ait tiré un rideau devant son trône. Quand le roi sort, tout le monde doit se retirer, et personne n'ose se trouver sur son chemin, que ceux qui en ont un ordre exprès, à moins qu'il ne veuille se faire voir à son peuple dans de certains jours de cérémonie. On ne manquait pas même d'avertir les Français dans leurs quartiers lorsque le roi devait sortir. On ne permet à personne d'approcher du palais lorsqu'il y est. Un jour que je revenais d'une pagode avec un mandarin qui m'y avait mené dans un *balon* (barque), nos rameurs, se laissant aller au courant de la rivière, s'approchèrent un peu trop des murailles du palais; mais ils prirent bientôt le large, sentant une grêle de pois, que les soldats de la garde leur lançaient avec des sarbacanes, pour les faire retirer.

Le roi tient tous les jours divers conseils, et c'est sa plus grande occupation. Nul des conseillers n'ose y manquer, et s'il survenait à quelqu'un d'eux une affaire ou une maladie considérable, il doit, avant l'heure du conseil, demander au roi permission de s'en absenter. Sans cette permission, quelque embarras et quelque maladie qu'il ait, il est obligé, sous de grièves peines, de s'y trouver s'il peut marcher; car le roi ne manque jamais d'envoyer savoir les raisons de son absence, et l'officier que le roi envoie a l'ordre de parler à la personne même.

La princesse, fille unique du roi, a pareillement sa cour et son conseil composés des femmes des principaux mandarins. Elle a de l'esprit et de la vivacité, et elle fait paraître, dans le gouvernement des provinces que le roi lui a données, beaucoup de sagesse et de modération. Elle n'est servie que par des femmes, et nul homme ne l'a jamais vue ni en public ni en particulier. Quand elle sort sur un éléphant, elle est

enfermée dans une espèce de chaise qui l'empêche d'être vue.

Dans le royaume de Siam, les frères du roi succèdent à la couronne préférablement à ses enfants, mais elle revient à ceux-ci après la mort de leurs oncles. Le roi qui règne à présent a deux frères qui vivent avec lui dans le palais ; il a aussi, selon la coutume des Orientaux, un fils adoptif, qui l'accompagne partout et auquel il fait rendre des honneurs particuliers.

V.

LE ROI DE SIAM OBSERVE UNE ÉCLIPSE DE LUNE AVEC LES JÉSUITES, DANS SON PALAIS.

Dès que nous fûmes arrivés à Louvo, nous commençâmes à faire diverses observations, et surtout celles qui pouvaient nous être nécessaires pour observer exactement l'éclipse de lune qui devait arriver le 11 décembre. Nous n'avions pu jusqu'alors nous servir de nos instruments pour nos opérations, parce que pendant tout le temps que nous fûmes à Siam, la ville et les camps étaient si fort inondés, que nous n'avions point eu d'endroit pour les placer. La maison même où nous étions logés n'étant que de bois, la moindre agitation l'ébranlait tellement, que nos pendules et nos quarts de cercle en étaient tout déconcertés...

Dans la dernière audience que le roi donna à M. l'ambassadeur, il lui témoigna qu'il serait bien aise que nous fissions l'observation de la première éclipse en sa présence. Quelques jours après, ce prince ordonna à M. Constance de nous avertir de l'honneur qu'il voulait nous faire. On choisit pour cela une maison royale qu'on nomme Thlée-Poussonne, à une petite lieue de

Louvo, vers l'est, peu éloignée de la forêt où le roi était à la chasse des éléphants. M. Constance nous mena reconnaître le lieu deux jours avant l'éclipse, c'est-à-dire le 9 décembre. On ne pouvait choisir un endroit plus commode. Nous voyions le ciel de tous côtés, et nous avions l'espace qu'il fallait pour placer nos instruments. Après avoir disposé toutes choses, nous revînmes à Louvo.

Le lendemain, 10 décembre, par les hauteurs du même bord du soleil, prises le matin entre neuf et dix heures, et le soir entre deux et trois, l'heure véritable du midi à la même pendule à secondes était 12 h. 2′ 31″.

Variation de l'aiguille par la machine parallatique :

Une fois......	28 minutes	vers l'ouest.
Une autre....	33 —	
Une autre....	21 —	

Dans la suite nous examinerons si l'aiguille de l'anneau astronomique (de Butterfield) décline trop vers l'ouest, comme il est fort probable ; car si cela est, il faudra déduire quelque chose de la variation du cap de Bonne-Espérance[1], que nous avons trouvée de 11 degrés et demi vers l'ouest, et les pilotes d'environ 9 degrés seulement avec leurs boussoles.

Ce jour-là même, le roi invita M. l'ambassadeur à venir voir les illuminations qu'on faisait pour la chasse des éléphants. Sa Majesté voulut que nous fussions aussi de la partie, et nous fit l'honneur de nous envoyer, vers les quatre heures de l'après-midi, six éléphants avec un officier pour nous conduire. Nous fîmes porter à Thlée-Poussonne nos lunettes et une pendule à spirale fort sûre et montée au soleil, car nous de-

[1] A leur passage au Cap, les PP. jésuites avaient fait diverses observations pour fixer la longitude du Cap et la variation de la boussole.

vions y observer l'éclipse selon les ordres du roi. La disposition de la chasse était telle que je vais le raconter.

Près de 46,000 hommes avaient formé dans les bois et sur les montagnes une enceinte de 26 lieues en carré long, dont les deux grands côtés pouvaient bien avoir chacun 10 lieues, et les deux autres chacun 3 lieues. Toute cette vaste étendue était bordée de deux rangs de feux qui régnaient tout autour, sur deux lignes, à quatre ou cinq pas de distance les uns des autres. Ces feux sont entretenus toute la nuit du bois de la forêt, et soutenus en l'air, à la hauteur de 7 à 8 pieds, sur des petites plates-formes carrées, élevées sur quatre pieux, ce qui faisait qu'on pouvait les voir tout à la fois de fort loin. Ce spectacle me parut, dans les ténèbres, la plus belle illumination que j'aie jamais vue. De grandes lanternes disposées d'espace en espace faisaient la distinction des quartiers que commandaient différents chefs, avec un certain nombre d'éléphants de guerre et de chasseurs armés comme les soldats. On tirait de temps en temps de petites pièces de campagne, afin d'étonner par ce bruit, aussi bien que par tous ces feux, les éléphants qui voudraient forcer le passage, ainsi qu'ils l'avaient forcé peu de jours auparavant, parce qu'on n'avait pas pris cette précaution. Comme il s'était trouvé dans l'enceinte de la chasse une montagne escarpée, on l'avait crue si inaccessible à ces animaux, qui sont d'une grosseur énorme, qu'on avait négligé d'y placer des feux et des gardes de l'artillerie; mais il y en eut dix ou douze qui, pour s'échapper, se servirent d'un expédient qui surprit; s'attachant avec leur trompe à un des arbres qui étaient sur la pente de cette montagne fort raide, ils se guindèrent au pied du tronc suivant, et ils grimpèrent de la même manière d'arbre en arbre, avec des efforts incroyables, jusqu'au sommet de la montagne, d'où ils se sauvèrent dans les bois. Ce qui était arrivé dans cette chasse fut

cause qu'on ne négligea rien dans celle-ci, afin qu'il ne s'en sauvât plus.

Le roi trouva, au retour de la chasse, les Français rangés en haie sur une ligne, à l'entrée de la forêt, et montés sur des éléphants. Il les regarda fort et prit plaisir à voir des gens de si bon air. Il venait de donner audience à M. l'ambassadeur, et elle avait été assez longue. Sur la fin, le roi avait fait appeler le chevalier de Forbin. Tout le monde connaît la qualité et le mérite de cet officier. Il sert depuis longtemps et il s'est distingué en plusieurs occasions. M. Constance avait prié M. l'ambassadeur de le laisser à Siam auprès du roi son maître. Sa Majesté voulut bien le demander à M. l'Ambassadeur, et elle lui fit présent d'un très beau sabre, comme pour lui donner une marque qu'elle le prenait à son service; elle ajouta encore à ce présent un juste-au-corps de brocart à boutons d'or.

Cependant il était déjà tard, et le roi s'en était retourné. On ne laissa pas de mettre pied à terre dans un endroit agréable, où l'on avait dressé une magnifique collation. On y servit des confitures et des fruits de toute espèce. M. l'Ambassadeur but la santé du roi de Siam, dans une grande coupe d'or massif dont il lui avait fait présent. Le couvercle et la soucoupe étaient du même métal. Ce lieu fut aussitôt entouré d'éléphants de guerre et de feux, pour nous garantir des tigres et des autres bêtes féroces qui étaient dans l'enceinte. Après cela, M. l'Ambassadeur reprit le chemin de Louvo, et le seigneur Constance nous mena droit au château de Thlée-Poussonne, où le roi s'était déjà rendu pour assister à l'observation de l'éclipse.

Nous arrivâmes sur les neuf heures au bord du canal qui conduit au château, et nous trouvâmes là un *balon* du roi, fort propre, qui nous attendait depuis longtemps. Ce canal est très large et a plus d'une lieue de longueur. Il était éclairé de part et

d'autre d'une infinité de feux semblables à ceux dont on a parlé ci-dessus et qui tous ensemble, dans l'obscurité de la nuit, faisaient un effet charmant à la vue. Quand nous fûmes à un demi-quart de lieue du château, nos rameurs, qui avaient nagé jusqu'alors avec beaucoup de force et de bruit, commencèrent à ramer si doucement, que nous n'entendions presque pas le bruit de leurs rames. On nous dit qu'il fallait se taire, ou parler extrêmement bas. En effet, quand nous mîmes pied à terre, tout était si tranquille, quoiqu'il y eût aux environs beaucoup de soldats et de mandarins, que nous pensions être dans une solitude écartée. Le respect qu'ils ont pour la personne du roi leur fait observer ce profond silence dans tous les endroits où il est.

D'abord nous disposâmes plusieurs lunettes sur divers appuis qu'on avait élevés exprès pour les soutenir. Il ne nous fallut pas employer beaucoup de temps pour ajuster nos instruments; ainsi nous nous rembarquâmes une heure après pour aller passer une partie de la nuit dans la maison du seigneur Constance, qui est à près de 100 pas du palais.

Quand il fallut débarquer au pied de la muraille qui est au delà du canal, il y avait danger de s'enferrer dans des espèces de chausse-trappes. Ce sont plusieurs chaînes de fer placées à côté les unes des autres, à un demi-pied de distance, qui occupent la largeur du terre-plein entre le canal et le mur. Elles sont armées d'un double rang de pointes en fer. On ne manque pas de les tendre toutes les nuits autour du château, et elles servent à en défendre les approches. Au débarquement, M. Constance nous avertit fort à propos de prendre garde à nous, ayant remarqué qu'un de nos Pères allait descendre sur le rivage. Il fit venir l'officier de garde et lui ordonna de faire lever ces chausse-trappes qui nous empêchaient de mettre pied à terre. Ensuite, nous approchant le plus près que nous pou-

vions des murailles, nous marchâmes dans un petit sentier, large de 2 pieds, qu'on laisse libre pour faire les rondes pendant la nuit, et nous arrivâmes sur les onze heures du soir à la maison du seigneur Constance.

Après avoir reposé trois ou quatre heures, nous nous rembarquâmes pour nous rendre à la galerie où devait se faire l'observation : il était alors près de trois heures après minuit. Dès que nous fûmes arrivés, nous mîmes tout en état. Nous avions déjà fait voir à Sa Majesté, par le moyen de M. Constance, un grand type de l'éclipse, dans lequel on voyait la lune, qui entrait peu à peu dans l'ombre, avec l'immersion des taches, et Sa Majesté témoigna qu'elle y prenait plaisir. Nous lui préparâmes une fort bonne lunette de 5 pieds, dans la fenêtre d'un salon qui donnait sur la galerie dans laquelle nous étions. La pénombre étant bien avancée, on avertit le roi, qui vint incontinent à cette fenêtre. Nous étions assis sur des tapis de Perse, les uns aux lunettes d'approche, les autres à la pendule ; d'autres devaient écrire le temps de l'observation. Nous saluâmes avec une inclination profonde Sa Majesté, après quoi on commença à observer.

APRÈS MINUIT.	HEURE.	MINUTE.	SECONDE.
Commencement de la pénombre..........	2	53	0
Pénombre plus épaisse.	3	2	0
Pénombre fort épaisse.		12	0
Commencement douteux de l'éclipse....		15	8
Commencement certain		19	0
L'immersion totale....	4	22	45

Le roi témoigna une satisfaction particulière, voyant toutes les taches de la Lune dans la lunette, et surtout

voyant que le type qu'on en avait fait à l'Observatoire de Paris leur était si conforme. Il nous faisait diverses questions durant l'éclipse, par exemple : Pourquoi on voyait encore la partie de la lune qui était éclipsée? Quelle heure il était à Paris? A quoi des observations faites de concert en des lieux si éloignés pouvaient être utiles? etc. Tandis qu'on lui expliquait toutes ces choses, un des principaux officiers de sa maison nous apporta, sur un grand bassin d'argent, six soutanes et autant de manteaux de satin à fleurs, dont le roi nous fit présent d'une manière fort obligeante. Il voulut spéculer avec une lunette de 12 pieds, dont le P. de Fontenay se servait, et nous la lui portâmes sur-le-champ. Il nous permit de nous lever et d'être debout en sa présence, et il voulut bien regarder après nous dans la lunette, car il fallait que nous la remissions à son point pour la lui présenter. Ceux qui savent avec quel respect les rois de Siam veulent qu'on soit devant eux nous ont parlé de cette faveur comme d'une chose très singulière.

S. M. voulut ensuite savoir lequel des Pères retournerait en France, et ayant appris que c'était moi, il me dit fort obligeamment que, comme il envoyait des ambassadeurs en France fort peu instruits des manières de l'Europe, il comptait beaucoup sur les bons conseils que je leur donnerais et sur tous les bons offices que je leur rendrais par le moyen de nos amis; qu'il leur avait ordonné de demander au roi de France douze mathématiciens de notre compagnie, et de s'adresser pour cela au P. de la Chaise, afin qu'il appuyât leur demande; enfin qu'il ne doutait pas que je ne fisse en particulier tout ce que je pourrais pour ménager cette affaire.

En même temps le grand chambellan me présenta, sur un grand bassin d'or, devant S. M., deux fort beaux crucifix. Le Christ était d'or massif, la croix de tambag, qui est composé d'un mélange de sept parties

d'or et de trois autres parties d'un métal aussi précieux que l'or même; le pied était d'argent. S. M. me dit que le plus grand était destiné au P. de la Chaise, confesseur du roi, dont il connaissait le mérite et la fidélité au service du roi son maître, par le portrait que lui en avait fait le seigneur Constance. Alors il se mit à louer le zèle et le désintéressement de son ministre, qu'il nommait toujours notre frère, nous disant qu'il en avait reçu de très signalés services dans toutes les occasions qui s'étaient présentées. Après quoi S. M. m'ordonna de dire au Père confesseur, en lui présentant de sa part le crucifix, qu'il ne pouvait lui rendre un service plus agréable ni plus utile à son État, qu'en obtenant du roi douze mathématiciens ; que je les pouvais assurer qu'avant leur arrivée ils trouveraient à Louvo un observatoire, une maison et une église aussi bien qu'à Siam.

Il donna ordre en même temps au seigneur Constance de les faire bâtir incessamment, et de choisir avec les Pères des emplacements dans les deux villes dont je viens de parler. « Pour ce qui est de l'autre crucifix, je vous le donne avec plaisir, me dit-il d'un air plein de bonté, pour vous servir de fidèle compagnon durant tout le voyage. Faites-moi savoir de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez, et surtout tâchez de revenir au plus tôt; je prie la divine providence qui veille toujours à la conduite de l'univers de vous donner une heureuse navigation. » Enfin, après m'avoir recommandé ce qu'il venait de m'ordonner et ce qu'il m'avait fait dire de sa part, il me souhaita de nouveau un prompt retour et se retira, témoignant le plaisir et la satisfaction qu'il avait reçus durant les deux heures qu'il nous fit l'honneur d'assister à nos observations. Il n'y avait que M. Constance, le grand chambellan et un gentilhomme de la chambre auprès de sa personne tout le temps qu'il fut avec nous.

Tant de grâces, auxquelles il fallait répondre sur-le-

champ, nous empêchèrent d'observer l'immersion de plusieurs taches. Après le départ du roi, M. Constance demeura seul avec nous, et ayant bien remarqué le cercle de l'ombre et *Mare Chrysium* dans la lunette, il observa le reste des phases conjointement avec nous jusques à l'immersion totale.

De là nous retournâmes à la maison du seigneur Constance, où nous attendîmes l'émersion de la lune, qui parut plus d'un quart d'heure avant le lever du soleil, c'est-à-dire à 6 heures et 6 minutes... J'ai communiqué ces observations à Messieurs de l'Académie royale des sciences, et on a trouvé que l'immersion totale avait été observée.

	HEURE.	MINUTE.	SECONDE.
A Louvo.............	4	23	45
A Paris, par M. Cassini	9	49	30
La différence des méridiens est de........	6	34	15

A 6 heures 9 minutes, la petite pendule retardait de 1 minute 25 secondes. L'heure était donc 6 heures, 10 minutes 25 secondes. Ce fut le temps du commencement de l'émersion, comme elle parut à Louvo. Cette même émersion fut observée à Paris par M. Cassini, à 11 heures 36 minutes 18 secondes. La différence des méridiens[1] étant de 6 heures 34 minutes 7 secondes, la différence des longitudes sera de 98 degrés 32 minutes. La longitude de Paris étant 22 degrés 30 minutes[2], celle de Louvo sera 121 degrés 2 minutes.

Par les observations de l'éclipse de lune du 21 février 1682, on avait trouvé la longitude de Siam de 121 degrés, ce qui s'accorde parfaitement avec ces nouvelles observations.

[1] Ou des heures.
[2] Le premier méridien était alors celui de l'île de Fer.

C'est une chose étonnante qu'il y ait des cartes modernes qui mettent la longitude de Siam à 145 degrés, au lieu que la grande carte de l'Observatoire, faite avant toutes ces observations, la donne de 122 degrés, à un degré près de ces observations.

KÆMPFER.

Le voyageur allemand Kæmpfer était médecin et botaniste. Né en 1651 en Westphalie, il commença par aller en Suède, où il se fit attacher à l'ambassade que Charles XI envoyait en Perse (1683). L'ambassade traversa la Russie et la Transcaucasie, et arriva à Ispahan. Quand il fallut revenir en Europe, Kæmpfer abandonna l'ambassadeur et s'engagea comme chirurgien sur la flotte hollandaise qui croisait dans le golfe Persique. Ses nouvelles fonctions allaient lui permettre de satisfaire l'ardent désir qu'il avait de voyager et de connaître l'Extrême-Orient (1688). Kæmpfer, en effet, visita l'Arabie, l'Inde, Ceylan, Sumatra et Java ; il fit, dans cette dernière île, un herbier et de nombreux dessins de plantes qui sont conservés au British Museum. Puis en 1690 il alla au Japon à bord du navire que la Compagnie hollandaise des Indes avait le droit d'envoyer chaque année dans ce pays depuis 1637. Lorsqu'à cette époque le gouvernement japonais avait chassé les Portugais et les Jésuites, et proscrit le catholicisme, la Compagnie hollandaise était parvenue à se faire accorder le droit exclusif de commercer avec le Japon et d'avoir une factorerie ou comptoir à Décima, petite île située dans le port de Nagasaki. Les Hollandais ont conservé ce privilège jusqu'en 1859, époque à laquelle tous les Européens ont été admis à faire le commerce dans un certain nombre de ports du royaume.

Kæmpfer alla deux fois (1691-1692) à la cour de Yédo ; il étudia, se renseigna auprès de divers Japonais et rassembla les matériaux qui lui permirent de rédiger son grand ouvrage sur le Japon. Revenu en Europe en 1694, il devint médecin

du comte de Lippe et mourut en 1716. Ses manuscrits n'ayant pas trouvé d'éditeurs restèrent inédits jusqu'à ce que l'Anglais Sloane, médecin et naturaliste, les acheta, ainsi que ses collections, à ses héritiers. Sloane fit traduire en anglais et publia, en 1727, l'*Histoire du Japon* (2 vol. in-fol.), qui fut aussitôt traduite en français (La Haye, 1729, 2 vol. in-fol.). La *docte Allemagne* n'imprima l'ouvrage de son grand voyageur qu'en 1773.

Les extraits que nous donnons ici sont empruntés à l'*Histoire des voyages* de La Harpe.

« Je puis affirmer, dit Kæmpfer dans sa préface, que la description et l'idée que je donne des choses, quoique peut-être imparfaite et sans élégance, est exactement conforme à la vérité, sans embellissements et telle que les choses m'ont paru. Il est vrai que, quant aux affaires secrètes de l'empire, je n'ai pu me procurer des informations détaillées. Depuis l'extirpation de la religion catholique, les marchands hollandais et chinois sont comme emprisonnés ; l'empire est fermé à toute sorte de commerce et de communication avec les étrangers ; et la réserve des naturels doit être extrême avec ceux qui sont tolérés dans l'empire. Les Japonais, qui ont le plus de liaison avec nous, sont obligés par un serment solennel de ne pas nous entretenir sur les affaires de l'État et de la religion. On les engage, par ce serment, qui se renouvelle chaque année, à s'observer et à se trahir mutuellement ; mais quelque grandes que soient ces difficultés, elles ne sont pas insurmontables. En premier lieu, cette nation respecte peu les serments qu'elle a prêtés au nom de certains dieux ou esprits, que plusieurs n'adorent point, et que la plupart ignorent. La crainte du supplice est ordinairement le seul motif qui les arrête. D'un autre côté, si l'on met à part l'orgueil et l'humeur guerrière des Japonais, ils sont civils, polis, curieux, autant qu'aucune nation de l'univers, aimant le commerce et la familiarité des étrangers, et souhaitant avec passion d'ap-

prendre leurs histoires, leurs arts et leurs sciences. Mais comme nous ne sommes que des marchands qu'ils placent au dernier rang des hommes, et que d'ailleurs l'extrême contrainte dans laquelle on nous tient ne peut guère leur inspirer que de la jalousie et de la défiance, nous ne pouvons nous concilier leur amitié que par notre libéralité, par notre complaisance et par tout ce qui est capable de flatter leur vanité.

» C'est ainsi que j'acquis plus de faveur auprès de nos interprètes et des officiers qui venaient chaque jour chez nous, que personne n'avait pu en avoir depuis les règlements auxquels nous sommes assujettis. En leur donnant des conseils, des médecins, des leçons d'astronomie et de mathématiques, des cordiaux et des liqueurs de l'Europe, je pouvais leur faire toutes les questions qui me venaient à l'esprit. Ils ne me refusaient aucune instruction, jusqu'à me révéler, quand nous étions seuls, les choses mêmes sur lesquelles ils doivent garder un secret inviolable. Ces informations particulières m'ont été d'un grand usage, pour recueillir les matériaux nécessaires à l'histoire du Japon que je méditais. Cependant peut-être ne me serais-je jamais vu en état d'exécuter mon dessein, si parmi d'autres occasions favorables, je n'avais eu le bonheur de rencontrer un jeune homme sage et discret, par l'entremise duquel je reçus les lumières qui me manquaient encore. Son âge était d'environ vingt-quatre ans ; il entendait en perfection le japonais et le chinois. A mon arrivée on me le donna pour me servir, et en même temps pour étudier sous moi la médecine et la chirurgie. Le bonheur qu'il eut de traiter avec succès, sous ma direction, l'Ohona, qui est le principal officier de notre île, lui fit obtenir la permission de demeurer à mon service pendant mon séjour au Japon, qui fut de deux ans. Ce seigneur souffrit même qu'il m'accompagnât dans nos deux voyages à la cour, c'est-à-dire qu'il allât quatre fois d'une extrémité de l'empire à l'autre,

faveur qui s'accorde rarement à des personnes de cet âge, et qu'on n'avait jamais accordée à qui que ce soit pour un temps si long.

» Comme je ne pouvais guère parvenir à mon but sans lui apprendre le hollandais, je lui enseignai cette langue avec tant de soin, qu'en une année il l'écrivait et la parlait mieux qu'aucun de nos interprètes. J'ajoutai à ce bienfait les meilleures leçons d'astronomie, d'anatomie et de médecine, dont je fusse capable; à quoi je joignis encore de gros gages. En récompense il me fit avoir des instructions aussi étendues qu'il était possible, sur l'état de l'empire, sur le gouvernement, sur la cour impériale, sur la religion établie dans l'État, sur l'histoire des premiers âges, et sur ce qui se passait de remarquable chaque jour. Il n'y avait aucun livre, sur aucune sorte de matière, qu'il ne m'apportât d'abord et dont il ne m'expliquât ce que je voulais savoir. Comme il était souvent obligé d'emprunter ou d'acheter des uns et des autres, je ne le laissais jamais sortir sans lui donner de l'argent pour se mettre en état de me satisfaire. »

Depuis que l'entrée du Japon est interdite à toutes les nations de l'Europe, sans autre exception que les Hollandais, la compagnie hollandaise des Indes orientales y envoie tous les ans une ambassade; et dans cette occasion, ses ministres ont la liberté de paraître à la cour pour remercier l'empereur de ses bienfaits. C'est le seul temps qu'un voyageur puisse choisir pour visiter un pays qui n'est pas moins inaccessible par les difficultés naturelles de sa situation que par la rigueur de ses lois. Kæmpfer partit de Batavia le 7 mai 1690, avec l'ambassade, en qualité de chirurgien, et arriva à Nagasaki le 24 septembre. Le vaisseau jeta l'ancre près de l'île Décima, où l'on a fixé la demeure des marchands hollandais. Alors deux officiers japonais vinrent à bord, avec leur commission par écrit, accompagnés d'un grand nombre de commis,

d'interprètes et de soldats. Ils appelèrent, suivant la liste qu'on leur remit, tous ceux qui étaient nouvellement arrivés ; et les faisant passer en revue l'un après l'autre, ils les examinèrent depuis la tête jusqu'aux pieds, prenant soin d'écrire leur nom, leur âge et leurs affaires. Ensuite, cinq ou six personnes du vaisseau furent interrogées à part sur les circonstances du voyage ; c'est-à-dire qu'on leur demanda d'où ils venaient, quand ils étaient partis, combien ils avaient employé de temps à faire la route, et s'ils n'avaient pas abordé à quelque autre port. On écrivait leurs réponses. On fit aussi diverses questions sur un officier du vaisseau, qui était mort le jour précédent. On observa soigneusement sa poitrine et le reste de sa peau, pour s'assurer qu'il n'y avait point de croix ni d'autre marque de la religion romaine. Les Hollandais obtinrent que son corps fût emporté le même jour, mais on ne permit à personne de l'accompagner ni de voir dans quel lieu on l'avait enterré.

Après cette revue, on posta des soldats et des commis à chaque coin du vaisseau, qui passa, pour ainsi dire, entre les mains des Japonais, avec toute sa charge. On laissa la chaloupe et l'esquif aux matelots hollandais, mais seulement pour ce jour-là, et pour leur donner le temps de prendre soin de leurs ancres ; mais on demanda les pistolets, les coutelas et toutes les autres armes, qui furent mises en lieu de sûreté, et le lendemain on se fit donner aussi toute la poudre. Kæmpfer avoue que s'il n'avait été prévenu sur de si bizarres procédés, il aurait été fort alarmé de sa situation. Il ajoute que la vérité l'oblige de dire encore qu'à la première vue des côtes du Japon, chacun fut obligé, suivant l'ordre des Supérieurs et l'ancien usage, de donner au capitaine son livre de prières et ses autres livres de religion, avec tout l'argent de l'Europe qu'il avait apporté, et que le capitaine, après avoir fait un mémoire de ce qui appartenait à chacun,

mit le tout dans un tonneau, et le cacha aux Japonais jusqu'au départ du vaisseau.

Aussitôt que ces officiers se furent retirés, le comptoir hollandais fit porter à bord toutes sortes de rafraîchissements, et les directeurs, s'y étant rendus le lendemain, firent assembler tout l'équipage, pour entendre lire à quelles humiliantes conditions les députés de la Compagnie étaient reçus dans le port. Le papier, qui contenait ces ordres, fut exposé publiquement, suivant l'usage du Japon. Kæmpfer, ayant souhaité de descendre à Décima, se vit obligé, comme le plus simple matelot, de prendre un passeport du vaisseau de garde japonais, pour le montrer aux gardes de terre. On n'était pas plus libre de retourner à bord sans un passeport des gardes de terre, qui devait être montré au vaisseau de garde.

L'ambassadeur hollandais, qui se nommait Van Butenheim, employa quelques mois, suivant l'usage établi, à se disposer au voyage de Yédo, résidence ordinaire de l'empereur du Japon. Depuis plusieurs siècles que l'empire du Japon est divisé en sept grandes contrées, on a cherché à rendre les voyages plus commodes, par un grand chemin qui borne chacune de ces contrées ; et comme elles sont subdivisées en plusieurs provinces, on a fait aussi dans chaque province des routes particulières, qui aboutissent toutes au grand chemin, comme les petites rivières vont se perdre dans les grandes. Tous ces chemins ont pris leur nom de la contrée ou de la province à laquelle ils conduisent.

Les grands chemins sont si larges, que deux troupes de voyageurs, quelque nombreuses qu'elles soient, peuvent y passer en même temps sans obstacle. Celle qui monte, c'est-à-dire dans le langage du pays, celle qui va vers Myaco [1], prend le côté gauche du chemin,

[1] Première capitale du Japon, appelée aussi Kioto, c'est-à-dire la capitale.

et celle qui descend, ou qui vient de Myaco, prend le côté droit. Toutes les grandes routes sont divisées, pour l'instruction et la satisfaction des voyageurs, en milles géométriques, qui sont tous marqués, et qui commencent au grand pont de Yédo, comme au centre commun de tous les grands chemins. Ce pont est appelé *Nippon-bas*, c'est-à-dire le pont du Japon. Ainsi, dans quelque lieu de l'empire que se trouve un voyageur, il peut savoir de combien de milles japonais il est éloigné de la capitale.

Yédo.

Sinagava est un faubourg de Yédo, à deux lieues de cette ville impériale. En y entrant, la place des exécutions offre un spectacle terrible : c'est une multitude de têtes humaines et de cadavres, les uns à demi pourris, les autres à demi dévorés, avec un grand nombre de chiens, de corbeaux et d'autres animaux carnassiers, qui se repaissent de ces misérables restes. Après avoir fait environ trois quarts de lieue dans cette rue, l'ambassade hollandaise s'arrêta dans une hôtellerie, où la vue de la ville et de son port, qui est ordinairement rempli d'une multitude de bâtiments, offre une des plus belles perspectives du monde. Une demi-lieue plus loin, les Hollandais entraient à Yédo. Ils traversèrent un marché, passèrent plusieurs ponts, notamment le Nippon-bas, et virent plusieurs rues qui aboutissent à la grande ; leur admiration fut particulièrement excitée par la foule incroyable du peuple, par le train des princes et des grands qu'ils ne cessaient de rencontrer, et par la riche parure des dames qui passaient continuellement dans leurs chaises et leurs palanquins. Ils ne se lassaient pas de voir aussi la variété des boutiques qui bordent les rues, et l'étalage de toutes sortes d'échantillons et de modèles. Ils

ne s'aperçurent pas, comme dans les autres villes, que personne eût la curiosité de les voir passer ; apparemment parce qu'un si petit train n'avait rien de remarquable pour les habitants d'une ville si peuplée, séjour d'un puissant monarque, où l'on est accoutumé à des spectacles plus pompeux. La marche fut d'une lieue entière dans la grande rue, jusqu'à l'hôtel ordinaire de la nation hollandaise.

L'ambassadeur fit donner avis de son arrivée aux ministres des affaires étrangères. Le premier ordre qu'on lui fit signifier fut de se tenir, lui et tous ses gens, dans sa chambre ; en même temps on défendait de laisser approcher d'eux d'autres Japonais que leurs domestiques. Il se passa près de quinze jours avant que l'ambassadeur pût obtenir sa première audience, et la captivité des Hollandais diminua si peu dans cet intervalle, qu'on leur recommanda même de ne pas jeter de leurs fenêtres dans la rue le moindre papier sur lequel il y eût des caractères européens. Malgré tout Kæmpfer parvint à se procurer la liberté de visiter la ville et d'en faire une description d'autant plus curieuse, qu'il put y joindre un plan dont il atteste l'exactitude.

Des cinq grandes villes de commerce qui appartiennent au domaine impérial, Yédo passe pour la première ; elle est tout à la fois la capitale et la plus grande ville de l'empire. C'est le séjour d'un grand nombre de princes et de seigneurs qui composent la cour, et la multitude de ses habitants est presque incroyable. Elle est située, suivant l'observation de Kæmpfer, à 35 degrés et demi de latitude. Les Japonais lui donnent 7 lieues de long, 5 de large et 20 de circonférence. Elle n'est pas entourée de murs ; mais plusieurs fossés qui l'environnent et de hauts remparts plantés d'arbres, avec des portes faciles à défendre, peuvent servir avantageusement à la protéger. Une grande rivière, qui a sa source au couchant, la traverse

et se jette dans le port; un de ses bras, qui sert de fossé au château, se jette aussi dans le port par cinq embouchures, dont chacune offre un pont magnifique.

Yédo n'est pas bâti avec la régularité des autres villes du Japon, parce que cette ville n'est arrivée que par degrés à la grandeur qu'on admire aujourd'hui. Cependant on y trouve, dans plusieurs quartiers, des rues si régulières, qu'elles se coupent à angle droit. Elle doit cet embellissement aux incendies qui souvent réduisent en cendres un grand nombre de maisons. En général les maisons de Yédo sont basses et petites, comme dans tout le reste de l'empire. La plupart sont bâties de bois de sapin, avec un léger enduit d'argile. L'intérieur est le même qu'à Myaco, divisé en appartements avec des paravents de papier, les murs revêtus de papier peint, le plancher couvert de nattes, et les toits couverts de copeaux de bois. Il n'est pas étonnant qu'avec des matières si combustibles, le feu y fasse tant de ravages. Chaque maison doit avoir, sous le toit ou dessus, une cuve pleine d'eau, avec les instruments nécessaires pour l'employer. Cette précaution suffit souvent pour éteindre le feu dans une maison particulière, mais elle devient inutile pour arrêter la violence d'un incendie qui a déjà fait des progrès. Les Japonais ne connaissent point alors d'autre remède que d'abattre les maisons voisines, auxquelles le feu n'a pas encore touché. Ils ont des compagnies instituées dans ce but, qui font la patrouille nuit et jour, avec des habits de cuir brun, pour les défendre de la flamme, et des crocs de fer.

Tous les quartiers de la ville sont remplis de temples, de monastères et de moines. Les palais des grands sont de superbes édifices; ils sont séparés des maisons particulières par de grandes cours et de magnifiques portes, où l'on monte par quelques marches fort ornées; mais ils n'ont qu'un étage, divisé en plusieurs riches appartements, sans tours, et sans ces autres

marques d'autorité qu'on voit aux châteaux des princes et des grands dans leurs états héréditaires.

Yédo est rempli d'artistes, de marchands et d'artisans ; ce qui n'empêche pas que tout ne s'y vende plus cher que dans aucun autre lieu de l'empire, à raison du concours infini du peuple, des bonzes oisifs et des courtisans, et de la difficulté du transport pour les provisions. Le château ou palais de l'empereur est situé presqu'au milieu de la ville. Sa forme est irrégulière ; on lui donne 5 lieues de tour. Il est composé de deux clôtures, qu'on peut nommer deux châteaux extérieurs ; le troisième, qui fait le centre, et qui est proprement la demeure du monarque, est flanqué de deux autres châteaux bien fortifiés, mais plus petits, avec de grands jardins derrière l'appartement impérial. Chacun de ces châteaux est entouré de fossés et de murs, et contient grand nombre de rues, de fossés et de canaux. Les princes de l'empire et leurs familles demeurent dans le château extérieur. Le second, moins grand et séparé des deux autres par des murs, des fossés, des ponts-levis, de grosses portes et une nombreuse garde, contient les superbes palais de quelques-uns des plus puissants princes du Japon et des principaux officiers de l'empire. Le château, qui mérite proprement le nom de palais impérial, est situé sur un terrain un peu plus élevé que les deux autres ; il est entouré d'une épaisse muraille en pierre de taille, flanquée de bastions. Rien n'approche de la solidité de l'édifice, dans la partie que l'empereur habite. Ce sont des pierres de taille d'énorme grandeur, posées l'une sur l'autre sans mortier et sans crampons de fer, afin que dans les tremblements de terre, qui sont fréquents au Japon, les pierres puissent céder au choc et ne recevoir aucun dommage. Tous ces châteaux ou palais n'ont qu'un étage et ne laissent pas d'être assez hauts. Leurs toits sont recourbés, avec des dragons dorés au sommet et aux angles. Le château de

l'empereur renferme plusieurs longues galeries et de grandes salles d'audience ; il ne manque rien à la beauté, dans le goût d'architecture du pays. Les plafonds, les solives et les colonnes sont de bois de cèdre ou de camphre, dont les veines forment naturellement des fleurs et d'autres figures curieuses. Plusieurs appartements ne sont revêtus que d'un simple vernis ; d'autres ont les plus beaux ornements de sculpture. La plupart des bas-reliefs sont des oiseaux ou des branches, le tout doré avec beaucoup d'art. Le plancher est couvert de nattes blanches, avec un galon ou une frange d'or pour bordure.

On garde le trésor impérial dans un bâtiment dont les portes sont de cuivre. La crainte du tonnerre a fait imaginer un appartement souterrain, qui a pour plafond un grand réservoir d'eau. L'empereur s'y retire lorsqu'il entend gronder la foudre, parce que les Japonais sont persuadés que cette barrière est impénétrable au feu du ciel.

Le jour de l'audience avait été marqué au 29 mars ; l'ambassadeur fut simplement prévenu de se rendre de bonne heure à la cour et d'attendre dans la salle des Gardes jusqu'à ce qu'on l'appelât. Le récit de cette audience servira à faire juger comment les Hollandais étaient traités au Japon.

« Le jour de l'audience, les présents destinés à Sa Majesté Impériale furent envoyés à la cour : ils devaient y être rangés sur des tables, dans la salle des Mille-Nattes, où l'empereur devait en faire la revue. Nous suivîmes aussitôt, avec un petit équipage, couverts d'un manteau de soie noire. Nous étions accompagnés de trois intendants, des gouverneurs de Nagasaki et de quelques autres officiers. Nous étions quatre à cheval, trois Hollandais et un interprète, tous à la queue l'un de l'autre. Chacun de nos chevaux était conduit par un valet, qui tenait la bride et marchait à la droite ; c'est le côté par lequel on monte à cheval et

par lequel on en descend, à la manière du pays. Notre ambassadeur, que les Japonais nomment le capitaine, venait après nous, suivi de notre ancien interprète ; nos domestiques fermaient la marche à pied. Ce fut dans cet ordre que nous nous rendîmes au château, en une demi-heure de marche. Nous entrâmes dans la première clôture par un grand pont bordé d'une balustrade, sur laquelle règne une suite de boules de cuivre ; la rivière qui passe dessous est large, et coule vers le nord, autour du château ; on y voyait alors grand nombre de bateaux et de barques. Nous trouvâmes, au bout du pont, deux portes fortifiées, entre lesquelles nous vîmes une petite garde. Après avoir passé la seconde porte, nous entrâmes dans une grande place, où la garde était plus nombreuse.

» La salle d'armes nous parut tapissée de drap ; les piques étaient debout à l'entrée, mais le dedans était revêtu d'armes dorées, de fusils vernissés, de boucliers, d'arcs, de flèches et de carquois, rangés avec beaucoup d'ordre et de goût. Les soldats se tenaient assis à terre, les jambes croisées, tous vêtus de soie noire, et chacun avec deux sabres à son ceinturon. On nous fit traverser la première clôture, entre les palais des princes et des grands de l'empire, qui remplissent l'intérieur de ce premier château. Le second où nous arrivâmes ne nous parut différer du premier que par la structure des portes et du palais, qui est plus magnifique. On nous y fit laisser notre équipage, chevaux et valets, pour nous conduire, par un long pont de pierre, au *Fonmatz*, qui est la demeure de l'empereur. Après avoir passé ce pont, nous traversâmes un double bastion, suivi de deux portes fortifiées, par lesquelles nous entrâmes dans une rue irrégulière, bordée des deux côtés d'une très haute muraille. Nous arrivâmes à la grande garde du château, qui est au bout de cette rue, près de la dernière porte qui conduit au palais.

» On nous ordonna d'attendre, dans la salle des

gardes, que le grand conseil d'État fût assemblé, temps auquel nous devions être introduits. Les deux capitaines de la garde nous offrirent poliment du thé et du tabac à fumer ; quelques autres gentilshommes vinrent nous tenir compagnie. Nous n'attendîmes pas moins d'une heure; et pendant ce temps nous vîmes entrer au palais plusieurs conseillers d'État. Enfin, nous fûmes conduits par deux magnifiques portes au travers d'une grande place carrée, jusqu'à l'entrée du palais. L'espace entre la seconde porte et le frontispice du palais était rempli d'une foule de courtisans et d'un grand nombre de gardes. De là on monte par deux escaliers dans une salle spacieuse, où toutes les personnes qui doivent être admises à l'audience de l'empereur ou des conseillers d'État attendent qu'on les introduise. Cette salle est très grande et très élevée, et cependant elle est assez sombre, lorsqu'on y a mis tous les paravents, parce qu'elle ne reçoit du jour que des fenêtres d'en haut d'une chambre voisine. Elle est d'ailleurs richement meublée à la manière du pays ; et le mélange de ses piliers dorés qui s'élèvent entre les paravents forme un coup d'œil fort agréable.

» Nous y attendîmes encore l'espace d'une heure, que l'empereur fût venu s'asseoir dans la salle d'audience. Alors trois officiers conduisirent notre ambassadeur devant Sa Majesté et nous laissèrent dans la première salle où nous étions. Aussitôt qu'il fut entré, ils crièrent à haute voix *Hollanda Capitaine*. C'était le signal pour l'avertir de rendre l'hommage établi. Il se traîna, suivant l'usage, sur les mains et les genoux, à la place qui lui fut montrée, entre les présents qui étaient rangés d'un côté, et l'endroit où l'empereur était assis. Là, s'étant mis à genoux, il se courba vers la terre, jusqu'à la toucher du front ; ensuite il recula comme une écrevisse, c'est-à-dire en se traînant sur ses mains et sur ses pieds, sans avoir ouvert la bouche pour prononcer un seul mot. Il ne se passe rien de plus

aux audiences que nous obtenons de ce puissant monarque ; et l'on n'observe pas plus de cérémonie dans les audiences qu'il donne aux plus grands princes de l'empire. On les appelle à haute voix par leur nom ; ils s'avancent en rampant, et lorsqu'ils ont frappé la terre du front, ils se retirent de même. »

Autrefois l'ambassadeur hollandais en était quitte pour rendre l'hommage, et quelques jours après, on lui lisait certains règlements, qu'il promettait d'observer, après quoi il était renvoyé à Nagasaki. Mais depuis plus de vingt ans [1], l'ambassadeur et les Hollandais qui l'accompagnent à Yédo sont conduits plus loin dans le palais, pour donner à l'impératrice, aux princesses et aux dames de la cour l'amusement de les voir. Dans cette seconde audience, l'empereur et les dames se tiennent derrière des paravents et des jalousies, mais les conseillers d'État et les autres officiers de la cour sont assis à découvert. Kæmpfer décrit cette scène bizarre avec beaucoup de naïveté.

« Après la cérémonie de l'hommage, l'empereur se retira dans son appartement, et nous fûmes appelés avec l'ambassadeur. On nous fit traverser plusieurs appartements, pour nous rendre dans une galerie fort dorée, où nous attendîmes un quart d'heure ; ensuite, traversant plusieurs autres galeries, nous arrivâmes dans une grande chambre, où l'on nous pria de nous asseoir. Plusieurs hommes rasés, qui étaient les médecins de l'empereur, des officiers de cuisine et des bonzes, vinrent nous demander nos noms et notre âge ; mais on tira bientôt des paravents devant nous pour nous délivrer de leurs importunités. Nous passâmes une demi-heure dans le même lieu. On nous conduisit ensuite par d'autres galeries plus obscures, qui étaient bordées d'une file non interrompue de gardes du corps. Après eux, plus près de l'appartement de l'empereur,

[1] C'est-à-dire vers 1670.

la file était continuée par plusieurs grands officiers de la couronne, qui faisaient face à la salle où nous étions attendus. Ces officiers avaient leurs habits de cérémonie et étaient assis sur leurs talons, la tête courbée.

» La salle consistait en divers compartiments, qui regardaient vers l'espace du milieu, dont quelques-uns étaient ouverts et les autres fermés par des paravents et des jalousies. Les uns étaient de 15 nattes, d'autres de 18, et d'une natte plus ou moins épaisse, suivant la qualité des personnes qui les occupaient. L'espace du milieu était sans nattes et par conséquent le plus bas. Ce fut sur le plancher de cet espace qu'on nous ordonna de nous asseoir. L'empereur et l'impératrice étaient assis à notre droite, derrière des jalousies. J'eus deux fois l'occasion de voir l'impératrice au travers des ouvertures ; elle me parut belle, le teint brun, les yeux noirs et pleins de feu ; son âge d'environ 36 ans ; la proportion de sa tête, qui était assez grosse, me fit juger qu'elle était d'une taille élevée.

» J'entends par ce nom de jalousie une sorte de tapisserie très fine, composée de roseaux fendus, et revêtue par derrière d'une soie transparente, avec des ouvertures de la largeur de la main, qui laissent un passage libre aux regards. On les peint de diverses figures pour l'ornement, ou plutôt pour mieux cacher ceux qui sont derrière, quoique indépendamment des peintures il soit difficile de voir les personnes d'un peu loin, surtout si le fond de l'appartement n'est pas éclairé.

» L'empereur lui-même était dans un lieu si obscur, que nous aurions eu peine à l'apercevoir, si sa voix ne l'eût fait découvrir ; il parlait néanmoins si bas, qu'il semblait vouloir garder l'incognito. Les princesses du sang et les dames de la cour étaient vis-à-vis de nous, derrière d'autres jalousies. Je m'aperçus qu'on y avait mis des cornets de papier entre les roseaux pour élargir les ouvertures et rendre le passage plus

libre à la vue. Je comptai environ trente de ces cornets, ce qui me fit juger que les dames étaient en même nombre. A notre gauche, dans un autre compartiment, étaient assis les conseillers d'État du premier et du second ordre. La galerie derrière nous était remplie des principaux officiers de la Cour et des gentilshommes de la Chambre impériale. Une autre galerie, qui conduisait au compartiment de l'empereur, était occupée par les enfants des princes, par les pages de Sa Majesté et par quelques bonzes qui se cachaient pour nous observer. Telle était la disposition du théâtre où nous devions jouer notre rôle.

» Notre premier interprète s'assit un peu au-dessus de nous, pour entendre plus facilement les demandes et les réponses ; nous prîmes nos places à sa gauche, tous à la file, après nous être avancés, en nous traînant et nous prosternant du côté des jalousies de l'empereur. Alors un officier nous dit de la part de ce monarque qu'il nous voyait avec plaisir. L'interprète, qui nous répéta ce compliment, rendit aussi la réponse de notre ambassadeur. Elle consistait dans un très humble remercîment de la bonté que l'empereur avait eue de nous accorder la liberté du commerce. L'interprète se prosternait à chaque explication, et parlait assez haut pour être entendu de l'empereur ; mais tout ce qui sortait de la bouche du monarque passait par celle de l'officier, comme si ses paroles eussent été trop précieuses et trop sacrées pour être reçues immédiatement par nous. Après les premiers compliments, l'acte qui suivit cette solennité devint une vraie farce.

» On nous fit mille questions ridicules. Premièrement, on voulut savoir notre âge et notre nom ; chacun de nous reçut l'ordre de l'écrire sur un morceau de papier, avec une écritoire d'Europe, que nous avions apportée pour cette occasion. On nous dit ensuite de remettre le papier et l'écritoire à l'officier, qui les fit passer à l'empereur par un trou de la jalousie. Alors



on demanda au capitaine ou à l'ambassadeur quelle était la distance de la Hollande à Batavia, et de Batavia au Japon, et lequel avait le plus de pouvoir, du directeur général de la Compagnie hollandaise, ou du prince de Hollande. On me demanda particulièrement quelles étaient les maladies que je croyais les plus dangereuses et les plus difficiles à guérir ; quelle était ma méthode pour les ulcères et les aposthumes intérieurs ; si les médecins d'Europe ne cherchaient point quelques remèdes pour rendre les hommes immortels, comme les médecins chinois en faisaient leur étude depuis plusieurs siècles ; si nous avions fait quelques progrès dans cette recherche, et quel était le meilleur remède de l'Europe pour prolonger la vie.

» Je répondis à cette dernière question que nos médecins avaient découvert une liqueur spiritueuse qui pouvait entretenir dans le corps la fluidité des humeurs et donner de la force aux esprits. Cette réponse ayant paru trop vague, on me pressa de faire connaître le nom de cet excellent remède. Comme je savais que tout ce qui est en estime au Japon reçoit des noms fort longs et très emphatiques, je répondis que c'était le *sal volatile oleosum Sylvii*. Ce nom fut écrit derrière la jalousie, et on me le fit répéter plusieurs fois. On voulut savoir ensuite quel était l'inventeur du remède et de quel pays il était ; je répondis que c'était le professeur Sylvius, en Hollande. On me demanda aussitôt si je le pouvais composer ; sur quoi l'ambassadeur me dit de répondre non ; mais je répondis affirmativement, en ajoutant néanmoins que je ne le pouvais pas au Japon. On me demanda si je le pouvais à Batavia. Oui, répondis-je encore, et l'empereur ordonna qu'on lui en apportât par les premiers vaisseaux qui viendraient au Japon.

» Ce prince, qui s'était tenu jusqu'alors assez loin de nous, s'approcha vers notre droite et s'assit derrière la jalousie, aussi près qu'il lui fut possible. Il nous fit or-

donner successivement d'ôter nos manteaux, de nous tenir debout, de marcher, de nous arrêter, de nous complimenter les uns les autres, de sauter, de faire les ivrognes, d'écorcher la langue japonaise, de lire en hollandais, de peindre, de chanter, de danser; nous exécutâmes chacun de ces ordres, et je joignis à ma danse une chanson amoureuse en allemand. Ce fut de cette manière, et par quantité d'autres singeries, que nous eûmes la patience de divertir l'empereur et toute sa cour.

» L'ambassadeur, cependant, est dispensé de cette comique représentation. L'honneur qu'il a de représenter ses maîtres le met à couvert de toutes sortes d'indécences et de propositions injurieuses. D'ailleurs il fit paraître assez de gravité dans son air et dans sa conduite, pour faire comprendre aux Japonais que des ordres si bouffons lui plaisaient peu. Cette scène finit par un dîner qu'on servit devant chacun de nous sur de petites tables couvertes de mets à la japonaise, avec de petits bâtons d'ivoire, qui nous tinrent lieu de couteaux et de fourchettes. Ensuite deux officiers nous reconduisirent dans la première antichambre, où nous prîmes congé d'eux. »

Nagasaki, une des cinq villes maritimes du Japon, est située à l'extrémité orientale de l'île de Kiu-siu, dans un terrain presque stérile, entre des rochers escarpés et de hautes montagnes. Cette ville est médiocrement peuplée de marchands et de riches citoyens. La plupart de ses habitants sont des artisans, mêlés d'une populace du plus bas ordre; cependant sa situation commode et la sûreté de son port en font le rendez-vous des Chinois et des Hollandais, qui seuls ont la liberté de commercer au Japon, privilège soumis aux plus rigoureuses restrictions. Après la persécution qui acheva d'exterminer en 1638 le christianisme dans tout le Japon, l'empereur établit que le port de Naga-

saki serait le seul ouvert aux étrangers, et que, si quelque navire était forcé par la tempête, ou par d'autres accidents, de chercher un abri dans quelque autre port de l'empire, personne n'aurait la permission de descendre au rivage, mais qu'immédiatement après le danger on continuerait le voyage jusqu'à Nagasaki, sous une escorte des gardes-côtes du Japon, et qu'en arrivant dans ce port, le capitaine rendrait compte au gouverneur des raisons qui lui auraient fait prendre une autre route.

Il se trouve rarement moins de cinquante bâtiments japonais dans le port, sans compter un grand nombre de barques et de bateaux pour la pêche. A l'égard des vaisseaux étrangers, si l'on excepte quelques mois de l'hiver, il est rare qu'il y en ait moins de trente, la plupart chinois. Les navires hollandais n'y séjournent jamais plus de trois mois en automne, parce qu'alors le vent du sud ou d'ouest, avec lequel ils sont venus, tourne régulièrement au nord. C'est la mousson du nord-est, à la faveur de laquelle ils doivent retourner dans leurs ports.

Nagasaki doit son nom à ses anciens seigneurs, qui l'ont possédée de père en fils avec tout son district. Cette ville est ouverte comme la plupart des autres villes du Japon ; elle est sans château, sans murailles, sans fortifications et sans aucune défense. Trois rivières d'une fort belle eau, qui ont leur source dans les montagnes voisines, se réunissent à l'entrée de la ville pour la traverser de l'est à l'ouest. Pendant la plus grande partie de l'année, elles ont à peine assez d'eau pour arroser les champs de riz et pour faire tourner quelques moulins ; mais, dans la saison des pluies, elles grossissent et débordent violemment.

Les étrangers demeurent hors de la ville, dans des quartiers séparés, où ils sont observés et gardés avec beaucoup de rigueur. Les Chinois ou d'autres Orientaux, qui professent la même religion et qui négocient

sous le même nom, sont établis derrière la ville, sur une éminence ; leur quartier est entouré d'une muraille et porte le nom de Jakuin, c'est-à-dire jardin de médecine, parce qu'autrefois il y en avait un.

On a déjà dit que les Hollandais ont leur habitation dans une petite île qui s'appelle Décima. Elle est jointe à la ville par un petit pont de pierre de quelques pas de longueur, au bout duquel les Japonais ont un corps de garde. Au côté septentrional sont deux grandes portes qu'on nomme les portes d'eau, et qu'on n'ouvre jamais que pour charger et décharger les vaisseaux hollandais, à la vue d'un certain nombre de commissaires nommés par les gouverneurs.

La Compagnie des Indes a fait bâtir à ses frais, derrière la grande rue, une maison destinée à la vente de ses marchandises, et deux magasins à l'épreuve du feu, une grande cuisine, une maison pour les directeurs de son commerce, une maison pour les interprètes, qui ne sont employés que dans le temps des ventes, un jardin de plaisance, un bain et quelques autres commodités. L'*Ottona*, ou le chef japonais de la rue, y occupe une maison avec un jardin. On a laissé une place vide, où l'on élève des boutiques pendant que les navires hollandais sont dans le port.

Gokuja, qui signifie l'enfer, est le nom de la prison publique. C'est un édifice au centre de la ville, qui consiste dans un grand nombre de petites chambres séparées, où l'on renferme ceux qui ont commis des crimes. Kæmpfer ajoute que de son temps il y avait dans cette prison plusieurs Japonais soupçonnés de christianisme, c'est-à-dire d'un des crimes les plus graves dans la législation japonaise, et surtout dans ce temps qui n'était pas éloigné de la révolution. Les cérémonies du *Jesumi* prouvent jusqu'où est portée dans ce pays la violence contre la loi des chrétiens.

Au dernier mois de chaque année, le *Nitzio-Gosi*, un des officiers de chaque rue, fait le *Fito-Aratame*, c'est-

à-dire qu'il prend par écrit le nom de tous les habitants de chaque maison, avec la date et le lieu de leur naissance, leur profession et leur religion. Après avoir achevé cette liste, qui comprend les deux sexes et tous les âges, on attend le second jour de la nouvelle année pour commencer ce qu'ils nomment le *Jesumi*. C'est un acte solennel d'abjuration du christianisme, dans lequel on foule aux pieds le crucifix et l'image de la mère de Jésus. Kæmpfer en rapporte les circonstances.

« Ceux qui sont chargés de cette infernale exécution commencent de deux côtés différents, et continuent d'aller de maison en maison. Ils parcourent ainsi cinq ou six rues par jour. Les officiers qui doivent être présents sont l'*Ottona* ou chef de la rue, le *Fitsia* ou greffier, le *Nitzi-Gosi* ou messager, et deux *Monbans* ou archers du guet, qui portent les images. Ces figures sont de cuivre jaune, de la longueur d'un pied, et se gardent dans une boëte pour cet usage. Les inquisiteurs sont assis sur une natte; ils font appeler dans la chambre toutes les personnes dont la liste contient les noms, c'est-à-dire le chef de famille, sa femme, ses enfants, les domestiques de l'un et de l'autre sexe, tous les locataires de la maison, et quelquefois les plus proches voisins, dont les maisons ne sont pas assez grandes pour la cérémonie.

» On place les images sur le plancher nu; après quoi, le *Jesumi-Tsie*, secrétaire de l'inquisition, prend la liste, lit les noms, et somme chacun successivement, à mesure qu'il paraît, de mettre le pied sur les images. Les enfants qui ne sont pas en état de marcher sont soutenus par leurs mères, qui leur font toucher les images avec les pieds. Ensuite, le chef de famille met son sceau sur la liste pour servir de certificat, devant le gouverneur, que le *Jesumi* s'est fait dans sa maison. Lorsque les inquisiteurs ont parcouru toutes les maisons de la ville, ils foulent eux-mêmes

aux pieds les images, et se servant mutuellement de témoins, ils confirment leurs certificats respectifs, en y apposant leurs sceaux. Si quelqu'un meurt dans le cours de l'année, sa famille doit prier ceux de qui dépend la maison d'assister à son lit de mort pour rendre témoignage, non seulement qu'il est mort naturellement, mais encore qu'il n'était pas chrétien. Ils examinent le corps ; ils cherchent également s'il n'y a pas quelque signe de violence ou quelque marque de la religion chrétienne, et les funérailles ne peuvent se faire qu'après qu'ils ont donné leur certificat accompagné de leur sceau. »

Voici ce que Kæmpfer raconte sur la révolution qui fit chasser du Japon les Portugais et tous les chrétiens :

« J'ai souvent entendu raconter, par des Japonais dignes de foi, que l'orgueil et l'avarice contribuèrent beaucoup à rendre toute la nation portugaise odieuse au Japon. Les Portugais vendaient leurs marchandises très cher et pratiquaient l'usure à des taux excessifs. Les richesses et le succès de la propagation de l'Évangile enflèrent d'orgueil les laïques et le clergé. Il arriva un jour qu'un évêque portugais rencontra sur le grand chemin un des conseillers d'État qui allait à la cour. Le prélat ne voulut pas faire arrêter sa chaise pour mettre pied à terre et rendre ses respects à ce grand personnage, suivant l'usage du pays. Dans un temps où déjà les Portugais étaient déchus de leur crédit, une conduite aussi imprudente ne pouvait avoir que de dangereuses conséquences pour leur nation. Le conseiller se plaignit à l'empereur et lui fit un portrait de l'orgueil de ces étrangers, qui souleva son indignation. Cet événement est rapporté à l'année 1596, et ce fut l'année suivante que la persécution commença contre les chrétiens.

» A la vérité, les bonzes ou prêtres du pays, irrités de voir renverser leurs temples et briser leurs idoles,

échauffèrent encore le ressentiment de la cour. On commença par publier une déclaration impériale, qui défendait d'enseigner plus longtemps la Doctrine des Pères ; c'est le nom que les Japonais donnaient alors à l'Évangile ; ensuite les gouverneurs et les grands des provinces reçurent l'ordre d'obliger leurs sujets, par la persuasion ou la force, de revenir à l'ancienne religion. Il fut aussi très sévèrement défendu aux directeurs du commerce portugais d'amener à bord de leurs vaisseaux aucun ecclésiastique, et ceux qui étaient dispersés dans le pays furent sommés d'en sortir.

» On n'obéit pas d'abord exactement à ces lois rigoureuses ; les Portugais et les Espagnols continuèrent d'amener en secret de nouveaux missionnaires. Quelques religieux de saint François, envoyés par le gouverneur de Manille avec la qualité d'ambassadeurs à la cour du Japon, prêchèrent publiquement dans les rues de Myaco et firent bâtir une église malgré les ordres de l'empereur, qui venaient d'être publiés, et contre les avis et les pressantes sollicitations des Jésuites. Un mépris si manifeste de l'autorité impériale porta un coup irréparable au christianisme. Un cruel massacre de plusieurs milliers de chrétiens finit par l'extirpation totale de la foi chrétienne et par le bannissement perpétuel des Portugais. »

Cependant les empereurs ne voulaient pas se priver des marchandises et des raretés étrangères qu'on apportait dans leurs États. Si l'on fit périr presque tous les religieux portugais et castillans, les marchands furent épargnés, dans le but de continuer avec eux les traités de commerce, qui n'avaient rien de commun avec l'affaire de la religion. En 1635, on jeta les fondements du comptoir de Décima, qui fut assigné comme demeure aux Portugais ; mais peu de temps après, une conspiration contre l'empereur, dans laquelle on les accusa d'être entrés, acheva leur perte. Les Hollan-

dais, depuis longtemps leurs rivaux dans le commerce du Japon, comme dans celui du reste de l'Asie, furent les instruments de leur ruine, et recueillirent ensuite leurs dépouilles. S'étant rendus maîtres d'un vaisseau portugais près du cap de Bonne-Espérance, ils trouvèrent à bord des lettres adressées au roi de Portugal par Moro, chef des Portugais au Japon, Japonais de naissance et fort attaché à la religion chrétienne. Ils se hâtèrent d'envoyer ces lettres au prince de Firando, leur protecteur, qui les communiqua aussitôt au gouverneur de Nagasaki, ami des Portugais ; Moro fut arrêté ; il nia l'accusation avec beaucoup de fermeté, et tous les Portugais de Nagasaki l'imitèrent; mais ni leur constance, ni le crédit du gouverneur ne purent dissiper la tempête. Ils furent convaincus, si l'on en croit Kæmpfer, par le caractère et le cachet des lettres. Moro se vit condamné au plus cruel supplice.

Le résultat fut qu'en 1637 l'empereur ferma l'entrée du Japon aux étrangers, et la sortie à ses sujets naturels. En 1638, quarante mille chrétiens japonais, réduits au désespoir par les cruautés inouïes qu'ils voyaient souffrir à leurs frères, dont plusieurs milliers avaient déjà péri dans les supplices, choisirent pour asile une vieille forteresse, voisine de Simabara, dans la résolution d'y défendre leur vie jusqu'à la dernière extrémité. Les Hollandais, en qualité d'amis et d'alliés de l'empereur, furent priés d'assister les troupes impériales au siège de cette place. Kockebeker, directeur de leur commerce à Firando, ne tarda point à se rendre à bord du seul vaisseau hollandais qui fût alors dans le port de cette ville ; et, s'étant approché de la forteresse de Simabara, il fit tirer contre elle, dans l'espace de quinze jours, 486 coups de canon, tant du vaisseau qu'il montait, que d'une batterie qu'il avait élevée sur le rivage. Cette attaque diminua beaucoup le nombre des assiégés et ruina tellement leurs forces, qu'ils furent bientôt exterminés jusqu'au dernier.

Un empressement si complet pour l'exécution d'un ordre qui entraînait la destruction totale du christianisme, assura l'établissement des Hollandais au Japon, malgré le dessein que la cour avait eu d'en exclure tous les étrangers ; mais il faut convenir que le moyen n'était pas noble, et Kæmpfer en convient. Une si basse déférence n'était pas propre à leur attirer l'estime et la confiance d'une nation généreuse ; aussi la tolérance qu'on leur accorde est-elle achetée bien cher par toutes les humiliations qu'on leur fait essuyer. Ils s'attendaient, pour prix de leurs services, à se voir tout d'un coup en possession non seulement de la liberté qu'ils désiraient pour leur commerce, mais encore de tous les avantages dont ils avaient fait dépouiller leurs rivaux. Cependant ils reçurent l'ordre de démolir le comptoir et le magasin qu'ils avaient bâtis depuis peu dans l'île de Firando, parce qu'il était en pierre de taille et qu'ils avaient gravé au frontispice l'année de l'ère chrétienne ; ensuite ils se virent forcés d'abandonner entièrement ce comptoir et de se confiner dans la petite île qui avait été assignée aux Portugais. Là, ils sont environnés d'une foule d'officiers, de gardes et de surveillants japonais, surtout à l'arrivée de leurs vaisseaux et pendant la durée de leur vente.

Ces geôliers et ces espions, auxquels ils sont obligés de payer eux-mêmes des gages fort considérables, n'approchent d'eux qu'après s'être engagés, par un serment solennel, à leur refuser toute sorte de communication, de confiance ou d'amitié. On a vu avec quel dédain les Hollandais sont traités à la cour. Tout Japonais qui a pour eux quelques égards ou quelque amitié, n'est pas regardé comme un homme d'honneur qui ait pour sa patrie l'attachement qu'il lui doit. De là vient l'opinion bien établie, qu'il est bon et légitime de leur vendre à des prix excessifs les moindres denrées, de les tromper autant qu'il est possible, de diminuer

leurs libertés et leurs avantages, et d'inventer de nouveaux plans pour augmenter leur servitude.

Celui qui leur dérobe quelque chose, et qui est pris sur le fait, en est quitte pour rendre ce qu'il a pris, et pour quelques coups de fouet qui lui sont administrés aussitôt par les soldats qui gardent leur île. Si le crime est considérable, il est quelquefois banni pour un temps assez court ; mais le châtiment des Hollandais qui fraudent la douane est une mort certaine, soit en leur tranchant la tête, soit par le supplice de la croix. Aucun Hollandais ne peut envoyer une lettre hors du pays, sans en avoir donné une copie au gouverneur, qui la fait enregistrer dans un livre destiné à cet usage. Les lettres qui viennent du dehors doivent être remises aux mêmes officiers avant que d'être ouvertes. Autrefois lorsqu'un Hollandais mourait à Nagasaki, on le jugeait indigne de la sépulture, et son corps était jeté à la mer, à la sortie du port. Depuis quelque temps, nous dit notre voyageur, on leur a donné un petit terrain inutile sur la montagne d'Inassa, où ils ont la liberté d'enterrer leurs morts.

Il n'est pas prouvé, malgré tout ce qu'on en a dit tant de fois, qu'ils soient obligés de marcher sur le crucifix ; mais ce qui est certain, c'est qu'ils sont obligés de supprimer toute marque extérieure de christianisme, comme, par exemple, le signe de la croix, la prière, etc.

Ces détails ne sont que de légers extraits de plusieurs chapitres de Kæmpfer, qui contiennent le récit des vexations que les Hollandais essuient continuellement. Lorsque l'on considère les lois mortifiantes qui s'observent à l'arrivée de leurs vaisseaux, la nécessité de livrer toutes leurs marchandises à la bonne foi des officiers du pays et de les faire décharger par des mains inconnues ; enfin, l'étrange contrainte qui tient ces officiers renfermés dans un îlot long de cent toises et large d'environ quarante, dépendant du caprice, des

rigueurs, de la haine et du mépris des Japonais, on demandera sans doute quels peuvent être les avantages et les profits qui dédommagent les Hollandais de tant d'humiliations.

Kæmpfer nous apprend quelles sont les marchandises qu'ils portent au Japon. C'est de la soie crue de la Chine, du Tonkin, du Bengale et de la Perse ; toutes sortes de soieries, d'étoffes de laine et d'autres tissus des mêmes pays, pourvu qu'il n'y ait ni or ni argent ; des draps et divers tissus de soie et de laine de l'Europe, surtout des serges d'Angleterre, des bois de teinture, sapan et brésil, des peaux de buffle et de cerf, des peaux de raie, de la cire, des cornes de buffle de Siam et du Cambodge, des cordouans et des cuirs de Perse, du Bengale et d'autres pays, mais non d'Espagne et de Manille, sous de rigoureuses peines, du poivre et du sucre, provenant des Grandes-Indes, des clous de girofle, des noix muscade, du sandal blanc de Timor, du camphre de Bornéo et Sumatra, du mercure, du cinabre, du safran du Bengale, plomb, salpêtre, borax et alun du Bengale et de Siam, musc du Tonkin, corail, ambre, antimoine dont les Japonais se servent pour colorer leurs porcelaines, miroirs d'Europe, masang de vacca, pierre médicinale tirée de la vessie du fiel des vaches de Mozambique, bois de serpent, bambous, mangles et autres fruits verts des Indes confits avec du poivre de Turquie, ail, vinaigre, crayons, mercure sublimé, limes fines, aiguilles, lunettes, grands verres à boire, oiseaux rares, etc.

De toutes ces marchandises celle que les Japonais aiment le plus, quoique la moins avantageuse pour les marchands qui l'apportent, c'est la soie crue. Les étoffes et les toiles donnent un profit sûr et considérable ; on gagne aussi beaucoup sur le sapan, le bois de brésil et les cuirs. Les marchandises les plus lucratives sont le sucre, le cachou, le camphre, les miroirs, le corail et l'ambre.

Dans les premiers temps de leur commerce au Japon, les Hollandais n'y envoyaient pas moins, chaque année, de sept navires chargés de toutes ces richesses. Depuis qu'ils ont été parqués dans l'île de Décima, ils n'en envoient que trois ou quatre. Aujourd'hui la somme annuelle à la valeur de laquelle ils ont la permission de porter leurs marchandises, ne revient qu'à la moitié de celle qu'on accorde aux Chinois, et monte à 10 tonnes et demie d'or[1]. A l'égard du prix des marchandises, il varie chaque année; tout dépend de celui qu'elles ont à Myaco, qui est ordinairement réglé par la consommation qui s'en fait dans le pays.

« Année moyenne, dit Kæmpfer, nos profits peuvent monter à 60 pour cent; cependant si l'on considère toutes les charges et la dépense de notre vente, nous n'avons guère plus de 40 à 45 pour cent de profit clair; gain peu considérable pour une Compagnie qui a tant de dépenses à faire aux Indes orientales. Aussi cette branche de son commerce ne vaudrait-elle pas la peine d'être entretenue, si les marchandises que nous tirons du Japon, surtout le cuivre raffiné, ne donnaient le même profit et même un peu plus. Ainsi la totalité peut aller à 80 ou 90 pour cent; ajoutez que les dépenses ne sont pas les mêmes chaque année. »

Les vaisseaux hollandais emploient donc une partie de la valeur de leurs marchandises à se procurer du cuivre raffiné, dont ils chargent par an de 12,000 à 20,000 pics[2]. Ce métal est fondu en petits bâtons ou rouleaux, d'un empan[3], et d'environ l'épaisseur d'un pouce. Chaque pic se met dans une petite boëte de sapin, pour être transporté plus facilement; et les trois ou quatre navires qui composent la flotte hollan-

[1] Une tonne d'or, en Hollande, était alors une somme de 100,000 francs de ce temps, soit 500,000 d'aujourd'hui.

[2] Le pic ou pécul du Japon = 59 kilogr.; le pic de Batavia = 61 k., 50.

[3] L'empan ou palme de Hollande = 9 centim., 43.

daise en font une partie de leur cargaison. Un de ces bâtiments fait voile à Batavia par le plus court chemin; les autres s'arrêtent à Poulo-Taman, île située sur les côtes de Malacca, et continuent de là leur voyage jusqu'à Malacca même[1], d'où le gouverneur hollandais les envoie tantôt au Bengale, tantôt à la côte de Coromandel, ou dans quelque autre place qui ait besoin de leurs marchandises.

Le reste de la cargaison se compose de cuivre grossier, fondu en flans ronds et plats, et quelquefois de casjes de cuivre, espèce de liards ou de basse monnaie qu'on porte au Tonkin. Tout le cuivre est vendu aux marchands hollandais par une compagnie japonaise, qui jouit seule d'un privilège de l'empereur pour le raffiner et le vendre aux étrangers. On charge aussi de 6000 à 12,000 livres de camphre du Japon, renfermé dans des barils de bois; quelques centaines de balles de porcelaine; une boëte ou deux de fil d'or, de 100 rouleaux la boëte; toutes sortes de cabinets vernissés, de boëtes, de caisses à tiroirs, et d'autres ouvrages de cette espèce; des parasols, des écrans, divers petits ouvrages de roseaux refendus; des cornes d'animaux, des peaux de poisson que les Japonais préparent avec beaucoup d'art; des pierreries, de l'or, du sowa, qui est un métal artificiel composé de cuivre, d'argent et d'or, et dont on ne fait pas moins de cas que de l'argent pur; du papier peint et coloré en or et en argent; du papier transparent, qu'on rend tel avec de l'huile et du vernis; du riz, le plus fin de toute l'Asie; du sacki, breuvage fait avec du riz; du soge, marinade assez agréable, des fruits confits dans des barils, du tabac dentelé, diverses sortes de thé et de marmelades, et quelques milliers de cobangs[2] en or.

[1] Malacca appartint aux Portugais de 1511 à 1641; aux Hollandais, de 1641 à 1825; elle est aujourd'hui aux Anglais.
[2] Monnaie d'Asie.

Ce qui peut consoler les Hollandais des affronts qu'ils éprouvent, c'est que les Chinois ne sont pas mieux traités. Devenus suspects au Japon, où l'on craint leurs entreprises, ils y sont resserrés dans une espèce de prison de commerce, comme les Hollandais à Décima. En 1688, un jardin qui avait appartenu à un intendant des domaines impériaux, leur fut assigné pour demeure. Ce jardin était agréablement situé vers le fond du port, près du rivage et de la ville. Il avait été soigneusement embelli d'un grand nombre de belles plantes indigènes et étrangères. On bâtit sur ce terrain plusieurs rangs de petites maisons, chaque rang couvert d'un toit commun. Tout l'espace fut environné de fossés, de palissades et de doubles portes. Cette opération fut si prompte, que le même lieu qui était un des plus agréables jardins du monde au commencement de février, avait, à la fin de mai, l'odieuse apparence d'une prison où les Chinois se virent renfermés sous une bonne garde. En quelque temps qu'ils arrivent, on ne leur accorde pas d'autre retraite. Ils y sont traités comme les Hollandais à Décima.

Les Japonais vantent beaucoup leur climat, qui effectivement est très sain ; on y vit très longtemps et on y est sujet à peu de maladies. Le temps néanmoins est fort incertain : en hiver, l'air est chargé de neige et il y a de fortes gelées ; en été, surtout pendant les jours caniculaires, il est d'une chaleur insupportable. Les pluies sont fréquentes pendant toute l'année ; mais les plus grandes tombent aux mois de juin et de juillet, que pour cette raison on nomme les mois d'eau (*satsuki*). Cependant la saison des pluies n'a pas, au Japon, cette régularité qu'on observe dans les contrées les plus chaudes des Indes orientales. Le tonnerre et les éclairs y sont très fréquents.

L'agitation continuelle de la mer qui environne ces îles, jointe au grand nombre d'écueils dont elle est par-

semée, en rendent la navigation dangereuse. On ne voit nulle part autant de trombes ou colonnes d'eau ; les Japonais les prennent pour des dragons d'eau ayant une longue queue, et les nomment *Tatsmaki*, dragons jaillissants.

Le sol du Japon est montagneux, rempli de pierres et naturellement peu fertile; mais l'industrie et le travail infatigable des habitants leur permettent de tirer des rochers mêmes et des lieux les plus secs tout ce qui est nécessaire à leur subsistance. D'ailleurs la mer leur fournit en abondance du poisson et des coquillages. L'eau douce ne leur manque pas; ils ont partout des lacs, des fontaines et des rivières, quelques-unes si rapides qu'on ne les passe pas sans danger, et qu'il n'est pas possible d'y construire des ponts. Aussi la plupart ont-elles leur source sur des montagnes d'où elles descendent avec d'autant plus d'impétuosité, qu'elles sont grossies par les grandes pluies des mois de juin et de juillet. On cite, parmi les plus célèbres, la rivière d'Usin, qui est large d'un quart de lieue d'Allemagne[1]; elle tombe du sommet d'une montagne, avec tant de rapidité, que pour la passer à gué, dans les temps mêmes où l'eau monte à peine aux genoux, un voyageur est obligé de faire conduire son cheval par cinq hommes robustes qui connaissent parfaitement le canal. Les accidents y sont néanmoins assez rares, parce que, suivant la loi du pays, les guides sont responsables de la sûreté des passants.

On connaît peu de pays aussi sujet aux tremblements de terre. Ils y sont si fréquents, que les habitants s'en alarment peu, quoiqu'ils soient quelquefois assez violents pour renverser des villes entières. Le peuple attribue ces secousses terribles à une grosse baleine qui se remue sous terre. On fait un récit effrayant des ravages qu'elles ont causés; la ville de

[1] Environ 1800 mètres.

Yédo, en 1703, fut presque détruite, et plus de 200,000 personnes furent ensevelies sous les ruines ; en 1730, Myaco fut complétement détruit, avec perte d'un million d'habitants. C'est d'ailleurs une chose étonnante que le grand nombre de volcans qu'on voit au Japon. Ce pays renferme aussi beaucoup de sources d'eaux minérales; le soufre y est abondant, surtout à l'île Ivogasima (île du soufre), d'où l'on en tire d'assez grandes quantités. L'or et l'argent se rencontrent dans plusieurs provinces; mais le cuivre est le plus commun des métaux de ces îles, et suffirait seul pour les enrichir; le fer y est aussi en abondance; on trouve dans les montagnes de Tsengaar, situées dans le nord du Japon, des agates bleues d'une rare beauté.

Les mers du Japon produisent une immense quantité de plantes marines[1], de coraux, d'éponges et de beaux coquillages.

On a prétendu qu'il ne se faisait pas de porcelaine au Japon, et que celle qui se vend parmi nous, sous ce nom, se faisait à la Chine pour les Japonais qui venaient l'y acheter. Il est vrai qu'ils y en achètent beaucoup; mais il ne l'est pas moins que la porcelaine qui porte le nom du Japon se fabrique dans le Figen, la plus grande des neuf provinces de l'île Sikok[2]. La matière est une argile blanchâtre, qui se tire en abondance des montagnes et de divers endroits de cette province. Quoique cette argile[3] soit naturellement fort nette, elle demande encore à être bien lavée et pétrie pour devenir transparente ; et ce travail est si pénible qu'il fait dire, comme en proverbe, que les os de l'homme sont un des ingrédients dont la porcelaine est composée. On n'a pas d'autres lumières sur la fabrique de cette précieuse vaisselle. Personne n'ignore

[1] Plusieurs de ces algues sont comestibles.
[2] Sikok ou les neuf provinces.
[3] Le kaolin.

que l'ancienne porcelaine du Japon est plus estimée que celle de la Chine, et qu'elle paraît mériter cette préférence surtout par le blanc de lait qui la distingue. Celle d'aujourd'hui n'est pas de la même beauté, ce qui fait juger que le secret de la préparation s'est perdu. Celle de Saxe approche beaucoup plus de l'ancienne, et celle de Chantilly encore plus. L'une et l'autre la surpassent par le dessin et la finesse des traits.

Parmi les végétaux qui sont le plus en usage au Japon, Kæmpfer donne le premier rang au mûrier. Quoique son fruit, noir ou blanc, soit insipide dans ces îles, ce défaut est bien compensé par l'avantage qu'on tire de ses feuilles pour la nourriture des vers à soie. Il croît dans la plus grande partie du Japon, surtout dans les provinces septentrionales, où quantité de villes et de villages tirent presque uniquement leur subsistance des manufactures d'étoffes de soie. Le *Kadsi* ou mûrier à papier s'élève avec une vitesse surprenante, et ses branches s'étendent fort loin. De son écorce, on fait non seulement du papier[1], mais des cordes, de la mèche, du drap et diverses sortes d'étoffes.

L'*Urusi*, ou l'arbre du vernis, n'est pas moins utile ; il produit un jus blanchâtre, dont les Japonais se servent pour vernir tous leurs meubles, leurs plats et leurs assiettes. A la table même de l'empereur, la vaisselle et les ustensiles vernissés obtiennent la préférence sur les métaux les plus précieux. On distingue une autre espèce d'arbre au vernis, qui a les feuilles plus étroites, et qui se nomme *Faasi*. Il croît sur les collines et les montagnes, mais son jus n'a pas la bonté de l'autre ; le véritable *Urusi* est une espèce

[1] Papiers pour livres, pour écrire, pour se moucher, pour tapisseries, cloisons d'appartements et carreaux de fenêtres, pour parapluies, waterproofs, chaussures, lanternes, fourreaux, éventails, etc.



particulière au Japon[1]; celui de Jamatto est le plus estimé.

Le *Kus*, ou l'arbre du camphre, est une espèce de laurier; les paysans de la province de Satsuma et des îles de Gotto font le camphre par une simple décoction des racines et du bois de cet arbre, coupés en petits morceaux; il est à très vil prix et très inférieur à celui de Bornéo. — Le *Tsianoki*, ou l'arbre à thé, est une des plantes les plus utiles qui croissent au Japon, quoiqu'elle y soit reléguée sur les bords des champs de riz et dans d'autres lieux où elle ne reçoit aucune culture. La boisson commune des Japonais est une infusion des plus grandes feuilles de l'arbrisseau. On fait sécher les plus jeunes et les plus tendres; on les met en poudre, que l'on jette dans une tasse d'eau chaude. — L'arbre qu'on appelle *Sansio* est d'une moyenne grandeur, et muni de pointes et de piquants. Les Japonais se servent de son écorce et de ses cosses au lieu de poivre et de gingembre; ils mangent ses feuilles comme celles du *Richès*, autre arbre aromatique qui croît dans leurs îles. — Les figuiers et les châtaigniers sont fort communs dans cet empire.

Le noyer croît principalement dans les provinces du nord. Elles produisent aussi une espèce d'if très haut, que les Japonais nomment *Kaja*, et qui porte des noix renfermées dans une véritable poulpe; leur grosseur et leur forme sont celles de la noix d'arrack. Elles n'ont pas un goût fort agréable lorsqu'elles sont fraiches, mais elles deviennent meilleures en séchant. Leur huile a des qualités purgatives, qui la rendent fort saine, et le goût d'ailleurs en est presque le même que celui des amandes douces. Elle sert aussi pour apprêter les viandes. La fumée des noyaux est le principal ingré-

[1] C'est le vernis de l'urusi qui sert à fabriquer les belles laques du Japon et de la Chine; mais Kæmpfer se trompe quand il dit que cet arbre est spécial au Japon; le *Rhus vernicifera* croît en Chine comme au Japon.

dient dont on compose la meilleure encre du Japon.

Deux espèces de chênes, les seules qui croissent au Japon, sont fort différentes des nôtres. Les glands de la première, qui est aussi la plus grande, se mangent bouillis. Le fruit du *Naatsme*, autre arbre du pays, est d'une beauté singulière, et beaucoup plus gros qu'ailleurs. On ne voit de limoniers au Japon que dans les jardins des curieux, mais les oranges et les citrons y croissent en abondance.

Les Japonais plantent peu de vignes, parce qu'ils ont reconnu que leur raisin mûrit difficilement. Leurs mûres et leurs framboises ont un goût désagréable. L'insipidité de leurs fraises ne leur permet guère d'y toucher. Ils ont abondamment des pêches, des abricots et des prunes. On ne cultive au Japon les cerisiers que pour les fleurs ; mais par cette culture elles deviennent aussi grandes que les roses, et sont charmantes au printemps.

Le sapin et le cyprès sont les arbres les plus communs dans les forêts de toutes ces îles ; on en construit les maisons et les vaisseaux ; on en fait des cabinets, des coffres, des boëtes et des cuves ; les branches servent de bois de chauffage. D'ailleurs, comme tous les chemins sont bordés de ces arbres, et qu'on en plante dans les lieux sablonneux dont on n'a pas d'autres avantages à tirer, le peuple en ramasse soigneusement les feuilles, avec la double utilité de tenir les chemins fort nets et d'avoir abondamment de quoi se chauffer. Il n'est permis à personne de couper un sapin ni un cyprès sans la permission du magistrat, et ceux même à qui cette autorisation est accordée doivent toujours en replanter de jeunes.

Le bambou est très commun au Japon et d'un aussi grand usage qu'en Chine et aux Indes.

Le *Finoki* et le *Suggi* sont deux sortes de cyprès dont le bois, quoique léger et blanchâtre, est d'une si bonne substance, qu'il ne prend jamais l'eau. La Cour a quel-

quefois défendu d'en couper, mais cet ordre est mal observé dans les provinces éloignées. Le *Ksamaki*, c'est-à-dire le maki puant, le *Sinoki*, espèce de chêne, et le *Jusnoki*, ou l'arbre de fer, qui tire ce nom de la dureté extraordinaire de son bois, sont des arbres très communs, dont la plupart des maisons sont bâties. Le *Fatznoki* et la racine de camphrier fournissent le meilleur bois et le plus rare pour les cabinets, les bureaux et d'autres ouvrages de cette nature ; leurs veines sont d'une rare beauté.

Il n'y a point de pays qui l'emporte sur le Japon pour l'agrément et la variété des fleurs qui ornent ses champs, ses collines et ses forêts. Les plus belles se transplantent dans les jardins, où l'art et la culture achèvent de leur donner une perfection admirable. Entre les principales, on nomme le *Tsubaki*, espèce d'arbrisseau, dont les fleurs ressemblent aux plus belles roses ; il croît dans les bois et les haies. On en distingue tant d'espèces différentes, que, s'il faut en croire les Japonais, leur langue a neuf cents mots pour les exprimer. Le *Satsuki* est un autre arbrisseau qui porte des fleurs de lis, et dont les jardins offrent plus de cent espèces ; mais parmi celles qui viennent sans culture, on en admire deux, l'une violette, et l'autre incarnate, dont la beauté est merveilleuse. Le *Sakanadsio* est encore un arbrisseau qui porte des fleurs de lis, mais beaucoup plus grandes que celles du *Satsuki* ; il est plus rare, et l'on en compte trois espèces. Le *Momidsi* est une espèce d'érable qui prend son nom de la couleur violette de ses feuilles ; on en distingue deux variétés, dont la différence consiste dans la couleur de leurs feuilles ; les unes sont violettes en été, et les autres ne le deviennent qu'en automne. Il est impossible de représenter la variété des matricaires et des lis du Japon. Les premiers, dont une culture bien entendue rend les fleurs aussi grandes que les roses, font le principal ornement des maisons et des jardins ; les autres

font un jardin naturel des lieux les plus incultes. On n'y voit pas moins de narcisses et de giroflées. Toutes ces fleurs n'ont pas le parfum si vif que les nôtres, mais elles les surpassent par l'éclat de leurs couleurs. Il en est de même de la plupart des fruits du Japon; leur goût n'est pas aussi délicieux, aussi aromatique que celui des fruits de la Chine et des autres contrées de l'Orient.

Les Japonais cultivent autant de chanvre et de coton qu'ils peuvent ménager de terrain pour ces plantes. Le *Sijto* ou chanvre sauvage croît abondamment dans la plupart des lieux incultes; on en fait toutes sortes d'étoffes, fines ou grossières.

Kæmpfer doute qu'il y ait quelque pays au monde où l'on entende mieux l'agriculture; ce qu'il attribue d'une part à la multitude des habitants, et de l'autre, au défaut de commerce et de relations avec les étrangers, qui les met dans la nécessité de pourvoir à leurs besoins par leur propre travail. Il n'y a pas un pouce de terre cultivable qui soit en friche. Non seulement le plat pays, qu'on n'emploie jamais en pâturages, mais les montagnes les plus hautes produisent du blé, du riz, des légumes et une infinité d'herbes nourrissantes ou médicinales. Les terres basses et unies sont labourées avec des bœufs; les hommes réservent leurs bras pour la culture des lieux d'un accès difficile. Tout est fumé et disposé avec un art infini.

Les Japonais ont une méthode assez singulière pour donner de la fertilité à leurs terres. Ils ont toujours de grands amas de fiente et de toutes sortes d'immondices; ils brûlent de vieilles nippes qu'ils y joignent; ils y emploient même des coquilles d'huîtres. Ce mélange produit un excellent engrais. Avant d'ensemencer une terre, ils la mesurent, et cette opération se renouvelle à l'approche de la moisson; ensuite ils supputent ce que la récolte doit leur rapporter. Ces conjectures sont ordinairement d'une justesse surprenante et garan-

tissent les seigneurs des tromperies de leurs fermiers. Les propriétaires ont six dixièmes de tous les produits de leurs terres, et les quatre autres sont pour ceux qui les cultivent. Si quelqu'un défriche une terre qui ne lui appartient pas, il jouit de toute la récolte pendant les deux ou trois premières années ; mais, dans les baux, on a toujours égard à la bonne ou à la mauvaise qualité du sol, et la loi porte que si quelqu'un laisse passer une année sans cultiver sa terre, il en perd la propriété.

On cultive particulièrement au Japon ce qui se nomme *gokof*, ou les cinq fruits de la terre. C'était anciennement la seule nourriture d'un pays où la religion défend l'usage de la viande; mais, soit dispense, soit relâchement, cette règle est aujourd'hui fort mal observée. Les cinq fruits sont le riz, l'orge, le froment et deux sortes de fèves. Le riz du Japon, surtout une espèce qui est la plus commune dans les provinces du Nord, l'emporte beaucoup sur celui des Indes. Il est d'une blancheur de neige et si nourrissant que les étrangers qui n'y sont pas habitués doivent en user avec modération. On le mange cuit à l'eau. Ce qui reste au delà des provisions annuelles est employé à faire une bière qui se nomme *saki*. Le riz se sème dans la saison des pluies, et ce travail est le partage des femmes. On le sème dans toutes les terres qui paraissent propres à le recevoir, et dont on n'est pas forcé de faire un autre usage. Les plus convenables à cette semence sont les terres basses et plates qui peuvent être percées de canaux pour les arroser. La province de Figen est une des plus fertiles en riz et produit aussi le plus excellent; aussi les campagnes y sont-elles coupées partout par des canaux tirés des rivières, et quantité d'écluses donnent la facilité de les inonder entièrement.

Quoique l'orge soit principalement destinée à la nourriture des chevaux et du bétail, on ne laisse pas de

l'employer quelquefois à l'apprêt des viandes et d'en faire des gâteaux ; les pauvres en font même du pain. Il en croît au Japon une espèce, dont les épis prennent la couleur de pourpre en mûrissant. Le blé est à vil prix et ne s'emploie qu'à faire des gâteaux.

Les raves viennent facilement au Japon et sont d'une grosseur extraordinaire. De toutes les productions c'est peut-être celle qui fournit le plus à la nourriture des habitants ; mais comme ils fument la terre avec l'engrais humain, elles ont une odeur si forte, que les Européens ont peine à les souffrir.

On voit croître sans culture une infinité d'autres plantes dans les champs, sur les montagnes, dans les bois, dans les marais, dans les lieux les plus stériles et sur les côtes mêmes de la mer. Il y en a très peu dont les racines, les feuilles, les fleurs ou les fruits ne servent de nourriture aux habitants. Cette facilité à manger tout ce que la nature prend soin de leur offrir les expose quelquefois à de fâcheuses méprises ; mais ils ont l'art de faire perdre à plusieurs plantes leurs qualités vénéneuses. Ainsi du *konjokf*, qui est une dangereuse espèce de *Dracunculus*, ils font une espèce de bouillie assez douce et de fort bon goût. En faisant infuser les racines de la fougère, qu'ils nomment *warabi* ou *ren*, ou de la fève d'Égypte, et d'une autre racine qu'ils appellent *kasne*, ils en tirent une farine qui s'emploie dans l'apprêt des viandes, et qu'on mange aussi seule, après l'avoir fait dissoudre dans l'eau. De toutes les plantes molles qui croissent au fond de la mer, il n'y en a presque pas une que les Japonais ne mangent. Ce sont les femmes des pêcheurs qui les préparent et qui les vendent. Leur adresse est extrême à les tirer du fond de la mer, en plongeant jusqu'à 30 et 40 brasses de profondeur.

Les espèces domestiques doivent multiplier beaucoup dans un pays où la métempsycose, à laquelle on croit presque partout, fait respecter leur vie. Les animaux

domestiques sont le cheval, le taureau, le chien et le chat ; on ne voit au Japon ni ânes, ni mulets, ni chameaux, ni éléphants. Les Portugais avaient introduit des moutons et des chèvres qui avaient assez multiplié ; mais les Japonais ne trouvant aucune utilité à les nourrir, parce qu'ils n'osaient en manger la chair, et qu'ils ne savaient pas en travailler le poil et la laine, les ont laissés devenir sauvages.

Les chevaux japonais sont petits ; mais il s'en trouve qui ne le cèdent en beauté, ni en vitesse, à ceux de la Perse. Les meilleurs viennent des provinces de Satsuma et d'Oxu ; celle de Ray produit une race fort estimée. Les taureaux et les vaches servent uniquement pour l'agriculture et les charrois. On ne connait au Japon ni le beurre, ni l'usage du lait. On y trouve deux sortes de taureaux. Les premiers diffèrent peu des nôtres ; les seconds sont des buffles d'énorme grosseur, qui ont une bosse sur le dos, comme les chameaux, et qui ne servent que pour le transport des marchandises. On nourrit quelques porcs dans la province de Figen, mais uniquement pour les vendre aux Chinois, qui les y ont portés. Quoique la transmigration des âmes soit admise à la Chine comme au Japon, les Chinois en observent moins scrupuleusement les maximes, et mangent volontiers de la chair de porc.

Depuis le règne de l'empereur Tsinajos, qui occupait le trône du temps de Kæmpfer, il y avait plus de chiens au Japon qu'on n'en avait jamais vu dans cet empire, et peut-être plus que dans aucun pays du monde. Quoiqu'ils eussent chacun leur maître, ils se tenaient dans les rues, où ils étaient fort incommodes aux passants. Chaque rue était obligée, par un ordre particulier de l'empereur d'entretenir un certain nombre de chiens et de les nourrir ; on y avait bâti de petites loges, pour leur servir de retraite lorsqu'ils étaient malades et pour les servir avec beaucoup de soin. Ceux qui venaient à mourir devaient être portés sur le som-

met des montagnes, lieu fixé pour leur sépulture ; il était défendu, sous de grosses peines, de les insulter ou de les maltraiter. C'était un crime capital de les tuer, quelque désordre qu'ils pussent causer. Les plaintes devaient être portées à leurs maîtres, qui seuls avaient le droit de les punir. Cette étrange attention à conserver les chiens venait d'une idée superstitieuse de l'empereur, qui était né sous celui des douze signes célestes, auquel les Japonais donnent le nom de chien. Voici à ce sujet un conte japonais assez agréable.

Le maître d'un chien mort le portait au sommet d'une montagne pour l'enterrer. Fatigué du poids, il se mit à maudire le jour de la naissance de l'empereur et l'ordre ridicule qui causait tant d'embarras à toute la nation. Son compagnon lui conseilla de se taire, quoiqu'il ne condamnât pas son impatience et ses plaintes : mais dans la nécessité d'obéir à la loi, il lui dit qu'au lieu de se livrer aux imprécations, il devait remercier les dieux de ce que cet empereur n'était pas né sous le signe du cheval, parce que son fardeau eût été bien plus pesant.

Les Japonais n'ont pas de lévriers, ni d'épagneuls, ni d'autres races de chiens pour la chasse, cet exercice n'étant pas fort en usage dans un pays si rempli d'hommes et si mal pourvu de gibier. Ceux qui en ont le goût n'y emploient que des chiens ordinaires. Ils ont une espèce particulière de chats dont on vante beaucoup la beauté ; leur couleur est blanchâtre avec de grandes taches noires et jaunes, et leur queue fort courte. Ils ne font pas la guerre aux souris ; leur unique usage est de servir à l'amusement des femmes qui se plaisent à les caresser.

Les animaux sauvages sont les lièvres, les daims, les sangliers, les singes, les ours, les chiens sauvages, les renards, les rats et les souris.

L'île de Mijosima est célèbre par une espèce particulière de daims, qui sont très doux et naturellement

apprivoisés. Les lois du pays défendent de les tuer et font un devoir aux habitants d'enterrer ceux qui meurent près de leurs maisons. Un Japonais qui manquerait à cette obligation serait condamné à quelques jours de travail pour les temples ou le public.

Les singes du Japon sont très dociles, mais le nombre n'en est pas grand ; leur couleur est d'un brun foncé ; ils ont la queue courte, la face et le dos rouges et sans poil. Les provinces du Nord ont quelques ours, mais fort petits. Les renards sont très communs ; le peuple les croit animés par le diable, ce qui n'empêche pas les chasseurs de les tuer, parce qu'on fait de leur poil d'excellents pinceaux pour écrire et pour peindre.

Parmi les insectes, la fourmi blanche passe pour le plus nuisible. C'est un petit ver délié et blanc comme la neige, à l'exception de la tête et de la gorge qui sont d'un brun obscur. Les Japonais le nomment *do-toos*, c'est-à-dire le perceur, nom qui lui convient parfaitement, car il perce tout ce qu'il rencontre ; et s'il peut entrer dans un magasin, il détruit tout en peu de temps. Le seul préservatif qu'on ait découvert jusqu'ici contre ces dangereux insectes est de répandre du sel sur tout ce qu'on veut dérober à leurs morsures. Ils sont en guerre continuelle avec les autres fourmis, et lorsqu'une des deux espèces s'est emparée de quelques lieux, l'autre ne peut parvenir à s'y loger. Les fourmis blanches ne peuvent supporter l'air, et pour se transporter d'un endroit dans un autre, elles se bâtissent, le long des chemins, des voutes et des arcades qui tiennent à la terre ; elles marchent avec une vitesse incroyable, et souvent tout est ravagé avant qu'on ait pu s'apercevoir de leur arrivée.

Les serpents sont rares ; le *fibakari*, qui est l'un des plus remarquables, a la tête plate et sa couleur est verte. Il a pris son nom de la longueur du jour ou de l'espace de temps que le soleil demeure sur l'horizon, parce que ceux qui en sont mordus meurent avant le

coucher de cet astre. Les soldats en mangent la chair, parce qu'ils croient qu'elle a la vertu d'échauffer leur courage.

Les oiseaux sauvages sont devenus si familiers dans les îles du Japon, qu'on en pourrait mettre plusieurs espèces au rang des animaux domestiques. Le principal est la grue (*tsuri*), qu'une loi particulière réserve pour le divertissement de l'empereur. Cet oiseau et la tortue passent pour des animaux d'heureux augure, opinion fondée sur la longue vie qu'on leur attribue et sur mille récits fabuleux. Les appartements de l'empereur et les murailles des temples sont ornés de leurs figures. Jamais le peuple ne nomme une grue sans y joindre le titre de Monseigneur (*O-tsurisama*). On en distingue de deux sortes, l'une aussi blanche que l'albâtre, et l'autre grise.

On distingue aussi deux variétés d'oies sauvages : les unes blanches comme la neige, avec les extrémités des ailes fort noires; les autres d'un gris cendré; toutes si communes et si familières, qu'elles se laissent facilement approcher. Quoiqu'elles fassent beaucoup de dégâts dans les campagnes, il est défendu de les tuer, sous peine de mort, pour assurer le privilège de ceux qui achètent ce droit. Les paysans sont obligés d'entourer leurs champs de filets, pour les défendre contre leurs ravages. Entre plusieurs espèces de canards, le plus commun, qui se nomme *kinmodsui*, est d'une beauté si rare, que les étrangers qui ne l'ont vu qu'en peinture ne peuvent s'imaginer qu'il existe réellement. Son plumage forme des nuances admirables, mais le rouge domine autour du cou et de la gorge. Il a la tête couronnée d'une magnifique aigrette.

Les faisans du Japon sont d'une extrême beauté, surtout une espèce particulière qui se distingue par l'éclatante variété de ses couleurs et par une admirable queue, qui n'a pas moins de 2 ou 3 pieds de longueur. Les bécassines sont fort communes ; quelques sectes

en mangent et se permettent aussi les faisans, les oies, les canards, et même les sangliers. On ne connaît qu'une espèce de pigeons sauvages, dont le plumage noir et bleu est sans aucune beauté ; on les éloigne soigneusement des maisons, parce que l'expérience a fait connaître que leur fiente prend aisément feu. On voit des cigognes au Japon pendant toute l'année. Le *fotetenis* est un oiseau nocturne d'un goût exquis ; on ne le sert sur les tables des grands que dans des occasions extraordinaires.

Parmi les mouches de nuit, on en voit une très rare, à peu près de la longueur du doigt, déliée, ronde, avec quatre ailes, dont deux sont transparentes et cachées sous les deux autres, qui sont luisantes comme si elles avaient été polies, et embellies d'un charmant mélange de taches et de lignes bleues et dorées. Cet insecte est d'une beauté si singulière, qu'on se fait un plaisir d'en conserver parmi les bijoux les plus précieux. Cette mouche a donné naissance à une fable qui explique l'ardeur inconsidérée avec laquelle on voit les mouches se brûler à la chandelle. Le poète raconte que toutes les autres mouches de nuit sont devenues amoureuses de ce bel insecte, et que, pour se délivrer de leurs importunités, il leur ordonne malicieusement, sous prétexte de mettre leur constance à l'épreuve, de lui aller querir du feu. Les mouches ne consultant que leur passion lui obéissent aveuglément, et courant sur le premier feu qu'elles rencontrent, elles ne manquent pas de s'y brûler.

Les côtes de chaque île abondent en plantes marines, poissons et coquillages. Il n'y en a presque pas qui ne serve de nourriture aux habitants, et quelques-uns sont d'une bonté qui ferait honneur aux meilleures tables. Le plus utile de tous les poissons de ces mers est la baleine (kudsuri). On la prend ordinairement avec le harpon, comme au Grœnland ; mais les bateaux des Japonais semblent plus propres à cette pêche que

les nôtres ; ils sont petits, étroits ; un des bouts se termine en pointe fort aiguë, et chacun porte 10 rameurs, qui les font voguer avec une vitesse incroyable. La pêche commence au mois de décembre. Dans une seule année on a pris jusqu'à 274 baleines aux îles Firando et Gotho.

LA CHINE.

LE PÈRE DUHALDE [1].

Le Père Duhalde, né à Paris en 1674 et mort en 1743, entra dans la Société de Jésus en 1708. Il fut chargé par ses supérieurs de recueillir et de publier les lettres et les mémoires des Jésuites envoyés en mission dans la Chine et autres contrées. Le P. Duhalde a publié plusieurs volumes des *Lettres édifiantes* et surtout le grand ouvrage sur la Chine dont nous venons de citer le titre, et qui commença à faire connaître exactement les vastes pays dont il renfermait la description.

A parler en général, les terres de toutes les provinces sont assez abondantes ; elles rapportent même deux fois l'an dans certains pays, et en d'autres le travail infatigable des laboureurs leur donne une fécondité qu'on ne devrait pas espérer de la nature du terroir. C'est, par exemple, un effet de leurs soins que le blé croisse dans des lieux bas et aquatiques. Mais comme les terres propres à être ensemencées ne sont pas en assez grand nombre dans plusieurs provinces remplies de montagnes, la plupart impropres à la culture, cela

[1] *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie,* 4 vol. in-folio, 1735.

fait qu'il y a une très grande différence entre elles ; et il arrive que tout ce qui se récolte dans l'empire ne suffit qu'à peine pour l'entretien de tant d'habitants.

Ce ne sont pas les seules provinces de Yun-nan, de Koei-tcheou, de Sse-tchouen, de Fo-kien, qui sont si montueuses qu'elles ne sauraient être suffisamment cultivées. La province de Tche-kiang, si féconde dans sa partie orientale, a des montagnes stériles à l'occident. Les terres des provinces de Quang-tong et de Quang-si, si belles et si fertiles le long de la mer, deviennent affreuses et presque stériles dans plusieurs endroits à mesure qu'on s'en éloigne. La province de Kiang-nan a tout le grand district de Hoei-tcheou-fou plein de montagnes très hautes et presque inhabitables. On en voit encore plus dans les provinces de Chen-si et de Chan-si ; ce qu'il y a de plaines mises ensemble ne va pas à la quatrième partie de ces provinces.

Quand on vient de la province de Quang-tong, qu'on a navigué entre les montagnes escarpées qui en bordent la rivière, et qu'on a passé ensuite, après une journée de chemin par le Meitin, dans la rivière de la province de Kiang-si, on commence alors à découvrir le plus beau pays de la Chine, partie sur le plus grand fleuve [1], où sont les belles villes de Ngan-king, Kiang-ning, partie sur le grand canal, bordé des villes les plus riches et les plus peuplées de la province de Kiang-nan, comme Hoai-ngan, Yang-tcheou, Tchang-tcheou, Sou-tcheou, et partie sur les bords de la mer de la province de Tche-kiang, où sont les terres de Hang-tcheou, métropole, de Hou-tcheou, de Kia-hing, qui seules fournissent plus de soie à la Chine que toutes les terres des autres provinces.

On ne peut en effet rien voir de plus beau que ces campagnes, toutes unies et mises, ce semble, au niveau. Elles sont semées de villes et de gros villages, et cou-

[1] Le Yang-tse-kiang, appelé aussi le fleuve Bleu.

pées d'une infinité de canaux tous navigables, sans qu'on y coure le moindre danger; l'eau en est belle et excellente à boire. Ces canaux se communiquent les uns aux autres et sont couverts d'un nombre incroyable de barques magnifiques. Ces campagnes sont cultivées avec un soin et un travail dont le peuple chinois seul est capable ; elles sont du reste si fertiles, qu'en plusieurs endroits elles produisent du riz deux fois l'année. Il arrive même assez souvent qu'entre les deux récoltes, elles donnent encore du petit grain et du froment.

Mais qui jugerait du gros de la Chine par cette contrée s'en ferait certainement une idée fausse. La connaissance exacte d'un certain nombre de villes fort étendues ne suffit pas pour en porter un jugement exact; et sans l'occasion qu'ont eue les missionnaires de parcourir l'empire pour en dresser la carte géographique, nous ignorerions encore que, dans la plupart des grands gouvernements, on trouve des contrées de plus de 25 lieues très peu peuplées, et assez souvent si sauvages, qu'elles sont tout à fait inhabitables.

Comme ces contrées sont éloignées des grandes routes qu'on suit dans les voyages ordinaires, elles ont aisément échappé à la connaissance des autres missionnaires et des auteurs des relations imprimées. Si quelques-uns d'eux louent beaucoup la province de Chen-si et certaines autres provinces, c'est qu'ils n'ont pas cru, sans doute, que les contrées qu'ils n'avaient pas eu occasion de voir puissent être aussi différentes qu'elles le sont en effet du pays qu'ils avaient parcouru. Les provinces de Ho-nan et de Hou-quang sont généralement estimées par ces écrivains et méritent de l'être; car après celle de Kiang-nan elles sont les plus peuplées et les plus fertiles. Ce n'est pas que le Honan n'ait du côté de l'ouest une assez grande étendue de pays dépeuplée et inculte, et que le Hou-quang n'ait aussi des déserts encore plus vastes; mais c'est

que, vu la quantité des terres naturellement fertiles, l'abondance est, dans ces deux provinces, presque toujours assez grande pour fournir du riz et d'autres grains aux provinces voisines et surtout à celle de la Cour ; car quoique la province de Pe-tche-li ne soit qu'une vaste et large plaine bornée à l'ouest et au nord par des montagnes, et à l'est par l'océan, le terroir en est toutefois si sec et si peu arrosé de ruisseaux, qu'il ne produit presque pas de riz, dont les Chinois ont peine à se passer. Il ne produit que du froment avec quantité de petits grains. C'est ce qui fait que cette province et surtout Pe-king, qui est l'abord de tout l'empire, ne peut subsister sans le secours des denrées qui s'apportent de presque toutes les autres provinces de l'empire.

A parler en général, tout ce qui est au nord du fleuve Hoang-ho [1] n'est guère plus fertile en riz que le Pe-tche-li, et ne compte que sur la récolte du froment, des petits grains et des légumes. Cependant si les Chinois prenaient autant de soin à cultiver les arbres fruitiers qu'on en prend en Europe pour avoir de beaux vergers, ils auraient presque toutes les sortes de fruits qu'on y trouve. Les noyers, châtaigniers, pruniers, poiriers, pommiers, pêchers, abricotiers, cerisiers, y viennent aussi bien presque partout. Les vignes, les figuiers, les grenadiers multiplient extrêmement en certains cantons de ces provinces boréales. La différence qui se trouve est qu'ils ont moins d'espèces de chaque fruit ; ils n'ont que trois ou quatre sortes de pommes, sept à huit sortes de poires, autant de pêches, et nulle bonne espèce de cerise.

Mais les Chinois en sont bien dédommagés par d'autres fruits excellents qui nous manquent ; ils en ont un qui n'est nulle part en Europe ; ils l'appellent Tse-tse, et les Portugais de Macao lui donnent le nom

[1] Le fleuve Jaune.

de figue, parce que ce fruit étant séché devient farineux et est aussi sucré que les figues. Les arbres qui le portent étant entés sont très beaux. On en voit un grand nombre, surtout dans le nord de la province de Ho-nan. Ils sont au moins aussi hauts et aussi touffus que nos noyers de médiocre grandeur. Les feuilles sont larges, d'un beau vert, et sur l'arrière-saison elles deviennent d'un rouge agréable. Les fruits sont aussi gros que nos belles pommes, et à mesure qu'ils mûrissent ils prennent une couleur aurore. Quoiqu'ils soient de différentes espèces, que les fruits des uns aient la peau plus délicate, plus transparente et plus rougeâtre, et que ceux de quelques autres doivent mûrir sur la paille, il est certain qu'ils sont tous agréables à la vue, et d'un bon usage. On en trouve aussi dans les provinces qui sont en deçà du Hoang-ho ; et ce n'est pas un petit avantage que cette espèce d'arbre puisse croître dans des terroirs si différents.

Dans les provinces méridionales, la terre produit d'autres fruits, qui sont encore plus estimés des Chinois ; car, outre les oranges de plusieurs sortes, les limons, les citrons, qu'on a en Europe depuis bien des années, on trouve dans les provinces de Fo-kien, de Quang-tong, de Quang-si deux espèces de fruits que nous n'avons pas. Celui qu'ils nomment Li-tchi, s'il est de la bonne espèce, car il y en a plusieurs, est de la grosseur d'une datte ; son noyau est également long et dur ; il est couvert d'une chair molle, pleine d'eau, et d'un goût exquis ; il ne conserve ce goût qu'en partie lorsqu'il se sèche, et il devient noir et ridé comme nos prunes ordinaires ; la chair est renfermée dans une écorce, qui, au dehors ressemble à du chagrin, mais qui est unie au dedans et d'une figure presque ovale.

L'autre espèce, dont on fait à la Chine un grand débit, s'appelle Long-yen, c'est-à-dire œil de dragon. Sa figure est ronde, l'écorce jaunâtre, la chair blanche,

aqueuse et souvent aigrelette. On prétend que si elle n'est pas si agréable que celle du Li-tchi, elle est plus saine, et qu'elle ne fait jamais de mal. Quoi qu'il en soit, ces deux sortes de fruits sont excellents.

Mais les fruits qu'on appelle dans les Indes pamplemousse, et à la Chine Yeou-tse, aussi bien que ceux qu'on nomme ici Tçin-lan ou Quang-lan, n'ont rien pour le goût qui les doive faire souhaiter. Les premiers sont ordinairement plus gros que nos citrons; la chair est en souvent rougeâtre, d'autres fois blanche, et a un goût d'aigre-doux. L'arbre est plus épineux que les citronniers. Les seconds sont d'une figure et d'une couleur qui approche de nos grosses olives; c'est une des dix espèces dont il est parlé dans les livres qui traitent des olives ; et tout ce qu'ils expliquent de leur nature, de leur couleur, du terroir où elles croissent, leur convient très bien, et il y a lieu de croire que si on les préparait comme on les prépare en Europe, elles y auraient le même goût. L'arbre est grand et sa feuille est semblable à celle de nos oliviers. Quand ils veulent cueillir les olives avant qu'elles soient dans leur parfaite maturité et telles qu'on les cueille pour être mangées, au lieu de les abattre à grands coups de gaule, ce qui casse les branches et nuit à l'arbre, ils font un trou au tronc de l'arbre, dans lequel ils mettent du sel, et après l'avoir bouché, on voit au bout de quelques jours le fruit se détacher et tomber de lui-même.

Parmi les autres arbres, il ne faut pas en omettre deux, qui, outre ce qu'ils ont de singulier, sont d'usage dans les repas.

L'un produit une espèce de poivre nommé Hoa-tsiao. C'est l'écorce d'un grain aussi gros qu'un pois, qui renferme un petit noyau d'un goût trop fort et trop âpre pour être employé. La couleur en est grise, mêlée de quelques filets rouges. La plante qui le produit croît en quelques quartiers, en buissons épais, et ailleurs en

arbres assez élevés. Son goût est moins piquant et beaucoup moins agréable que celui de notre poivre, et ne sert guère que dans les ragoûts des gens du peuple.

L'autre arbre produit des pois. Sa figure, sa couleur, sa gousse et le goût, quoiqu'un peu sauvage, font voir qu'ils sont de l'espèce des pois ordinaires. L'arbre est assez commun dans plusieurs provinces; il s'élève très haut ; il étend ses branches fort au large et ne cède presque à aucun autre en grosseur.

Mais parmi les arbres dignes de l'attention du public et capables d'exciter l'envie des Européens, il n'y en a pas qui le méritent mieux que les quatre dont je vais parler.

Le premier est l'arbre du vernis, Tsi-chu ; il n'est ni haut, ni touffu, ni étendu ; son écorce est blanchâtre ; sa feuille ne ressemble pas mal à celle des cerisiers sauvages. La gomme, qu'il distille goutte à goutte, ressemble assez aux larmes de la térébinthe. Il rend beaucoup plus de liqueur si on lui fait une incision, mais il périt aussi plus tôt. On dit ordinairement que cette liqueur tirée à froid, a je ne sais quelles qualités vénéneuses, dont on n'évite les mauvais effets qu'en tâchant de n'en pas recevoir la vapeur quand on la change de vase, ou quand on l'agite. C'est aussi une précaution qu'il faut prendre, quand on la cuit. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce vernis n'en est pas moins estimé, et qu'il est continuellement mis en œuvre par une infinité d'ouvriers. Il prend toutes les couleurs qu'on veut y mêler ; et s'il est bien fait, il ne perd rien de son lustre et de son éclat, ni par les changements de l'air, ni par la vieillesse du bois où on l'a appliqué.

Mais pour le bien faire, il faut du temps et du soin, car une ou deux couches ne suffisent pas ; il y faut revenir plusieurs fois, attendre que la couche, qui a été mise égale et mince, soit sèche sans être durcie ;

prendre garde si celle qu'on met est plus forte, ou d'une couleur plus foncée, et tâcher de venir peu à peu à un certain tempérament qui seul rend l'ouvrage solide, uni et éclatant; c'est ce que l'expérience seule apprend aux habiles ouvriers.

Comme il faut mettre quelquefois l'ouvrage dans des lieux humides, quelquefois même le tremper dans l'eau, et enfin le tourner et en disposer à son gré, on en fait rarement de gros ouvrages, comme seraient des colonnes arrêtées sur des bases de pierre, dont les bâtiments chinois sont soutenus, celles de la grande salle de l'empire et celles de l'appartement de l'Empereur ; toutes ces colonnes ne sont point enduites d'un vrai vernis, mais d'une autre liqueur qu'on appelle Tong-yeou.

Le second arbre est le Tong-chu, duquel on tire cette liqueur qui approche du vernis; quand on le voit d'un peu loin, on le prend pour un vrai noyer. Les mandarins tartares, qui étaient venus de Pe-king avec les missionnaires, et qui n'en avaient jamais vu, y furent trompés, tant il est semblable au noyer, soit par la forme et la couleur de l'écorce, soit par la largeur et le contour des feuilles, soit par la figure et la disposition des noix. Ces noix ne sont pleines que d'une huile un peu épaisse, mêlée avec une pulpe huileuse, qu'on pressure ensuite afin de ne pas perdre la plus grande quantité de la liqueur. Pour la mettre en œuvre, on la fait cuire avec de la litharge, et on y mêle, si l'on veut, de la couleur. Souvent on l'applique sans mélange sur le bois, qu'elle défend de la pluie; on l'applique aussi sans mélange sur les carreaux qui forment le plancher d'une chambre ; ils deviennent luisants, et pourvu qu'on ait soin de les laver de temps en temps, ils conservent leur lustre. C'est ainsi que sont faits les pavés des appartements de l'Empereur et des grands de l'empire.

Mais si l'on veut faire un ouvrage achevé; s'il s'agit

par exemple, d'orner une salle, un cabinet, on couvre les colonnes et la boiserie de filasse, de chaux ou d'autres matières semblables préparées en pâte. On laisse sécher le tout jusqu'à un certain degré ; ensuite ayant mêlé dans l'huile telle couleur qu'on veut, et après l'avoir fait cuire à l'ordinaire, on l'applique avec des brosses, suivant le dessein qu'on s'est formé. On dore quelquefois les moulures, les ouvrages de sculpture et tout ce qui est relevé en bosse ; mais sans le secours de la dorure, l'éclat et le lustre de ces ouvrages ne cèdent guère à celui du vernis que les Chinois nomment Tsi.

Comme le vernis se vend assez cher, et qu'au contraire cette huile est à bon marché, les marchands ont accoutumé de mêler au vernis une assez grande quantité d'huile de Tong-yeou, sous prétexte qu'il en faut mettre un peu, pour que le vernis se délaye et s'étende plus aisément. C'est encore du Tong-yeou qu'on fait des habits propres à se défendre de la pluie, tels que sont ceux qui se font en Europe, de toile cirée. Mais ils ne peuvent servir que dans les parties septentrionales. Enfin on peut dire que l'arbre Tong-chu est un des plus utiles qui soit à la Chine et qu'on aurait le plus de raison de souhaiter en Europe.

Le troisième arbre est celui qui porte le suif. Il est de la hauteur d'un grand cerisier. Le fruit est renfermé dans une écorce qu'on appelle Yen-kiou, et qui s'ouvre par le milieu quand il est mûr, comme celle de la châtaigne. Il consiste en des grains blancs de la grosseur d'une noisette, dont la chair a les qualités du suif ; aussi en fait-on des chandelles, après l'avoir fait fondre, en y mêlant souvent un peu d'huile ordinaire ; et en trempant les chandelles dans la cire qui vient sur l'arbre dont je vais parler, il s'en forme autour du suif une espèce de croûte qui l'empêche de couler. J'en dirai davantage dans la suite.

Le quatrième est le plus rare ; il se nomme Pe-la-

chu, c'est-à-dire l'arbre de la cire blanche. Il est moins haut que l'arbre du suif, dont il diffère aussi par la couleur de l'écorce, qui est blanchâtre, et par la figure des feuilles plus longues que larges. De petits vers s'attachent à ces feuilles, et, s'y étant enveloppés pendant quelque temps, y laissent des rayons de cire bien plus petits que les rayons de miel faits par les abeilles. Cette cire est très dure et très luisante, et coûte beaucoup plus cher que la cire des abeilles. Ces vers une fois accoutumés aux arbres d'un canton ne s'en écartent qu'en certaines circonstances; et quand ils ont une fois disparu, on ne les voit plus revenir, et il en faut chercher d'autres. Il y a des marchands qui font ce commerce.

Nous joindrons aux arbres utiles les cannes, que les Chinois appellent Tchou-tse, et nos Européens, bambous. Le jet en est aussi haut que le tronc de la plupart des arbres; et quoiqu'il soit creux en dedans, et qu'il ne soit plein que dans les nœuds, il ne laisse pas d'être très dur, capable de soutenir de grands fardeaux, et, en certains endroits, des maisons de bois assez vastes. On peut le couper en fils déliés, et alors on en fait des nattes, des boîtes et différents ouvrages assez propres. Lorsqu'on le brise par morceaux, et qu'on le laisse pourrir et bouillir dans l'eau jusqu'à ce qu'il soit réduit en une espèce de pâte, on en fait plusieurs sortes de papier fin ou grossier qui a cours dans le commerce. Le bambou est encore d'usage dans les conduites d'eau, dans les canaux et dans plusieurs autres occasions dont le détail serait trop long. Au reste on en voit de tant de sortes dans les diverses provinces, soit pour la grosseur, soit pour la couleur et les autres qualités, qu'il serait ennuyeux d'en faire la description.

Parmi les arbres qu'on emploie en Europe aux ouvrages de charpente et de menuiserie, il y en a peu qu'on ne trouve à la Chine. Dans les provinces septen-

trionales on emploie le sapin pour bâtir. Le plus estimé de tous ces bois est le Nan-mou. Les colonnes des appartements et les salles anciennes du palais impérial en sont toutes construites, de même que les fenêtres, les portes et les poutres. Les Relations en parlent comme du cèdre chinois, peut-être parce qu'il passe dans l'esprit de la nation pour un bois incorruptible, et qui, par cette raison, doit être préféré à tous les autres. Quand on veut faire un bâtiment, disent les Chinois, qui puisse durer toujours, il faut employer le seul bois de Nan-mou. Cependant les feuilles de Nan-mou, au moins celles qui ont été vues des missionnaires, ne sont point semblables à celles des cèdres, telles qu'elles sont décrites par les auteurs qui ont vu les cèdres du mont Liban. Cet arbre est un des plus élevés qui soit. Le tronc en est fort droit. Il pousse ses branches suivant sa longueur; elles ne commencent néanmoins qu'à une certaine hauteur, et elles se terminent en bouquet vers la pointe.

Le Nan-mou, si estimé par les Chinois, n'a pourtant rien qui approche de la beauté du bois nommé Tse-tan, qu'on appelle à la Cour bois de rose. Il est d'un noir tirant sur le rouge, rayé et semé de veines très fines qu'on dirait être peintes. Il est d'ailleurs propre aux ouvrages les plus délicats de menuiserie. Les meubles qu'on fait de ce bois sont fort estimés dans tout l'empire, et, dans les provinces du Nord, ils se vendent plus cher que ceux auxquels on a appliqué le vernis.

Si on a égard à la force et à la dureté, il n'y a peut-être nulle part aucun bois qui soit comparable à celui que les Portugais, pour s'accommoder à l'expression chinoise, Tié-ly-mou, appellent Pao de ferro, c'est-à-dire bois de fer. L'arbre est aussi haut que nos grands chênes, mais il en est différent par la grosseur du tronc, par la figure de la feuille, par la couleur du bois, qui est plus obscure, et surtout par le poids. Les ancres des vaisseaux de guerre sont faites de ce bois; et les

officiers de l'Empereur, qui accompagnaient les missionnaires lorsqu'ils allèrent dans l'île Formose, prétendaient qu'elles étaient meilleures que les ancres de fer des vaisseaux marchands chinois. C'est de quoi nous ne conviendrions pas ; car les pattes ne sauraient être ni assez aiguës, ni assez fortes pour rendre l'ancrage bien sûr ; et en donnant, comme ils font, à la verge plus du double de la longueur des ancres de fer, ils en diminuent la force, quelque grande qu'ils la veuillent supposer dans cette espèce de bois.

Si des arbres on passe aux arbrisseaux, ceux qui portent le thé doivent être placés au premier rang, parce qu'ils sont, à la Chine, d'un plus grand et d'un meilleur usage. Le nom de thé nous est venu du patois qui se parle dans la province de Fo-kien. Dans le reste de l'empire on se sert du mot Tcha, comme on le nomme aussi dans les Relations portugaises. Mais ce mot comprend bien des espèces de thé. A en juger par les propriétés, on peut en quelque manière les réduire toutes à quatre, savoir : au Song-lo-tcha, au Vou-y-tcha, au Pou-eul-tcha, et au Lo-ngan-tcha.

Le premier est ainsi appelé d'une montagne de Kiang-nan, dans le district de Hoeï-tcheou-fou, dont la latitude est par 29° 58' 30", qui s'appelle Song-lo-chan[1]; elle n'est ni haute, ni fort étendue, et est toute couverte de ces arbrisseaux, qu'on y cultive sur son penchant, de même qu'au bas des montagnes voisines. On plante ces arbrisseaux du thé Song-lo, que nous appelons thé vert, à peu près comme les vignes, et on les empêche de croître ; sans quoi ils iraient jusqu'à 6 et 7 pieds de hauteur. Il faut les renouveler après 4 ou 5 ans, autrement la feuille devient grossière, dure et âpre. La fleur en est blanche et a la forme d'une rose composée de cinq feuilles. Quand la fleur se passe dans l'arrière-saison, on trouve sur la plante une baie qui a

[1] *Chan*, montagne.

la figure d'une noix charnue, peu humide et sans mauvais goût.

Ce que je dis de la hauteur de ces arbrisseaux regarde ceux qui croissent dans la province de Kiang-nan, car ailleurs on les laisse croître à leur hauteur naturelle, qui va jusqu'à 10 ou 12 pieds. C'est pourquoi, quand l'arbre est jeune, on fait pencher les branches pour en cueillir plus aisément les feuilles. Le Song-lo-tcha, conservé pendant plusieurs années, est un excellent remède contre plusieurs maladies.

Le Vou-y-tcha naît dans la province de Fo-kien et tire aussi son nom de la fameuse montagne Vou-y-chan, située dans le district de Kien-ning-fou et éloignée de 2 lieues de la petite ville de Tsong-gan-hien, par 27° 47' 38'' de latitude nord, suivant des observations faites sur le lieu. Cette montagne est la plus célèbre de la province; on y voit quantité de temples, de maisons, d'ermitages de bonzes, qui y attirent un grand concours de peuples. Dans le dessein de faire passer cette montagne pour le séjour des immortels, ils ont fait placer des barques, des chariots et d'autres choses de cette nature dans les trous des rochers les plus escarpés, le long d'un ruisseau qui en fait le partage; de sorte que ces ornements, tout bizarres qu'ils sont, paraissent au peuple grossier tenir du prodige et n'avoir été mis dans ces endroits impraticables que par une force plus qu'humaine.

La terre de la montagne qui produit le thé est une terre légère, blanchâtre et sablonneuse. La hauteur, la grosseur, la culture des arbrisseaux Vou-y-tcha la même que celle des arbrisseaux Song-lo-tcha. La seule différence qu'il y ait, c'est que les feuilles du Song-lo sont plus longues et plus pointues, que leur décoction rend l'eau verte, et qu'on s'aperçoit aisément, par l'usage, qu'il est corrosif. Au contraire les feuilles du Vou-y-tcha sont courtes, plus arrondies, un peu noirâtres, et donnent à l'eau une couleur jaune, sans

aucune âpreté et sans rien avoir dont l'estomac le plus faible ne puisse s'accommoder. Aussi le Vou-y-tcha est-il généralement dans tout l'empire le thé le plus recherché pour l'usage; on a peine à en avoir de bon dans les provinces septentrionales, où l'on ne vend ordinairement que de celui qui est composé de feuilles déjà grosses. Car plus les feuilles du Vou-y-tcha, de même que celles du Song-lo, sont jaunes, tendres et fines, plus elles sont estimées. On en fait sur les lieux de trois sortes.

La première est de la feuille qui a été cueillie sur les arbrisseaux les plus récemment plantés, ou, comme disent les Chinois, de la première pointe des feuilles. C'est ce qu'ils appellent Mao-tcha. On ne s'en sert guère que pour faire des présents, ou pour l'envoyer à l'empereur. La seconde se compose des feuilles dont la croissance est sensible. C'est celui qu'on vend sous le nom de bon Vou-y-tcha. Ce qui reste ensuite, sur les arbrisseaux, de feuilles qu'on laisse grossir, fait la troisième sorte, qui est à très bon marché. On en fait encore une autre sorte de la fleur même; mais il faut le commander et avancer un prix excessif pour l'avoir. Les missionnaires-géographes en ayant trouvé un peu, par le moyen des mandarins, en firent préparer deux ou trois fois à la manière ordinaire, sans jamais remarquer aucun effet sensible; l'eau ne prit presque point de couleur, à peine avait-elle quelque goût, et c'est apparemment pour cela que ce thé n'est pas en usage, non pas même dans le palais, ni pour la bouche de l'empereur. Le thé impérial est celui que nous avons nommé, avec les Chinois, Mao-tcha. On en trouve à vendre dans les lieux voisins des montagnes Song-lo et Vou-y, pour 40 à 50 sols la livre.

A ces deux espèces de thé ou de tcha, on doit rapporter toutes les autres sortes auxquelles on donne différents noms, comme sont le Lou-ngan-tcha, le Haï-tcha, etc. Le Lou-ngan-tcha tire son nom de la ville de

Lou-ngan-tcheou, quoique le bon thé de cette espèce ne se trouve et ne se cultive que sur la pente des collines de la petite ville nommée Ho-chan-hien, qui en est éloignée de 7 lieues. L'ayant examiné sur les lieux, on n'y remarqua aucune différence avec le Song-lo-tcha, ni dans la structure des feuilles, ni dans la manière dont on le cultive. S'il donne à l'eau une autre couleur, et si, étant frais, il paraît au goût un peu moins âpre, cela se peut attribuer à la diversité du terroir, dont l'effet est sensible dans plusieurs plantes, et surtout, comme on le voit en Europe, dans les vignes d'une même espèce de raisins, qui sont plus doux ou plus âpres dans les différents cantons d'une province assez petite, et encore plus dans les terres des provinces éloignées. Les Chinois cependant trouvent que l'effet en est fort différent. Le Song-lo est chaud et corrosif; le thé Lou-ngan n'est pas corrosif et est estimé propre à conserver la santé.

Le Haï-tcha vient de Kan-tcheou, dans la province de Kiang-si, et ne diffère en rien du Lou-ngan. Ainsi on peut dire qu'il est de l'espèce du Song-lo. Il en est ainsi des autres espèces de thé; par exemple, celui dont se servent les Mongols en Tartarie, et qu'on nomme Kaiel-tcha ou Kar-tcha, n'est composé que de feuilles soit du Song-lo, soit du Vou-y-tcha, qu'on a laissé grossir et qu'on mêle sans choix, parce que les Chinois jugent que tout est bon pour des Tartares, qui sont incapables de distinguer le thé grossier du thé délicat, et qui sont accoutumés à le mêler avec le lait, dont ils font un breuvage assez agréable et assez nourrissant, qu'ils prennent indifféremment à toutes les heures du jour.

Mais il ne faut pas aussi confondre, avec le vrai thé, tout ce que les Chinois appellent Tcha; car ils prodiguent ce nom à des plantes qui ne le méritent pas, et qui sont en effet nommées autrement par ceux qui n'ont pas intérêt de les faire valoir. Par exemple, dans la province de Chan-tong, ce qu'on vend sous le nom

de Meng-ing-tcha comme un thé admirable, n'est proprement qu'une mousse, qui croît sur les rochers d'une montagne de la ville de Meng-ing-hien. Le goût en est fort amer. En quoi elle a quelque rapport avec le vrai thé, c'est qu'elle facilite la digestion quand ont la boit chaude après avoir mangé. On voit du thé semblable dans quelques endroits des provinces encore plus septentrionales qus le Chan-tong ; quoiqu'il ne soit pas fait de feuilles, il ne laisse pas d'être appelé par les marchands Tcha-yé, feuille de thé. Dans le pays où le vrai thé ne croît pas communément, tout ce qui a du rapport avec le goût ou avec les effets du thé s'emploie parmi le peuple, qui n'y fait pas tant d'attention, et à qui ce thé, tout grossier qu'il est, devient un régal. On en cueille assez souvent sur des arbres, qui, ayant été transplantés depuis fort longtemps, ont dégénéré par la nature du sol qui ne leur convient pas. Et pour en diminuer le prix, on en fait sa provision lorsque les feuilles ont vieilli et sont devenues dures et grandes ; aussi le goût en est-il âpre et insipide, quoique d'ailleurs il produise les mêmes effets chez ceux qui le prennent que le thé Song-lo ou le thé Vou-y. La troisième espèce de thé est celui que nous avons nommé Pou-eul-tcha, qui signifie thé du village Pou-eul. Ce village est dans la province de Yun-nan, au voisinage du Pégou, du Laos et du Ton-king. Le commerce de cette plante rend ce village considérable. Les marchands s'y rendent, parce qu'il est le plus voisin des montagnes qui produisent cette sorte de thé. L'entrée en est défendue aux étrangers par les gens du pays. On permet à quelques-uns d'approcher jusqu'aux pieds des montagnes pour recevoir la quantité de thé dont ils sont convenus.

C'est d'eux qu'on a appris que les arbres de ce thé sont hauts, touffus, plantés sans ordre et qu'ils croissent sans culture. Les feuilles sont plus longues et plus épaisses que celles du Song-lo et du Vou-y-tcha.

On roule ces feuilles et on en fait une masse, qui se vend à bon prix. Ce thé est d'un usage commun dans les provinces de Yun-nan et de Koeï-tcheou; il n'a rien d'âpre au goût, mais aussi il n'a rien d'agréable. On coupe en morceaux cette boule; on en jette dans l'eau bouillante, comme on fait pour l'autre sorte de thé; l'eau en devient rougeâtre.

Les médecins chinois assurent que cette boisson est salutaire, et en effet elle paraît l'être. Les missionnaires et ceux de leur suite s'en trouvèrent bien dans les légères incommodités qui sont inséparables d'un grand voyage.

Il y a un autre arbre qui produit un fruit dont on tire l'huile nommée Tcha-yeou. Lorsqu'elle est fraîche, cette huile est peut-être la meilleure de la Chine. Quoique par le contour de la feuille, par la couleur du bois et par quelques autres qualités, il approche beaucoup des arbrisseaux du Vou-y-tcha, il en est néanmoins différent, non seulement par la grandeur, la grosseur et la structure, mais encore par les fleurs et par les fruits qui sont naturellement huileux, et qui le deviennent encore davantage lorsqu'on les garde après la récolte. Ces arbres sont d'une médiocre hauteur et croissent, sans aucune culture, sur le penchant des montagnes et même dans les vallées pierreuses. Ils portent des baies vertes d'une figure irrégulière, remplies de quelques noyaux médiocrement durs et plutôt cartilagineux que osseux.

Les arbres et arbrisseaux à fleurs sont en grand nombre dans toutes les provinces de cet empire. En cela les Chinois ont de l'avantage sur les Européens, comme les Européens en ont sur eux pour les fleurs qui viennent de graines et d'oignons. On y voit de grands arbres couverts de fleurs qui ressemblent parfaitement à la tulipe. Un autre porte des fleurs semblables à la rose, qui, mêlées parmi ses feuilles vertes font un très bel effet. Parmi les arbrisseaux je

n'en sache guère que trois ou quatre espèces dont les fleurs soient odoriférantes. Celles que les Chinois nomment Mo-li-hoa sont les plus agréables. L'arbrisseau qui les porte croît aisément dans le sud, à une assez bonne hauteur; mais, dans le nord de la Chine, il ne devient jamais plus haut que de 5 à 6 pieds, quoiqu'on ait soin pendant l'hiver de le conserver dans des serres faites exprès. Sa fleur ressemble beaucoup à celle du jasmin double, soit pour la figure, soit pour la couleur. L'odeur en est plus forte et n'en est pas moins agréable. La feuille en est entièrement différente et approche plus de celle des jeunes citronniers.

L'arbre qui porte les fleurs nommées Kuey-hoa, qui est très commun dans les provinces méridionales, et quelquefois aussi haut qu'un chêne, est rare dans tout le nord de la Chine. Ces fleurs sont petites, de différentes couleurs et d'une odeur très douce. C'est principalement dans les provinces de Tche-kiang, de Kiang-si, de Yun-nan et de Quang-si, qu'on en voit des arbres fort hauts; et c'est dans ces arbres, qui sont de la même espèce que les arbrisseaux, qu'on remarque encore mieux que les feuilles ressemblent à celles de nos lauriers. Ces fleurs sont ordinairement jaunes, très petites, et pendent à l'arbre en une si grande quantité de grappes, que, quand elle tombent, la terre en est toute couverte. L'odeur en est si agréable, que l'air en est parfumé fort au loin. Il y en a qui donnent des fleurs aux quatre saisons. Lorsque la fleur est tombée, l'arbre pousse en assez peu de temps d'autres fleurs; de sorte qu'on en a très souvent en hiver.

Il y a encore une espèce de plante, qu'on ne conserve hors des provinces maritimes qu'avec beaucoup de soin. C'est celle qui porte la fleur nommée Lan-hoa. Son odeur est encore plus agréable que celle du Mo-li-hoa et du Kuey-hoa ; mais la vue en est moins belle, et sa couleur tire un peu sur la cire.

Les fleurs les plus doubles et les plus belles à voir, mais qui n'ont aucune odeur, croissent en roses sur des arbres et arbrisseaux qu'on croirait être une espèce de pêcher et de grenadier. Elles sont d'une couleur très vive et ne produisent aucun fruit.

Un arbrisseau qui a encore moins de rapport avec les nôtres est celui que les Chinois nomment à Pe-king Ouen-kouang-chou; car il a au moins trois noms différents suivant les provinces différentes. La couleur de la fleur est blanche; mais ses feuilles étant rangées font comme une double et même une triple rose. Le calice devient ensuite un fruit de la figure d'une pêche, mais dont le goût est tout à fait insipide; il est rempli dans ses loges de quelques pépins, ou plutôt de semences couvertes d'une peau cartilagineuse et noirâtre.

Les pivoines sont en plusieurs endroits de la Chine beaucoup plus belles que celles d'Europe; et, sans parler de la diversité des couleurs, elles ont encore dans quelques endroits cela de singulier, qu'elles répandent une odeur douce et tout à fait agréable. C'est ce qu'on trouve de meilleur dans les parterres de fleurs, où l'on ne voit aucune espèce qui puisse entrer en comparaison avec nos œillets, nos tulipes, nos renoncules et nos anémones[1].

Dans les viviers, faits exprès, et souvent dans les marais, on voit des fleurs que les Chinois estiment beaucoup; ils les appellent Lien-hoa et les cultivent avec grand soin. Il est vraisemblable que ce sont des fleurs de nénufar ou de nymphea dont on fait peu de cas en Europe...

Le menu peuple de la Chine ne vivant presque que d'herbes, de racines et de légumes, avec le riz qui est

[1] Cependant nous devons à la Chine, outre la pivoine, le camellia, l'hortensia, le magnolia, le bauhinia, les reines-marguerites, la glycine, les azalées, les chrysanthèmes, les clématites à larges feuilles, le dervillia rosea, le justicia adhatoda, le clerodendron flagrans, les ixores, les lagerstrœmies, divers jasmins, etc.

sa nourriture ordinaire, ils cultivent leurs jardins potagers avec soin, et ils sont très attentifs à ne pas laisser le moindre morceau de terre inutile; ils en sèment ou plantent différentes espèces qui se succèdent les unes aux autres, de telle manière qu'ils ne laissent jamais reposer leurs terres. Ils ont un très grand nombre de plantes potagères, plusieurs de celles que nous avons en Europe, et plusieurs autres que nous n'avons pas.... Parmi celles-ci, il n'y a guère que le Pe-tsaï qui mériterait d'avoir place dans nos bons potagers; aussi cette herbe est-elle excellente et d'un très grand usage. Quelques-uns l'ont prise pour une espèce de laitue, mais ils se trompent; car si, par les premières feuilles, elle ressemble assez à la laitue romaine, elle en est différente par la fleur, par la semence, par le goût et par sa hauteur; elle est meilleure dans les pays du nord, où on la laisse attendrir par les premières gelées blanches. La quantité qu'ils en sèment est presque incroyable. Dans les mois d'octobre et de novembre les neuf portes de Pe-king sont embarrassées de chariots qui en sont chargés et qui défilent depuis le matin jusqu'au soleil couchant. Ils multiplient comme à l'infini les espèces ordinaires, qui naissent le plus facilement dans chaque terroir. Ils les salent ou les font confire, afin de les conserver et de les mêler avec le riz pour lui donner du goût; car le riz, n'étant cuit qu'à l'eau, est pour l'ordinaire insipide.

Il y a quelques provinces méridionales où l'on cultive dans les jardins des mauves; on en fait bouillir la feuille, et on l'apprête avec de la graisse ou de l'huile, comme nous préparons nos laitues ou nos épinards avec du beurre. Ce légume est très sain et laxatif, sans causer aucune incommodité.

Parmi les herbes médicinales, nous nous contenterons de parler succinctement des plantes estimées les plus utiles et les plus singulières, au moins de celles qui ont paru telles aux missionnaires lorsqu'ils par-

couraient les diverses provinces de ce vaste empire.

La rhubarbe croît en abondance, non seulement dans la province de Ssc-tchouen, mais encore dans les montagnes de Chen-si, nommées Sue-chan, montagnes de neige; elles s'étendent depuis Leang-tcheou jusqu'à Sou-tcheou et Si-ning-tcheou. On en tire une incroyable quantité de ces seuls cantons, où plusieurs fois les missionnaires, en faisant la carte pendant les mois d'octobre et de novembre, ont rencontré des bandes de chameaux chargés de sacs pleins de rhubarbe. Les fleurs ressemblent à des campanes découpées à plusieurs pointes. Les feuilles sont longues et un peu âpres, même au toucher. La chair est blanchâtre quand elle est fraiche, et elle ne prend qu'en séchant la couleur qu'on lui voit chez les marchands.

Le P. Duhalde parlé ensuite d'une sorte de truffe verte, que l'on trouve dans le Chen-si, et qu'on appelle Pe-fou-ling, — du Fen-se, — du Ti-hoang, dont la racine fortifie l'estomac, — du San-tsi, employé contre la petite vérole, mais il ne parle pas du Gin-seng, précieuse racine de la Manndchourie, qui, au dire des Chinois, a la propriété de prolonger la vie.

Nous ne parlerons pas ici des arbres qui fournissent le bétel, quoiqu'on l'emploie utilement dans plusieurs incommodités, et qu'il soit d'un usage fort commun dans les provinces du midi, non plus que des bananiers, des palmiers, des cotonniers, des mangliers, des ananas et de plusieurs autres plantes qui naissent aussi dans les Indes, puisqu on en trouve la description dans tant de Relations de ces pays-là. Nous remarquerons seulement que la cannelle chinoise croît dans le district de Tsin-tcheou-fou, de la province de Quang-si, principalement sur la montagne Pe-che. Elle est à la Chine même moins estimée que celle qu'on y apporte du dehors. Sa couleur tire plutôt sur le gris que

sur le rouge, qui est la couleur de la bonne cannelle de Ceylan. Elle est aussi plus épaisse, plus âpre et moins odorante, et il s'en faut bien qu'elle ait la même vertu de fortifier l'estomac et de réjouir le cœur...

Ce n'est pas ici le lieu de parler des simples et des drogues, dont se servent les ouvriers à la Chine ; c'est ce qui pourrait entrer dans une histoire naturelle de cet empire. Je dirai pourtant un mot de la plante nommée Tien ou Tien-hoa. Elle est fort commune et d'un grand usage : lorsqu'elle est macérée dans l'eau et préparée dans de grandes cuves, ou dans de petits étangs, elle rend une couleur bleue, dont les teinturiers se servent. Celle du Fo-kien donne une plus belle teinture et est fort estimée. On ne se sert presque que des sucs de fleurs et d'herbes pour peindre, sur le satin et sur le taffetas satiné, toutes sortes de fleurs et de figures, dont les Chinoises se font des habits, des garnitures et des meubles. Ces couleurs, qui pénètrent la matière, ne passent point ; et comme elles ne font point de corps, elles ne s'écaillent jamais. Elles semblent être tissues avec finesse, quoiqu'elles ne soient que peintes d'une manière tendre.

On n'a pu avoir assez de connaissance des animaux singuliers qui se trouvent, dit-on, dans les montagnes de cet empire. Ce qu'on raconte de quelques-uns a si peu de vraisemblance, qu'il me paraît indigne de l'attention du public. Ce qu'on rapporte constamment dans le Sse-tchouen de l'animal appelé Sin-sin fait juger que c'est une espèce de singe, lequel diffère des autres, soit par sa grandeur qui est, dit-on, presque égale à celle d'un homme de taille médiocre, soit par une plus juste conformité d'actions presque humaines, et par une plus grande facilité à marcher sur ses deux pieds de derrière.

Ce qu'on dit pareillement du Gin-hiung, l'homme-ours, qui se trouve dans les déserts de la province de Chen-si, ne se doit entendre que de la grandeur

extraordinaire des ours de ce canton-là, comparée à la grandeur des hommes. De même il est certain que l'animal nommé Ma-lou, le cheval-cerf, n'est qu'une espèce de cerf guère moins haut que les petits chevaux des provinces de Sse-tchouen et d'Yun-nan, qu'on nomme Tchuen-ma.

On trouve encore dans l'Yun-nan des cerfs d'une espèce qu'on ne voit nulle part ailleurs, et dont la différence consiste en ce qu'ils ne deviennent jamais plus grands ni plus gros que des chiens ordinaires. Les princes et les grands en nourrissent par curiosité dans leurs jardins.

Mais on doit regarder comme une fable la description qu'on trouve dans quelques livres chinois du cheval-tigre. Il ne diffère, disent-ils, du cheval qu'en ce qu'il est couvert d'écailles, et il ressemble au tigre par ses ongles et surtout par son humeur sanguinaire, qui le fait sortir de l'eau vers le printemps pour se jeter sur les hommes et sur les animaux. Les missionnaires ont suivi presque toute la rivière Han, qui arrose, dans la province de Hou-Quang le territoire de Siang-yang-fou, où ils font naître cet animal. Ils ont parcouru les montagnes affreuses de Yun-yang-fou, et ils n'y ont jamais vu ni entendu parler d'un animal semblable, quoique les gens du pays ne manquassent pas de leur faire remarquer beaucoup de choses peu dignes d'attention, et que d'ailleurs les Tartares avaient grand soin de s'informer de ce qu'il y avait de singulier, dans le dessein d'en régaler l'Empereur qui avait du goût pour l'histoire naturelle.

Ce qu'on dit du Hiang-tchang-tse, ou daim odoriférant, est très certain ; cet animal même n'est pas rare ; on en trouve non seulement dans les provinces méridionales, mais encore dans celles qui sont à l'occident de Pe-king. C'est une espèce de daim sans cornes, dont le poil tire sur le noir. Sa bourse de musc est composée d'une pellicule très fine et couverte d'un poil fort délié.

La chair même de cet animal est bonne à manger, et on la sert sur les meilleures tables.

Dans les provinces méridionales de Quang-tong, et surtout de Quang-si, on voit des perroquets de toutes sortes et entièrement semblables à ceux qu'on apporte de l'Amérique. C'est le même plumage, la même facilité à parler ; mais ils ne sont point comparables aux oiseaux qu'on nomme Kin-ki, poules d'or[1]. On les trouve dans les provinces de Sse-tchouen, d'Yun-nan et de Chen-si. Nous n'avons nul oiseau en Europe qui en approche. La vivacité du rouge et du jaune, le panache de la tête, les nuances de la queue et la variété des couleurs de ses ailes, dans un corps bien proportionné, lui ont fait donner sans doute le nom de poule d'or, pour marquer la préférence qu'elle doit avoir sur les oiseaux les plus estimés. Sa chair est plus délicate que celle du faisan, de sorte que cet oiseau est peut-être celui de l'Orient qui mérite d'être le plus souhaité en Europe.

Rien ne serait plus admirable qu'un petit oiseau nommé Tung-hoa-fung, dont parlent quelques géographes chinois. Selon eux, la variété de ses couleurs est surprenante, et son bec est d'un rouge éclatant. Mais dans les provinces où ils le font naître, on ne sait ce que c'est que cet oiseau, dont la beauté surpasse celle de l'oiseau Fong-hoang, qui serait notre phénix, s'il y en avait un au monde tel qu'il est dans nos livres. Il est au moins certain que le Fong-hoang, dont on voit la figure peinte et brodée sur une infinité d'ornements, ne parait dans aucune des villes et des montagnes auxquelles il a donné son nom. Il n'est connu nulle part.

On compte avec raison parmi les beaux oiseaux celui qu'on appela Haï-tsing. Il est rare ; on n'en prend que dans le district de Han-tchong-fou, dans la province de

[1] Faisan doré.

Chen-si, et dans quelques cantons de la Tartarie. Il est comparable à nos plus beaux faucons ; il est cependant plus gros et plus fort. On peut l'appeler le roi des oiseaux de proie de la Tartarie et de la Chine, car c'est le plus beau, le plus vif et le plus courageux : aussi est-il si estimé, que dès qu'on en a pris un, on doit le porter à la Cour, où il est offert à l'empereur et remis ensuite aux officiers de la fauconnerie.

Les papillons de la montagne nommée Lo-feou-chan, qui est située dans la province de Quang-tong, sont pareillement si estimés, qu'on en envoie à la Cour les plus rares et les plus gros. Ils entrent dans certains ornements qu'on fait au palais. Leurs couleurs sont très variées et d'une vivacité surprenante. Ces papillons sont beaucoup plus gros que ceux d'Europe, et ont les ailes bien plus larges. Ils sont comme immobiles sur les arbres pendant le jour, et ils s'y laissent prendre sans peine. C'est sur le soir qu'ils commencent à voltiger, de même que les chauves-souris, dont quelques-uns semblent égaler la grandeur par l'étendue de leurs ailes. On trouve aussi de beaux papillons dans les montagnes Si-chan de la province de Pe-tchi-li; on les recherche aussi, mais ils sont petits et moins beaux que ceux du mont Lo-feou-chan.

Les montagnes de la Chine sont encore recommandables par les mines de différents métaux. Elles sont pleines, disent les Chinois, d'or et d'argent. Mais des vues politiques ont empêché jusqu'ici d'y travailler ; le repos de l'État pourrait être troublé par trop de richesses, qui rendraient le peuple fier et lui feraient abandonner l'agriculture. Cette abondance extraordinaire de trésors cachés dont on parle devient donc assez inutile : car quoique le feu empereur Khang-hi, dont la sagesse est connue, ait quelquefois donné permission d'ouvrir des mines d'argent, et qu'il en ait même fait ouvrir par des gens de sa maison, qui ont soin de son domaine, on leur a fait cesser ce travail au bout de

deux ou trois ans ; et ce n'est pas, dit-on, parce qu'il y avait peu de gain à faire, mais bien plutôt pour ne pas donner occasion à la canaille de s'attrouper. On dit que ceux qui travaillent aux mines d'argent, ouvertes de tout temps dans la province de Yun-nan, y ont fait autrefois un gain considérable.

On ne peut douter qu'il n'y ait des mines d'or. Ce qu'on a d'or à la Chine se tire des mines et principalement du sable des rivières et des torrents qui descendent des montagnes situées dans la partie occidentale des provinces de Sse-tchouen et de Yun-nan. Cette dernière province est la plus riche des deux. Les peuples nommés Lo-lo[1] doivent avoir beaucoup d'or dans leurs montagnes : ce qui le prouve, c'est que leur coutume est de mettre une bonne quantité de feuilles d'or dans les bières des personnes illustres ou qui ont mérité leur estime. Leur or n'est pas beau à la vue, peut-être parce qu'il n'est pas purifié. Apparemment que les Lo-lo ne sont pas plus habiles à fondre l'or que l'argent, qui est encore plus mêlé et plus noir, mais qui devient pur et aussi beau que tout autre, lorsqu'il a passé par le creuset des ouvriers chinois. L'or le plus beau et le plus cher est celui qu'on trouve dans les districts de Li-kiang-fou et de Yang-tchang-fou. Comme ce qui s'en retire n'est pas monnayé, il est employé au commerce et devient marchandise ; mais le débit en est peu considérable dans l'empire, parce que l'or n'est guère mis en œuvre que par les doreurs, et dans quelques légers ornements. Il n'y a que l'empereur qui s'en est fait faire quantité de vaisselle.

Les mines de charbon de pierre[2] sont en si grande quantité dans les provinces, qu'il n'y a apparemment aucun royaume où il y en ait autant et de si abon-

[1] Une des races indigènes de la Chine méridionale (montagnes du Koueï-tcheou et du Yun-nan), sans doute d'origine thibétaine.

[2] Houille ou charbon de terre.

dantes. Il s'en trouve sans nombre dans les montagnes des provinces de Chen-si, de Chan-si et de Pe-tchi-li ; aussi s'en sert-on pour tous les fourneaux des ouvriers, dans les cuisines de toutes les maisons et dans les hypocaustes[1] des chambres qu'on allume tout l'hiver. Sans un pareil secours, ces peuples auraient peine à vivre dans des pays si froids, où le bois de chauffage est rare et par conséquent très cher.

Il faut aussi que les mines de fer, d'étain et d'autres métaux d'un usage ordinaire soient très abondantes, puisque le prix en est bas presque dans tout l'empire... Celles de cuivre, qui sont dans les provinces d'Yun-nan et de Koeï-tcheou, fournissent depuis plusieurs années toute la petite monnaie qui se frappe dans l'empire. Mais le cuivre le plus singulier est celui qu'on appelle Pe-tong, cuivre blanc[2]. Il est en effet blanc de sa nature, quand on le tire de la mine, et encore plus blanc en dedans qu'en dehors quand on en rompt les grains...

Le P. Duhalde parle ensuite de la pierre d'azur, du jaspe, des rubis, du cristal de roche, que l'on exploite dans le Fo-kien, où les ouvriers des deux villes de Tchang-tcheou et de Tchang-pou-hien le mettent en œuvre avec habileté et en font des cachets, des boutons, des figures d'animaux, etc.

On voit aussi dans le Fo-kien, et dans quelques autres provinces, des carrières de marbre, qui ne céderait pas à celui d'Europe s'il était également bien travaillé. On ne laisse pas de trouver chez les marchands différentes petites pièces assez bien polies et d'une belle couleur : par exemple, les tablettes nommées Tien-tsan, dont on orne quelquefois les tables des festins, sont fort jolies et marquées de diverses couleurs,

[1] Fourneaux souterrains.
[2] Le zinc.

qui, malgré leur peu de vivacité, représentent naturellement des montagnes, des rivières et des arbres ; elles sont faites d'un marbre qu'on tire ordinairement des carrières de Taï-ly-fou, dont on ne choisit que certains morceaux.

Mais quoique le marbre ne manque pas à la Chine, on ne voit aucun palais, aucun temple, aucun autre édifice à Pe-king, ni ailleurs, qui en soit entièrement construit. Bien que les bâtiments chinois ne portent que sur des colonnes, il ne paraît pas qu'ils aient encore tenté, ou qu'ils aient su employer le marbre de couleur à la place des bois dont on a coutume de les faire. Les bâtiments mêmes de belles pierres de taille y sont rares. La pierre n'est employée que dans les ponts et les arcs de triomphe, nommés Pay-leou, qui ornent les rues d'un grand nombre de villes dans chaque province.

Les arcs de triomphe ont la plupart pour ornements des figures d'hommes, d'oiseaux, de fleurs, fort ressemblantes et travaillées à jour, qui sont comme liées ensemble par des cordons en saillie, vidés nettement et engagés les uns dans les autres sans confusion. Ce qui montre l'habileté des anciens ouvriers ; car on remarque que les arcs de triomphe nouvellement érigés en quelques villes n'ont rien qui approche des anciens. La sculpture est fort épargnée et paraît grossière ; tout y est massif ; rien de vide et d'animé. Cependant, dans les nouveaux comme dans les anciens Pay-leou, l'ordre est le même ; mais cet ordre est bien différent du nôtre, tant par la disposition de certaines pièces que par la proportion des parties. On n'y remarque rien qui ressemble à nos chapiteaux, ni à nos corniches ; ce qui a quelque rapport avec nos frises est d'une hauteur qui choque un œil accoutumé à l'architecture européenne ; toutefois cette hauteur est d'autant plus du goût des Chinois, qu'elle donne plus de place aux ornements qui bordent les inscriptions qu'on y veut graver.

Les ponts de pierre sont la plupart bâtis comme les nôtres, sur de grands massifs de pierres, capables de rompre la force de l'eau, et dont la largeur et la hauteur de la voûte laissent un passage libre aux plus grosses barques. Ils sont en très grand nombre à la Chine, et l'Empereur n'en épargne jamais la dépense quand il en faut faire construire pour l'utilité du public. Il n'y en a guère de plus beau que celui qu'on voit à Fou-tcheou-fou, capitale de la province de Fo-kien. La rivière qui passe auprès de cette ville est large d'une demi-lieue ; elle est quelquefois divisée en petits bras, et quelquefois coupés par de petites îles ; de tout cela on a fait comme un tout en joignant les îles par des ponts, qui tous ensemble font 8 lys et 76 toises chinoises [1]. Un seul, qui est le principal, a plus de 100 arcades bâties de pierres blanches, et garnies sur les deux côtés de balustres en sculpture, sur lesquels s'élèvent de 10 en 10 pieds de petits pilastres carrés, dont les bases sont fort massives et ont la forme d'une barque enfoncée.

Mais le plus beau de tous est celui de Sou-tcheou-fou. Il est bâti sur la pointe d'un bras de mer, qu'il faudrait, sans ce secours, passer en barque et souvent avec danger. Il a 2520 pieds chinois [2] de longueur et 20 pieds de largeur. Il est soutenu par 252 gros piliers, 126 de chaque côté. Toutes les pierres, tant celles qui traversent d'un pilier à l'autre en largeur, que celles qui portent sur ces traverses et qui les joignent ensemble, sont d'une égale longueur et de la même couleur, qui est grisâtre ; l'épaisseur est aussi la même. On ne comprend pas aisément où l'on a pu trouver, et comment on a taillé tant de rochers également épais et également larges, ni comment on a pu les placer, malgré leur poids énorme, sur des piliers assez élevés pour laisser

[1] Environ 4500 mètres.
[2] Le pied chinois = 32 centimètres.

passer de gros bâtiments qui viennent de la mer. Les ornements n'y manquent pas ; ils sont faits de la même espèce de pierre que le reste du pont.

Tout ce qu'on voit ailleurs est beaucoup moins considérable, quelque estime qu'on en fasse dans le pays. Ce que je viens de dire fait assez voir quelle est la magnificence des Chinois dans les ouvrages publics et dans tout ce qui concerne l'utilité du peuple. Ils sont alors aussi prodigues qu'ils sont économes dans ce qui regarde leurs personnes et les édifices des particuliers. Cette magnificence paraît encore dans la construction des quais qui bordent les rivières et les canaux. On est surpris de voir leur longueur, leur largeur et les grands quartiers de pierre dont ils sont revêtus.

Mais ces ouvrages, quelque beaux qu'ils paraissent, ne sont pas à comparer aux ouvrages de terre qu'on a construits pour tirer avantage de l'heureuse situation des rivières et des lacs de l'empire. Rien de plus commode pour le public que de pouvoir aller par eau depuis la ville de Canton, qui est la plus méridionale, jusqu'à celle de Pe-king, qui est la plus septentrionale [1], et de n'avoir qu'une journée à faire par terre, savoir par le mont Mei-ling, d'où sort la rivière de Kiang-si ; on peut même ne pas quitter la barque, si l'on prend sa route par les provinces de Quang-si et de Hou-quang. Car les rivières des provinces de Hou-quang et de Kiang-si coulent vers le nord et se jettent dans le plus grand fleuve de la Chine, qui la traverse tout entière de l'ouest et à l'est, et qui est assez connu sous le nom de Yang-tse-kiang.

Ainsi comme la jonction de ce grand fleuve avec la rivière qui vient de Pe-king vers le midi, nommé Pe-ho, s'est faite par un fameux canal, la communication des provinces méridionales et maritimes avec les plus septentrionales et les plus voisines de la Tartarie est

[1] En ligne droite la distance est de 1900 kilomètres.



très aisée et devient une source inépuisable d'avantages réciproques. Ce canal qu'on appelle Yu-leang-ho, c'est-à-dire canal à porter les denrées, ou bien Yu-ho, canal royal, est sans doute merveilleux par sa longueur, qui est de plus de 160 de nos grandes lieues[1], et encore plus par l'égalité du terrain où il a été fait. Dans une si grande étendue de pays, il n'y a ni montagne qu'il ait fallu aplanir ou percer, ni rochers qu'on ait été obligé de couper ou de creuser.

Dans la province de Chan-tong est une médiocre rivière nommée Ouen-ho, dont on a su diviser les eaux. On a trouvé le point de partage près d'une petite hauteur qui est à 3 lieues de la petite ville de Ouen-chan-hien. Ce lieu est appelé le Fou-choui-miao, temple de la division des eaux, parce qu'il a été consacré par les idolâtres à Long-vang, qui est, suivant les bonzes, le maître des eaux. La plus grande quantité a été conduite dans la partie du canal qui va vers le nord, où, après avoir reçu la rivière Ouei-ho, qui vient de la province de Ho-nan, et après une assez longue course, il se jette près de la ville de Tien-tsing ouei dans la rivière de Pe-king, qui passe le long de ses murailles en allant se décharger dans l'océan Oriental. L'autre partie de l'eau, en coulant au sud vers le fleuve Hoang-ho, ou fleuve Jaune, rencontre d'abord des étangs et des marais, dont quelques-uns font partie du lit du canal, et quelques autres servent à augmenter les eaux par des rigoles qu'on a faites ; de sorte qu'on peut les ouvrir ou les fermer par le moyen de grosses traverses de bois qu'on engage, quand on veut, dans des coulisses creusées le long des massifs de pierre, qui sont bâtis dans l'endroit du bord du canal où chaque rigole aboutit. Ces ouvrages s'appellent en chinois Tcha ; nos Relations leur donnent le nom de digues, parce que ceux qu'on a élevés dans le lit même du canal, dont ils rétrécissent

[1] Lieues de 25 au degré, soit 888 kilomètres.

la largeur, ne laissant que la place suffisante pour faire passer une grosse barque, servent comme nos écluses à retenir l'eau quand on veut en arrêter tout à fait le cours, ou n'en laissent couler qu'une partie. Cette précaution est souvent nécessaire, surtout dans les temps de sécheresse; car l'eau du canal, ainsi qu'on l'a remarqué, n'étant qu'une partie de l'eau d'une rivière médiocre et ne pouvant fournir que 5 à 6 pieds de hauteur, on a eu beau tâcher d'en retarder le cours, par les fréquents détours que suit le lit du canal, il arrive qu'en certaines années moins pluvieuses, il est réduit à 3 pieds d'eau, ce qui ne suffit pas aux grosses barques impériales qui portent les denrées et les tributs des provinces à la Cour. Ainsi dans ces quartiers sujets à cet inconvénient, on a eu recours à ces sortes d'écluses, si toutefois elles méritent ce nom, puisqu'elles n'ont pas d'autre bassin que le lit même du canal. Leur nombre n'est pas si grand qu'on le dit, et ne passe pas 45 Leur largeur n'a pas plus de 30 pieds.

Les bords du canal ne sont garnis de pierre de taille qu'en peu d'endroits. On a besoin de le réparer souvent dans les parties où la terre sablonneuse s'éboule aisément, et quelquefois aussi près des étangs, lesquels, enflés par les pluies extraordinaires, enfoncent les digues, qui ne sont presque partout que de terre, et apparemment de celle-là même qu'on a tirée en creusant le canal.

La difficulté a été plus grande au delà du fleuve Hoang-ho. Car pour prolonger le canal depuis ce fleuve jusqu'au Yang-tse-kiang, il a fallu construire de grandes digues de pierre et d'autres ouvrages, afin de résister aux eaux d'un grand lac qui est à l'ouest, et de la rivière Kuaï-ho, qui s'enfle si fort par l'abondance des pluies, qu'après avoir ravagé la campagne elle vient fondre avec impétuosité sur le canal. Ces ouvrages sont près de Hoaï-ngan-fou et sont les meilleurs qu'on ait faits pour le canal. Il y en a aussi d'assez bons

vers Yang-tcheou-fou, qui servent comme de quais à cette belle ville.

Au delà du Yang-tse-kiang, à commencer par Tchin-kiang-fou, le canal qui se continue par Tchang-tcheou-fou et Sou-tcheou-fou, et qui reçoit les divers canaux de la province de Tche-kiang, est d'autant plus commode, qu'il n'est point embarrassé d'écluses ni de semblables ouvrages. L'égalité du terrain, qui est plat et uni, l'abondance de l'eau qui n'a aucune pente, ont donné aux constructeurs du canal des avantages qu'ils n'ont pas rencontrés ailleurs.

Ce qu'il y a de plus beau à voir, c'est ce grand nombre de belles et grosses barques impériales, divisées par bandes et commandées par des mandarins particuliers, qui marchent avec beaucoup d'ordre et qui sont chargées de tout ce qu'il y a de meilleur dans les provinces. On dit ordinairement que le nombre de ces barques entretenues aux frais de l'empire va jusqu'à 10,000 ; c'est l'opinion commune, qui est conforme à ce qu'on lit dans plusieurs livres imprimés. Cependant les mandarins, qui veillent sur le transport des denrées et qui comptent les barques au passage, ont souvent assuré qu'ils n'en avaient jamais vu venir que 4 ou 5000. Mais cela même est surprenant, quand on considère la grandeur de ces barques, dont plusieurs sont de 80 tonneaux, et qu'on fait réflexion qu'elles ne sont entretenues que pour fournir à la subsistance de la ville impériale.

Dans les pays où il n'y a rien à craindre pour le grand canal royal, on voit plusieurs petits canaux qui y viennent aboutir. Ils ont été faits par les villes voisines ou par des communautés de gros villages. L'avantage qui leur revient de communiquer avec le reste du royaume,. et de faciliter par là leur commerce, a fait surmonter aux Chinois des obstacles qui effrayeraient un Européen. Telle est par exemple la partie d'un des canaux qui va de Chao-hing-fou à Ning-po-fou ; les

eaux d'un canal ne se trouvant pas de niveau avec l'autre, on ne laisse pas de faire passer le bateau, en le guindant, par le moyen de deux cabestans, sur la pointe d'un glacis de pierre mouillé d'un peu d'eau, et en le laissant ensuite tomber et glisser par son propre poids dans le second canal, où il est lancé durant quelque temps comme un trait d'arbalète ; et c'est pour faciliter ce passage que ces bateaux sont faits en forme de gondole et ont une quille d'un bois fort dur et capable de soutenir tout le poids de la barque.

Ces bateaux ne sont propres qu'à porter les marchandises de Ning-po et des villes dépendantes jusqu'au canal de Chao-hing. Du reste, soit pour la grosseur, soit pour la structure, ils sont bien différents des barques impériales, qui, sans doute, ne pourraient faire un tel saut sans se briser, ou du moins sans éprouver quelques inconvénients considérables...

Tous ces canaux ne manquent pas de poissons, qui montent et descendent des rivières ou des étangs voisins avec lesquels ils communiquent. On y voit presque toutes les espèces que nous avons en France dans nos rivières. Plusieurs autres viennent de la mer et avancent fort loin contre le courant des rivières. On en prend quelquefois des plus grands dans des endroits qui sont éloignés de 150 lieues. Il y a près de Nan-king une pêche fameuse d'aloses, nommés Che-yu, qui se fait aux mois d'avril et de mai. Il y a aussi assez loin de Nan-king une plage si fertile en cette sorte de poissons, qu'on en transporte souvent dans une île voisine appelée Tsong-ming, et qui y était à vil prix dans le temps qu'on faisait la carte de cette île.

Le travail de géographie qui occupait les missionnaires ne leur a pas permis d'examiner les différentes espèces de poissons qui se trouvent dans un si grand nombre de rivières et de lacs. Ils ont cependant remarqué deux ou trois choses assez singulières. La première est que dans le grand fleuve Yang-tse-kiang,

non loin de la ville Kieou-king-fou de la province de Kiang-si, en certain temps de l'année il s'assemble un nombre prodigieux de barques pour y acheter des semences de poissons[1]. Vers le mois de mai, les gens du pays barrent le fleuve en différents endroits, avec des nattes et des claies, l'espace d'environ 9 ou 10 lieues, et laissent seulement autant d'espace qu'il faut pour le passage des barques. La semence du poisson s'arrête à ces claies : les Chinois savent la distinguer à l'œil, quoiqu'on n'aperçoive rien dans l'eau. Ils puisent de cette eau mêlée de semences et en remplissent plusieurs vases pour la vendre, ce qui fait que dans ce temps-là un grand nombre de marchands viennent avec des barques pour l'acheter et la transporter dans diverses provinces, en l'agitant de temps en temps. Ils se relèvent les uns les autres pour cette opération.

Cette eau se vend par mesure à tous ceux qui ont des viviers et des étangs domestiques. Au bout de quelques jours, on aperçoit dans l'eau des semences semblables à de petits tas d'œufs de poissons, sans qu'on puisse encore démêler quelle est leur espèce ; ce n'est qu'avec le temps qu'on la distingue. Le gain va souvent au centuple de la dépense, car le peuple se nourrit en partie de poisson.

La seconde chose qui a attiré la curiosité des missionnaires est le poisson d'or, le Kin-yu. On le nourrit dans de petits étangs faits exprès, dont les maisons de plaisance des princes et des grands seigneurs de la Cour sont embellies, ou dans des vases plus profonds que larges, qui ornent assez communément les cours des maisons. Dans ces bassins on ne met que les plus petits qu'on peut trouver ; plus ils sont petits, plus ils sont recherchés. Les plus beaux sont d'un beau rouge et comme semés de poudre d'or, surtout vers la queue,

[1] Du frai. On voit que les Chinois pratiquaient longtemps avant nous la pisciculture.

qui est à deux ou trois pointes. On en voit d'une blancheur argentée, et d'autres qui sont blancs et semés de taches rouges. Les uns et les autres sont très vifs et d'une agilité extraordinaire ; ils aiment à se jouer sur la surface de l'eau : mais aussi leur petitesse les rend si sensibles aux moindres injures de l'air, et même aux secousses un peu violentes du vase, qu'ils meurent en grand nombre.... On dirait que ces poissons connaissent leur maître et celui qui leur apporte à manger, tant ils sont prompts à sortir du fond de l'eau dès qu'ils sentent qu'il arrive. Aussi les plus grands seigneurs prennent-ils plaisir à leur donner à manger de leur propre main, et ils passent quelque temps à considérer l'agilité de leurs mouvements et leurs différents jeux...

Ce fut par une vue de politique que le fameux empereur Tsin-chi-hoang se détermina, l'an 221 avant J.-C., à bâtir la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie. Elle borne la Chine au septentrion et la défend contre les Tartares voisins, lesquels, alors divisés en différentes nations et soumis à divers princes, ne faisaient guère autre chose que de l'incommoder par des courses imprévues, et d'y exercer du trouble par leurs pillages.

Il n'y a rien sans doute dans le reste de l'univers qui approche de cet ouvrage, continué le long de trois grandes provinces, le Pe-tchi-li, le Chan-si et le Chensi, bâti souvent dans les lieux qui paraissent inaccessibles, et fortifié par une suite de places militaires construites avec une égale dépense. Cette muraille commence par un gros boulevard de pierre élevé dans la mer à l'est de Pe-king. Elle est aussi bien terrassée et revêtue de briques, aussi haute, mais beaucoup plus large que les murailles des villes ordinaires de l'empire, c'est-à-dire de 20 à 25 pieds de hauteur. Le P. Régis et les autres Pères qui dressaient avec lui la carte des provinces ont toujours trouvé qu'elle était

bien pavée et assez large pour que cinq ou six cavaliers puissent y marcher de front à leur aise.

Les portes de la grande muraille sont fortifiées en dedans par des forts assez grands. Le premier, à l'est, s'appelle Chang-haï-koan ; il est près de la muraille, qui, depuis le boulevard bâti dans la mer, s'étend pendant une lieue dans un terrain tout à fait plat, et ne commence à s'élever sur les penchants des montagnes qu'après cette place. Ce fut le général chinois chargé du commandement de ce quartier-là qui appela les Tartares de la province de Leao-tang située au delà ; et ce fut ce qui donna occasion aux Tartares de s'emparer de la Chine, malgré la confiance qu'ils avaient dans ce rempart qui paraissait infranchissable[1]... Dès que l'on quitte la province de Pe-tchi-li, la muraille commence à n'être que de terre battue ; elle est sans créneaux, peu large et haute au plus de 15 pieds. Cependant quand on a passé Cha-hou-keou, lieu par où les Moscovites viennent de Selingisko, la muraille est revêtue de briques en dehors, et parmi ses tours, il y en a quelques-unes qui sont fort larges et bâties de briques sur une base de pierre ; mais elle ne continue pas toujours de même.

Le fleuve Hoang-ho, bordé de guérites où des soldats font sentinelle jour et nuit, tient lieu de muraille vers les limites qui séparent les provinces de Chan-si et de Chen-si. Au delà du Hoang-ho, quand on va vers l'occident dans la province de Chen-si, la muraille n'est plus que de terre : elle est basse, étroite et quelquefois ensablée, car elle est dans un terrain plat et sablonneux, et en quelques endroits tout à fait ruinée ; mais d'autre part l'entrée est défendue par plusieurs villes considérables...

[1] Les Tartares Mandchoux ont fait la conquête de la Chine en 1644. La grande muraille avait protégé l'indépendance du pays pendant plus de mille huit cents ans.

Les empereurs de la famille précédente, dans le dessein de mieux assurer le repos de la nation, en rendant le lieu où ils tenaient leur cour comme imprenable, avaient bâti une seconde muraille aussi forte et aussi surprenante que l'ancienne. On l'appelle la grande muraille intérieure, et elle se joint avec l'autre, au nord de Pe-king, près de Suen-hoa-fou, où est une garnison, continue le long de la partie occidentale de la province de Pe-tchi-li, et s'étend dans la province de Chan-si, où elle est tombée en bien des endroits.

XVIIe SIÈCLE

CINQUIÈME PARTIE

LES TERRES AUSTRALES

TASMAN.

Le Hollandais Abel Janssen Tasman est l'un des principaux navigateurs du xvii[e] siècle, et cependant sa biographie et ses voyages sont peu connus. Dès 1639, dans une expédition qu'il fit avec Mathieu Quast, par ordre du gouverneur de la Compagnie des Indes orientales, Van Diémen, qui les avait envoyés à la recherche des fabuleuses îles d'Or et d'Argent situées, disait-on, à l'est du Japon, Tasman explora les îles Philippines et découvrit les îles Bonin-Sima. Après avoir relâché au Japon, à la baie de Yédo, Quast et Tasman revinrent à Batavia sans avoir trouvé les îles introuvables qu'ils cherchaient [1].

En 1642, Van Diémen confia à Tasman le commandement d'une expédition chargée d'explorer l'océan Pacifique et de faire de nouvelles découvertes. Tasman partit de Batavia le 14 août 1642 et alla d'abord à l'île Maurice (île de France) ; de là, il fit voile à l'est et découvrit la côte méridionale de la Terre de Van Diémen (appelée aujourd'hui la Tasmanie). Continuant sa course, il découvrit une autre terre, qu'il appela la Terre des États (Staaten-Land) et qui s'appelle maintenant la Nouvelle-Zélande. Tasman était arrivé à l'entrée occidentale du détroit de Cook, qui sépare les deux grandes îles dont se compose la Nouvelle-Zélande ; au lieu de suivre ce détroit, il se dirigea au nord et longea toute la côte occidentale de l'île du Nord. Arrivé à la pointe septentrionale de l'île, il découvrit, un peu à l'ouest de cette pointe, le groupe des îles des Trois-Rois ; de là, il se dirigea au nord, découvrit l'île Pylstaart ou des Paille-en-queue, puis celle de Tonga-tabou qu'il appela l'île d'Amsterdam, enfin l'île de Rotterdam. Ces deux îles sont les principales de l'archipel des Amis ou îles Tonga. De là, cinglant à l'ouest, Tasman découvrit les îles du Prince-Guillaume et les Basses du Heemskerk [2] ; ces îlots font partie de l'archipel des îles Viti

[1] *Bulletin de la Société de géogr.*, 2[e] série, T. XIX, 1843, p. 150, article de M. Jomard d'après Siebold.
[2] Nom de l'un des deux bâtiments de Tasman.

ou Fidji, à l'est duquel ils se trouvent. Tasman navigua ensuite le long de la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, franchit le détroit qui sépare cette terre de l'île Gilolo, toucha à Céram et revint à Batavia, en 1643, après un voyage de dix mois.

Tasman a rédigé une courte relation de son voyage ; nous en publions la traduction faite par Thévenot ; on y remarquera la précision des latitudes et des longitudes determinées, ainsi que le soin avec lequel on a marqué les variations de l'aiguille aimantée.

En 1644, Van Diémen envoya une seconde fois Tasman à la découverte ; ses instructions lui prescrivaient de faire le tour de la Nouvelle-Hollande, dont on ne connaissait encore que quelques parties du littoral. Tasman explora la côte septentrionale et le golfe de Carpentarie, mais il ne revit pas le détroit de Torrès, qui resta inconnu jusqu'en 1770, qu'il fut retrouvé et vraiment découvert par Cook[1]. Revenu à l'ouest, Tasman visita la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande jusque vers le 25e parallèle. On n'a aucun détail sur la seconde expédition de Tasman. La Compagnie des Indes orientales n'avait aucun intérêt à publier le résultat des découvertes de ses navigateurs ; elle ne fit pas connaître celles de T sman, qui sont demeurées inconnues. Les compagnies de commerce de cette époque se préoccupaient fort peu des progrès de la navigation et de la science ; elles ne songeaient qu'à conserver leur monopole et à faire du commerce, à gagner de l'argent et à donner de forts dividendes à leurs actionnaires ; elles avaient tout intérêt à ne rien publier qui pût donner un avantage aux compagnies rivales[2].

Il nous paraît utile de compléter cette notice sur Tasman par une histoire rapide de la découverte de la Nouvelle-Hollande.

[1] En effet, Torrès passa dans ce détroit sans se rendre compte que c'était un détroit, et personne jusqu'au capitaine Cook ne reconnut l'existence de ce bras de mer.

[2] Les quelques indications que l'on a sur le second voyage de Tasman ont été réunies par Burney, dans son *Histoire des découvertes à la mer du Sud* (T. III) Le British Museum possède une carte du temps, sur laquelle la route de Tasman a été indiquée. Cette carte a été gravée dans l'ouvrage de Major, *Early voyages to Terra australis.*

Il est presque certain qu'elle a été découverte dans les premières années du XVIe siècle par les Portugais et les Espagnols ; ils connaissaient quelques parties du littoral septentrional ; il est certain que la Terre des Papous ou Nouvelle-Guinée a été vue dès 1511 par deux navigateurs portugais, Antoine Ambréa et François Serram, et par l'Espagnol Saavedra en 1528.

Au XVIIe siècle, les Hollandais, devenus les maîtres des Moluques, étendirent le champ de leurs opérations et cherchèrent à compléter la reconnaissance de la Terre australe. à laquelle ils donnèrent le nom de Nouvelle-Hollande. En 1616, un de leurs capitaines, Dirck-Hartighs, visita la côte occidentale et lui donna le nom de Terre d'Eendracht (Terre de la Concorde). En 1627, Pierre Nuyts découvrit le premier une partie de la côte méridionale; vers la même époque Carpenter explorait le golfe de Carpentarie. En 1642, Tasman, envoyé à la découverte, découvrait, comme on l'a vu, la côte méridionale de l'île ou Terre de Van Diémen, qu'il considéra comme faisant partie du continent. En 1644, Tasman fit une seconde expédition et explora la côte septentrionale, mais sans aller jusqu'au détroit de Torrès, et alla ensuite visiter la côte occidentale. Les côtes de l'est et du sud, les plus fertiles et qui devaient se prêter si facilement à l'établissement de colonies florissantes, restaient toujours inconnues. La stérilité du littoral septentrional et occidental, ainsi que les dangers redoutables de leur approche, éloignaient les Hollandais de la pensée de fonder un établissement sur ce continent, dont ils se regardaient cependant comme les maîtres.

Vers la fin du XVIIe siècle, la Compagnie envoya Van Vlaming explorer le pays, mais ce fut encore la côte ouest qui fut le théâtre de l'expédition. L'Anglais Dampier ne visita aussi, en 1699, que le littoral occidental. Ce ne fut qu'en 1770 que le capitaine Cook découvrit le détroit de Torrès et la côte orientale, où l'Angleterre allait bientôt fonder une colonie pénitentiaire, qui devait donner naissance aux colonies florissantes qui existent aujourd'hui à l'est et au sud de l'Australie, sous les noms de Queensland, Nouvelle-Galles du sud, Victoria et Adélaïde. A partir de la fondation de Port-Jackson, la reconnaissance de l'Australie s'accomplit rapidement. Le Français d'Entrecasteaux (1791-93) explora

le littoral sud-ouest et la Terre de Van Diémen ; les Anglais Flinders et Bass (1798-1803) découvrirent le détroit de Bass, qui sépare l'Australie de la Terre de Van Diémen (Tasmanie), et explorèrent le littoral de cette grande île, la côte méridionale de l'Australie et celles du golfe de Carpentarie et du détroit de Torrès ; le capitaine français Baudin (1802-1803) étudia en détail les côtes nord-ouest et sud-ouest de l'Australie ; enfin le capitaine King (1817-22) compléta toutes les recherches de ses prédécesseurs ; après trois siècles d'efforts, la carte complète du littoral de l'Australie était enfin dressée. Il restait à connaître l'intérieur du pays, dont la superficie est égale aux trois quarts de celle de l'Europe ; de nombreux voyages accomplis depuis 1815 par de hardis explorateurs, dont plus d'un a trouvé la mort, ont permis de résoudre le problème.

Je fis voile de Batavia, le 14 août 1642, avec deux navires. J'allai mouiller à l'île Maurice[1] d'où je fis route au sud, et le 24 novembre par 42° 25' lat. sud et 163° 50' long.), je découvris une terre à 4 lieues de moi, à laquelle je donnai le nom de Van Diémen, général de notre compagnie des Indes. L'aiguille aimantée se tournait alors droit vers cette terre. Un gros temps continua de me porter au Sud.

Le 1er décembre (par 43° 10' lat. sud et 167° 55' long.) je mouillai dans une baie que je nommai Frédéric-Henri, du nom du prince d'Orange. J'entendis, ou crus entendre, du bruit sur le rivage, comme s'il y eût eu du monde, mais je ne découvris personne. Je vis seulement deux arbres qui avaient 2 brasses ou 2 brasses et demie d'épaisseur, et 60 ou 65 pieds de haut au-dessous des branches. On avait taillé dans l'écorce de ces arbres, avec un caillou, des degrés pour pouvoir y monter et aller dénicher des oiseaux. Ces degrés étaient à 5 pieds de distance les uns des autres, de sorte qu'il faut ou que les habitants de cette terre

[1] Ile de France.

soient d'une taille excessive, ou qu'ils se servent de ces degrés d'une manière inconnue. Dans l'un de ces arbres les degrés paraissaient comme s'ils n'eussent été taillés que depuis quatre jours. Le bruit que nous entendîmes ressemblait au son d'une espèce de trompette, qui n'était pas fort éloignée ; mais cependant on ne vit personne.

J'aperçus des traces de bêtes sauvages, dont les griffes devaient être comme celles d'un tigre ou de quelque autre pareil animal. Je trouvai encore de la gomme d'arbres et de la laque. La marée monte et descend dans cet endroit environ 3 pieds. Les arbres n'y sont pas fort épais ni embarrassés de buissons ou de broussailles. Je vis aussi de la fumée en plusieurs endroits, et n'y fis autre chose que planter un poteau où chacun mit son nom ou sa marque, et où j'attachai un pavillon. Je trouvai à cet endroit 3 degrés de variation vers le nord-est. On ne sait si cette terre de Diémen, située au sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, la touche ou non.

Mon dessein était d'aller de là chercher les îles Salomon. Le 13 décembre, je vis la terre (42° 10' lat., 188° 28' long.) élevée et montueuse, que nos cartes nomment aujourd'hui Nouvelle-Zélande. Je gouvernai nord-nord-est le long de la côte jusqu'au 18 décembre que je mouillai dans une baie (40° 50' lat., 191° 41' long.), où je trouvai 9 degrés de variation au nord-est. Nous trouvâmes des habitants en cet endroit-là. Ils ont la voix rude, et la taille grosse. Ils n'osaient approcher du vaisseau qu'à la distance d'un jet de pierre, et ils jouaient très souvent d'un instrument qui rendait un son semblable à celui d'une trompette : à quoi ceux du vaisseau répondaient de leurs instruments. Ils étaient d'une couleur entre le brun et le jaune, et avaient les cheveux noirs à peu près aussi longs et aussi épais que ceux des Japonais, attachés au sommet de la tête, avec une plume longue et épaisse au milieu, de la

même façon que les Japonais attachent les leurs derrière la tête. Ils avaient le milieu du corps couvert, les uns de nattes, les autres de toiles de coton, mais le reste de leur corps était nu.

Le 19 décembre, ces sauvages commencèrent à devenir plus hardis et plus familiers, jusque-là qu'ils osèrent venir à bord du *Heemskerk* pour y faire des échanges. M'en étant aperçu et craignant quelque surprise de ces gens-là, j'envoyai ma chaloupe, avec sept hommes, pour avertir ceux du *Heemskerk* de ne se pas trop fier à eux. Mes sept hommes, qui étaient sans armes, furent attaqués par ces sauvages, qui en tuèrent trois et forcèrent les autres à se sauver à la nage, ce qui me fit nommer cet endroit baie des Meurtriers. Ceux de nos vaisseaux voulaient en tirer vengeance, mais le gros temps les en empêcha. De cette baie nous fîmes route à l'est, et nous nous trouvâmes entourés de la terre de tous côtés. Cette terre nous parut bonne, fertile et bien située; mais à cause du mauvais temps et du vent d'ouest, nous eûmes beaucoup de peine à sortir de cet endroit-là.

Le 4 janvier 1643, nous fîmes voile jusqu'au cap qui est au nord-ouest (34° 35' lat., 191° 9' long.), où nous trouvâmes de grosses houles qui venaient du nord-est; ce qui nous fit juger qu'il devait y avoir une grande mer au nord-est, et par conséquent que nous avions trouvé le passage, dont nous fûmes fort joyeux. Il y a dans cet endroit-là une île qu'on nomma l'île des Trois-Rois, sur laquelle nous mîmes le cap à dessein de nous y rafraîchir. Nous en étant donc approchés, nous aperçumes sur la montagne 30 ou 35 personnes qui étaient d'une taille fort haute, autant que nous en pûmes juger de loin, et qui avaient de gros bâtons Ils criaient d'une voix haute et forte, mais on ne put comprendre ce qu'ils voulaient dire. On remarqua que ces insulaires faisaient de fort grands pas en marchant. On fit le tour de cette île sans y découvrir que peu d'habitants, mais

point de terre cultivée. Nous y trouvâmes une rivière d'eau douce, et résolûmes ensuite de porter à l'est jusqu'à 220 degrés de longitude, et après, au nord jusqu'au 47e degré de latitude sud; de là à l'ouest jusqu'aux îles des Cocos et de Horn, qui furent découvertes par Guillaume Schouten, où nous avions dessein de nous rafraîchir, en cas qu'on ne pût le faire auparavant; car nous avions bien abordé à la terre de Van Diémen, mais on n'y avait rien trouvé, et pour la Nouvelle-Zélande on n'y avait pas été une seule fois à terre.

Le 19 janvier, on découvrit une île (22° 35' lat., 204° 15' lon., 7° 30' var. E.) d'environ 2 ou 3 milles de circonférence, élevée, escarpée et stérile, autant qu'on en put juger. Nous aurions fort souhaité d'en approcher, mais les vents de sud-est ne nous le permirent pas. On la nomme l'île de Pylstaart ou des Plongeons, à cause du grand nombre de ces oiseaux qu'on y voit. Le lendemain nous découvrîmes deux autres îles. La plus septentrionale et la plus grande est par 21° 20' lat., 205° 29' long., 7° 15' var. E. Nous en approchâmes; on nomma l'une Amsterdam et l'autre Rotterdam. Sur celle d'Amsterdam nous trouvâmes quantité de cochons, de poules et de toutes sortes de fruits. Les insulaires n'avaient point d'armes, et parurent assez doux et bienfaisants, excepté qu'ils prirent la liberté de nous voler. On ne fait de l'eau qu'avec peine en cet endroit.

Les insulaires de Rotterdam ressemblent à ceux de l'île précédente. Ils sont doux et n'ont pas d'armes, mais ils sont grands voleurs. On y fit de l'eau et l'on y trouva quelques autres rafraîchissements. Nous fûmes d'un bout à l'autre de cette île, et nous y vîmes quantité de cocotiers plantés fort régulièrement les uns auprès des autres, et de très beaux jardins bien ordonnés et garnis de toutes sortes d'arbres fruitiers, tous plantés en droite ligne, ce qui faisait un très bel effet.

Après avoir quitté cette île de Rotterdam, on décou-

vrit quelques autres îles, et l'on résolut, suivant le premier dessein, de filer au nord jusqu'au 17e degré de latitude sud, et ensuite à l'ouest, sans passer près de l'île des Traîtres et de celle de Horn. De là, nous nous trouvâmes engagés entre 19 ou 20 îles, toutes entourées de sables, de bas-fonds, de bancs et de rochers. On les nomme, dans les cartes, les îles du Prince-Guillaume et les bas-fonds de Heemskerk (6 février, 17° 19' lat., 201° 35' long.). Nous courûmes la mer par un gros temps pluvieux et vent variable jusqu'à ce que nous eussions la terre à 4 milles à notre ouest. C'étaient une vingtaine d'îles nommées dans les cartes Anthong-Java. Elles sont à 90 milles de la côte de la Nouvelle-Guinée (22 mars, 5° 2' lat., 178° 32' long.). Puis nous vînmes aux îles de Mark, toutes découvertes par Guillaume Schouten et Jean Lemaire ; il y en a 14 ou 15. Les habitants sont des sauvages, qui ont les cheveux noirs et attachés comme ceux de la baie des Meurtriers dans la Nouvelle-Zélande (25 mars, 4° 35' lat., 170° 10' long., 9° 30' var.).

Les deux derniers jours du mois, nous passâmes à l'île Verte (Green Island) et à celle de Saint-Jean. Nous gagnâmes la côte de la Nouvelle-Guinée (1er avril, 4° 30' lat., 171° 2' long., 8° 45' var.), vers le cap que les Espagnols appellent Cabo Santa Maria, et faisant voile le long de la côte qui gît nord-ouest, nous passâmes les îles d'Antoine Caens, de Gardener et de Vischer, vers le promontoire appelé Struis Hoek, où la côte court sud et sud-est. Nous la suivîmes et fîmes route au sud, jusqu'à ce qu'on pût trouver un passage au sud. Le 12 avril, nous eûmes un tremblement de terre, qui réveilla ceux qui dormaient. On monta sur le tillac, dans la croyance que le vaisseau avait touché sur quelque rocher ; mais ayant jeté la sonde, on ne trouva point de fond. Nous sentîmes encore plusieurs secousses, mais non pas si violentes que la première.

Nous avions doublé alors le Struis Hoek, et nous

étions dans la baie de Bonne-Espérance. Nous cherchâmes un passage un peu plus à l'ouest; mais nous trouvâmes que ce n'était qu'une même côte, et nous y fûmes pris de plusieurs calmes. La nuit du 20, nous approchâmes de l'île Brûlante (5° 4' lat., 164° 27' long., 8° 30' var. E.), et aperçûmes une grande flamme qui sortait du haut d'une montagne dont Schouten a fait mention. Nous vîmes grand nombre de feux près du rivage et sur la hauteur, d'où nous jugeâmes que ce pays est fort peuplé. Le long de cette côte de la Nouvelle-Guinée, on eut plusieurs calmes et l'on vit souvent du bois flottant, comme des petits arbres, des bambous et autres broussailles que les rivières emportaient de la côte dans la mer, d'où l'on conjecture qu'il doit y avoir un grand nombre de rivières, et qu'il faut que le pays soit bon.

Nous crûmes ensuite avoir la vue de l'île de Moa; mais c'était Jama, qui est un peu plus à l'est que Moa. Nous y trouvâmes quantité de noix de coco et autres choses. Les habitants sont tout à fait noirs, et peuvent répéter facilement toutes les paroles qu'ils entendent dire aux autres, ce qui est une marque évidente que leur langage est fort abondant. Il est aussi fort difficile à prononcer, parce qu'ils se servent beaucoup de la lettre R et même deux ou trois fois dans une seule parole. Le lendemain on mouilla devant l'île de Moa, où l'on trouva beaucoup de rafraîchissements, et où les vents contraires nous obligèrent de rester jusqu'au 6 mai. On y fit des échanges pour environ 6000 noix de coco et 100 paquets de pisang. On ne fut pas plutôt en traite avec les habitants de cette île, qu'un matelot fut blessé d'une flèche qu'un insulaire lâcha, soit par malice ou autrement.

Dans le temps que ceci arriva, nous travaillions à aborder la terre avec nos vaisseaux, ce qui épouvanta si fort les insulaires, que de leur propre mouvement ils amenèrent à bord l'homme qui avait fait le coup,

afin qu'on fit de lui ce qu'on voudrait. Après cela ils furent de plus facile abord, soit pour le commerce, soit pour autres choses. Nos équipages prirent des cercles de fer, dont ils firent des couteaux qu'ils leur donnèrent en échange pour leurs denrées. On n'avait pas oublié ce qui était arrivé à nos gens le 16 juillet 1616, du temps de Guillaume Schouten. Ces sauvages agirent fort mal alors avec Schouten ; mais Jacob Lemaire fit avancer son vaisseau tout près de terre entre les îles, et tira quelques bordées de canon le long du rivage et entre les bois ; en sorte que les boulets sifflaient à travers les arbres ; ce qui épouvanta si fort ces nègres, qu'ils prirent tous la fuite et n'osèrent montrer le nez, jusqu'à ce qu'ils devinssent plus traitables. De là, nous fîmes voile à l'île Schouten. Elle est bien peuplée, et les insulaires y sont actifs. Elle a 16 ou 19 milles de longueur. De là, ayant passé à la pointe occidentale de la Nouvelle-Guinée, nous vînmes à l'île Ceram, et retournâmes ensuite à Batavia, où nous arrivâmes le 15 juin 1643, après dix mois de voyage.

DAMPIER.

L'Anglais William Dampier, l'un des navigateurs les plus importants du XVIIe siècle, commença sa carrière parmi les flibustiers. De 1680 à 1691 on le voit combattre avec eux les Espagnols dans l'isthme de Darien, au Pérou, dans le golfe du Mexique, puis traverser l'océan Pacifique, de la Californie en Chine, aux Moluques, à la Nouvelle-Hollande, enfin abandonner ses compagnons et revenir en Angleterre. A son retour, le récit de ses aventures lui valut la protection de Sir Charles Montagu, président de la Société royale de Londres, qui obtint de l'Amirauté que Dampier serait

chargé de faire un voyage de découverte dans le Pacifique.

Dampier partit des Dunes le 6 janvier 1699, monté sur un bâtiment de 12 canons. Après avoir relâché au Brésil et doublé le cap de Bonne-Espérance, il arriva à la Nouvelle-Hollande, explora la côte occidentale de cette grande terre, puis l'île de Timor, la côte nord de la Nouvelle-Guinée, constata que cette terre était une île, absolument séparée du continent, et découvrit la Nouvelle-Bretagne et le détroit de Dampier situé entre cette île et la Nouvelle-Guinée. Après s'être ravitaillé à Batavia, Dampier revint en Europe; mais une voie d'eau fit couler à fond son navire en vue de l'île de l'Assomption, le 21 février 1701. Deux mois après, un vaisseau anglais recueillait Dampier et son équipage, et les ramenait en Angleterre.

Dampier a décrit avec soin les côtes des terres qu'il a visitées; il en a même donné des vues et des profils; il a fait connaître avec détail les plantes, les animaux et les poissons, dont les figures gravées accompagnent sa relation; il a rapporté de nombreux échantillons d'histoire naturelle; il a avec lui un dessinateur habile. Aussi la relation de son voyage commence-t-elle la série de nos relations modernes. Dampier décrit ce qu'il a vu et observé; c'est encore incomplet, imparfait, mais c'est déjà la méthode qui sera perfectionnée plus tard. Un autre fait bien moderne signale la relation de Dampier : il n'y a plus de secret; il publie tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il sait, afin que son expérience serve à ceux qui viendront après lui ; il le dit formellement. Si les Hollandais avaient été plus généreux, s'ils avaient fait comme Dampier, les découvertes de Tasman seraient connues, tandis que, grâce au secret rigoureux observé par la Compagnie hollandaise, les relations de ce grand navigateur se sont perdues.

En 1704 et en 1708, Dampier fit encore deux voyages, mais en qualité de pilote, sous les ordres de Wood Roggers, qui commanda ces deux expéditions.

Le récit que nous publions est celui qu'a donné le président de Brosses dans son *Histoire des navigations aux terres australes*. On y verra combien Dampier, qui était botaniste, apporta de soin à l'étude des sciences naturelles, ce qui constitue un fait nouveau dans l'histoire des progrès de la géographie.

I.

VOYAGE DE 1699-1701.

Les personnes curieuses de connaître le naturel des habitants, les animaux, les plantes de ces pays éloignés, qui n'ont été visités que par peu ou point d'Européens, se plairont au récit que je fais de mes nouvelles découvertes ; elles peuvent être de quelque secours à des personnes plus habiles qui voudront y aller après moi. Ces découvertes, où j'ai été employé, méritent nos recherches les plus exactes, puisqu'elles regardent les ouvrages magnifiques de Dieu, dans cette vaste partie encore inconnue de la Terre. Afin que l'on puisse se former une idée juste du cours de mon voyage et de la situation des lieux, j'y ai fait insérer une carte où l'on verra d'un coup d'œil la route que j'ai suivie. J'y ai mis aussi les plans et les profils de quelques endroits particuliers, avec les aspects des côtes tels qu'on les aperçoit de loin, et de différents côtés, afin qu'ils puissent être reconnus par ceux qui y viendront après moi. J'avais sur mon bord un homme qui entendait le dessin, de sorte que je me trouve en état, pour la satisfaction des curieux, de leur présenter les figures des oiseaux, des bêtes, des poissons et des plantes les plus remarquables, dont je dis quelque chose. A l'égard même des dernières, il y en a plusieurs que je n'ai pas décrites, et que je me contente de donner au public bien gravées, parce qu'elles me sont inconnues, et que je ne puis rien dire si ce n'est qu'on les trouve dans tels ou tels pays particuliers. Pour les plantes en espèce, je les ai remises entre les mains du savant docteur Woodward. J'aurais pu en faire graver quantité d'autres, mais j'ai voulu me borner à celles qui diffèrent beau-

coup, dans la configuration de leurs principales parties, de toutes celles qu'on voit en Europe.

Je partis des Dunes le 6 janvier 1699. Après avoir touché à l'ordinaire au Brésil et au cap de Bonne-Espérance, je pris la route du côté de la Nouvelle-Hollande. A mesure qu'on en approchait, nous découvrions de temps en temps une baleine seule, puis un grand nombre ensemble. A 90 lieues de terre ou environ, on trouva des herbes marines, toutes d'une même sorte. Plus on approchait, plus la mer en était fournie. Elle était aussi couverte d'une espèce de petite mousse semblable à des œufs de poissons, accompagnée de quelques menus frétins, et d'une quantité de petits globules d'eau renfermés dans une pellicule déliée, brillante et de la grosseur d'un pois [1]. Alors les oiseaux qui, depuis le Brésil, avaient suivi le vaisseau l'abandonnèrent.

Il en vint d'une toute autre espèce, gros comme des vanneaux, le plumage gris, le tour des yeux noirs, le bec rouge et pointu, les ailes longues, la queue fourchée comme celle des hirondelles. Ils battaient des ailes en volant de même que les vanneaux. Continuant à cingler à l'est, à 27° 38' lat., je me trouvai près des Abrolhos, où Pelsart avait fait naufrage. Ces rochers avancent environ 7 lieues dans la mer. Ils étaient marqués à 27° 18'. Je croyais être à leur sud, mais ils se trouvèrent au contraire au nord, ce qui pensa nous faire échouer, et me fit reconnaître qu'ils étaient mal placés sur la carte. Le 2 août, je découvris la terre nommée la Concorde, à 6 lieues de moi, étant sur 40 brasses d'eau, fond de sable dur. Il y en avait encore 20 brasses à 2 milles du rivage. Le pays nous parut assez beau et uni de tous les côtés, mais sans arbres, buissons ni herbes, et la côte garnie de collines escarpées.

[1] Ce sont des araignées d'eau.

N'ayant pu trouver d'abordage en cet endroit, nous courûmes plus au nord, et le 6 août, vers le 25e degré et demi, je trouvai une anse dont l'entrée est difficile à cause de la quantité de bancs, fond de sable pur ou mêlé de corail en quelques endroits, dans laquelle nous mouillâmes à 2 milles du rivage sur 7 brasses et demie d'eau. Je nommai cette anse Scharks-Bay, c'est-à-dire la baie des Goulus ou des Chiens marins, cette sorte de poissons s'y trouvant en extrême abondance. Elle est à 122 ou 123 degrés de longitude, distante de 87 du cap de Bonne-Espérance, c'est-à-dire de 200 lieues moins qu'on le croyait.

Aussitôt que je fus entré dans cette baie, j'envoyai ma chaloupe à terre pour chercher de l'eau douce; mais nos gens revinrent le soir, sans en avoir trouvé. Le lendemain matin j'y allai moi-même, et je fis porter des pioches pour creuser la terre, avec des haches pour couper du bois. Nous creusâmes inutilement à plusieurs milles à la ronde, jusqu'à ce qu'enfin, ennuyés de chercher de l'eau, nous passâmes le reste de la journée à couper du bois, et la nuit nous restâmes à bord du navire. Le terrain est assez élevé, en sorte qu'on peut le voir de 8 ou 9 lieues en mer; il paraît fort uni de loin, mais à mesure qu'on s'en approche, l'on y trouve quantité d'éminences qui ne sont ni hautes ni escarpées. Dans la baie où nous étions, la côte est basse et ne monte que par degrés vers l'intérieur du pays.

Le terroir est sablonneux près du rivage, et produit une espèce de gros fenouil marin, qui porte une fleur jaune. Plus avant, il est d'un sable rougeâtre, qui produit quelque peu d'herbes, de plantes et d'arbrisseaux. L'herbe y croît en touffes, de la grosseur d'un boisseau, et dispersée çà et là, avec un mélange de broussaille, qui ressemble beaucoup à celle qu'on voit dans nos plaines d'Angleterre. L'on y trouve aussi divers arbres et arbrisseaux, mais il n'y en a point qui ait

plus de 10 pieds de hauteur. Quelques-uns en ont 3 de circonférence, et leur tige est de 5 ou 6 pieds jusqu'aux branches qui forment une tête assez touffue, et qui sont remplies de feuilles étroites et longues pour la plupart ; la couleur de ces feuilles était blanchâtre d'un côté et verte de l'autre ; celle de l'écorce des arbres était à peu près de même. c'est-à-dire d'un vert pâle. Il y avait de ces arbres qui sentaient bon, et dont le bois, après en avoir ôté l'écorce, était plus rouge que le sassafras de la Floride. Presque tous les arbres et les arbrisseaux étaient alors fleuris, ou avaient même des baies. Les fleurs étaient diversement colorées, selon l'espèce des arbres ; il y en avait de rouges, de blanches, de jaunes, etc., mais les bleues dominaient surtout, et rendaient en général une odeur fort agréable, sans l'ôter à quelques-unes des autres. Il y avait aussi de très petites fleurs, d'une beauté et d'une odeur merveilleuses, et dont je n'avais jamais vu la plupart, outre quelques plantes, des herbes et des fleurs à longue tige. Pour les oiseaux de terre, nous ne vîmes que des aigles, et cinq ou six sortes de petits oiseaux, dont le plus gros n'excédait pas la grosseur des alouettes.

Quelques-uns n'étaient pas plus gros que des roitelets, mais ils avaient tous un chant fort aigu et plein de mélodie ; nous trouvâmes d'ailleurs quelques-uns de leurs nids avec les petits dedans. A l'égard des oiseaux de rivière ou de mer, il y a des canards qui avaient des petits dans cette saison, c'est-à-dire à l'entrée du printemps de ces climats, des corlieus, des galdens, des chasseurs d'écrevisses, des cormorans, des mouettes, des pélicans, et quelques autres espèces que je n'ai vues de ma vie dans aucun autre pays. Les uns sont très gros avec un bec fort et long, d'un rouge éclatant ainsi que les pattes. D'autres ont le bec long, large et plat, retroussé en haut, la tête et le col tout rouge. D'autres sont une espèce de buse à bec courbé

et pattes de canard. Pour les animaux terrestres, on trouve ici une sorte de lapins bons à manger, qui ont les jambes tout à fait courtes. Nous n'y vîmes d'ailleurs qu'une sorte de guanos assez semblables à ceux des autres pays. Ils n'ont pour toute queue qu'un gros moignon pareil à une tête : ce qui, joint à la forme des jointures de leurs jambes, ferait croire qu'ils pourraient également marcher la tête ou la queue la première. Ils sont marquetés de noir et de jaune, comme les crapauds. Ils marchent avec beaucoup de lenteur ; et lorsqu'on s'approche d'eux, ils s'arrêtent tout court et sifflent sans songer à prendre la fuite ; quand on les ouvre, ils ont une odeur fort désagréable. Je n'ai vu de ma vie de créatures si laides et si dégoûtantes. Quoique la chair du guanos soit fort bonne, il fallait, en d'autres pays, que la faim nous réduisît à la manger, et je n'eus jamais le courage de goûter de ceux de la Nouvelle-Hollande, tant la vue m'en parut affreuse et l'odeur choquante.

Il n'y avait point ici de rivières ni de lacs d'eau douce ; de sorte que nous n'y vîmes que des poissons de mer : les uns semblables aux poissons connus, les autres d'une espèce approchante ; des coquillages et des tortues bonnes à manger. Le rivage était couvert d'un nombre infini de coquilles fort extraordinaires et d'une grande beauté, soit pour la couleur ou pour la figure. Elles étaient admirablement bien tachetées de rouge, de vert, de jaune, etc., et de ma vie je n'en avais vu de si curieuses. J'en pris une grande quantité, mais je les perdis presque toutes, et il ne m'en resta qu'une petite partie des moins belles. La baie était pleine de chiens de mer, dont les matelots mangeaient de bon appétit. Nous en prîmes un entre autres de 11 pieds de long, d'un pied et demi d'ouverture de gueule, ayant les yeux distants l'un de l'autre de 20 pouces. On lui trouva dans l'estomac la tête encore fraiche et les os d'un hippopotame (?). Nous

trouvâmes aussi trois serpents d'eau tachetés de jaune et de brun obscur, de la grosseur du poignet et de 4 pieds de long. Ce furent les premiers que je vis sur cette côte, où j'en trouvai ensuite un grand nombre, ainsi que quantité de petits dauphins et d'os de sèches flottant sur l'eau. Parmi les serpents que je vis dans la suite, il y en avait un à tête couleur de feu.

En m'avançant dans la baie je reconnus que la terre près de laquelle j'avais d'abord jeté l'ancre n'était que deux îles pleines d'une espèce d'herbe verte, courte, rude, et remplie de pointes, où il n'y avait ni bois ni eau douce. Le mouillage est bon, fort avant dans la baie; mais près du continent, il y avait trop peu de fond pour que le vaisseau pût en approcher. D'ailleurs le terrain était si bas, que la mer devait le couvrir en pleine marée, et qu'il n'y avait aucune apparence d'y trouver de l'eau douce, quoique l'on vît des arbres semblables à des mangles ; de sorte que je fus obligé de revenir sur mes pas, et d'en sortir à l'ouest près d'un banc de corail, du même côté par où j'y étais entré, n'étant pas possible de passer à l'est, ni entre les deux îles.

Le 14 août, je sortis de cette baie dont j'ai dit que l'embouchure est à 25° 5' de latitude. La profondeur de la mer augmentait jusqu'à 85 brasses, et bientôt il n'y eut plus de fond. Tant qu'il y en eut, les baleines entouraient mon vaisseau, faisant un bruit, par leur souffle et par le battement de leur queue, comme si les vagues se fussent brisées contre les écueils, ce qui nous causait une mortelle frayeur. Nous les avions trouvées près de deux bancs, vers 22 degrés et demi. On ne rencontre en mer que ces deux bancs, depuis les Basses d'Abrolhos, et l'on peut dire en général que la côte est fort saine. Le vent qui souffle à quelque distance du rivage est le véritable vent alisé du sud-sud-est. Mais les brises de mer et de terre ne manquent pas, si l'on approche du bord et dans la baie des Chiens marins, où

un vent particulier du nord-ouest impétueux nous avait fait entrer. Le 24, vers 19 degrés, nous revîmes de nouveau la terre en forme de cap. C'était l'extrémité orientale d'une île; il y en avait grand nombre dans ces parages, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, peut-être même jusqu'à la baie des Chiens marins, assez élevées pour les apercevoir de 8 ou 9 lieues. Elles garnissent tout le continent de la Nouvelle-Hollande, si toutefois c'est un continent; car les grosses marées que j'y rencontrai me firent soupçonner que ce n'était peut-être ici qu'une espèce d'archipel, et qu'on pouvait trouver un passage jusque dans la mer Pacifique entre la Nouvelle-Hollande et la Carpentarie[1].

Je me proposai de le tenter à mon retour de la Nouvelle-Guinée. Mais pour cette fois je ne voulus point m'y hasarder, parce que nous manquions d'eau et que je n'étais pas certain d'en trouver là. Les parages où je me trouvais (archipel de Dampier) sont à 20° 21' lat., 40 minutes plus au sud que ne le marque Abel Tasman, qui d'ailleurs a tort de tracer la côte sans interruption, sauf quelques embouchures que l'on prendrait pour des rivières, quoique ce ne soit qu'un amas d'îles. Je m'engageai dans ce labyrinthe entre des canaux d'une, deux et trois lieues de large, où le fond est fort inégal, tantôt bas, tantôt profond. Les grandes îles étaient assez hautes, arides, couvertes de rochers jaunes, ce qui me fit désespérer d'y trouver de l'eau. Je me flattais pourtant qu'en me donnant le loisir de chercher, je trouverais quelque canal qui me conduirait au delà de toutes ces îles, sur les bords du conti-

[1] Dampier avait raison. Ce détroit existe, c'est le détroit de Torrès, traversé par Torrès en 1606, mais qui était resté inconnu, Torrès ne s'étant jamais douté que le bras de mer qu'il avait franchi séparait la Nouvelle-Guinée d'une grande terre australe dont il ignorait l'existence. Ce n'est que le capitaine Cook, en 1770, qui a fait réellement connaître le détroit de Torrès. — La Carpentarie de Dampier est le golfe de Carpentarie, sur la côte nord de la Nouvelle-Hollande, golfe exploré par Tasman.

nent, où j'espérais trouver de l'eau et des rafraîchissements, et quelques bonnes marchandises, entre autres de l'ambre gris. Mais au bout de peu de temps, la profondeur diminua tellement, qu'il fallut mouiller, à 6 brasses, près de l'île Romarin.

J'allai d'abord à terre avec quelques-uns de mes gens pour chercher de l'eau, mais nous n'en trouvâmes point. Il n'y avait que deux ou trois sortes de buissons, dont les uns, les plus nombreux et qui n'avaient aucune odeur, ressemblaient au romarin; c'est pour cela que je donnai ce nom à l'île. Quelques-uns des autres buissons ou arbrisseaux étaient chargés de fleurs jaunes et bleues. Nous y vîmes aussi deux sortes de fèves, dont les unes croissaient sur un buisson, et les autres sur une espèce de vigne rampante, qui avait les feuilles larges et fort épaisses, et dont la fleur plus grande que celle des fèves, en approchait beaucoup pour la figure; mais elle était d'un très beau rouge foncé. Nous y vîmes quelques cormorans, des mouettes, des chasseurs d'écrevisses, etc., quelques petits oiseaux et une espèce de perroquets blancs qui allaient par grandes troupes. Entre les poissons à coquilles, nous y trouvâmes des pétoncles et quantité de petites huîtres qui croissaient sur les rochers et qui étaient d'un goût excellent. Nous vîmes paraître quelques tortues vertes dans la mer, bon nombre de chiens marins et quantité de serpents de plusieurs sortes et de différente grosseur. Les pierres qu'il y avait ici étaient couvertes d'une espèce de rouille et fort pesantes.

Nous trouvâmes enfin des buissons brûlés; mais il n'y avait aucun autre signe qui marquât que cette île fût habitée. Nous aperçûmes de la fumée sur une île à 3 ou 4 lieues de nous, ce qui nous fit conjecturer qu'il y avait des habitants et de l'eau douce. Mais tout le monde alors fut d'avis de partir de cette côte, ce qu'il fallut exécuter en levant l'ancre à la pointe du jour.

Nous y avions pris quantité de poissons d'une espèce

déjà connue et d'autres particuliers à ce pays, tels par exemple qu'une espèce de thon assez semblable au *Goirapucu* de Willoughby ; une autre que nos matelots appelaient vieilles femmes, approchant du *Goiperva maxima caudata* du même naturaliste ; une espèce de sèche fort particulière, et une sorte de dorade d'une figure semblable au *Delphin belgis* de Willoughby.

Le 30 août, à 18 degrés 21 minutes, nous revîmes la côte au nord de la Terre de Witt, où nous aperçûmes une grosse fumée près du rivage. J'y descendis avec une douzaine de mes gens pour y aller chercher de l'eau. A notre approche trois grands hommes noirs tout nus, qui étaient sur le sable, se sauvèrent vers une petite colline, où s'étant rejoints à neuf de leurs camarades, ils s'enfuirent tous ensemble. Nous ne vîmes d'ailleurs ni eau douce, ni maisons, et tous les naturels du pays avaient disparu. De retour à l'endroit où nous avions abordé, nous commençâmes à creuser la terre pour chercher de l'eau. Pendant que nous étions occupés à cet ouvrage, neuf ou dix naturels vinrent sur une petite hauteur à quelque distance de nous, et joignirent de grands cris aux menaces qu'ils nous faisaient de la main et du geste; enfin l'un d'eux s'avança vers nous, et les autres le suivirent de loin. J'allai d'abord à sa rencontre; malgré tous les signes de paix et d'amitié que je pus lui faire, quand je fus à 50 pas de lui il prit la fuite. Les autres à son exemple tournèrent le dos, et il n'y en eut pas un seul qui voulût nous attendre, quoi que nous fissions pour les y engager.

L'après-midi je pris deux hommes avec moi, et je m'acheminai le long du rivage pour attraper, s'il était possible, un de ces naturels et savoir de lui où était leur eau douce. Il y en avait une douzaine assez près de nous, qui nous suivirent de loin, lorsqu'ils s'aperçurent que nous quittions le reste de notre troupe. Il se trouva cependant une dune entre eux et nous, qui les empêchait de nous voir ; de sorte que nous fîmes halte

et nous cachâmes pour les surprendre s'ils venaient jusqu'à nous. Appuyés sur leur nombre, trois ou quatre fois plus grand que le nôtre, ils crurent nous saisir et pour ne pas manquer leur coup, les uns passèrent vers le rivage, et les autres occupèrent les dunes. Nous savions, par l'aventure du matin, qu'ils n'étaient pas trop vifs à la course; aussi un jeune homme fort dispos, qui était avec moi, n'en vit pas plus tôt paraître quelques-uns, qu'il courut après eux; d'abord ils s'enfuirent, mais aussitôt qu'il les eut atteints, ils firent volte-face pour le combattre; il n'était armé que d'un coutelas et il eut de la peine à leur résister, parce qu'ils étaient plusieurs et tous munis de lances de bois. J'en poursuivis en même temps deux autres qui s'étaient avancés sur le rivage; mais dans la crainte que mon jeune homme ne fût trop exposé, je revins sur mes pas et je trouvai qu'il était serré de fort près. Aussitôt que je parus, un de ces noirs me darda sa lance, qui ne me manqua pas de beaucoup. Là dessus, je tirai un coup de fusil en l'air pour les épouvanter; mais, revenus bientôt de leur frayeur, ils se mirent à secouer les bras, à crier *pouh*, *pouh*, *pouh*, et à presser mon homme plus que jamais.

Lors donc que je le vis en péril de sa vie, et qu'il y avait aussi du risque pour moi, je crus qu'il n'y avait pas de temps à perdre; je rechargeai mon fusil et je lâchai le coup sur un de ces misérables, qui fut étendu par terre. D'abord que les autres le virent à bas, ils cessèrent de nous attaquer, et mon homme profita de l'occasion pour me venir joindre. Le troisième qui était avec nous était demeuré simple spectateur, parce qu'il était venu sans armes. Bien fâché de ce qui était arrivé, je m'en retournai avec mes deux hommes, résolu de ne plus rien tenter sur les naturels du pays, qui se retirèrent avec leur compagnon blessé. Mon jeune homme, qui avait eu la joue percée d'un coup de lance, y sentit une grande douleur, et il s'imagina que le bois

de cette arme était empoisonné; mais il fut bientôt guéri.

Entre ces naturels de la Nouvelle-Hollande, avec qui nous avions été aux prises, nous en remarquâmes un le soir et le matin, qui, par sa conduite et son extérieur, semblait être leur chef. C'était un jeune homme d'une taille médiocre, fort vif et plein de courage, quoiqu'il ne fût pas aussi bien tourné que quelques-uns des autres; il avait lui seul un cercle de peinture blanche, semblable à de la chaux, autour des yeux, et une raie de la même couleur depuis le haut du front jusqu'au bout du nez. Sa poitrine était aussi peinte de blanc, avec une partie de ses bras. Je ne sais si c'était pour l'ornement, ou plutôt pour se rendre plus terrible, à l'exemple de quelques Indiens sauvages qui sont fort guerriers, et qui se peignent, dit-on, dans le même but. Quoi qu'il en soit, ce blanc ne servait qu'à relever sa difformité naturelle; et je puis dire qu'entre la grande variété des sauvages que j'ai vus en ma vie, je n'en ai jamais trouvé de si affreux et de si laids que ceux-ci. Ils ont le regard de travers, la peau noire, les cheveux crépus, la taille haute et déliée.

Nous vîmes quantité d'endroits où ils avaient allumé du feu et planté trois ou quatre branches d'arbres pour se garantir de la brise de mer, qui durant le jour ne manque jamais de souffler ici du même point; mais la brise de terre n'est qu'un petit frais qui ne les incommode pas. Nous trouvions aussi dans tous ces gîtes de gros monceaux de coquilles de poissons de plusieurs sortes; et il y a grande apparence que ces pauvres gens ne vivent presque d'autre chose. Ils attrapent leur poisson à coquille sur les rochers quand la mer s'est retirée. Je ne vis aucune maison, et je m'imagine qu'ils n'en ont pas du tout.

A mon retour, on creusa vainement pour trouver de l'eau. Pendant que l'on creusait, j'observais le fond de la marée, qui est d'une si grande rapidité, que je me

confirme dans l'idée qu'entre cette terre et l'île Romarin, on doit trouver un détroit qui communique avec le grand océan Pacifique. Enfin on trouva un peu d'eau saumâtre, mauvaise à boire, mais qui servit à faire bouillir le gruau, pour épargner le reste de la provision. Les mouches, qui abondent, nous tourmentèrent d'une terrible manière, tandis que nous puisâmes l'eau. Le soleil, tout ardent qu'il était, ne parut pas à beaucoup près aussi insupportable.

Pendant le peu de jours que nous restâmes sur cette côte, les Indiens ne se montrèrent plus. Nous ne vîmes que la fumée de leurs feux à 2 ou 3 milles de nous. Le terrain de ce quartier est bas ; il paraît enfermé du côté de la mer par une longue chaîne de dunes, qui empêchent de voir plus avant dans le pays. Les marées sont si hautes en cet endroit, que la côte paraît fort basse au vif de l'eau ; mais elle est d'une hauteur médiocre quand la mer a refoulé ; et il n'y a pas moyen d'y aborder alors avec une chaloupe, parce que le rivage est tout couvert de rochers ; mais en haute marée on passe dessus jusqu'à la baie sablonneuse qui règne tout le long de cette côte. Le sol, à 5 ou 600 verges[1] de la mer, est aride et sablonneux, et ne porte que des arbrisseaux et des buissons. Les uns étaient alors couverts de fleurs jaunes, les autres de bleues, et quelques-uns de blanches, dont la plupart rendaient une odeur fort agréable. Il y avait un certain fruit sur quelques-uns qui ressemblait à des cosses de pois, chacune desquelles renfermait tout juste 10 pois ; j'en ouvris plusieurs, et je n'y en trouvai ni plus ni moins. Il y a aussi une sorte de fève, que j'avais vue à l'île Romarin, et une autre espèce de petit légume, rouge et dur, qui est aussi enveloppé d'une cosse, et qui a un petit germe noir, de même que les fèves. Je ne sais pas quel nom on leur donne, mais j'en ai vu souvent aux Indes-orien-

[1] La verge est le yard anglais, qui égale 0m, 91.

tales, où l'on s'en sert pour peser l'or. J'ai ouï dire qu'on en fait le même usage en Guinée, et que les femmes en font aussi des bracelets; ce légume croît sur un buisson, mais il y a une autre sorte de fève qui vient sur une espèce de vigne rampante; il y avait quantité de tous ces fruits couverts de cosses sur les dunes près de la mer; les uns étaient verts, les autres mûrs, et les autres à terre; mais il me semble qu'on n'en avait point cueilli du tout, et peut-être qu'ils n'étaient pas bons à manger.

Pendant que j'en suis à cet article, je vais décrire ici quelques autres plantes des plus singulières parmi celles que j'ai trouvées en divers endroits de ce pays inconnu : 1° une espèce de *rapuntium* à fleurs couleur de feu; 2° un beau *fucus* à feuilles capillaires toutes garnies de fort petites vésicules; c'est une espèce de *sargasse* ou d'*erica marina*, mais ses parties sont beaucoup plus déliées; 3° un *ricinoïdes* approchant du buisson, à feuilles épaisses, angulaires, cotonnées surtout au-dessous; le fruit est velouté, et le godet divisé en cinq parties; 4° un *solanum* à fleurs bleuâtres, à feuilles épaisses, blanchâtres, cotonnées des deux côtés, à épines aiguës couleur d'orange obscure; 5° une *scabieuse* ou peut-être un *helichrysum*, les feuilles en touffes, vertes dessus, blanches dessous, longues d'un pouce et fort étroites; la fleur dans un godet rude et jaunâtre; 6° un *alcea* à feuilles cotonnées; la fleur a cinq pétales, au milieu desquels il y a une petite colonne garnie de pointes émoussées, ce qui fait voir que c'est une espèce de mauve; 7° un arbrisseau qui n'a pas le moindre rapport avec aucune des plantes décrites par les botanistes; sa fleur est très belle, de couleur rouge, à ce qu'il semble, et composée de cinq grands pétales, cotonnés de part et d'autre, surtout au-dessous; le milieu de la fleur est rempli de filaments cotonnés au bas, aussi longs que les feuilles et couronnés chacun de son apex. Le godet est divisé en cinq parties

rondes et pointues; les feuilles sont vertes par dessus, cotonnées par dessous, et se terminent par une échancrure en cœur; 8° une espèce de *dammara* des Indes; ses fleurs, remplies de filaments, paraissent de couleur d'herbe, et viennent entre les feuilles qui sont courtes, presque rondes, fermes, garnies de côtes, d'un vert obscur au-dessus et pâle au-dessous, rangées par couple à l'opposite les unes des autres, et si serrées, qu'elles couvrent toute la tige; le fruit est de la grosseur d'un grain de poivre, presque rond, blanchâtre, sec et dur; il a un trou au sommet, et il renferme une petite semence; si l'on voyait cette plante sans ses vaisseaux séminaux, on la prendrait pour une érica ou une *sanamunda;* ses feuilles ont un goût fort aromatique; 9° une espèce approchant de l'*equisetum*, à feuilles de 9 pouces de long, articulées par jointures; 10° *colutea* à grandes fleurs écarlates tachetées de pourpre; le godet est fort cotonné et se termine par un filament de deux pouces de long; la plante n'a pas de feuilles; 11° *conyza*, semblable à un arbrisseau à beaucoup de branches; ses fleurs ont une petite queue fort courte qui sort du milieu des feuilles; celles-ci ressemblent parfaitement aux feuilles de romarin, excepté qu'elles sont plus petites; elle est d'un goût très amer quand elle est sèche; 12° *mohoh*, espèce fort singulière; sa feuille est presque ronde, verte au-dessus et blanchâtre au-dessous; elle a diverses fibres qui couvrent depuis l'insertion de sa queue vers la circonférence, et forment une espèce de bouclier, de même que celles du *cotyledon aquatica* et du *faba ægyptia;* ses fleurs soutenues chacune par un seul pied, sont blanches et de la figure du *stramonium;* elles sont divisées en quatre parties, de même que le godet; 13° *fucus* marin couvert de fort petites touffes de feuilles, qui, par le moyen d'un microscope, paraissent rondes et articulées, comme si elles renfermaient la semence; il y a d'ailleurs d'autres feuilles larges, surtout à l'extrémité des branches qui sont den-

telées; les vésicules sont rondes; 14° *fucus* de rivière à feuilles dentelées, assez semblable au précédent.

Plus avant dans le pays, autant que notre vue pouvait s'étendre, le terrain nous parut plus bas qu'au voisinage de la mer, fort uni et entremêlé de savanes et de forêts; ces prairies portent une espèce d'herbe fort rude et déliée; le terroir est presque partout d'un plus gros sable que celui du rivage, mais en quelques endroits il est argileux. Dans la grande savane où nous étions, il y avait quantité de rochers, de 5 à 6 pieds de haut, dont le sommet était rond et qui ressemblaient à des monceaux de foin; les uns étaient rouges, et les autres blancs. On ne voyait dans les forêts que de petits arbres, dont les plus gros n'avaient pas 3 pieds de circonférence; leurs tiges étaient de 12 ou 14 pieds de haut, et de petites branches en formaient la tête; il y a d'ailleurs quelques petits mangles noirs sur les bords des criques.

On n'y trouve que peu d'animaux terrestres; je vis quelques lézards, et mes gens virent deux ou trois bêtes qui ressemblaient à des loups affamés, et qui n'avaient que la peau et les os tant elles étaient maigres. Pour des oiseaux on en trouve de diverses espèces pareilles aux nôtres, entre autres quantité de tourterelles grasses et excellentes à manger. Il y a deux ou trois sortes de petits oiseaux dont les plus gros sont comme des alouettes. Les oiseaux de mer sont de ceux qui se voient aussi ailleurs; mais en général, excepté les tourterelles, il n'y a pas grande abondance d'oiseaux de terre ni de mer. Les baleines y sont plus grosses que nulle part ailleurs dans la mer du Sud, quoiqu'elles n'approchent pas de celles des mers du Nord. J'amassai quelques coquilles fort extraordinaires, et surtout d'une espèce de moyenne grosseur, qui étaient toutes garnies de rayons ou de pointes.

Après avoir rangé longtemps cette côte sans trouver de l'eau douce, ni aucun endroit commode pour espal-

mer mon vaisseau[1], et voyant d'ailleurs que nous étions au plus haut point de la saison sèche, et que mes hommes étaient atteints du scorbut, je résolus d'abandonner ces parages, et nous fîmes voile vers Timor au commencement du mois de septembre. La variation de l'aiguille aimantée sur cette côte fut depuis 7 jusqu'à 4 degrés de déclinaison à l'occident.

J'employai près de cinq semaines à ranger la côte de la Nouvelle-Hollande, et je courus tout le long l'espace d'environ 300 lieues. J'y abordai en deux ou trois différents endroits pour voir s'il y aurait quelque chose digne de remarque, et augmenter en même temps ma provision d'eau et de vivres, afin d'être en état de pousser plus loin mes découvertes sur la Terre australe. Cette vaste étendue de pays presque inconnu jusqu'ici, va depuis la ligne à un degré près, jusqu'au tropique du Capricorne, et même au delà[2]. Cette terre est si avantageusement située dans les plus riches climats du monde, je veux dire la zone torride et tempérée, que, résolu d'en faire le tour, s'il était possible, je ne pouvais que me flatter de trouver, sur le continent et les îles, des endroits qui produiraient les beaux fruits, les drogues, les épices, peut-être aussi les minéraux, et, en un mot, tout ce qu'on voit dans les autres parties de la zone torride situées sous les mêmes parallèles. Je croyais du moins que le terroir et le climat les pourraient souffrir si on les y transplantait et qu'on voulût se donner la peine de les cultiver. D'ailleurs je me proposais de prendre une exacte connaissance des plus petites îles, des rivages, des caps, des baies, des criques et des havres propres à servir d'abri ou à être fortifiés; des rochers et des bancs de

[1] Nettoyer la carène.

[2] La limite septentrionale assignée par Dampier à la Terre australe est exacte, si on réunit la Nouvelle-Guinée à la Nouvelle-Hollande; c'est ce qui était encore admis en 1699, la découverte de Torrès étant, comme nous l'avons déjà dit, demeurée inconnue.

sable, des différentes profondeurs, des marées et des courants, des vents et des saisons, de la variation de l'aiguille, etc., en un mot de tout ce qui pourrait servir à la navigation, au commerce ou à un établissement, de même qu'à ceux qui viendraient après moi, et qui, bien aises de trouver l'ouvrage si avancé, seraient en état de le perfectionner par leurs nouvelles découvertes, puisqu'une entreprise de cette nature ne saurait être amenée tout d'un coup à sa perfection. Ma principale vue était de connaître les habitants du pays et de les engager à quelque commerce utile, s'il y en avait les moyens chez eux, quoique je n'attendisse pas grand' chose de ces Nouveaux-Hollandais par l'expérience que j'avais faite autrefois de leurs voisins.

Mon projet, en partant d'Angleterre, était de passer à l'ouest, par le détroit de Lemaire, pour commencer les découvertes par le côté oriental de la Terre australe, tout à fait inconnu ; mais la circonstance des saisons me contraignit à prendre la route opposée. J'aurais pu, soit à mon premier voyage, soit à celui-ci, tourner par la côte du sud pour faire le tour des Terres australes jusqu'à l'orient, au lieu de chercher l'orient par le nord, comme je l'ai fait, et avec raison; bien persuadé que le pays du côté du sud n'était pas si digne de recherche que les endroits plus proches de la ligne sous l'influence plus directe du soleil. D'ailleurs il aurait fallu me jeter dans un climat tout à fait inconnu, où le froid est très rude, ce que mes gens, qui n'étaient pas trop bien disposés pour ce voyage, n'auraient jamais souffert après une si longue navigation depuis le Brésil jusqu'ici. Ces raisons me déterminèrent donc à chercher la côte orientale en courant par le nord, dans le dessein de continuer à faire le tour par le sud durant l'été de ce climat, où le froid serait moins insupportable. Je me flattais même de pouvoir découvrir ce passage, si, selon ma conjecture, je trouvais sur la côte orientale de la Nouvelle-Guinée un canal de

communication qui me ramenât vers l'île Romarin. Tout ce que j'avais vu me semblait être en effet, du côté de la mer, une chaîne d'îles, quelque chose qu'il y eût derrière, fût-ce terre, mer, continent ou île. Enfin, l'approche de la mousson du nord-ouest, la disette d'eau, le mauvais état de mon équipage attaqué du scorbut, le peu de fruit que je faisais sur ces côtes, et l'espérance d'un meilleur succès sur celles de la Nouvelle-Guinée me déterminèrent à quitter les unes pour aller chercher les autres.

J'arrivai près du fort des Hollandais dans l'île Timor le 23 septembre, réduit à un triste état, faute d'eau douce; et peu s'en fallut que mon équipage n'y pérît par la malignité des Hollandais, qui refusèrent pendant quelques jours de me laisser puiser de l'eau à terre, quelque argent que j'en offrisse. Je les vis, à mon arrivée, saisis de crainte que je ne vinsse épier leur commerce, et de jalousie que je n'acquisse en ces climats éloignés quelque connaissance profitable, qu'ils voudraient pouvoir dérober à tout le reste des nations. Je fus reçu beaucoup plus humainement par les Portugais, qui ont aussi à Timor un fort peu éloigné de celui des Hollandais.

Traversant tout cet archipel des petites îles Moluques entre Timor et Céram, je découvris, le 1er janvier 1700, la côte de la Nouvelle-Guinée. Ce n'était encore que deux petites îles voisines du continent, à 2 degrés et demi de latitude méridionale, et environ 149 de longitude. Nous ancrâmes le 6 janvier, par 38 brasses d'eau sur un bon fond de vase. Avant la nuit, les gens de ma pinasse apportèrent à bord plusieurs sortes de fruits qu'ils avaient trouvés dans les bois, et l'un d'eux tua une poule qui était d'une grande beauté et de la grosseur d'un gros coq. Son plumage était d'un bleu céleste; elle avait au milieu des ailes une tache blanche environnée de quelques-unes de couleur rougeâtre; elle avait sur la tête une grosse huppe de longues plumes

qui paraissaient fort jolies, le bec de la forme de celui des pigeons, les pattes et les pieds fermes, comme les poules domestiques, avec cette différence que ses pieds étaient rougeâtres. Elle avait le jabot plein de petites baies, et pondait des œufs de la grosseur de ceux de nos plus grosses poules, car mes gens en prirent un sur l'arbre où elle nichait. D'ailleurs ils trouvèrent de l'eau et quantité de grands arbres touffus; mais ils ne virent pas de traces d'hommes.

La chaloupe revint la nuit avec une espèce de toupie fort joliment faite, que les matelots trouvèrent proche d'un *barbecuë*, où ils virent aussi un canot délabré. On appelle en ce pays barbecuë certains petits théâtres ou grilles de bois, sur lesquelles les naturels du pays font sécher à la fumée leurs viandes ou leurs poissons. Le lendemain, on prit à la pêche plus de 400 poissons, presque tous semblables aux maquereaux, quelques-uns ayant forme de brochet. On trouva une rivière d'excellente eau douce, à l'embouchure de laquelle j'allai mouiller sur 25 brasses, fond de vase molle. J'allai moi-même à terre chercher du bois, et je trouvai une petite anse, où il y avait deux barbecuës qui ne paraissaient pas avoir été faits depuis plus de deux mois. Les perches semblaient taillées avec quelque instrument aigu, d'où l'on pouvait conjecturer que les naturels du pays ont du fer, du moins s'ils les avaient rabotées eux-mêmes.

Le 10, ayant quitté cette baie, je continuai ma route au nord malgré les courants violents, qui me faisaient perdre presque tout ce que je pouvais gagner à la faveur du vent; je laissai à ma droite une petite île blanche, haute, pleine de bois, d'une lieue de long, et à peu près aussi éloignée du continent. La profondeur de la mer diminuait à mesure que j'avançais; mais m'étant approché d'une île où je vis de la fumée, je trouvai 38 brasses et bon fond près du rivage. Pendant que nous étions sous voiles, deux canots s'approchèrent

de nous avec quelques naturels du pays, qui nous parlaient et nous faisaient des signes; mais nous n'entendions ni leur langage ni leurs gestes. Nous les invitâmes à venir à notre bord, et je les priai en langue malayenne, mais ils ne le voulurent pas. Nous leur montrâmes ce que nous avions à leur donner en troc; cela ne servit de rien pour les exciter à nous joindre, et après nous avoir fait encore signe d'aller à terre, ils s'éloignèrent de nous. Je les suivis dans ma pinasse, où je fis mettre des couteaux, des chapelets, des verroteries, des haches, etc. Lorsque nous fûmes proches du rivage, je les appelai en langage malayen; je ne vis d'abord que deux hommes, parce que les autres s'étaient mis en embuscade derrière les buissons; mais je n'eus pas plutôt jeté à terre quelques couteaux et autres bagatelles, qu'ils sortirent tous, jetèrent bas leurs armes et vinrent dans l'eau à côté de la pinasse, en faisant des signes d'amitié et versant avec une main de l'eau sur leur tête.

Le 16 après midi, plusieurs autres canots vinrent à notre bord et nous apportèrent quantité de racines et de fruits, que nous achetâmes. Cette île n'a pas de nom sur nos cartes, mais les naturels l'appellent Poulo Sabuda. Elle peut avoir 3 lieues de long et 2 milles de large, plus ou moins. Elle est d'une hauteur assez considérable pour être vue à une douzaine de lieues en mer, et pleine de rochers, au-dessus desquels il y a de bonne terre jaune et noirâtre, qui n'est pas profonde, mais qui porte quantité de beaux arbres fort hauts, avec toutes sortes de fruits ou de racines, que les habitants y plantent. Quoique je ne sache pas tout ce qu'elle produit, nous y vîmes des plantains (bananes), des noix de coco, des pommes de pin, des oranges, des papahs, des patates et autres grosses racines. Il y a d'ailleurs une sorte de jacas sauvages, qui sont de la grosseur des deux poings, remplis de pépins ou de noyaux qu'on fait rôtir et qui ont alors un goût assez

agréable. J'appris que les habitants faisaient du pain avec la moelle d'un arbre qui croît dans les vallées marécageuses ; ils m'indiquèrent même l'arbre, et j'achetai une quarantaine de ces pains avec trois ou quatre noix muscades dans leur coquille. Elles paraissaient fraîchement cueillies. Mais, soit qu'elles viennent ici ou non, les naturels du pays ne voulurent pas me dire d'où ils les avaient eues, et ils semblaient les estimer beaucoup.

Nous trouvâmes ici de ces belles poules couleur de bleu céleste que j'ai déjà décrites ; c'est un oiseau d'une admirable beauté. Nous en trouvâmes un autre gros comme un lapereau, ayant le col, la tête, les oreilles et le museau d'un renard, les ailes d'une chauve-souris de 4 pieds d'étendue, le poil jaune vers le col et noir sur la tête, et l'odeur forte du renard. Cette espèce de chauve-souris est fort commune ici. Il y a aussi deux espèces de pigeons, les uns tout noirs ayant les plumes toutes blanches par-dessous ; les autres blancs de lait. Ceux-ci sont oiseaux de mer et prennent des écrevisses. Je les fis dessiner, ainsi que les poissons particuliers, les uns rouges, les autres bleus, les autres d'un rouge pâle tacheté de bleu. Je passe sous silence ceux qui sont plus semblables aux nôtres. On n'en peut guère prendre ni des uns ni des autres, l'eau étant très profonde jusqu'auprès du rivage, et garnie près du bord de bancs de corail. L'île est située à 2° 43' lat. sud, à la distance d'environ 500 milles du fort hollandais de Timor. Je donne ici une quarantaine de dessins des aspects de toutes les différentes îles, côtes ou continents que j'ai aperçus dans les parages de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Bretagne. Le volcan dont je parlerai bientôt peut servir entre autres d'une excellente indication. J'y joins quelques petites cartes des aiguades, baies et ancrages où j'ai mouillé.

Les habitants de l'île sont une sorte d'Indiens fort basanés, qui ont les cheveux noirs et longs, et qui pour

les manières ne diffèrent pas beaucoup de ceux de Mindanao et des autres naturels de ces îles orientales. Outre ceux-là, qui paraissent être les principaux de l'île, nous vîmes des nègres de la Nouvelle-Guinée, qui ont les cheveux crépus et cotonnés, dont la plupart sont esclaves. Ils sont fort pauvres et n'ont pour tout vêtement qu'un torchon fait de l'écorce du sommet des palmetos, qu'ils attachent autour de leurs reins; les femmes ont une espèce de vêtement de toile de coton. Leurs plus beaux ornements consistent en bracelets chargés de grains bleus et jaunes. Les hommes s'arment d'arcs et de flèches, de lances garnies au bout d'un os pointu, et de sabres comme ceux de Mindanao. Ils dardent le poisson fort adroitement avec une toupie de bois, et ils ont une manière fort ingénieuse pour le faire venir sur l'eau.

Voici comment ils s'y prennent : ils ont une pièce de bois joliment travaillée et peinte, de la forme d'un dauphin ou de quelque autre poisson; ils l'attachent à une petite corde et la plongent ensuite dans l'eau avec un petit poids qui sert à l'enfoncer; quand ils la croient assez bas, ils la retirent tout d'un coup dans leurs bateaux, et le poisson qui monte après cette figure ne paraît pas plus tôt sur l'eau qu'ils le dardent. Mais ils tirent leur principale subsistance de leurs plantations. De plus, ils ont de grandes chaloupes qu'ils emploient à faire le voyage de la Nouvelle-Guinée, où ils achètent des esclaves, de beaux perroquets, etc., qu'ils transportent à Céram, où ils les échangent contre des toiles de coton. Une de ces chaloupes en était revenue un peu avant notre arrivée ici. J'achetai de ses propriétaires quelques perroquets, et j'aurais bien souhaité acquérir un esclave; mais ils ne voulurent jamais le troquer que contre des toiles de coton, que je n'avais pas.

Leurs maisons, de ce côté de l'île, ne semblaient destinées que pour le besoin, tant elles étaient petites; au lieu que de l'autre côté de l'île nous en vîmes qui

étaient bonnes et grandes. Leurs pirogues sont étroites de même que celles des autres Malayens. Je ne sais quelle religion ils professent; mais je ne crois pas qu'ils soient mahométans, parce qu'ils buvaient du brandevin dans la même coupe que nous sans aucun scrupule.

Ayant remis à la voile, route au nord, après avoir passé plusieurs bas-fonds dangereux entre des petites îles, je doublai, le 4 février, le cap Mabo, pointe la plus septentrionale de toutes les Terres australes, à un demi-degré de la Ligne. Il s'avance dans un golfe de l'île de Gilolo, dont il n'est séparé que par une traversée de quelques milles. Ce quartier de la Nouvelle-Guinée est un pays élevé, couvert de grands arbres qui paraissaient bien verts et fleuris. Le cap même n'est pas fort élevé, mais il se termine en une pointe aiguë et basse; il y en a une autre de chaque côté à une égale distance; de sorte que de loin il ressemble à un diamant.

La mer en cet endroit n'a pas de fond, ou au moins à 50 brasses de profondeur jusqu'à une île que je nommai l'île des Pétoncles, mes gens y ayant trouvé des coquilles rouges de cette espèce, d'une prodigieuse grosseur. Ils me rapportèrent une écaille vide qui pesait seule 258 livres. L'île voisine abondant en pigeons prit le nom de ces oiseaux; une troisième fut honorée de celui du roi Guillaume, parce que je fis boire mon équipage à sa santé. Elle est très haute et très chargée de bois, et peut avoir deux lieues et demie de longueur. Il y a une infinité de beaux arbres verdoyants, dont la plupart, qui me sont inconnus, étaient chargés de fleurs jaunes ou blanches, ou couleur de pourpre, qui donnaient une odeur fort agréable. Ils ont presque tous la tige haute et droite, et peuvent servir à toutes sortes d'usages. J'en vis un dont le corps était bien poli, sans branches et sans aucun nœud, qui pouvait avoir 60 ou 70 pieds de haut. Il paraissait de la même grosseur d'un bout à l'autre jusques au sommet, et il avait trois

de mes brasses de circonférence. Il y a quantité de palmetos sur l'île, et nous en pouvions distinguer les têtes au-dessus de tous les autres arbres, quoique nous n'en vissions pas les troncs. La terre de cette île est noire; mais elle n'est pas profonde, parce qu'elle est pleine de rochers.

Je me trouvais alors au nord des Terres australes, le rivage courant d'est à l'ouest, et le vent alisé soufflant de l'est, quoique je fusse quelque peu au sud de la Ligne; ce qui me surprit et me retarda beaucoup. La variation de l'aiguille aimantée était environ de 4 degrés à l'orient. Le 15, je doublai le cap, à qui je donnai le nom de Bonne-Espérance, et celui de la Providence à deux petites îles au delà, voisines d'une grande île découverte autrefois par Guillaume Schouten. Cette île peut avoir 20 lieues de long, et le sol en est élevé. Nous voyions flotter près de nous quantité de gros arbres et de troncs qui ne pouvaient venir que de quelques grandes rivières du continent... Après avoir cinglé à l'est de la Nouvelle-Guinée, je découvris, le 25 février, deux îles, l'une de 10 lieues de long, que je nommai Mathias, l'autre de 2 ou 3 lieues, que je nommai l'Orageuse, à cause des rudes tourbillons de vent que nous essuyâmes. Toutes les deux paraissaient chargées de grands beaux arbres verts, fort serrés les uns contre les autres, entremêlés de belles prairies et de quelques cantons défrichés. La boussole était alors à 9 degrés 50 minutes de variation orientale.

Le 28 février, je découvris une terre, sur laquelle nous apercevions beaucoup de fumée, des plantations, des morceaux de terre défrichée, marques certaines que l'endroit était bien peuplé. C'était la côte de la Nouvelle-Bretagne, à 3° 20' lat., 168° long. Cette terre est haute, montagneuse, couverte de beaux arbres verdoyants. Dès que je fus près du rivage, les habitants vinrent à nous dans 46 petites chaloupes. Ils s'approchèrent à la distance suffisante pour voir les signes

réciproques. Ils nous faisaient signe avec le doigt d'aller à terre, et nous suivirent dans leurs pirogues, tandis que je cherchais une baie où je pusse entrer. Je leur montrai des chapelets, des couteaux et des grains de verre pour les engager à nous aborder; mais ils ne voulurent pas venir sur notre vaisseau, ni rien recevoir de nous; de sorte que je leur jetai quelques bagatelles : un couteau lié à un morceau de planche, et une bouteille de verre bien bouchée avec quelques chapelets dedans; ils prirent l'un et l'autre, et il nous parut que cela leur faisait plaisir. Du reste, ils se frappaient souvent le cœur avec la main droite, et ils tenaient en même temps un gros bâton noir sur leur tête, ce que nous primes pour un signe d'amitié et ce qui nous obligea d'en faire de même. Lorsque nous courions vers le rivage, ils semblaient en marquer de la joie; mais aussitôt que nous nous en écartions, ils fronçaient le sourcil, quoiqu'ils nous suivissent toujours et qu'ils nous montrassent la terre avec le doigt. Vers les cinq heures nous entrâmes dans l'embouchure de la baie, et après avoir jeté la sonde plusieurs fois, on ne trouva point de fond, quoiqu'il n'y eût qu'un mille du rivage. Le bassin de cette baie avait plus de 2 milles de circuit; mais incertain de l'ancrage qu'il y aurait, je ne crus pas qu'il fût prudent de m'y arrêter alors, parce que la nuit venait et que je vis paraître à l'ouest un nuage noir qui menaçait d'un ouragan, que je craignais beaucoup.

D'ailleurs il y avait environ 200 hommes dans les pirogues qui nous suivaient, et il n'en paraissait guère moins de 3 ou 400 à terre, d'un bout de la baie à l'autre. Je ne sais quelles armes avaient les premiers, ni quel pouvait être leur dessein; mais à leur arrivée autour de nous, je fis sortir toutes nos armes à feu et endosser la bandoulière à plusieurs de mes gens pour éviter une surprise. Enfin, je n'eus pas plus tôt viré de bord, que les naturels qui étaient dans les pirogues

se mirent à nous lancer une grêle de pierres avec des machines qu'ils avaient, et c'est pour cela que je nommai ce parage la baie des Frondeurs. Mais en entendant un coup de canon qu'on leur tira dessus, ils s'éloignèrent au plus vite, fort étonnés, et ils ne s'amusèrent plus à jeter des pierres. Cependant ils se réunirent, peut-être pour se consulter sur ce qu'ils devaient faire. Il y en avait eu plusieurs de tués ou de blessés par le boulet de canon; ils auraient même payé leur audace plus cher, si je ne m'en étais fait un scrupule, et si je n'avais eu envie de lier commerce avec eux, ce qu'ils ne m'auraient jamais accordé sans doute, si j'en étais venu à un châtiment plus sévère.

Le lendemain au soir, nous aperçûmes un canot fort près de nous, et comme il n'y en avait pas d'autres, nous souffrîmes que les trois hommes qui le montaient vinssent à notre bord. Ils nous apportèrent cinq noix de coco, pour lesquelles je donnai un couteau et un chapelet à chacun d'eux, afin de les engager à revenir le matin. Mais avant qu'ils se retirassent, nous découvrîmes deux autres canots, ce qui nous obligea de tourner au nord et de remettre ensuite à la cape [1] jusques au jour. Il n'en parut plus de toute la nuit, et s'il en fût venu un, nous n'aurions pas permis qu'il nous eût abordés.

Le 3 mars, je vins près de l'île nommée Garet-Denis sur les cartes hollandaises. Elle est montagneuse, pleine de beaux cocotiers et de plantations, parmi lesquelles on aperçoit de petites maisons. Elle est très peuplée. Ses habitants sont noirs, vigoureux et bien taillés; ils ont la tête grosse et ronde, les cheveux frisés et courts, qu'ils coupent de différentes manières, et qu'ils teignent aussi de diverses couleurs, rouge, blanc, jaune. Ils ont le visage rond et large avec un gros nez plat; cependant l'air n'en serait pas désa-

[1] Manœuvre pour ne plus faire de route.



gréable, s'ils ne se défiguraient l'un par la peinture, l'autre par une espèce de cheville de la grosseur du doigt, et longue de 4 pouces, dont ils traversent les deux narines, en sorte que les deux bouts touchent à l'os des joues et qu'il ne paraît qu'une petite partie du nez autour de ce bel ornement. Ils ont aussi de gros trous aux oreilles, où ils mettent des chevilles comme au nez. Ils sont fort adroits et actifs à manier leurs pirogues, qui sont construites avec beaucoup d'art. Elles sont étroites et longues; l'avant et l'arrière sont plus hauts que le reste et ornés de quelque sculpture, par exemple, d'un oiseau, d'un poisson ou d'une main peinte ou en relief. Quoique cet ouvrage soit grossier, la ressemblance y paraît distinctement, et fait voir de l'invention et de la vivacité. Mais je ne sais pas avec quels instruments ils peuvent faire leurs pirogues ou leurs ouvrages de sculpture, puisqu'il semble qu'ils ne connaissent pas le fer. Ils ont de fort jolies pagaies, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse pour conduire leurs pirogues et aller très vite. Leurs principales armes sont des lances et des épées de bois, des frondes, l'arc et la flèche. Ils ont aussi des harpons de bois pour darder le poisson.

Ceux qui nous avaient attaqués en mer dans la baie des Frondeurs ressemblent à tous égards à ces insulaires, qui sont peut-être aussi perfides. Quoi qu'il en soit, leur langage est bien articulé et fort distinct. Lorsqu'ils venaient autour de nous, ils répétaient souvent ces mots *Vacousi allamais*, et ils nous montraient ensuite le rivage. Leurs signes d'amitié consistent à mettre un gros bâton ou une branche d'arbre pleine de feuilles sur leur tête, et à se frapper souvent la tête avec la main. Ils se tuaient de nous faire signe d'aller à terre, s'imaginant que notre vaisseau pouvait approcher du bord aussi près que leurs canots. Mais nous ne pûmes jeter l'ancre même à un mille du rivage, où la mer était sans fond. Trois des naturels du pays vinrent sur

mon vaisseau ; je donnai à chacun d'eux un couteau, un petit miroir et un chapelet. Je mis devant leurs yeux des citrouilles et des noix de coco, et je leur fis signe de m'en apporter quelques-unes à bord ; aussitôt ils me donnèrent trois de ces noix, qu'ils avaient tirées d'un de leurs canots. Je leur fis voir ensuite des noix muscades, et je conjecturai par leurs signes qu'ils en avaient quelque peu dans l'île. Je leur montrai aussi de la poudre d'or, qui ne leur était pas inconnue, à ce qu'il semblait ; du moins ils s'écrièrent *mannil*, *mannil*, en tournant le doigt vers le rivage.

Un peu après qu'ils furent sortis de mon vaisseau, il arriva deux ou trois canots de l'île Plate, qui nous invitaient par leurs signes à vouloir y aborder ; mais les hommes du premier canot, qui se trouvaient encore à portée, en eurent tant de jalousie, qu'ils en vinrent aux grosses paroles et aux menaces de part et d'autre, à ce que je crus. Quoi qu'il en soit, à l'approche de la nuit nous revirâmes vers la mer, et comme il n'y eut que peu de vent toute la nuit, notre vaisseau dériva au nord-ouest. Nous vîmes quantité de gros feux sur l'île Plate. Ceux de ses habitants qui nous étaient venus joindre paraissaient tout noirs, de même que les autres, avec les cheveux frisés. D'ailleurs ils étaient fort grands, robustes, bien taillés et bigarrés de quelque peinture, et ils avaient les narines lardées de grosses chevilles comme leurs voisins ; ils faisaient les mêmes signes d'amitié, et leur langage paraissait le même ; mais les premiers avaient des pirogues, et ceux-ci, qui n'étaient pas si craintifs que les autres, des canots. Nous vîmes, sur les côtés de quelques-uns de ces canots les figures de divers poissons proprement taillés en relief. Toutes les îles et le continent que je vis ensuite m'offrirent les mêmes objets, soit pour le territoire, soit pour les habitants. Toutes ces îles sont si peuplées, que je n'osai envoyer ma chaloupe à terre, ne

pouvant pas, faute d'ancrage, faire approcher mon vaisseau du rivage.

Le 9 mars, au delà du cap, que je nommai Saint-Georges (5° 5' lat., 169° long.), la terre commence à retourner au sud-ouest. La variation de l'aiguille n'est que d'un degré vers l'orient. Les habitants me paraissaient parler une langue différente de celle des précédents. J'entrai dans la baie Saint-Georges, qui peut avoir 25 lieues de profondeur. Nous n'y vîmes ni cocotiers, ni plantations, seulement un feu qui pouvait être celui du volcan que nous aperçûmes ensuite. La baie est bornée à l'ouest par un autre cap à qui je donnai le nom de milord Oxford. Sur le rivage ultérieur nous trouvâmes des cocotiers, des plantations, des maisons, des habitants, des canots, une grande chaloupe pleine de monde, d'une hauteur considérable, peinte à l'avant et à l'arrière. Dans la crainte que leur dessein ne fût de m'attaquer, et dans la nécessité où je me trouvais d'aller à terre, je leur fis signe de se retirer, et sur leur refus je fis tirer quelques coups de canon, qui firent bientôt prendre la fuite tant à ceux qui voguaient qu'à ceux qui s'étaient assemblés sur le rivage.

Le vaisseau vint mouiller à l'embouchure d'une petite rivière, à un quart de mille de la rive, sur 26 brasses d'eau, fond de sable noir. Ma chaloupe s'approcha de quelques habitants qui étaient placés sur la pointe, nous offrant des noix de coco. Dès qu'elle s'approcha d'eux, ils se jetèrent dans l'eau pour y mettre les noix; on fit aiguade tandis que j'observais avec défiance les mouvements des naturels. Informé qu'ils avaient quantité de cochons, d'yams et autres bonnes racines, j'envoyai quelques-uns de mes gens à terre pour négocier avec eux ; mais quoiqu'ils admirassent nos haches et nos couperets, ils ne voulurent faire aucun troc, ni donner autre chose que des noix de coco ; ils

montaient sur les arbres pour les cueillir, et aussitôt qu'ils les avaient donnés à mes gens, ils leur faisaient signe de se retirer, car ils nous craignaient beaucoup.

Pendant que l'on coupait du bois, 30 ou 40 sauvages, hommes et femmes, vinrent à passer par cet endroit et témoignèrent d'abord quelque crainte ; mes gens leur ayant fait des signes d'amitié, ils continuèrent tranquillement leur chemin. Les hommes avaient des plumes de diverses couleurs autour de la tête, et des lances à la main ; mais les femmes n'avaient pas le moindre ornement, ni autre chose pour couvrir leur nudité qu'une ceinture de petites branches vertes. Elles portaient sur la tête de grandes corbeilles pleines d'yams. J'ai toujours remarqué la même chose parmi ces nations barbares, que les femmes portent les fardeaux, pendant que les hommes marchent les premiers, sans autre embarras que celui de leurs armes et de leurs ornements.

Quelques-uns de nos gens allèrent aux maisons des habitants, qui paraissaient plus remplis de crainte que jamais. Du moins ils avaient cueilli toutes les noix de coco des arbres et mis leurs cochons à quartier. Sur ce que mes gens leur demandaient par signes ce qu'ils en avaient fait, ils leur montrèrent avec le doigt quelques maisons au bout de la baie, et ils imitèrent en même temps le cri de ces animaux aussi bien que celui des chèvres. D'ailleurs, pour représenter qu'il y en avait des uns et des autres de taille différente, ils tenaient la main étendue horizontalement à diverses hauteurs de terre. J'allai moi-même à l'aiguade voir si, par le moyen de nos bagatelles et de nos instruments de fer, je ne pourrais pas engager les sauvages à quelque commerce avec nous ; mais je les trouvai remplis de crainte et de friponnerie. Je ne vis qu'un petit garçon et deux hommes, dont l'un sollicité par quelques signes, vint à côté de ma chaloupe ; je lui donnai un couteau, un chapelet et une bouteille de verre ; là-

dessus il se mit à crier, *cocos*, *cocos*, et nous montra un village voisin, comme s'il voulait y aller prendre de ces noix de coco ; mais il ne reparut plus. C'est ainsi qu'ils en avaient usé plusieurs fois avec mes gens.

J'allai moi-même à leurs maisons, accompagné de 8 ou 9 de mes hommes, et je les trouvai si misérables, que les portes ne tenaient qu'à un morceau d'osier. Je parcourus trois de leurs villages abandonnés des habitants, qui avaient emmené avec eux leurs cochons. J'y pris quelques petits filets pour nous dédommager de ce qu'ils avaient reçu de nous. Mes gens sollicitèrent avec tant d'instance de leur permettre d'aller négocier avec les habitants, que je fus obligé d'y consentir. Je leur donnai des quincailleries, leur recommandant sur toutes choses d'employer les voies de la douceur, et d'en agir avec précaution pour leur propre sûreté. La baie où ils allaient était à 2 milles du vaisseau. Dès qu'ils furent partis, je fis mettre tout en état pour les soutenir en cas de besoin, et les défendre avec ma grosse artillerie. Sur le point d'aborder, les naturels du pays se présentèrent en foule pour s'y opposer ; ils secouaient leurs lances et avaient des airs menaçants ; il y en eut même quelques-uns qui furent assez hardis pour entrer dans l'eau, armés d'un bouclier et d'une lance. Mes gens eurent beau leur offrir les curiosités qu'ils avaient et leur faire des signes d'amitié, tout cela ne servit à rien, et ils ne purent jamais les engager à faire des échanges.

Résolus pourtant d'avoir de leurs provisions, ils tirèrent quelques coups de mousquet pour les effrayer ; cela ne manqua pas de réussir à l'égard de la multitude, puisqu'ils s'enfuirent tous à la réserve de deux ou trois, qui continuèrent à tenir ferme dans une posture menaçante, jusqu'à ce que le plus hardi laissa tomber son bouclier et prit la fuite. Il y a grande apparence qu'il fut blessé au bras d'une balle de mousquet, et qu'il sentit, avec quelques autres de ses compagnons la

vertu de notre poudre, quoiqu'on n'en tuât aucun et que ce ne fût pas non plus notre dessein. Enfin, mes gens mirent pied à terre et trouvèrent quantité de cochons apprivoisés autour des maisons. Après en avoir tué 9 et blessé plusieurs autres, mes gens revinrent au plus vite, et le lendemain ils y retournèrent encore; mais pendant la nuit les naturels avaient transporté ailleurs toutes leurs provisions. Plusieurs d'entre eux étaient revenus dans leurs cabanes, et il n'y en eut pas un qui s'opposât à la descente de nos chaloupes. Au contraire ils étaient devenus si doux, que l'un d'eux apporta 10 ou 12 noix de coco sur le rivage; il disparut après les avoir montrées à mes gens. Ceux-ci ne trouvèrent que des filets et des ignames, en prirent quelque peu des uns et des autres, les mirent dans un petit canot avec deux matelots et revinrent à bord. Je renvoyai le canot à l'endroit où on les avait pris, donnant ordre que l'on mît sur le rivage 2 haches, 2 couperets, 6 miroirs, un gros paquet de chapelets et 4 bouteilles de verre.

Je nommai cet endroit le port Montaigu; il est à 6° 10' lat. et à 157 milles à l'ouest du méridien du cap Saint-Georges. Le pays des environs est montagneux, rempli de bois, de vallées et d'agréables ruisseaux. La terre des vallons est profonde et jaunâtre; mais celle des collines est d'un brun fort obscur, peu profonde et pierreuse au-dessous, quoique admirable pour le plantage[1]. Les arbres en général n'y sont pas fort droits, ni épais, ni hauts; mais ils paraissent verts et font plaisir à la vue; quelques-uns portaient des fleurs, d'autres des baies, et d'autres de gros fruits de plus d'une sorte, qu'aucun de nous ne connaissait. Les cocotiers viennent très bien ici, tant sur le rivage, que plus avant parmi les plantations; leurs noix sont d'une grosseur médiocre, mais le lait et le noyau sont

[1] Cultures de la canne à sucre et du tabac.

fort épais et d'un goût agréable. On trouve ici du gingembre, des yams et d'autres racines bonnes à manger, dont nos gens goûtèrent. Pour les animaux terrestres, nous n'y vîmes que des cochons et des chiens. A l'égard des oiseaux, il y avait des pigeons, des perroquets, des cockadores, et des corneilles comme celles que nous avons en Angleterre ; nous vîmes aussi une espèce d'oiseau de la grosseur d'un merle et quantité de plus petits. La mer et les rivières abondent en poissons ; nous en vîmes beaucoup, mais nous n'en prîmes que peu, et ceux-ci étaient des cavallis, des poissons à la queue jaune et des raies qui sautent.

Je partis du port Montaigu le 22 mars. Guidé la nuit par un volcan dont la bouche est tournée au sud, je commençai, après avoir doublé un cap, à trouver que la terre regardait le sud-ouest, et que la mer me laissait un passage libre pour cingler au nord-ouest. Reconnaissant par là que cette terre que je venais de quitter n'était qu'une île séparée du continent de la Nouvelle-Guinée, j'entrai dans le détroit, qui est parsemé de petites îles, ayant en vue un peu plus loin l'île Brûlante dont le volcan jetait, à la hauteur de 30 verges, la plus grosse flamme et la plus épouvantable que j'aie jamais vue. Elle s'élançait, comme par secousses, de demi-minute en demi-minute, avec un mugissement horrible et un bruit pareil à celui du tonnerre ; la traînée de feu jetée par le soupirail courait du sommet de la montagne jusqu'à la mer. Ce terrible volcan est à 5° 33' lat. J'avais alors à ma gauche le cap le plus oriental de la Nouvelle-Guinée, et, à ma droite, le cap le plus occidental de la terre que je venais de quitter, que l'on a cru jusqu'ici faire partie du continent de la Nouvelle-Guinée.

Le canal qui les sépare est d'environ 40 milles de largeur. Je donnai au premier des deux caps le nom du roi Guillaume, au second celui de la reine Anne, et je nommai la grande île dans laquelle il se trouve la

Nouvelle-Bretagne ; je donnai mon nom au détroit que j'avais le premier découvert. Mon vaisseau courait le long de la côte orientale, où le canal est fort bon, entre quelques îlots à gauche et la grande île à droite, dont cette extrémité se termine par deux caps éloignés l'un de l'autre de 6 à 7 lieues. Dans l'enceinte de chacun il y avait deux montagnes fort remarquables, qui s'élevaient par degrés depuis le rivage, et qui faisaient plaisir à la vue. Les montagnes et les collines étaient agréablement entremêlées de bois et de savanes. Les arbres y paraissaient verts et fleuris, et il n'y a point de pré en Angleterre qui paraisse plus vert ni plus uni que l'étaient ces savanes. Nous vîmes de la fumée, ça et là, sans vouloir jeter ici l'ancre ; je préférai aller sous une des îles, dans l'espérance qu'il n'y aurait que peu ou point d'habitants, afin d'y réparer ma pinasse, qui était si délabrée, qu'on ne pouvait plus la mettre à la mer.

Le corps de cette île, à laquelle je donnai le nom de Nouvelle-Bretagne, est à 4° de lat. sud; sa partie la plus au nord-est est à 2° 30'. Elle a environ 5° 18' de longitude d'orient en occident. Elle est presque partout haute et montagneuse, et enrichie de grandes vallées qui paraissaient aussi fertiles que les montagnes. Les arbres, dans la plupart des endroits que nous vîmes, étaient hauts, gros et touffus. Elle est d'ailleurs très peuplée de nègres vigoureux et bien taillés, que nous trouvâmes très hardis et entreprenants en diverses places. A l'égard des produits de l'île, je ne sais pas autre chose que ce que j'ai dit à l'article du port Montaigu; mais il y a grande apparence qu'elle peut fournir d'aussi riches denrées qu'aucune autre du monde, et que les naturels seraient facilement amenés à lier commerce avec les Européens, quoique je ne pusse pas le tenter moi-même dans les circonstances où je me trouvai alors.

Au sortir du détroit, ma boussole variait de 8° 25' à

l'occident. Je découvris une longue chaîne d'îles rangées du sud-est au nord-ouest sur une file parallèle à la côte de la Nouvelle-Guinée. Je passai, le 31 mars, entre deux de ces îles distantes entre elles de 4 lieues ; je nommai la plus méridionale l'île Longue, et la plus septentrionale l'île de la Couronne, parce qu'elle est ronde, haute et partagée en plusieurs pointes à son sommet. Ces deux îles paraissaient fort agréables et entremêlées de savanes et de bois, dont les arbres étaient verdoyants, et quelques-uns chargés de fleurs blanches. Nous rangeâmes de fort près la dernière ; nous y vîmes quantité de cocotiers sur les baies et les collines, et une chaloupe qui venait du rivage, mais qui rebroussa chemin dès qu'elle nous vit. Nous n'aperçûmes ni fumée ni plantations sur aucune de ces deux îles, et il y a grande apparence qu'elles ne sont pas fort peuplées. D'ailleurs, il y avait quantité de bancs proches de l'île de la Couronne, et de chaînes de rochers qui s'avançaient en pointes, un mille ou un peu plus, dans la mer. Nous voyions d'ici, vers le sud, le continent de la Nouvelle-Guinée, qui me parut très haut. Quatre chaloupes s'approchèrent de nous pour examiner le vaisseau ; il y en eut même une qui vint à portée de la voix ; mais elle se retira promptement avec les autres sans nous parler. Je continuai à cingler au nord-ouest de la chaîne d'îles, dans lesquelles je découvris quelques autres volcans.

Nous aperçûmes entre les canots trois petits vaisseaux garnis de voiles, dont il semble que l'usage soit tout à fait inconnu aux sauvages de la Nouvelle-Bretagne. Toutes ces îles sont hautes, pleines de beaux arbres et de savanes verdoyantes, sans en excepter l'île du volcan, dont le terroir est bon près du rivage, et même jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. Nous vîmes encore une autre île, d'où il sortit tout d'un coup une grosse fumée, qui disparut bientôt et ne reparut plus. J'avais eu dessein de m'y arrêter, mais

la nécessité de raccommoder ma pinasse m'avait tant fait perdre de temps, que j'aurais eu beaucoup de peine à tenir ce parage, les vents d'ouest soufflant déjà. Ce fut une des principales raisons qui m'empêchèrent de pousser plus loin mes découvertes...

Le 18 avril, je doublai une seconde fois le cap Mabo, dans le golfe de Gilolo, et prenant ma route à travers les Moluques, entre l'île Céram et l'île Bouro, je me retrouvai, le 18 mai, au comptoir des Portugais dans l'île Timor. J'appris ensuite que les Hollandais avaient envoyé courir après moi, pour intercepter mon vaisseau, jusqu'à l'île Poulo Sabuti.

II.

L'ILE DE JUAN FERNANDEZ.

Pendant le voyage que Dampier fit en 1708 comme pilote de Woodes Roggers, après avoir doublé le cap Horn, il aborda à l'île de Juan Fernandez. La chaloupe revint au vaisseau avec un homme vêtu de peaux de chèvre, qui paraissait plus sauvage que ces animaux mêmes. L'aventure de cet homme a fait le sujet du roman anglais de Robinson Crusoé, que tout le monde a lu. Voici ce que Woodes Roggers a écrit sur ce matelot abandonné, et qui a fourni à Daniel de Foë le sujet de son roman.

C'était un Écossais nommé Alexandre Selkirk, qui avait été maître à bord du vaisseau *les Cinq-Ports*, et que le capitaine Stradling avait abandonné sur cette île depuis quatre ans et quatre mois. Le capitaine Dampier, qui s'était trouvé alors avec eux, me dit que c'était le meilleur homme qu'il eût sur ce navire, de sorte que je l'engageai à me servir de contre-maître. Ce bon Écos-

sais, à la vue de nos vaisseaux qu'il reconnut pour anglais, alluma le feu que nous avions remarqué sur l'île. Il en avait vu bien d'autres pendant le séjour qu'il y fit, mais il n'y en eut que deux qui vinrent y mouiller. Incertain de quelle nation ils étaient, il s'en approcha pour les examiner ; mais quelques Espagnols qui avaient déjà mis pied à terre ne l'eurent pas plutôt aperçu, qu'ils tirèrent sur lui et le poursuivirent jusque dans les bois, où il grimpa sur un arbre ; il n'y fut pas découvert, quoiqu'ils rôdassent aux environs et qu'ils tuassent quantité de chèvres sous ses yeux. Il nous avoua d'ailleurs qu'il aurait mieux aimé se livrer à des Français, si un de leurs vaisseaux eût abordé, ou s'exposer à mourir sur cette île, que de tomber entre les mains des Espagnols, qui n'auraient pas manqué de le tuer ou de le condamner aux mines, dans la crainte qu'il ne servît aux étrangers à découvrir la mer du Sud.

Il nous apprit aussi qu'il était né à Largo, dans le comté de Fife en Écosse ; qu'il avait été élevé à la marine dès son enfance ; qu'il fut déposé sur cette île par le capitaine Stradling, à l'occasion d'un démêlé qu'ils avaient eu ensemble. Abandonné avec ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une bible, quelques livres de piété, ses instruments et ses livres de marine, il pourvut à ses besoins le mieux qu'il lui fut possible. Mais durant les premiers mois, il eut beaucoup de peine à vaincre la mélancolie et à surmonter l'horreur que lui causait une si affreuse solitude. Il fit deux cabanes, à quelque distance l'une de l'autre, avec du bois de piment ; il les couvrit d'une espèce de jonc, et les doubla de peaux de chèvres, qu'il tuait à mesure qu'il en avait besoin, tant que sa poudre dura. Lorsqu'elle approcha de sa fin, il trouva le secret de tirer du feu avec deux morceaux de bois de piment, qu'il frottait l'un contre l'autre sur le genou. Il faisait sa cuisine

dans la plus petite des deux cabanes, et dans la plus grande il dormait, il chantait des psaumes et priait Dieu. Jamais de sa vie il n'avait été si bon chrétien, et il désespérait même de l'être autant à l'avenir. Accablé d'abord de tristesse, manquant de pain et de sel, il ne mangeait qu'à l'extrémité lorsque la faim le prenait, et il n'allait se coucher que lorsqu'il ne pouvait plus soutenir la veille. Le bois de piment lui servait à cuire sa viande et à l'éclairer, et son odeur aromatique récréait ses esprits abattus.

D'ailleurs il ne manquait pas de poisson, mais il n'osait en manger sans sel, parce qu'il lui causait le dévoiement, à la réserve des écrevisses de rivière, qui sont ici d'un goût exquis et aussi grosses que celles de mer. Tantôt il les mangeait bouillies et tantôt grillées, de même que la chair de ses chèvres, qui n'a pas le goût si fort que celle des nôtres, et dont il faisait d'excellent bouillon. Il en avait tué jusqu'à 500, et avait marqué un pareil nombre à l'oreille. Quand il n'eut plus de poudre, il les prenait à la course, et il était devenu si agile par un exercice continuel, qu'il courait à travers les bois, sur les rochers et les collines, avec une vitesse incroyable.

Nous l'expérimentâmes lorsqu'il fut à la chasse pour nous, avec un chien que nous avions à bord et qui était dressé au combat des taureaux, et avec nos meilleurs coureurs ; il les devançait tous; il mettait sur les dents nos hommes et le chien; il prenait les chèvres et nous les apportait sur le dos. Il nous raconta que peu s'en fallut un jour que son agilité ne lui coûtât la vie; il poursuivait une chèvre avec tant d'ardeur, qu'il la prit sur les bords d'un précipice que des buissons lui cachaient, et qu'il culbuta du haut en bas avec elle ; qu'il fut si étourdi du coup et si fracassé, qu'il en perdit toute connaissance; qu'enfin revenu à lui-même, il trouva la chèvre morte sous lui. Il resta près de vingt-quatre heures sur la place, et il eut beaucoup de peine à se

trainer jusqu'à sa cabane, qui était à un mille, et ne put recommencer à sortir que dix jours après.

D'un autre côté, par un long usage, il en vint à savourer la viande sans sel et sans pain : et dans la saison il avait de bons navets que les gens du capitaine Stradling y avaient semés, et qui couvraient alors quelques arpents de terre. Il ne manquait pas non plus d'excellents choux, qu'il cueillait sur les arbres qui en portent, et qu'il assaisonnait avec le fruit du piment, qui est le même que le poivre de la Jamaïque, et dont l'odeur est délicieuse. Il trouva aussi une sorte de poivre noir appelé malagita, qui est fort bon pour guérir de la colique.

Ses souliers et ses habits furent bientôt usés à force de courir à travers les bois et les broussailles ; mais ses pieds s'endurcirent si bien à la fatigue, qu'il courait partout sans aucune peine ; après que nous l'eûmes recueilli, il ne put s'assujettir de quelque temps à porter des souliers, parce que ses pieds enflaient aussitôt qu'il en mettait.

Après avoir chassé la mélancolie, il se divertissait à graver son nom sur les arbres, avec la date de son exil, ou bien à chanter et à dresser des chats et des chevreaux à danser avec lui. Les chats et les rats lui firent au commencement une cruelle guerre ; ils s'étaient multipliés par ceux qui étaient sortis des navires venus dans l'île y faire du bois et de l'eau. Les rats lui venaient ronger les pieds et les habits lorsqu'il dormait. Pour s'en garantir, il s'avisa de donner aux chats de bons morceaux de ses chèvres, ce qui les rendit si familiers, qu'ils venaient coucher par centaines autour de sa cabane, et qu'ils le délivrèrent bientôt de leurs ennemis et des siens. De sorte que par un effet de la Providence et par la vigueur de la jeunesse, puisqu'il avait alors à peine trente ans, il se mit au-dessus de tous les embarras de sa triste solitude, et y vécut enfin à son aise.

Lorsqu'il n'eut plus d'habits, il se fit un justau-

corps et un bonnet de peau de chèvre qu'il cousit ensemble avec de petites courroies qu'il en ôta, et un clou qui lui servait d'aiguille. Il se fit aussi des chemises de quelque toile qu'il avait, et il les cousit de même avec un clou et le fil d'estame [1] qu'il tira de ses vieux bas. Il en était à sa dernière lorsque nous le rencontrâmes sur son île. Quand son couteau fut usé jusqu'au dos, il en forgea d'autres avec quelques cercles de fer qu'il trouva sur le rivage, et les aiguisa sur des pierres.

Il avait si bien oublié de parler qu'il ne prononçait les mots qu'à demi, et que nous eûmes d'abord assez de peine à l'entendre. Nous lui offrîmes du brandevin, mais il ne voulut pas en goûter de crainte qu'il ne lui fît mal, accoutumé qu'il était à ne boire que de l'eau. D'ailleurs il se passa quelque temps avant qu'il pût manger de nos mets avec plaisir.

Outre ce que nous avons déjà rapporté des produits de cette île, il nous parla de certaines petites prunes noires, qui sont excellentes, mais qu'il est malaisé de cueillir, parce qu'elles croissent sur le sommet des montagnes et des rochers. Il y a quantité d'arbres de piment, et nous en vîmes quelques-uns qui avaient 60 pieds de haut et environ 2 verges de circonférence. Les cotonniers y sont très grands, et leur tige a près de 4 brasses de circonférence.

Le climat y est si bon, que les arbres et les plantes y conservent leur verdure pendant toute l'année. Il n'y a que deux mois d'hiver, juin et juillet; on n'y voit même alors qu'une petite gelée avec un peu de grêle, mais il y a quelquefois de grosses pluies. La chaleur y est égale et modérée en été, et il n'y a pas beaucoup de tempêtes. Notre Écossais n'y aperçut non plus aucune bête sauvage ou venimeuse, ni d'autres animaux que ceux dont nous avons parlé.

[1] Fil de laine.

LES HOLLANDAIS.

LA COMPAGNIE DES GRANDES-INDES.

CANTU.

Après que la Hollande se fut affranchie du joug espagnol, les Hollandais ne pouvaient se soutenir sans le commerce. Le roi d'Espagne, Philippe II, le comprit et crut parvenir à ruiner la Hollande en lui fermant les sources de la richesse et de la puissance ; aussitôt qu'il eut réuni à ses États le Portugal, d'où ils tiraient les épices, il prohiba tout commerce avec eux. Ce fut une pensée malheureuse, car elle eut pour résultat de faire prospérer ceux qu'elle se proposait de ruiner. En effet, les Hollandais prirent le parti d'aller eux-mêmes aux Indes; mais n'osant d'abord affronter les flottes espagnoles, ils cherchèrent un passage vers le nord, sans réussir à le trouver.

Cornelius Hootman, prisonnier de guerre à Lisbonne, s'informa adroitement des moyens de parvenir aux Indes, et obtint des renseignements qu'on tenait secrets avec un soin jaloux ; il fit alors offrir aux marchands d'Amsterdam de les conduire dans ces contrées s'ils voulaient payer sa rançon. Son offre fut acceptée, et il conduisit à travers l'Océan la première flotte hollandaise (1595). Arrivé aux Maldives après avoir longé l'Afrique et les côtes du Brésil, il fit alliance avec le principal souverain de Java, vainquit les ennemis que lui avaient suscités les Portugais, et revint avec de grandes richesses et de plus grandes espérances.

En conséquence, les négociants d'Amsterdam résolurent de former un établissement qui pût leur assurer le commerce du poivre, et leur ouvrir le passage à

la Chine et au Japon. Van Neck partit avec 8 vaisseaux (1598), établit des comptoirs tant à Java que dans plusieurs des Moluques, et peu de temps après il avait rangé ces îles sous la domination de la Hollande. Alors les sociétés particulières se multiplièrent ; mais, pour qu'elles ne se nuisissent pas mutuellement et qu'elles pussent résister à des ennemis nombreux, les États généraux les réunirent en une seule sous le nom de compagnie des Grandes-Indes, à laquelle ils donnèrent le privilège de commercer au delà du cap Magellan, outre le droit de faire la paix et la guerre avec les princes d'Orient, de construire des forts, de nommer des officiers de police et de justice. Cette compagnie commença avec un capital de 25 millions, ayant à sa tête un grand conseil de 60 membres, qui siégeait en Hollande et nommait 17 directeurs. Dans l'Inde, un gouverneur général conduisait l'administration civile et militaire, assisté d'un conseil supérieur, dans le sein duquel étaient choisis les gouverneurs particuliers, et en cas de vacance, le gouverneur général. L'époque de sa plus grande prospérité fut de 1602 à 1672. Économe, sans luxe ni vain étalage, la Compagnie songeait à limiter ses dépenses et à étendre ses bénéfices ; elle faisait le commerce de troque en expédiant à Java des marchandises d'Europe pour les échanger contre des épices, et n'entamait d'opérations qu'avec les princes de l'île.

Elle fut le modèle des compagnies, associations nécessaires dans un pays où ni un particulier ni l'État n'auraient pu suffire à des dépenses aussi considérables, et dans un temps où l'expérience n'avait pas démontré les inconvénients du monopole. Dans peu de temps, elle parvint à une grande puissance. L'amiral Warwick, véritable fondateur des colonies hollandaises en Orient, ayant fait voile avec 14 vaisseaux vers ces parages, où la flotte portugaise ne put lui tenir tête, fortifia, sur le territoire du roi de Johar, un comptoir à

Java, qui offrait une rade commode; il fit alliance avec plusieurs princes du Bengale, et tandis que les Portugais, dans leur avidité héroïque, exterminant tout ce qui leur résistait, faisaient le commerce l'épée à la main, les Hollandais, spéculateurs patients, plus désireux d'or que de gloire, procédaient par les traités et les caresses. Toutefois, ils ne se laissaient pas intimider par la crainte de la guerre; ils soutinrent même avec opiniâtreté la lutte contre les Portugais, et surent en faire tourner les résultats à leur avantage.

Les établissements des Portugais allèrent donc en déclinant. Les Anglais, devenus leurs ennemis, fournirent une flotte à Abbas Ier, le célèbre schah de Perse, qui depuis longtemps aspirait à conquérir Ormuz; bien que défendue avec courage, la place fut obligée de capituler (1623), après avoir été pendant cent vingt ans au pouvoir des Portugais. Les Anglais ne profitèrent pas du succès du schah, mais ce fut un coup mortel pour la puissance du Portugal en Orient. Ormuz fut détruit, et le sol où la ville s'élevait redevint un rocher désert; son commerce passa à Bender-Abassi.

Cependant les Hollandais, devenus maîtres de Tidor et d'Amboine, qui fut bientôt leur colonie principale, jetaient de là les yeux sur la Chine. Les Portugais établis à Macao se tenaient sur leurs gardes pour les en exclure; mais les Hollandais persistèrent dans leur projet avec une opiniâtreté inébranlable. Leur flotte vaincue, ils allèrent former un établissement hollandais dans les îles des Pêcheurs, rochers nus et sans eau, où ils attendirent une occasion favorable, comme ils l'avaient fait au milieu des marécages de leur pays. En effet, les Chinois, mécontents des Portugais, vinrent offrir aux Hollandais un commerce régulier et la possession de Formose (1624); c'était une île de 140 lieues de tour et très fertile, où cent mille Chinois, fuyant devant l'invasion des Mandchoux, vinrent se

réfugièr et portèrent leur industrie ; bientôt couverte d'une population nombreuse, cette île devint le marché le plus considérable de l'Asie.

Les Hollandais pénétrèrent avec non moins de bonheur au Japon, où ils furent bien accueillis, parce qu'ils étaient les ennemis de ces Portugais, qui attentaient non seulement à la religion, mais encore à l'indépendance nationale (1638). Un bâtiment hollandais ayant échoué à l'île Quelpaert, à 12 lieues au sud de la Corée, ceux qui le montaient furent faits prisonniers ; et bien que traités avec humanité, ils ne purent se rembarquer ; on les obligea même à prendre du service parmi la noblesse. Une révolution étant survenue, ils furent réduits à mendier pour vivre ; quelques-uns d'entre eux parvinrent à s'enfuir au Japon. De retour en Hollande, ils donnèrent des renseignements sur la Corée, où les Hollandais ne tardèrent pas à aborder, et ils furent longtemps les seuls qui en exportassent les richesses.

Leurs expéditions en Amérique ne furent pas couronnées d'un aussi brillant succès ; néanmoins ils en revenaient toujours avec un riche butin fait, soit sur les Espagnols soit sur les Portugais. Ils firent la conquête du Brésil (1624-1640). En Afrique, ils enlevèrent aussi le cap de Bonne-Espérance aux Portugais. En treize ans, la Compagnie arma 800 bâtiments moyennant une dépense de 90 millions ; elle en prit à l'ennemi 545, dont la vente lui rapporta 180 millions ; et ses dividendes, qui ne furent jamais moindres de 20 pour cent, s'élevèrent parfois à 50 pour cent.

Elle s'efforçait surtout de s'agrandir dans les Moluques, entreprise difficile, attendu que chaque île formait un État indépendant ; quelques-unes même, comme Célèbes et Java, étaient divisées entre plusieurs princes. Il fallait gagner ces princes ou les soumettre un à un, tâche d'autant plus longue, que les Hollandais avaient formé le projet de restreindre la

culture du girofle et de la noix muscade aux îles d'Amboine et de Banda; dès lors, ils se trouvèrent dans la nécessité de courir çà et là pour obtenir, arracher ou acheter le droit étrange d'extirper ces plantes des autres îles, acquérant au prix de dépenses énormes un monopole si difficile à conserver. Cette obstination vraiment hollandaise fut couronnée de succès; mais il fallut longtemps attendre des occasions favorables.

Les secours prêtés par les Hollandais à l'empereur de Matarem leur valurent peu à peu la possession de toute l'île de Java. Le roi de Jactra ayant voulu les en expulser, ils s'emparèrent de la ville capitale de cette île et bâtirent sur ses ruines celle de Batavia, qui devint le centre de leur commerce en Asie. Le roi d'Achem, avec lequel ils s'allièrent en 1641, les aida à enlever aux Portugais Malacca, qui est comme la clef de ces mers.

La lutte se prolongea sur la côte de Malabar (1656), où les Portugais avaient pris plus fortement racine; mais les Hollandais finirent par l'emporter, et s'emparèrent de Cochin, de Cananor et de Ceylan. Le royaume de Siam était déjà sous leur protection; une fois même le souverain du pays ayant agi avec hauteur à leur égard, la Compagnie rappela ses agents, qui ne tardèrent pas à être redemandés avec instance.

Les Portugais avaient semblé attacher à la côte de Coromandel moins d'importance qu'elle ne le méritait; les Hollandais s'y étendirent au contraire, occupant les grandes et anciennes villes de Paliakate, Negapatam, etc., où ils trafiquèrent sans concurrents.

Le cap de Bonne-Espérance, qu'ils enlevèrent aux Portugais (1650), offrit une excellente relâche aux flottes nombreuses, qui venaient commercer dans ces parages; dès ce moment, les Hollandais furent maîtres de toutes les mers comprises entre ce port et l'île de Formose. La Compagnie dut alors s'occuper d'autre chose que de négoce, et se mettre en mesure de gouverner, de

faire des lois et d'avoir des troupes à elle... L'administration et l'entretien des troupes entraînaient de fortes dépenses ; les magistrats, qui achetaient leur charge, s'indemnisaient, au moyen d'exactions, du prix qu'elle avait coûté. Le mécontentement des pays soumis à la Hollande en fut le résultat. Cinq gouvernements avaient été établis à Java, Amboine, Ternate, Ceylan et Macassar ; on y ajouta ensuite celui du Cap, et tous relevaient de Batavia, qui avait en outre sous sa dépendance plusieurs commanderies et directoires.

Batavia, bâti sur une rade excellente, offre une imitation d'Amsterdam avec ses rues tirées au cordeau et ses canaux ombragés d'arbres. Toutes les marchandises achetées en Asie étaient déposées à Batavia, d'où on les expédiait en Europe. Il y accourait beaucoup de Chinois, que les Hollandais, pour se venger des humiliations dont on les abreuvait en Chine, traitaient comme en Europe on traitait les Juifs, leur assignant un quartier séparé, un signe distinctif et les soumettant à des capitations fréquentes. Les Chinois supportaient tout cela avec résignation, pourvu qu'il leur fût permis d'échanger les porcelaines, le thé, la soie, le coton qu'ils apportaient, contre du trépan, des nageoires de veau marin, des nerfs de cerf et des nids d'hirondelle, mets recherchés des gourmands du Céleste Empire.

En 1672, les Hollandais, écrasés par Louis XIV, étaient résolus, plutôt que de subir le joug de la France, de se transporter à Java. S'ils eussent exécuté ce projet, ils auraient continué et étendu, dans cette situation si favorable, l'échange des épices contre le grain, offert un asile aux fugitifs de l'Europe entière, mis à profit les connaissances européennes sur un sol des plus propices, et empêché peut-être l'agrandissement de l'Angleterre.

Batavia a compté par moments 500,000 habitants. Deux conseils supérieurs y résidaient : celui des Indes

pour la politique, et celui de justice pour les affaires ordinaires. Le gouverneur général, élu par le Conseil des Indes et confirmé par les Directeurs en Hollande, agit en maître ; il tient la clef de tous les magasins, où il puise selon qu'il lui plaît, sans avoir à rendre compte ; il dicte des ordres ; en un mot, c'est un despote, mais un despote qui peut être remplacé. Son traitement est de 800 rixdales[1] par mois, outre 500 rixdales pour sa table et l'entretien de sa maison. Il a une cour, reçoit les honneurs royaux et marche entouré d'un cortège oriental ; les émoluments attachés à son rang sont assez considérables pour qu'il puisse en deux ou trois ans accumuler des trésors sans commettre aucune malversation. Si le grand pouvoir laissé au gouverneur peut entraîner des abus, il lui permet aussi de changer la lettre de la loi quand il la juge inopportune, et de prendre les mesures qu'exigent les circonstances. Les employés sont autorisés à exercer une industrie pour leur propre compte, à la condition de ne pas léser les intérêts de la Compagnie.

Le gouverneur général doit acheter toutes les marchandises nécessaires à la Compagnie, et vendre celles dont elle n'a pas besoin ; il préside en outre à toutes les opérations commerciales.

La Société avait une marine de 180 vaisseaux, de 30 à 60 canons, montés par environ 13,000 hommes. Le major général commandait les troupes, dont une partie était composée d'Européens, et l'autre partie des milices indigènes. La religion réformée était seule admise dans ses possessions, où l'on comptait de nombreux établissements pour les pauvres et les orphelins, correctif nécessaire au découragement qui s'empare facilement d'hommes exposés à tant de périls et si loin de leur patrie.

On avait constitué à Amsterdam, dans la Zélande, à

[1] La rixdale = 5 fr, 25.

Delft, Rotterdam, Hoorn et Enkhuysen, six chambres composées des principaux actionnaires. Quelques-uns d'entre eux étaient désignés pour former l'assemblée générale, qui décidait souverainement, mais qui devait rendre compte tous les trois ans aux États-Généraux. Les postes dans l'Inde étaient très recherchés; on pouvait faire de bons choix parmi les nombreux concurrents.

Plus d'une fois la Compagnie envoya au Stathouder des ambassadeurs indiens et chinois, flattant ainsi la vanité européenne, tandis que les Asiatiques se trouvaient amenés à concevoir une haute idée de la civilisation et de la puissance de l'Europe.

Des bénéfices énormes furent réalisés dans les premiers temps, malgré les erreurs inévitables et les dépenses qu'entraînait la nécessité de convoyer les expéditions, quand on ne les faisait pas escorter par la flotte elle-même. S'il est vrai que les douze premiers voyages rapportèrent à la Compagnie anglaise de 95 à 132 pour cent, les Hollandais durent gagner davantage, car ils avaient plus d'expérience. Il résulte de leurs registres que, de 1603 à 1693, ils tirèrent de l'Inde de 60 à 120 millions par an de denrées, qu'ils revendaient ensuite le double et le triple en Europe. En 1653, la Compagnie réalisa, toutes les dépenses et les intérêts payés, 51 millions, et près de 100 en 1693.

Les actions s'élevèrent par moments jusqu'à 1000 pour cent. En moins de 130 ans, 180 millions de florins[1] furent partagés entre les associés, déduction faite des grosses sommes payées pour obtenir le privilège, des frais de construction d'un hôtel de ville à Amsterdam et des secours fournis à l'État dans les circonstances difficiles. La marine s'accrut, et la population ne diminua point. Cette richesse valait bien celle qui provenait des mines.

[1] Le florin = 2 fr, 13.

Mais cette prospérité dura peu. Batavia, rivale de Goa, enrichie énormément par l'affluence des bâtiments de toutes les nations, ne tarda point à se corrompre au contact des vices de toutes les races dont elle était le rendez-vous. Les maisons de jeu rapportaient à la Compagnie 400,000 livres net; le gouverneur avait le train d'un monarque d'Orient. Les femmes du moindre conseiller traînaient une foule d'esclaves derrière leurs voitures et leurs palanquins éblouissants de diamants; on buvait des eaux de Seltz au lieu de celles du pays. Les contrées les plus éloignées fournissaient leurs tributs aux tables de ces marchands opulents, et peuplaient leurs sérails de femmes de toutes les couleurs, depuis l'ébène de l'Éthiopienne jusqu'au teint de lis des Danoises. Un pareil luxe ne pouvait se soutenir qu'à l'aide de concussions et de bénéfices honteux. Cette pudeur nationale, dont ne se dépouillent jamais entièrement les administrateurs d'un État territorial, fait défaut chez ceux d'un gouvernement de marchands où l'on n'a d'autre but que d'amasser de l'or, et dans lequel les emplois ne sont considérés que comme un moyen de faire fortune. Ajoutez à cela un climat meurtrier, à tel point que 87,000 hommes, tant marins que soldats, moururent en 52 ans dans l'hôpital de la Compagnie. En outre, les indigènes n'avaient jamais été si complètement domptés, que de temps à autre ils ne vinssent se jeter sur la ville; enfin, la rivalité des Français et des Anglais parvint à attirer sur le continent une partie du commerce qui faisait l'orgueil de Batavia.

La prospérité de la Compagnie avait éveillé la défiance et la jalousie des peuples au milieu desquels elle trafiquait; ce n'était pas seulement à la Chine et au Japon qu'elle avait à subir des humiliations, mais à Surate, à Cambaye, à Coromandel, en Perse, à Bassorah, à Moka.

Un silence rigoureux fut imposé en Hollande aux

membres du Conseil, et les intéressés n'eurent connaissance de l'accroissement ou de la décadence des affaires que par la hausse et la baisse des actions. Les six chambres se lassèrent de leur dépendance absolue, et chacune voulut avoir ses arsenaux et ses vaisseaux en propre, sa caisse et ses expéditions. Une fois donc que la concorde eut cessé d'exister, les Anglais et les Français eurent bon marché de cette puissance naguère redoutable, qui finit par voir le girofle et la noix muscade croître ailleurs qu'à Banda et à Amboine.

Toutes ces causes firent diminuer les bénéfices de la Compagnie, et déjà, en 1730, elle était en déficit de 233 millions. En 1780, les chargements dirigés sur la Hollande furent pris par les Anglais, ce qui obligea la Compagnie de suspendre ses paiements. Les États-Généraux ordonnèrent alors qu'elle rendit un compte exact de sa situation, ce qui fournit la preuve évidente de sa décadence. Dès 1694, les dépenses excédaient les revenus de plusieurs millions, perte que l'on dissimulait au moyen d'emprunts, qui s'élevaient, en 1779, à la somme de 168 millions de francs; en 1791, ils montèrent à 238. Les événements qui suivirent ne permirent pas de rétablir l'équilibre, et la Compagnie fut dissoute en 1808.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

XVIIe SIÈCLE.

Troisième partie : L'Europe.

Quatrième partie : L'Asie.

CINQUIÈME PARTIE : LES TERRES AUSTRALES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

VERSAILLES, IMPRIMERIE CERF ET FILS, RUE DUPLESSIS, 59.

